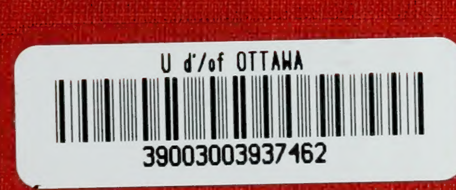
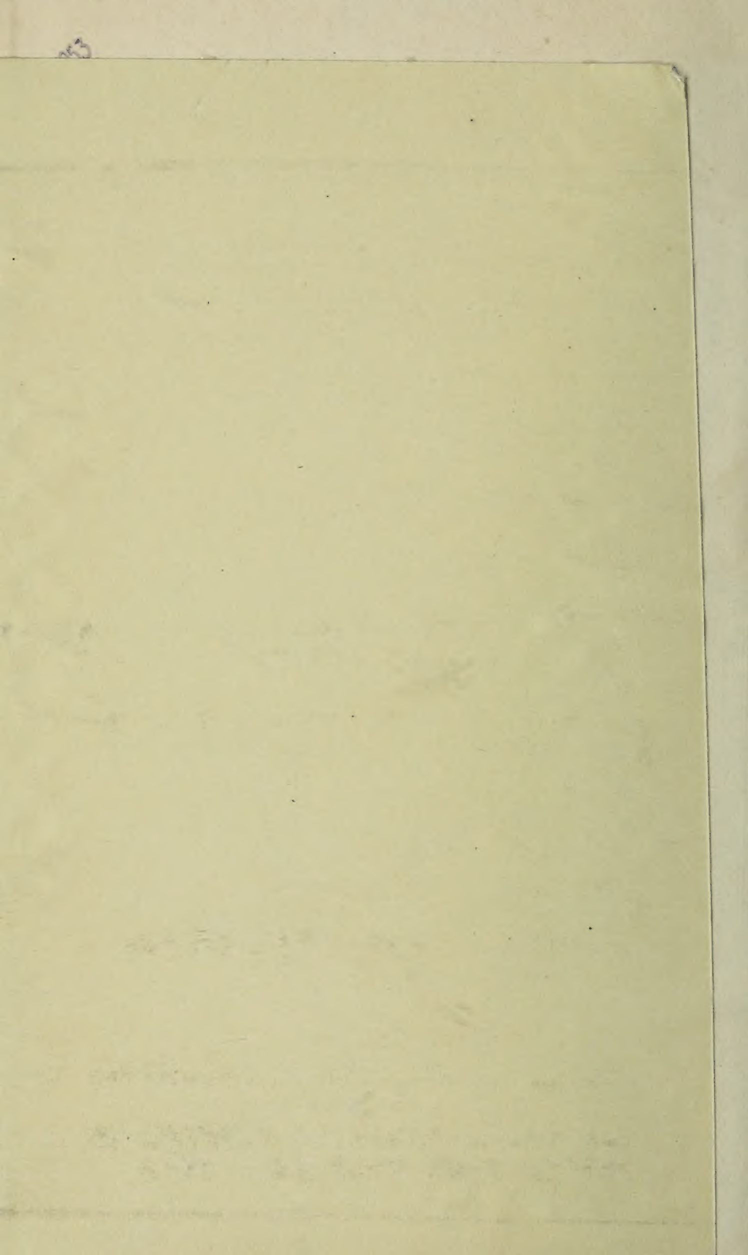




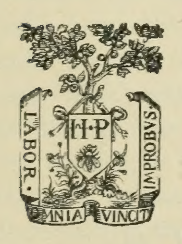
25-3-53

V^TE E.-M. DE VOGÜÉ
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PAGES CHOISIES

Préface de M. PAUL BOURGET
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Troisième édition



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

1912

PRÉFACE

J'ai connu Eugène-Melchior de Vogüé en 1883. Je le rencontrai à un dîner chez Mme Adam où j'étais son voisin. Vogüé occupait alors le poste de secrétaire à l'ambassade de France à Saint-Pétersbourg. Trente années n'ont pas effacé le souvenir de l'impression que me donna aussitôt la personnalité révélée par cette première causerie. Une longue intimité n'a fait que préciser, que creuser, si je peux dire, cette impression. Je sentis que j'avais devant moi un des hommes supérieurs de notre époque, à la fois très exceptionnel par les traits si puissamment contrastés de sa destinée et de sa nature, très représentatif par sa faculté d'intelligence et de sympathie, par son souci passionné de comprendre son temps pour être utile. L'extrême variété de sa culture semblait faire de lui, par avance, une proie assurée à la maladie du dilettantisme. Aucun artiste de nos jours n'en fut moins touché. Aucun n'a mérité davantage que les compagnons qui lui survivent lui rendent

un témoignage public. Je lui apporte le mien en tête de ces *Pages choisies* où tient tout le raccourci de son œuvre. Un des plus délicats lettrés de ce temps, M. Michel Salomon, les a classées. Je suivrai à peu près son plan. J'essaierai de caractériser les origines du talent de Vogüé en montrant chez lui l'empreinte ineffaçable de la Race et du Sol. J'indiquerai ensuite quelles conditions gouvernèrent son développement. Je tenterai en dernier lieu de définir sa place d'élite dans le vaste travail de la génération d'après la guerre. Ces trois points de vue sont loin d'épuiser cette riche et complexe nature. Bien traités, ils en marqueraient les traits les plus importants.

I

Nous avons, sur les atavismes lointains dont Eugène-Melchior de Vogüé fut l'éclatante mise en valeur, un document de premier ordre : je veux parler du volume publié par le chef actuel de la maison, M. le marquis de Vogüé, sous le titre : *Une famille Vivaroise.* C'est l'histoire des Vogüé, depuis le onzième siècle où un premier seigneur de ce nom apparaît comme donateur « à vénérable sœur Simplice, prieure de la Villedieu, de toutes les terres qu'il possédait sur la paroisse de Villedieu et de Bayssac. » Cette générosité l'atteste : cette famille avait, dès cette époque, un établissement solide dans cette partie monta-

gneuse de l'actuelle Ardèche qui ressortissait au diocèse de Viviers. Toute cette portion des Cévennes étant terre d'Empire, et, presque indépendante, par suite de l'éloignement, l'évêque s'y était constitué une souveraineté véritable. C'est à lui que les familles grandissantes demandaient la consécration de leurs conquêtes territoriales, moyennant quoi elles mettaient à son service la force militaire, instrument à la fois et signe de leur reconnaissance.

Des gens de guerre et des montagnards, tels étaient ces seigneurs de *Vogorium*, à leur origine. Tels ils demeurèrent tout au long de l'histoire de France. L'auteur d'*Une famille Vivaroise* a très judicieusement annexé, à son *Livre de Raison*, un tableau généalogique où reviennent sans cesse des mentions comme celles-ci : tué à l'armée d'Italie, tué au Tessin, mort à l'armée de Hollande, tué au siège de Vallon, pour finir par celles-ci : tué à Reichshoffen, tué à Patay, blessé mortellement à Sedan. Eugène-Melchior avait la conscience que c'était bien là une caractéristique essentielle de sa lignée. Lui, si simple, et qui répugnait à tout étalage, il ne portait qu'une décoration : le ruban de la médaille militaire. Il l'avait gagnée en combattant, comme simple soldat, pendant la campagne de 70. Le sentiment de « la grande nécessité française » — c'est ainsi qu'il appelle quelque part la guerre — faisait une pièce maîtresse de cet esprit et de cette sensibilité. Physiquement, cette hérédité d'une race d'offi-

ciers se reconnaissait à son allure, à la minceur musclée de son corps, à son masque un peu altier et qui décelait l'instinct du commandement. Moralement, il déployait, dans les moindres choses de la vie, cette discipline personnelle que le langage usuel caractérise justement de tenue militaire. Combien il était dur pour lui-même, ceux qui l'ont vu travailler le savent. Il composait ses articles et ses livres, comme on fait campagne, en demandant à ses forces leur plein rendement d'énergie. Les surcharges de l'existence parisienne l'acculaient parfois à n'avoir qu'un temps bien limité pour écrire un discours académique qu'il devait prononcer à telle date, un essai promis à un prochain numéro de la *Revue des Deux Mondes*, une partie d'un roman déjà commencé. Vogüé se piquait d'honneur à ne jamais signer une page qu'il ne l'eût portée à son point de perfection. A l'approche de ces échéances, il cessait littéralement de vivre pour s'appliquer tout entier à son travail. Il n'ouvrait plus ses lettres, ne sortait plus, mangeait à peine, passait les nuits. Une semaine, deux semaines de ce labeur acharné, et le tour de force était accompli, la partie de roman était livrée, le discours était prononcé, l'essai avait paru dans la *Revue*. Vogüé avait exécuté, en quelques jours, une tâche qui eût exigé des mois. A quel prix ! Son départ prématuré n'a pas eu d'autre cause que ces continuels à-coups de travail auxquels ce descendant de soldats se complaisait. Oui, c'était un peu faire campagne, et

quand sa plume, au cours d'un de ces dangereux paris engagés et gagnés avec lui-même, rencontrait un thème de guerre, il était visible qu'un autre emploi de son énergie le tentait toujours. Cet arrière-petit-fils des *Grands Baillis d'Épée* de sa province avait beau exceller dans l'art littéraire, avec quelle nostalgie, parlant des *Commentaires du soldat du Vivarais*, il évoque cet autre danger : « Sortir le matin de son donjon, pour aller couper la route à des cavaliers du parti contraire ; se retrouver, la nuit, pour appliquer des échelles aux murs de quelques bicoques !... » Comme il regrette secrètement « ces plaisirs, cette fonction de l'activité vitale, aussi naturelle à nos pères que la respiration !... » L'historien de *l'Homme d'autrefois,* cet observateur très fin que fut Albert Costa de Beauregard, ne s'y trompait pas : il surnommait Eugène-Melchior, le *Féodal.* C'était là le fond intime et dernier de cette énergie dépensée dans des livres, et qui aurait tant souhaité l'action.

J'ai dit que les Vogüé étaient, en même temps que des gens de guerre, des montagnards ; il convient d'ajouter, et des montagnards cévenols. L'originalité de cet éperon du plateau central qui, par la chaîne du Coiron, pointe sur le Rhône, c'est qu'il constitue, au sens ancien du mot, la marche de Provence. Aller du Puy jusqu'à Vals, Aubenas, Bagnols, — la patrie de Rivarol, — Roquemaure, enfin Avignon, par Le Monastier, Le Béage, le lac d'Yssarlès, Saint-Aignan et Montpezat, c'est des-

cendre du Nord au Midi, de la plus rude nature et de la plus âpre, à la plus caressante, à la plus douce. Il semble que l'âme cénevole ait reçu l'empreinte de l'un et de l'autre climat ; qu'elle soit septentrionale et méridionale ; qu'elle unisse, au sérieux du Nord, toute l'ardeur du Sud ; que la réflexion et l'enthousiasme, la volonté froide et la passion s'y mélangent dans un amalgame dont le talent de Vogüé nous prouve combien le métal peut en être rare et précieux. Cette philosophie et ce lyrisme, cette phrase tour à tour si précise dans l'abstrait et soudain si colorée, si éclatante, cette pensée où l'idée et l'image coexistent sans cesse, si raisonneuse et si exaltée, si ramassée et si intuitive, qu'est-ce autre chose que l'imprégnation séculaire de ce sol au double versant ? Eugène-Melchior le savait mieux que personne qu'il devait à nos Cévennes la saveur profonde, je dirais, si la métaphore n'était pas vulgaire, le *bouquet* de son génie. Et pourquoi non ? Lui-même, avec cette familiarité dans l'éloquence qui fut un de ses dons, n'a-t-il pas, au cours d'une page merveilleuse sur les gens du Vivarais, évoqué le souvenir d'un *Pagel* (1) endormi dans une grange, au pied du Gerbier des Joncs, contre une barrique de vin d'Aubenas. « Sa femme, » continue-t-il, « me dit qu'elle avait dix enfants, sans compter ceux qui reposent dans le bon Dieu... Comme ce ruisselet

(1) C'est le nom local des montagnards. — *Notes sur le bas Vivarais.*

qui sera la Loire, le grand fleuve d'apostolat et de dévouement a ses principales sources sur ces plateaux d'où il se répand sur le monde! Sources ténébreuses, misérables ! Ici, à regarder les choses sans faux idéalisme, le fleuve sacré sort de cette barrique de vin d'Aubenas. Une opération mystérieuse va l'épurer, faire des forces nobles avec ces résultantes d'instincts brutaux : travail perpétuel de l'esprit qui agit dans la nature et dans l'histoire... »

A la visible joie que l'écrivain au nom aristocratique éprouve et traduit devant de tout humbles tableaux, comme celui-là, d'existences locales, vous reconnaissez la trace laissée, dans la sensibilité de l'homme fait, par les souvenirs de l'enfance. Ce que fut Combourg pour Chateaubriand, le château de Gourdan, près d'Annonay, le fut pour Vogüé. Si ma mémoire me sert bien, Gourdan que j'ai visité en 1870 n'a rien de commun avec le sombre manoir évoqué dans les *Mémoires d'Outre-Tombe.* C'est une demeure seigneuriale, construite sur la fin de la monarchie, avec d'innombrables fenêtres, et qui révèle cette imitation de Versailles, un des fléaux de la noblesse française. Vogüé, quand il parlait de Gourdan, mentionnait toujours, parmi les causes qui en avaient rendu l'entretien trop lourd, la « folie des citernes », comme il disait. Mais, entre un Combourg et un Gourdan, il y a parité de mélancolie, si l'adolescent, perdu dans les longs corridors et dans les vastes salles, retrouve partout le témoi-

gnage des difficultés matérielles où se débattent les siens, l'évident contraste entre les splendeurs d'autrefois et l'abandon d'aujourd'hui. La dédicace que fit Eugène-Melchior, de son premier livre, à son ami de jeunesse, Henri de Pontmartin, porte la trace des songes qu'il a promenés sur les escaliers déserts de la vaste habitation ancestrale et dans les bois d'alentour. « Qui nous rendra, » s'écrie-t-il, « ces jeunes soirées, déjà si lointaines, que nous passions au coin de mon feu, dans la vieille bibliothèque, à lire les poètes, mettant nos deux vingt ans ensemble, pour apprendre la vie et la parer de plus de rimes? J'ai cru, plus d'une fois, m'appuyer sur votre bras, par les matinées de printemps, dans le petit chemin dont chaque pierre a gardé une de nos joies, un de nos mauvais vers, un de nos bons rires. *Vous savez, le petit chemin qui monte entre les pins de La Mûre, et que nous ne referons plus...* » Une discrète et profonde plainte s'échappe des mots que j'ai soulignés, celle du descendant des fondateurs d'une terre, qui a dû se séparer de cette terre, céder à des étrangers la demeure associée à la vie des siens pendant des siècles, vendre les pierres et les ombrages, les pierres dressées par les aïeux, les arbres plantés par leurs mains. La Sicotière rapporte, dans son livre, trop touffu mais si passionnant, sur ce héros malheureux que fut Louis de Frotté, le discours que tenait, au futur général des Chouans, un grand-oncle retiré près d'Alençon : « Mon ami, chaque arbre que je plante, c'est avec

l'espoir que tu te reposeras sous son ombrage quand tu auras atteint mon âge, et que tu penseras quelquefois à ton vieil oncle qui te regarde et t'aime comme son enfant. Il est bien naturel, à ton âge, d'avoir le désir de voir le monde, et d'y parcourir une carrière brillante, mais sois sûr qu'il vient un temps où l'homme sage, après avoir servi son Roi, aime et désire la retraite... » Si les ancêtres qui construisirent la maison et plantèrent les arbres n'ont pas exprimé, s'ils n'ont même pas discerné en eux ce sentiment magnifique, ils l'ont vécu, et le descendant qui signe de leur nom, au bas d'un acte de vente, la renonciation au bénéfice de leur œuvre, subit, quand il a le sens des choses de l'âme, — et qui eut ce sens-là plus qu'Eugène-Melchior? — une douleur sans analogue. Elle explique le « que nous ne ferons plus » de la dédicace à Henri de Pontmartin. Il y a de l'exil dans certains départs. Ce pénétrant Jules Lemaître avait distingué en Vogüé ce caractère si particulier : « C'est un exilé, » en a-t-il écrit. Le mot allait plus loin que ne l'a vu peut-être le critique des *Contemporains*. Pour bien juger de la nature de cette sensibilité, si entièrement atavique, il faut se reporter à des documents comme ce discours du grand-oncle de Frotté, comme cette lettre du marquis de Mirabeau à l'admirable bailli, digne d'avoir un autre neveu que le coquin de génie que fut l'Orateur. « Quant à ce que tu me dis du dégoût pour Mirabeau, parce qu'il sera le logis d'un autre que du sang de ceux

qui l'ont bâti, 1° je n'en sais rien ; 2° je n'en saurai rien ; 3° je ne l'estime pas comme le gîte futur mais comme le gîte passé de nos grands-pères et arrière-grands-pères... » Telle est la forte vision de durée humaine que l'ancienneté du nom éveille chez un terrien qui a la conscience de ce que représente ce mot si émouvant, si grave : un héritage. S'il le perd, cet héritage, il en est exilé. Mais peut-il le perdre? Oui, dans le fait. Il n'aura plus le domaine des ancêtres, leurs jardins, leurs parcs, leurs terres. Il ne pourra plus, ce sont les termes mêmes dont se sert l'auteur de la *Famille Vivaroise*, « rester attaché au sol natal, fixé au foyer ancestral dans le domaine héréditaire soigneusement administré et régulièrement agrandi, avec la solidité et l'influence que donnent l'assiette territoriale et la clientèle traditionnelle. » Il pourra préserver l'héritage moral et pratiquer le conseil que donnait, en 1720, à ses enfants Cérice-François de Vogüé, l'arrière-grand-père du grand-père d'Eugène-Melchior, en commençant ses *Mémoires :* « Je fais peu de cas de la noblesse, lorsqu'elle n'est pas soutenue par la vertu ; j'aimerais bien mieux laisser des exemples à mes enfants que de vains titres qui ne serviraient qu'à les déshonorer s'ils n'y répondaient par leurs sentiments et par leur vertu.» Cette vertu de la noblesse se résume dans un seul mot bien émouvant lui aussi et bien beau : servir.

II

Eugène-Melchior de Vogüé ressentit plus que personne ce généreux, cet irrésistible besoin de servir, comme avaient fait ceux de sa race. Le secret de son génie et de son cœur tient tout entier dans ces formules de Bonald, qu'il aurait pu faire siennes : « Le mot de *servir* appliqué aux plus hautes fonctions, inconnu dans ce sens aux peuples anciens, est dans toutes les langues des peuples chrétiens, de l'Évangile qui dit : — Que celui qui veut être au-dessus des autres ne soit que leur serviteur, — et qui demande : — Qui est le plus grand de celui qui sert ou de celui qui est servi ? — Et le peuple n'était-il pas servi par ceux qui étaient voués exclusivement et héréditairement à sa défense par les lois et par les armes ? *L'orgueil ne voit dans ce service que des distinctions et des supériorités. La raison, la conscience, la politique n'y voient que des devoirs.* » Plus que personne aussi Vogüé connut la tragédie que ce besoin de servir représente pour un homme d'un vieux nom dans notre démocratie révolutionnaire. Il ne s'en est jamais plaint, mais sa physionomie seule racontait cette tragédie, par le tourment dont elle restait empreinte et l'espèce de ferveur tendue dont tant de ses pages sont encore souffrantes. Dans le monde moral comme dans le monde de l'action, nos blessures sont nos titres de gloire. Quand la

mort a pris Vogüé, il rêvait d'écrire un livre sur Chateaubriand. C'eût été une confession, la seule que sa fierté se fût permise, car les mêmes causes produiront toujours les mêmes effets : l'héritier des seigneurs de Combourg a traversé les mêmes épreuves que celui des seigneurs de Gourdan, — moins fortes peut-être, le corps social français étant moins malade. En même temps qu'un Chateaubriand, qu'un Vogüé, nobles âmes sorties d'une noble race, entendent résonner en eux, au plus profond de leur être, cette voix impérieuse qui leur dit : « Tu dois servir, » une autre voix s'élève qui répond : « Mais comment? » La première de ces voix est celle de ces morts qui parlent, — que de choses de lui Vogüé a mises dans ce titre ! — La seconde est celle du Siècle, de cette société où la destinée les a fait naître. Cette société est reconstruite au rebours de tout ce qu'aimèrent, de tout ce que voulurent les lignées dont ils descendent. Leurs morts ont vécu, ils se sont dévoués au nom du Roi. Le Roi est proscrit. L'autorité paternelle, le mariage indestructible de la race et du sol, l'hérédité des privilèges — qui n'est qu'une forme de l'hérédité des charges, — rien ne subsiste de ce qui faisait la donnée, ou, si l'on veut, le champ d'action de la famille, et cependant la famille survit, représentée dans le jeune homme : ici, un voyageur de vingt ans qui trompe sa mélancolie en contemplant les paysages vierges du Nouveau Monde et des horizons sans passé, — là, un autre voyageur, « assis sur le stylobate des colonnes

affaissées de Baalbeck et de Byblos (1) » et il leur demande ... quoi? « Le secret de l'histoire? » Il le croit, comme l'autre croit qu'il va reconnaître le détroit de Behring et doubler le dernier cap septentrional de l'Amérique. L'un et l'autre, en réalité, égarent, à travers le décor de l'Amérique et de l'Asie, une pareille inquiétude, celle de la voie où employer utilement les puissantes facultés qu'ils sentent s'agiter en eux. Quand Chateaubriand trouve, dans une cabane de la Floride, un journal anglais avec cette phrase : « *Flight of the King*, fuite du Roi, » ce cri jaillit de sa conscience de gentilhomme : « Retourne en France. » Et il ajoute : « Les Bourbons n'avaient pas besoin qu'un cadet de Bretagne revînt d'outre-mer leur offrir son obscur dévouement. J'aurais pu faire ce que j'aurais voulu, puisque j'étais seul témoin du débat. Mais, de tous les témoins, c'est celui aux yeux duquel je craindrais le plus de rougir. » C'est pour obéir à un ordre pareil qu'Eugène-Melchior s'était engagé dès le début de la guerre de 70. Dans un essai consacré à un des romans d'Émile Zola, *la Débâcle*, il s'est décrit, au soir de Sedan, prisonnier perdu dans la foule des autres prisonniers, sur les pentes des coteaux qui vont de Bazeilles à Douzy, et regardant les bivouacs des vainqueurs étoiler de leurs feux la vallée de la Meuse. « Du champ des œuvres sanglantes, » continue-t-il, « où campaient ces cent mille

(1) *Syrie, Palestine, Mont Athos.*

hommes, alors qu'on les croyait endormis, harassés de leur victoire, une voix puissante monta, une seule voix sortie de ces cent mille poitrines. Ils chantaient le *Choral de Luther*. La grave prière gagna tout l'horizon et emplit tout le ciel, aussi loin qu'il y avait des feux, des hommes allemands. » Et, sans se désigner autrement, — mais de qui parle-t-il, sinon de lui-même ? — il ajoute : « Plus d'un qui était bien jeune alors et peu mûri à la réflexion, vit clairement, dans cette minute, quelle force nous avait domptés. Ce n'était pas la ceinture des bouches d'acier et le poids des régiments. C'était l'âme supérieure faite de toutes ces âmes, trempée dans la foi divine et nationale.. » Reconnaissez-vous, à ce frémissement, le traditionaliste-né, l'héritier d'un long passé qui porte en lui une âme collective, qui sent le prix de la longue addition des efforts ? Et il le dit : « l'âme résignée et obstinée vers un seul but, depuis trois générations, depuis cinquante ans, depuis Iéna... » Pensant, cette douloureuse parole est encore de lui, « à ce qui avait été la France », le prisonnier oublie un instant son mal « pour subir l'émotion maudite ». Et comment ne la subirait-il pas en la maudissant ? Cette affreuse victoire, c'est la mise en œuvre des vérités sociales que pratiquait cette ancienne France dont les siens furent de bons ouvriers. Cette nation victorieuse, elle est construite d'après le type qui fut, dix siècles, le nôtre. Dans cette France d'autrefois, la place du gentilhomme qui défile ainsi sous la capote de simple soldat était

toute marquée. Il n'a plus, dans celle d'aujourd'hui, que celle qu'il saura se faire. Laquelle? Par quel biais accommoder ses forces à une société hostile, mais dont il veut être, où il veut agir, car c'est la patrie, et, à aucun prix, il n'acceptera d'être un émigré?

Il semble bien que les circonstances plus que le choix aient dirigé Eugène-Melchior dans son second effort pour servir. Le premier avait été le départ volontaire pour l'armée, lors de la guerre. A-t-il pensé, un moment, à y rester et à faire carrière d'officier? Ce n'est guère probable. Les conditions d'avancement par le bas étaient trop contraires à ses facultés. Le chef de sa maison occupait alors l'ambassade de France en Turquie. C'était une occasion d'entrer dans la diplomatie par la grande porte, et d'y être utile dans le chemin traditionnel. Et puis, l'Orient tentait secrètement l'artiste qui s'ignorait encore. Il y a un impérieux et obscur appel de notre faculté maîtresse auquel nous obéissons avant même de la comprendre. Si Vogüé avait eu, dès lors, la large indépendance qui ne lui vint qu'au soir de ses jours, j'imagine que cet appel eût pris une autre forme, peut-être. Parce qu'il était de génie cévenol jusque dans ses fibres les plus intimes, Eugène-Melchior eût pu être un magnifique écrivain de terroir. Pour cela il eût fallu résider. C'est un service encore que la présence. Un gentilhomme du dix-huitième siècle, protestant et persécuté comme tel, disait à son neveu (des notes de ce neveu nous gardent ce texte admi-

rable) : « Cette terre vous reviendra, un jour, et vous verrez alors que, sans emploi dans l'État, on peut encore servir utilement sa famille et sa patrie. Je l'ai peut-être mieux servie, en souffrant ici, en silence, et en donnant les conseils et l'exemple de la soumission aux protestants qui sont restés dans ce pays... J'ai entretenu et amélioré ma fortune. Je mourrai sans reproche. » Mais quand on ne possède plus le domaine? Mais quand la fortune a disparu? C'est un autre épisode de la tragédie du noble que le *res angusta domi* avec un certain nom. Ce motif aussi acheva d'incliner Vogüé vers une carrière qui assurait à la fois l'emploi de ses talents et la dignité de sa vie. Il l'exerça un peu plus de dix ans.

Je n'étonnerai aucun de ceux qui l'ont approché si je dis qu'il fut un excellent agent. Il ne s'est jamais chargé d'une besogne qu'il n'y ait aussitôt appliqué toutes ses facultés. A Constantinople et à Saint-Pétersbourg, il apprit à fond la politique européenne. Les pages qu'il écrivit sur Nigra, sur Ignatief, sur l'empereur Guillaume Ier, portent à chaque ligne la marque d'une compétence et d'une lucidité supérieures qui ne s'exerçaient pas seulement d'une manière rétrospective. Quand M. d'Æhrenthal, il y a six ans, arriva au pouvoir, Vogüé fut le premier parmi nous à prédire que le ministre autrichien, son ancien collègue à Saint-Pétersbourg, ferait figure de grand homme d'État. Devenu administrateur de Suez, sa connaissance précise des choses d'Égypte lui permit d'être un

des plus utiles serviteurs de la Compagnie. Il avait été un efficace préparateur de l'alliance entre la France et la Russie, ayant pressenti, avant tous, cette nouvelle distribution des forces et des influences et sa portée. Autant de preuves qu'il n'avait pas traversé la carrière en amateur. Il pouvait, en se rappelant sa jeunesse de diplomate, se rendre cette justice. Il n'y persévéra guère pourtant. Dès, l'époque où je le connus, il méditait de démissionner. Il ne se décida pas à cette résolution sans effort. Mais l'écrivain était né en lui. Au cours de ses voyages de mission, en Syrie et en Palestine, il avait pris des notes, « au hasard de l'heure, sous la tente, sur une table d'auberge, sur un pont de bateau, sur le pommeau de la selle et le bât du chameau ». Mis bout à bout et publiés dans la *Revue des Deux Mondes*, ces feuillets de route révélèrent aux connaisseurs un maître accompli. Eugène-Melchior avait, dès cette époque, et poussées à un degré véritablement étonnant chez un homme de son âge, les qualités d'artiste visionnaire et réfléchi qu'il conserva intactes jusqu'à son dernier jour : l'élégance nerveuse et fière du style, une exactitude ferme et sobre dans les descriptions, un don prestigieux d'ouvrir tout à coup d'immenses perspectives et de dégager la haute signification du fait quotidien, de l'incident banal pour tout autre. Le volume intitulé : *Syrie, Palestine, Mont Athos*, dans lequel ces articles sont réunis, durera comme le monument de cette précoce maturité. Vogüé lui a donné ce sous-titre : *Voyage aux pays du passé*,

et, dans la lettre-préface à Henri de Pontmartin que j'ai déjà citée, il ajoute à cette formule ce commentaire significatif : « La pratique attentive de l'Orient contemporain a confirmé ma foi dans cette idée : pour l'ensemble de la famille humaine, les phases de l'histoire ne sont pas successives, mais bien plutôt synchroniques. En cherchant judicieusement autour de lui, dans ce vaste monde, l'historien peut toujours trouver, chez les races attardées, les types vivants des sociétés disparues. C'est avec ces éléments que la Science recomposera, un par un, les anneaux qui forment la chaîne de l'histoire et la déroulera sûrement jusqu'à ces origines humaines dont la connaissance peut seule apaiser la grande angoisse de ce siècle. » Telle était la conception que se faisait de la littérature ce jeune homme de vingt-cinq ans. Quand il dit : « l'angoisse de ce siècle, » lisez : « l'angoisse de la France. » De quel accent il parle, dans cette même préface, de « ce pays troublé, affolé de regrets, de craintes et d'espérances ! » Comme on sent frémir en lui le désir de lui apporter un peu de vérité et de lumière ! Le service était là, dans une besogne dont une élite seule est capable, — il se sentait de cette élite, — et non pas dans les chancelleries où beaucoup d'autres pouvaient le remplacer aux postes subordonnés qu'il devrait occuper longtemps encore. Il alla où l'appelait la voix.

Je me souviens. Au cours de cette soirée chez Mme Adam où je le connus, il me parla longuement d'un essai sur Alexandre Dumas fils que je

venais de publier dans la *Nouvelle Revue*. Cet article contenait des pages sur l'amour qui inquiétaient Vogüé. Il avait cru voir, dans ce morceau de simple analyse, un nihilisme moral dont il me fit aussitôt des reproches avec une si évidente sincérité de conviction, en les accompagnant d'ailleurs de tels éloges littéraires, que mon amour-propre ne pouvait guère s'en offenser. Je l'entends encore me dire le rôle qu'il entrevoyait pour la littérature dans la France d'après la guerre, et me citer les noms de Tolstoï et de Dostoïewsky. Je les connaissais l'un et l'autre par Tourguénief que je voyais quelquefois chez Taine. C'est une de mes belles impressions de jeunesse que la généreuse impartialité du vieux romancier russe rendant ainsi une haute et large justice à de plus jeunes rivaux. Seulement, Tourguénief, préoccupé surtout d'esthétique, ne nous avait révélé d'eux que leur original génie de conteurs. Il avait la religion du roman. Il voyait dans cette forme d'art tout l'avenir de la littérature moderne, et les détails de facture l'intéressaient à la passion. C'est dire combien il admirait, chez Tolstoï, le don prodigieux de la présence, — chez Dostoïewsky, celui de créer, autour de ses personnages, une atmosphère psychologique. Vogüé n'avait pas, à cette époque, ces soucis professionnels. Je ne les lui ai vus qu'à la fin, quand il se mit lui-même à composer des romans. Encore ne s'y est-il donné qu'un peu à contre-cœur. Je n'ai guère connu, en France, que Taine et Maupassant, Barbey d'Aurevilly quelquefois, qui aient

considéré la technique du roman avec la même curiosité attentive que l'auteur des *Reliques vivantes*, et qui aient aperçu dans un récit la valeur essentielle de la composition. Le dialogue, le portrait, la description, le choix du sujet, la crédibilité, la transcription du temps, la perspective des épisodes, celle des personnages, autant de problèmes que nous agitions indéfiniment dans la chambre meublée de la rue Rousselet où vieillissait pauvrement Barbey, dans le logement encore bien modeste de la rue Dulong, aux Batignolles, où Maupassant commençait *Bel-Ami*, dans l'appartement bourgeois où Taine écrivait les premiers volumes des *Origines de la France contemporaine*. C'était au fond de la cour, dans une vieille maison du boulevard Saint-Germain, aujourd'hui détruite. Le cabinet de travail du philosophe donnait sur la façade grise de Saint-Thomas-d'Aquin. Que de fantômes ! C'en est un aussi, hélas ! que le Vogüé de 1883, tout remué d'enthousiasme et comparant l'ampleur morale des romanciers russes, dont il allait être l'annonciateur, à ce qu'il appelait, trop justement, les maigreurs de notre naturalisme d'alors. Il incriminait chez nos conteurs, et pas seulement chez eux, mais chez nos auteurs dramatiques, nos critiques, nos poètes, nos chroniqueurs, un appauvrissement de la vie intérieure et un rétrécissement de l'horizon intellectuel. Il estimait que notre littérature s'étiolait faute de se retremper aux sources profondes, dans la sensibilité nationale, d'une part, dans la haute culture, de l'autre.

Un Gogol, un Tolstoï, un Dostoïewsky avaient su communier avec l'âme populaire de la Russie, un Tourguénief s'assimiler l'Allemagne, la France, l'Italie, l'Angleterre. Celui-ci comme ceux-là avaient apporté, à la sève sentimentale et morale de leur pays, un enrichissement, parce qu'ils n'avaient pas été de purs lettrés, des mandarins du suprême bouton, mais des hommes vivants écrivant pour des hommes vivants. Je crois bien employer les expressions mêmes qui venaient aux lèvres de Vogüé dans cet entretien. Quand il causait, les idées lui arrivaient si précises, si abondantes qu'il prenait à peine le temps d'achever ses phrases. Il y avait comme du halètement dans sa voix, et cela faisait une espèce d'éloquence, prenante ou irritante, suivant que l'on acceptait ou non ses idées. Mais personne n'a jamais causé avec lui qu'il ait laissé indifférent.

Il m'apprit, au terme de cette conversation, qu'il allait sans doute rentrer à Paris. Je prévis alors quelle sorte d'œuvre il allait tenter et aussi à quelles difficultés il se heurterait. Si étrange que la chose puisse paraître au premier abord, la littérature d'après 1870 commença par continuer celle d'avant le désastre, exactement comme si la funeste année n'avait pas marqué, pour notre race, la plus redoutable des étapes. Il y eut certes des exceptions. Pour la majorité des écrivains, ou bien la défaite sembla, une fois la première surprise passée, ne pas compter, ou bien elle devint une matière à observation tout comme une autre. Les

nouvelles réunies dans le volume : *les Soirées de Médan*, toutes remarquables, et dont une au moins, *Boule-de-Suif*, est un chef-d'œuvre, révèlent cet état d'esprit. Elles procèdent, comme les divers romans de cette époque, des théories professées par les maîtres qui florissaient sous le second Empire : Taine, — le Taine d'avant *les Origines*, — les frères de Goncourt, Flaubert. Entre le Parnasse de 1876 et celui de 1866, aucune différence d'inspiration. C'est toujours le même néo-romantisme dont Gautier, Baudelaire et Leconte de Lisle avaient été les plus brillants initiateurs. Le sentiment de la profonde blessure nationale ne s'éveilla que peu à peu. Le temps seul nous révéla que la défaite n'avait pas été un épisode, mais qu'elle continuerait, que nous serions battus et tous les jours indéfiniment, jusqu'à l'heure où nous aurions restauré le patrimoine français dans son intégrité. J'oserai dire qu'aujourd'hui, après quarante ans, la vérité nationale est plus évidente aux nouveaux venus et qui n'étaient pas nés à l'époque de Sedan qu'à ceux qui vécurent ces cruelles heures. Elles avaient passé si vite qu'elles leur apparurent d'abord comme un accident, formidable sans doute, mais la vie, à Paris par exemple, avait si vite repris son cours, et si pareille dans son décor ! Pourquoi eût-elle été différente dans son expression intellectuelle? C'est bien aussi le péril que Vogüé avait diagnostiqué de l'étranger. Comment le conjurer, ce péril? Est-il possible de détourner, dans un autre sens,

le courant d'une littérature? Vogüé le crut, comme le croyait, à cette même date, Ferdinand Brunetière. Rien d'étonnant si cette communauté de foi les unit d'une amitié dont la dédicace des *Morts qui parlent* perpétue le témoignage.

Le *Roman russe,* paru en 1886, marque la première campagne — cette métaphore s'impose de nouveau ici — du Vogüé délivré de toute attache officielle et venu à Paris pour y accomplir la mission qu'il s'était donnée, ou, mieux, qu'il avait reconnue être la sienne. Sauf une incursion dans la politique active, il ne devait plus être jusqu'à la fin qu'un homme de lettres, dans le sens le plus haut de ce noble terme, usurpé par tant d'indignes. Quand il s'applique à un Vogüé comme à un Brunetière, il reprend sa véritable valeur. Il représente une des grandes formes de l'action civique. J'aime à réunir ces deux amis, qui furent aussi les miens, dans une égale vénération pour ce que je ne crains pas d'appeler leurs vertus de métier. Ce trait encore leur fut commun : ils devaient faire leur œuvre en faisant leur vie. Le secrétaire d'ambassade n'avait plus assez de fortune pour que son travail littéraire fût un luxe de sa pensée. Il eut le courage de l'organiser avec une patience et une régularité de bon ouvrier, — encore un terme si noble dès qu'il est traduit dans sa vérité profonde ! — Il accepta, des années durant, de donner, à la *Revue des Deux Mondes*, un article tous les mois. Il écrivait également une *Lettre de Russie* pour le *Journal des Débats.* La mort l'a pris,

engagé avec le *Figaro* dans une collaboration régulière, et jamais, au cours de ce labeur qu'il eût été en droit de considérer comme un esclavage, sa plume n'a tracé une phrase qu'il n'ait méditée et rédigée comme eût fait le grand seigneur du château de Gourdan composant ses livres à son aise. La pièce qui lui servait de cabinet de travail n'avait rien, dans ces années-là, de commun, par ses dimensions exiguës, avec la vieille bibliothèque de là-bas dont il parlait à Pontmartin avec un regret tendre. Quelques tapis rapportés d'Orient en étaient la parure, et aussi d'anciens portraits, la plupart de gens de guerre qui regardaient leur descendant les continuer à sa manière. Le hasard voulait que les fenêtres de ce modeste logis donnassent sur les jardins attenant à un hôtel qui avait été celui de Villars. Un des ancêtres d'Eugène-Melchior avait épousé la sœur du maréchal, et il en avait hérité. Les portraits avaient été enlevés de l'hôtel quand on l'avait vendu. Ce détail donnait pour moi une poésie singulière à ce coin de Paris où Vogüé a passé tant de nuits, penché sur son papier ou ses épreuves, comme Balzac. Il ne s'interrompait d'écrire que pour allumer une de ces cigarettes de tabac russe dont l'arome lui rappelait les libres chevauchées de l'Orient, ou bien les visites à ces îles qu'il voulut revoir, lors de son dernier voyage à Saint-Pétersbourg. Quelques minutes de rêve et de nostalgie sans doute, et le bon ouvrier reprenait sa tâche. Ainsi furent composés, après le *Roman russe*, ces volumes qui s'appellent :

Spectacles contemporains, Regards historiques et littéraires, Heures d'histoire, Souvenirs et visions, Cœurs russes, Devant le siècle, l'Exposition du Centenaire. Relisez-en les sommaires ; vous serez étonnés de l'extraordinaire variété des sujets. Relisez-en quelques pages au hasard. C'est l'unité de la pensée que vous admirerez. Choses d'Allemagne et choses d'Italie, histoire byzantine et histoire coloniale contemporaine, questions rétrospectives et questions actuelles, Talleyrand et Chateaubriand, le maréchal Ney et Hippolyte Taine, Hyde de Neuville et Renan, Ravenne et la revue de la flotte anglaise, lors du jubilé de la reine Victoria, l'empereur Alexandre II et le pape Léon XIII, — tels sont quelques-uns des thèmes traités par l'écrivain, et un même esprit circule à travers ces pages, extrayant, de ces matières si diverses, un même enseignement, provoquant, suscitant la réflexion nationale. L'abondance des renseignements déconcerte. Le foisonnement des idées étonne. Que de lectures, derrière de tels essais ! Quelle tension acharnée de l'être intérieur ! Dumas fils disait à Vogüé : « Vous faites un article avec la substance d'un volume. » Et c'était vrai, et c'était tragique. Nous redoutions parfois la fatale échéance, nous, les témoins de la vie de Vogüé, qui le voyions multiplier ces tours de force d'invention, se renouveler à l'âge où l'on doit se reposer, se créer romancier de toutes pièces,comme il s'était créé essayiste. *Jean d'Agrève, les Morts qui parlent, le Maître de la mer* sont de 1898, de 1899 et de

1900, — et Vogüé devait nous quitter au mois de mars 1910 !

III

Cette mort est venue, brutale et inattendue, arracher la plume à la main du grand écrivain. Il avait commencé un nouveau roman : *Claire*. Il méditait, je l'ai dit, une longue étude sur Chateaubriand. Il semble qu'il ait eu le pressentiment que les jours lui étaient comptés. Il m'écrivait, le 9 mars 1910, moins de deux semaines avant sa fin : « Je passe mes journées dans la retraite, avec mon deuil. Elles sont remplies par des tâches secondaires : lot ordinaire des vieux arbres qui ont poussé un fouillis de branches désordonnées où s'accrochent un tas de choses et de gens qui les tirent vers la terre, qui empêchent le fût de croître en hauteur vers la lumière... » Il n'ajoutait pas que, ces choses et ces gens, il les subissait par charité intellectuelle. Vogüé avait la passion du talent des autres. Dès qu'un livre lui était signalé comme contenant une promesse, il le lisait de la première page à la dernière. Il écrivait à l'auteur. Il le recevait. Il causait avec lui indéfiniment. S'agissait-il d'une candidature à l'Académie qu'il considérait comme nécessaire au maintien du prestige de la Compagnie, — ainsi celle de l'éloquent cardinal de Montpellier, — il préparait la présentation des titres avec un scrupule infini de documentation et

de rédaction. Tous ceux de ses confrères qui ont assisté à la séance où il témoigna ainsi pour Mgr de Cabrières, se rappellent quel portrait il nous parla. Sa correspondance était immense et toujours efficace, je veux dire que ses lettres comme sa conversation s'associaient au travail de ses amis pour les réchauffer, pour les susciter. Aucune prédication, aucun pédantisme, mais une virile communication d'esprit à esprit. J'ignore si cette correspondance sera jamais réunie et publiée. Si elle l'est, elle prendra place à côté de celle de Taine, et elle achèvera de caractériser la figure morale d'un des meilleurs Français que le pays ait eus pour le servir, dans ce dernier tiers de siècle. Je viens involontairement d'employer de nouveau la même expression. Que mon excuse soit la phrase de Pascal qu'Eugène-Melchior m'a citée souvent : « Quand, dans un discours, se trouvent des mots répétés, et qu'essayant de les corriger on les trouve si propres qu'on gâterait le discours, il les faut laisser. C'en est la marque. »

Quel a donc été le service rendu par Eugène-Melchior de Vogüé? Aujourd'hui que son œuvre se tient devant nous, je ne dirai pas complète, mais terminée, nous pouvons répondre à cette question. Dans la préface qu'il a mise en tête du *Roman russe*, il montrait la jeunesse d'alors « travaillée d'inquiétude, et cherchant, dans le monde des idées, un point d'appui nouveau ». Nous apercevons, à la distance de ces vingt-cinq ans (1886-1911), qu'une réaction commençait contre

l'intellectualisme excessif de la génération précédente. Les puissances de sentiment, auxquelles ce même Pascal faisait déjà, contre le rationalisme de son temps, un appel désespéré, avaient été trop méconnues par une époque dont le maître le plus écouté définissait l'homme, « un théorème qui marche ». « Il faut mettre notre foi dans le sentiment », est-il dit dans les *Pensées*. Et encore : « Tout notre raisonnement se réduit au sentiment. » Sommes-nous donc vraiment acculés à cette alternative qu'il nous faille concevoir la vie ou mécaniquement ou mystiquement, sacrifier ou la Science ou la Foi, la déduction logique ou la croyance? Quand on essaye de synthétiser le mouvement accompli, durant ces vingt-cinq ans, par la pensée française, on reconnaît que tout son effort, obscur souvent, parfois égaré, douloureux toujours, a consisté dans la recherche passionnée d'une *via media* entre ces deux extrêmes. L'intellectualisme, quand il est absolu, produit inévitablement le pessimisme. Au terme de la Science, il montre à l'esprit l'inconnaissable, et sa vue uniquement déterministe du monde accable la volonté sous la nécessité. Elles sont bien les caractéristiques de la génération à laquelle s'adresse la préface du *Roman russe*. Vogüé a dénoncé avec beaucoup de sens, comme l'aboutissement de cette erreur, ce *Don Quichotte* de la bêtise, *Bouvard et Pécuchet*. « *Ecce homo!* Bouvard, voilà l'homme tel que l'ont fait le progrès, la Science, les immortels principes, sans une grâce supérieure qui le dirige ; un idiot ins-

truit qui tourne dans le monde des idées comme un écureuil dans sa cage. » Soit, mais la Science n'en est pas moins la Science, et les lois qu'elle a dégagées n'en sont pas moins des lois. Bouvard peut penser médiocre, penser impuissant ; il ne pense pas faux, s'il pense d'après la Science. Celle-ci n'a pas fait, elle ne peut pas faire faillite, tant que l'homme lui demande seulement ce qu'elle a promis : fixer les conditions suffisantes et nécessaires de certains phénomènes. Elle n'est outillée ni pour fournir une explication totale de l'univers, ni pour donner le pourquoi de la vie humaine. Elle n'épuise pas le Réel, et d'ailleurs elle n'en a jamais eu l'intention. Même ce mot de Science, au singulier, n'est pas scientifique. Il y a des sciences, chacune avec son objet, toutes dominées par un principe commun : la soumission au Réel. C'est donc le Réel qui est leur épreuve et leur mesure. C'est lui qui détermine la méthode à suivre. L'erreur de l'intellectualisme réside précisément dans l'application à des phénomènes d'un certain ordre, de méthodes qui convenaient pour d'autres. Employer, comme l'ont fait les philosophes du dix-huitième siècle et de la Révolution, pour les phénomènes sociaux, la méthode de déduction, excellente en mathématiques, c'est manquer à l'esprit scientifique. C'est y manquer que d'étudier, comme un Strauss, l'histoire des phénomènes religieux avec les méthodes valables pour l'histoire des mœurs ou des législations. C'est, au contraire, penser scientifiquement que d'admettre un domaine et

une méthode propres au fait religieux, au fait moral, au fait social et politique. Il y a une expérience religieuse, une expérience morale, une expérience politique, puisqu'il y a des religions vivantes, des moralités vivantes, des sociétés vivantes, et que la vie n'apparaît, ne s'épanouit, ne dure que si elle se conforme à des lois. Pour découvrir ces lois, ce ne sont pas des constructions logiques qu'il faut dresser, ce sont des observations qu'il faut recueillir, ce sont des mystères qu'il faut constater et comprendre comme tels. Il ne s'agit pas de rejeter la physique et la chimie, les mathématiques et la biologie, pour ne plus en appeler qu'à l'instinct. Il s'agit d'admettre que les problèmes religieux, moraux et sociaux ne sont des problèmes ni de physique, ni de chimie, ni de mathématiques, ni de biologie. Voilà l'idée, si simple, croirait-on, et si neuve, qui ouvre la *via media*. Elle a créé ce mouvement du traditionalisme par positivisme dont l'influence régénératrice suscite aujourd'hui les plus fortes manifestations françaises, en littérature aussi bien qu'en sociologie, dans l'apologétique religieuse et dans la politique. La réconciliation de la Science et de la Foi, celle des énergies prolétariennes et de l'ordre national sont en puissance dans cette doctrine.

De tels développements de psychologie collective ne s'accomplissent pas sous une seule influence. Parfois même ceux qui les ont déterminés avec le plus d'efficacité n'en prévoyaient pas exactement la direction. Taine s'est-il jamais douté que son

grand livre d'histoire s'ajouterait à ceux de Bonald, de Joseph de Maistre, de Le Play et deviendrait un des bréviaires de la jeune école monarchiste et catholique? Eugène-Melchior de Vogüé, lui, était bien un traditionaliste par le plus intime de son être, mais il avait cet autre trait en commun avec Chateaubriand : il croyait disparues pour toujours les conditions où s'était élaborée sa tradition à lui. Comme Chateaubriand, il faisait volontiers crédit à la nouveauté. Il y avait entre eux cette différence : chez l'auteur de *René*, cette attitude n'était trop souvent qu'un ménagement de sa double gloire. Il voulait qu'on dît de lui : « Il a été par honneur le serviteur fidèle d'une cause vaincue, mais il l'a été, désabusé, parce que son génie comprenait toutes les aspirations du monde moderne. » Chez Vogüé, au contraire, cette complaisance à des formes de société contraires à ses hérédités provenait de plus généreux scrupule. Il semble qu'il ait toujours appréhendé cette paralysie de l'action par le préjugé, l'une des misères des castes dépossédées. J'explique ainsi son recul devant certaines conclusions et son indulgence pour certaines chimères. Le secret amour avec lequel il a peint, dans *les Morts qui parlent*, la figure du marquis de Kermaheuc, révèle de quel côté allait tout son cœur. Il a redouté, s'il y cédait, de se sentir, comme le vieux gentilhomme qu'il nous montre à Versailles, « fini dans les choses finies ». Peut-être vaut-il mieux qu'il ait eu cette appréhension, de même qu'il vaut mieux que

Taine se soit cru simplement un entomologiste considérant la France comme un insecte. Étant d'une bonne foi absolue dans ce qu'ils croyaient être la limitation de leur tâche, leur prise a été plus forte sur des esprits qui se seraient cabrés, s'ils avaient deviné où ces maîtres les menaient. Que l'auteur du *Roman russe* eût attaqué l'intellectualisme au nom de la tradition, il n'eût pas conquis les innombrables esprits qu'atteignait sa propagande de sympathie, d'humanité, d'enrichissement moral, par la recherche « des dessous, de l'entour de la vie », — c'est une de ses formules, — son sens du mystère et des sources cachées. Il y a dans l'évangile de saint Jean, celui qu'on lit à la fin de toutes les messes, un texte qui devient bien remarquable, si l'on déplace un peu la ponctuation : « *Quod factum est in ipso vita erat.* Tout ce qui a été créé était déjà une vie en Dieu. » Vogüé avait au plus haut degré et il communiquait à ses lecteurs la vision d'un élément vital, arrière-fond et support de tout phénomène, et qu'il faut sentir pour comprendre ce phénomène. Qu'il s'agisse d'une œuvre d'imagination comme celle de Gogol ou de Tolstoï, d'une cité comme Rome, Paris ou Jérusalem, d'une personnalité historique comme celle de l'empereur Guillaume, philosophique comme Taine, militaire comme Galliffet, d'une inauguration de chemin de fer comme à Samarcande, en 1888, ou d'une revue navale comme à Spithead, en 1897, il le dégage, cet élément vital. Il donne à l'accident local de quelques heures sa

valeur éternelle et universelle. Il a été un de ceux qui ont réappris à une génération épuisée, desséchée d'analyse, le prix de l'intuition. Cet enseignement seul le classerait au premier rang des Maîtres de l'heure, pour emprunter une expression juste à l'un de ses meilleurs portraitistes, M. Victor Giraud.

Il ne nous a pas légué seulement une influence. Prosateur aussi réfléchi qu'il était brillant, il a renouvelé deux formes d'art, ou, si le terme paraît exagéré, il a marqué fortement, de sa personnalité, les deux genres auxquels il s'est appliqué : l'Essai et le Roman. L'Essai, d'abord. Car l'Essai est bien un genre. Il est, au grand livre d'histoire ou de critique, ce que la nouvelle est au roman, et à l'article de journal, ce que la nouvelle est au conte. Le définir n'est pas très aisé. C'est un morceau de moyenne longueur qui constitue un tout, le résumé des impressions et des idées d'un esprit sur un objet qu'il ne connaît pas assez pour l'épuiser, dont il a une perception assez nette pour qu'il vaille la peine de les dire. Un tel travail suppose une forte culture, — tant vaut l'essayiste, tant vaut l'essai, — un choix heureux du sujet ; — si la matière traitée n'est pas importante, à quoi bon ces trente ou quarante pages? — un point de vue surtout et de la portée. Il y faut l'art de la composition courte, le plus difficile ; le talent de discerner l'essentiel dans les questions et dans les personnes ; enfin un style qui supplée par sa vertu d'intensité aux sacrifices qu'impose une dimension

trop serrée. Aussi le nombre des essayistes qui ont réussi ce difficile tour de force est-il assez restreint, et ils ne l'ont pas réussi toujours. Taine, Renan, Montégut, Planche, à l'occasion d'*Adolphe*, Sainte-Beuve avant les *Lundis*, Brunetière, tels sont, pour ne parler que des morts, quelques-uns des maîtres du genre. J'allais oublier J.-J. Weiss, ce génie si mal dirigé et si remarquable. Aucun d'eux n'a surpassé Vogüé par la richesse et la variété de la culture ; peu l'ont égalé par l'ordonnance de l'ensemble, l'art de la gradation et la qualité d'une langue si svelte, si nerveuse dans la force, d'un goût si sûr dans l'éclat. Je viens de prendre et de rouvrir, au hasard, un de ses recueils : *Heures d'histoire*. Je suis tombé sur un morceau intitulé *Images romaines*. Je l'indiquerai non pas comme son chef-d'œuvre, mais comme un exemplaire très réussi de son procédé : un début simple, presque familier, qui précise, avec une parfaite netteté, le point de vue auquel va se mettre l'auteur, une définition nette de l'objet qu'il se propose d'examiner, une vérité générale énoncée tout de suite et qui marque quelle sorte de démonstration il va tenter. Puis le développement commence, disert et souple, pour aboutir à deux ou trois pages qui font sommet : une description d'un tombeau à Sainte-Marie-du-Transtévère, dans la première partie ; dans la seconde, une évocation de la colonne Trajane. Ce tombeau est celui du cardinal Armellini. Il y est représenté endormi sur un livre qui emprisonne un de ses doigts. « Quelle

fatigue d'avoir tant lu !... » dit Vogüé. Et c'est tout notre siècle dont il voit le symbole dans ce savant lassé jusqu'à l'agonie, et qui a voulu avoir pour épitaphe : « *Certè homo bulla est.* Certes, l'homme n'est qu'une bulle d'air. » Un baptême a lieu près de ce tombeau. « ... La frêle loque rouge gémissait de toute sa force naissante. Je n'entendis pas le nom que le prêtre lui donnait. Qu'importe? Je le savais, ce nom. Lorsque Dante approche de la funeste ville de Dité, un malheureux se cramponne à sa barque ; au voyageur qui lui demande son nom, il répond : *Vedi che soi un che piango;* tu vois que je suis un qui pleure... » Et il continue : « Plus tard, quand cet enfant sera blessé, et ce sera souvent, il reviendra ici, car, pour ceux de sa sorte, il n'y a pas d'autre asile où porter ses larmes... Vous pouvez attacher un instituteur primaire à la personne de chaque citoyen. Vous ne remplacerez pas cela. Vous serez récompensés de vos soins, c'est probable, et les fruits le montrent assez, par le mot de Caliban à son maître : Vous m'avez appris à parler et le profit que j'en retire, c'est de savoir maudire. » Voyez comme la pensée s'est faite consubstantielle à la description, comme l'image et l'idée se trouvent amalgamées, la plus simple réalité et le plus haut symbolisme. C'est tout le bienfait de Rome que Vogüé vient de rendre perceptible dans ces vingt lignes, comme plus loin, toute l'histoire, dans vingt autres lignes sur la colonne Trajane. J'en citerai seulement la fin. Aucun commentaire ne

démontrerait mieux son incomparable talent d'essayiste. « Lentement, sûrement, allant où il ignore, comme ceux qui gravissent les lacets d'une montagne sans jamais prévoir le tournant prochain, le peuple-roi monte en déroulant son triomphe, il pousse devant lui son César, ses légions, ses captifs, les foules rassemblées et fondues de la Bretagne à l'Adiabène, de la Scythie à la Cyrénaïque ; toutes les forces, les gloires, les peines de cet ancien monde rampent le long des flancs du fût de marbre, elles vont s'offrir et se perdre aux pieds de l'apôtre, du pauvre tendeur de filets exhaussé sur cette grandeur ; il la foule du talon en même temps qu'il l'absorbe, pour nourrir son auréole, pour mieux justifier sa prise des deux clés, celle du passé, celle de l'avenir. Symbole de Rome, et symbole de la démocratie, le plus expressif, le plus noble qu'elle puisse souhaiter : l'univers vaincu portant aux nues le plus humble de ses enfants... »

On le voit : il y avait un poète dans Vogüé, à côté de l'historien, du critique, du philosophe et du diplomate. Or, si ductile que soit l'Essai, si capable qu'il soit de se plier aux allées et venues les plus capricieuses de l'esprit, cette forme a ses limites. A maintes reprises, dans les essais de Vogüé, on sent qu'il les touche, qu'il s'y heurte, qu'il s'y meurtrit, qu'il a besoin d'une réalisation plus concrète, d'un mouvement plus vivant encore. Gœthe disait avoir hérité de sa mère : « *Lust zum fabulieren*, — la passion d'imaginer des fables. »

Cette passion, Eugène-Melchior en fut toujours tourmenté. A plusieurs reprises, il avait été près d'y céder, témoin les *Histoires orientales*, témoin surtout ce curieux fragment : *le Testament de Silvanus*. Placé dans le même recueil que le célèbre morceau sur les *Cigognes* et traitant au fond le même thème, il nous fait assister à la transformation de l'essai en nouvelle, à son *animation*, si l'on peut dire, et il accroît notre regret que Vogüé se soit si longtemps défié de ses aptitudes de conteur. Moins illustre, il eût peut-être osé plus tôt cette tentative toujours redoutable : débuter en pleine gloire dans un genre absolument nouveau. C'est une partie à jouer devant laquelle les plus courageux reculent. Il s'y décida pourtant, et cela dans sa quarante-septième année. *Jean d'Agrève*, coup sur coup, *les Morts qui parlent, le Maître de la mer* vinrent prouver, une fois de plus, et la merveilleuse vitalité de son génie et l'extraordinaire largeur de ce genre du roman qui va d'*Adolphe* à *Madame Bovary*, de *Volupté* aux *Parents pauvres*, de *Dominique* à *Colomba*. Toutes les intelligences peuvent s'exprimer par lui et toutes les sensibilités.

Jean d'Agrève était plutôt un poème en prose. Le romancier, dans Vogüé, prit conscience de sa pleine originalité avec *les Morts qui parlent* et surtout *le Maître de la mer*. Ce dernier livre est, je crois bien, unique dans la littérature contemporaine. Vogüé seul, avec sa vaste expérience de voyageur et de diplomate, sa connaissance de la politique intérieure et extérieure, sa culture inter-

nationale et pourtant si française, pouvait concevoir et mener à bien ce roman mondial. On m'excusera de cette formule. Elle seule convient à ce drame où s'agitent, derrière les personnages, les idées et les intérêts qui gouvernent, à l'heure présente, les rapports de peuple à peuple, de civilisation à civilisation. Il faut remonter à Disraëli, pour rencontrer une peinture analogue, et cette évocation d'une société européenne qui n'a rien de commun avec le cosmopolitisme banal des *Palace-Hotel* et des villes de plaisir. C'est le roman des hommes d'État que Vogüé a conçu et dont il a créé un modèle. Le progrès de la facture est bien remarquable dans ce dernier livre. L'artiste achève son apprentissage. Ses héros bougent et vivent, respirent et parlent. L'action est ménagée, nouée, dénouée. Toutes les qualités de l'essayiste sont là, mais vêtues de chair. Pareille force de coup d'œil, pareille abondance de renseignements, pareille portée d'esprit. Le don de création s'y ajoute. Pourquoi si tard? Même des ouvriers les plus laborieux et qui ont le plus énergiquement accompli leur tâche, et pendant un long espace de vie humaine : *grande mortalis ævi spatium*, disait un Ancien, on peut répéter, avec un Ancien encore :

... pendent opera interrupta...

S'il avait vécu, Eugène-Melchior de Vogüé aurait certainement ajouté à son œuvre de romancier. Il l'aurait amplifiée et développée. Nous avions

le droit d'espérer que le temps lui serait donné. Il restait si jeune d'aspect et si jeune d'esprit, si ouvert et si vibrant, si actif et si neuf aux impressions. Il commençait seulement d'être touché par l'âge, et nous l'imaginions, nous ses amis, continuant longtemps d'être un bienfait vivant par son seul exemple. Ne représentait-il point parmi nous cette réussite trop rare de la nature sociale : un grand lettré issu d'une grande famille, et prolongeant, dans l'ordre de la pensée, l'action de sa lignée dans l'ordre des faits? Le duc Albert de Broglie avait été cela aussi, à la distance d'une génération. Si différents par la tournure d'esprit, par les circonstances de leur destinée, par l'âge, ces deux hommes se ressemblaient en ce point : ils étaient l'un et l'autre le moment intellectuel d'une race de guerre. Ils le savaient et ils acceptaient cet emploi de leurs facultés comme une consigne héréditaire, simplement, fermement. Je ne leur ai jamais connu le sentiment frelaté qu'Alfred de Vigny a traduit dans des vers souvent cités, mais d'inspiration si médiocre. Vous vous les rappelez :

J'ai mis sur le cimier doré du gentilhomme
Une plume de fer qui n'est pas sans beauté.

Et encore :

Dans le caveau des morts plongeant mes pas nocturnes,
J'ai compté mes aïeux, suivant leur vieille loi...
C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre,
Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi...

Deux orgueils également déplaisants, celui de la naissance et celui du talent, me gâtent ce poème de l'*Esprit pur*, où se rencontrent pourtant des touches dignes de son auteur. Mais quelle aberration de célébrer l'ancienneté de ses ancêtres pour se préférer à eux ! Quelle pauvreté dans cette conception de la gloire littéraire considérée comme l'apothéose de l'Esprit ! A ce manque de goût se reconnaît ce qui fut la tare de l'admirable poète de *Moïse*, de *Samson*, de la *Mort du Loup* et de la *Maison du berger*. Il y avait chez lui de la fatuité. Pour un Albert de Broglie, pour un Eugène-Melchior de Vogüé, la littérature fut un service — j'y reviens — après un autre. « Tout homme, a dit Blanc de Saint-Bonnet, est l'addition de sa race... » Il ajoutait : « Les pères ont des enfants qui ressemblent au fond de leur pensée... » Je ne sais pas si le romancier des *Morts qui parlent* a connu ces deux profonds aphorismes du philosophe lyonnais, mais il les a pratiqués. Et pour achever de caractériser son œuvre, c'est encore à l'*Histoire d'une famille Vivaroise* que j'emprunterai une devise. « On dit proverbialement en Vivarais, » écrivait, en 1807, une dame de Vogüé : « Probe comme un Vogüé. » L'auteur de cette *Histoire*, commentant cette phrase, s'adresse, ainsi, à ses enfants : « Vous resterez attachés à cette terre qui nous a faits ce que nous sommes, où s'est élaborée la fortune ancestrale, où s'est constitué, à côté du patrimoine territorial qui a disparu, le patrimoine moral dont nous vivons...

Cette terre où est née, du libre suffrage de l'opinion populaire, cette devise que je reproduis ici, en terminant ce livre, comme l'épigraphe qui en résume les enseignements : *Probité de Vogüé.* » C'est bien l'épigraphe qui convient à toute l'œuvre d'Eugène-Melchior. Elle en ramasse, dans une définition intime, toutes les vertus de conscience : recherche ardente du vrai, effort constant vers la bienfaisance, sentiment sérieux du mystère du monde, foi absolue que le mot de ce mystère est en harmonie avec les plus hautes exigences de l'intelligence et du cœur. Oui, ces trois mots, c'est vraiment toute l'âme de son œuvre, et l'éloge que son cœur fier eût souhaité par-dessus tous les autres : *Probité de Vogüé.*

Paul Bourget.

Décembre 1911.



I

L'ENFANT ET L'ADOLESCENT

PAYS NATAL

Enfant, j'ai dû aux tombeaux, aux aqueducs, aux amphithéâtres de notre Gaule latine les premières secousses de l'âme, celles que donnent les visions d'un grand passé mort, dans la fête de la vie terrestre, dans l'énergie d'un ciel en feu ; depuis lors, les hasards d'une existence errante ont fait relever des visions pareilles sous mes pas, au Colisée, à l'Acropole, dans les ruines d'Éphèse et de Baalbeck, sous les pylônes de Louqsor et sous les coupoles de Samarcande ; j'ai admiré partout, mais je n'ai retrouvé nulle part l'ivresse toute neuve, l'éblouissement laissé dans mes yeux par les reliques de Provence, par les blocs romains tremblants à midi dans la vapeur d'or, sur le pâle horizon d'oliviers d'où monte la plainte ardente des cigales.

(*Discours de réception à l'Académie française*,
prononcé le 6 juin 1889.)

LE BAS VIVARAIS

Au temps de mon enfance, dans la province où j'ai grandi, la bibliothèque de tout bon Vivarois contenait deux livres de fonds : ouvrages obscurs, presque introuvables aujourd'hui, qui furent pour moi les premières, les inépuisables sources de l'enchantement du cerveau, des curiosités passionnées, des visions intérieures. L'un d'eux s'appelait les *Commentaires du soldat du Vivarais;* c'était le récit d'un gentilhomme du parti catholique, qui avait couché sur le papier les belles actions des siens pendant la plus dure période de nos guerres de religion, entre 1619 et 1630. Guerre de Troie, rallumée en Vivarais, après les édits de pacification, par les yeux de la belle Paule de Chambaud : le brave Brison, chef des huguenots, le jeune Lestrange, un des principaux parmi les catholiques, se disputaient l'héritière du château de Privas. L'incendie parti de nos montagnes gagna tout le royaume ; la prise de La Rochelle ne découragea pas nos religionnaires, et Louis XIII ne put les réduire qu'en venant de sa personne assiéger Privas. Pour comprendre la durée et l'acharnement des luttes religieuses, dans la province de France qui en a le plus souffert, il faut lire notre Montluc cévenol; à la satisfaction naïve avec laquelle il narre

par le menu, sans se lasser de leur monotonie, les arquebusades, massacres, prises et sacs de villes, on sent que c'était là pour ses contemporains une fonction de l'activité vitale aussi naturelle que la respiration. Sortir le matin de son donjon, avec quelques amis, pour aller couper la route à des cavaliers du parti contraire, se retrouver la nuit pour appliquer des échelles aux murs de quelque bicoque, ces plaisirs, ce *sport*, comme nous dirions aujourd'hui, étaient aussi instinctifs chez nos pères, aussi indispensables à leur contentement et à leur bonne hygiène que l'exercice de la chasse pour le propriétaire d'un domaine giboyeux. Les querelles de foi furent souvent, chez nos paysans des Boutières, une forme de la révolte démocratique contre les seigneurs ; et pour la noblesse, une occasion de continuer les mœurs féodales. Au besoin, on eût élevé du calviniste comme on élève aujourd'hui du lapin. Les *Commentaires* le font bien voir : c'est un livre admirable de férocité candide.

L'autre livre, plus doux, était l'*Album du Vivarais*, où l'excellent M. Albert du Boys décrivait, dans le style à la mode vers 1840, les beautés pittoresques de nos montagnes. Il y avait là un admirable fouillis de traditions et de légendes, rattachées aux noms familiers des maisons parentes ou amies ; on y retrouvait ceux qui donnèrent les plus beaux coups d'épée, parmi les aïeux, celles qui furent les plus aimées, parmi les aïeules, et qui en souffrirent, enfermées dans des tours ou châtiées par des tyrans jaloux. Il y avait surtout des images délectables, ces lithographies à la manière anglaise, en honneur sous Louis-Philippe, qui étaient aux arts du dessin ce que le genre trouba-

dour fut à la littérature. Nobles crayons, dédaigneux du réel, où la plus humble masure et le plus sordide chevrier s'idéalisaient dans un romantisme effréné ; crayons infiniment sages, puisqu'ils montraient à l'enfant le seul monde *vrai* pour lui, un monde merveilleux et conforme à ses rêves. J'entends que le grand souci de nos jours est d'inculquer aux mioches des notions exactes sur toute chose ; je ne sais ce qu'il faut le plus admirer dans cette doctrine, la cruauté irréfléchie qu'elle implique ou l'ignorance de la psychologie enfantine qu'elle dénote. Nous passons notre vie à descendre notre échelle de Jacob : pourquoi renverser la marche naturelle, et faire gravir d'abord les durs échelons d'en bas à ceux qui arrivent d'en haut?

Le lac d'Issarlès, le pont d'Arc, les grottes de Saint-Marcel, la Gueule d'Enfer! Avec quelle intensité de désir j'ai souhaité voir ces lieux, si beaux sur les dessins de l'*Album*, embellis encore de tout ce que l'enfant, sous la lampe du soir, ajoute à l'image d'où se lève le songe qui va continuer dans son sommeil! Il ne me fut jamais donné de réaliser ce désir; les communications étaient rares et difficiles, à cette époque, entre le haut et le bas Vivarais ; une barrière d'âpres montagnes nous séparait des terres du Midi, elle reculait ces terres promises de l'*Album* presque aussi loin dans l'impossible que les Syries et les Égyptes de la Bible de Royaumont. Puis, la vie me chassa devant elle. Le monde déroula sous mes regards des horizons plus fameux ; ces spectacles n'oblitéraient pas les anciennes images, qui tenaient bon et travaillaient en dessous, toutes fraîches dans la clarté d'aube où elles étaient restées. Et jamais le loisir

ou l'occasion ne s'offraient d'aller en vérifier la ressemblance. Enfin, l'été dernier, je m'ordonnai les eaux de Vals, non sans ressentir un peu de cette angoisse secrète qui précède toute possession, — autant dire toute désillusion. J'y reviens cette année, j'ai vu et revu tous les sites décrits par le bon Albert du Boys. Eh bien ! la part faite à l'inévitable déchet du réel, ni lui, ni son illustrateur, ni mon prisme enfantin n'avaient trop exagéré. Il y a des régions plus majestueuses dans notre France ; il n'y en a pas, à ma connaissance, de plus originale et surtout de plus contrastée, où l'on puisse comme ici passer en quelques heures de la nature alpestre à la nature italienne ; il n'y en a pas où l'histoire de la terre et des hommes soit écrite sur le sol en caractères aussi clairs, aussi vivants. Ajouterai-je qu'il n'en est point de plus ignorée et où l'on ait davantage le plaisir de la découverte ?

(*Notes sur le bas Vivarais.*)

VALS

La station thermale de Vals est située au point précis où deux natures se heurtent, au seuil des montagnes, à l'orée des vallées resserrées de l'Ardèche et de la Volane. Dès l'extrémité méridionale de la bourgade, sur le tournant d'une route, l'ardente chanson du Midi éclate dans le fourré luisant des chênes verts, dans les oliviers et les cyprès, moines gris, moines noirs, penchés sur les treilles joyeuses. A l'autre extrémité, les maisons s'étagent sous les châtaigniers qui tapissent les coteaux ; il ne faut guère s'élever pour atteindre des fermes encloses entre un verger de pommiers et une prairie où paissent des chèvres, suspendues sur les ravines des torrents. Il y a quelques centaines de pas entre cette Italie et cette Savoie. Selon que le vent souffle, il apporte de là-bas le baume des lavandes et tous ces encens brûlants que la garigue distille au soleil, de là-haut le frais parfum des bruyères, des fougères. La petite ville est charmante, au fond de la gorge qui s'évase sur le confluent des deux rivières, avec ses toits rouges noyés dans ces verdures sombres ou tendres, toute ruisselante d'eaux qui se précipitent, suintent aux parois des roches, jaillissent des vasques en fontaines intermittentes. La plupart de ces sources arrivent minéralisées du sous-sol volcanique ; les

gens du pays en avaient reconnu l'efficacité depuis des siècles ; l'observation médicale y a découvert une gamme extrêmement étendue, adaptée au traitement de nombreuses affections. Un peu plus haut dans la vallée de l'Ardèche, les eaux chaudes de Neyrac étaient célèbres dès le douzième siècle ; on y avait fondé une léproserie à l'époque des croisades.

Vals est le Vichy méridional. Tout ce qu'il y a de dyspeptiques et de gastralgiques entre le Rhône, la Méditerranée et la Garonne, vient se faire réparer ici. Cette population de baigneurs ne rappelle en rien celle de nos grandes stations à la mode ; l'eau qu'elle boit n'est pas empoisonnée par un élégant et incurable ennui. C'est le Midi pur, expansif, bruyant, patriarcal, content de peu. A peine si quelques froides voix du Nord détonnent sur l'accent alliacé qui est de règle. La langue de Mistral résonne fréquemment sous les quinconces, et Tartarin déploie ses grâces devant les belles Arlésiennes en costume national. Vals n'a fait que de faibles efforts pour attirer la clientèle de luxe et rivaliser avec ses grandes sœurs, malgré la beauté des environs que toutes pourraient lui envier. Le civilisé des régions polaires est d'abord un peu dépaysé par le confort très relatif des installations. Le Midi n'en a cure ; ces braves gens se consolent par quelque bonne partie dans les cabarets de la montagne. Entre une truite du torrent et une grosse perdrix rouge des Cévennes, on y peut vérifier la justesse de l'axiome émis jadis par Victor Hugo : « Nul ne fait meilleure chère que les rouliers. »

(*Notes sur le bas Vivarais.*)

LE LAC D'ISSARLÈS

On descend en quelques heures du Mézenc dans la profonde cheminée de volcan où se cache le lac d'Issarlès. A 1 000 mètres d'altitude, la vasque régulière se creuse sur un pourtour de 5 kilomètres ; les eaux ont par endroits 130 mètres de fond, et on ne leur connaît pas de déversoir. L'*Album* ne l'avait pas surfaite, cette nappe de saphir dans un écrin de forêts ! Des hautes parois de l'entonnoir, l'épais manteau de sapins se déroule jusqu'à la berge, jetant sur les flots un voile d'ombre immobile. Je ne sais pas de lieu plus chastement élyséen, plus charmant et plus solitaire. Son charme est fait surtout de sa solitude. On le découvre à grand'-peine. Je n'y ai trouvé d'autres êtres vivants qu'un vieux garde, qui rabotait des sabots dans un atelier de troglodyte, une excavation de rocher où il a élu domicile ; quelques vols de canards sauvages, et des truites qui deviennent énormes, mais ne se reproduisent pas dans ces eaux calmes et froides. Sauf la différence des végétations, le lac d'Issarlès rappelle très exactement celui de Némi : même coupe, de mêmes dimensions, au fond du même puits volcanique. Il y a trois mois, assis près de Genzano sur les colonnes brisées du temple de Diane, je regardais Némi sous ses amandiers

en fleurs. Mais là-bas, les touristes ont effarouché Diane. Elle a dû se réfugier ici, dans son autre domaine mieux préservé. Si ridicule que soit aujourd'hui la mythologie, j'ai compris un instant le sentiment des anciens, en voyant le fin croissant glisser hors des sapins et guetter la chute du jour pour se mirer dans le bain d'eau vierge. La clarté pensive mettait seule une existence, et parfaitement harmonique avec le site, en ce vide absolu de bruit, de vie, de mouvement. Et dire que des projets de chemin de fer menacent d'amener la locomotive aux environs ! On ne devrait permettre l'approche d'Issarlès qu'aux ombres de Virgile et de Shelley. Qu'il demeure ignoré, puisqu'il n'a jamais reflété ce qui fait les lacs fameux et immortels : un visage de femme, contemplé quelques instants par un de ceux qui savent les paroles avec lesquelles on remue éternellement les cœurs. Faute d'un soupir de bonheur et de souffrance, les douces syllabes du nom d'Issarlès frapperont vainement l'oreille des hommes, sans y laisser plus d'écho que le vol des oiseaux sauvages n'en laisse sur ces eaux qu'il frôle.

(*Notes sur le bas Vivarais.*)

AUBENAS ET BALAZUC

En arrivant sous Aubenas, l'Ardèche s'étale dans une large vallée. La petite ville, pelotonnée autour de son vieux château, découpe son élégante silhouette au sommet d'une colline ; sentinelle placée là pour garder les défilés des montagnes, elle se dresse, inquiète, au-dessus de sa ceinture de jardins. La rivière s'enroule à ses pieds, saignée par les prises d'eau des magnaneries et des moulinages. La position d'Aubenas, au centre de ce paysage gracieux au premier plan, grandiose à l'horizon, semble choisie par le plus habile peintre de panoramas ; et sa banlieue offre un contraste piquant, l'abondance des eaux entre les vignobles, les mûriers ; la fraîcheur et l'animation des vergers normands dans la végétation méridionale, habituellement si morne, si sèche.

Cette oasis prend vite fin. L'Ardèche rencontre devant elle des chaînes de hauteurs qu'elle traverse ou contourne par d'étroites brèches. Des montagnes continuent d'enclore son bassin, le séparant du Rhône et des plaines du Gard ; mais elles n'ont plus rien de commun avec celles d'où nous sortons ; aussi nues que les autres étaient boisées, ces longues croupes baignées de lumière

rappellent au regard, par la finesse de leurs lignes et l'éclat de leurs couleurs, les encadrements des vallées grecques ou italiennes. Le calcaire a succédé brusquement au granit. Le sol aride, caillouteux, prend une teinte rouge sous les lentisques et les oliviers ; la rivière coule entre des murailles blanches, taillées à pic, divisées en assises régulières par des stries longitudinales ; le chêne vert s'agrippe aux corniches et couronne les entablements ; les villages plaqués contre ces parois se confondent avec elles dans la même tonalité d'un gris éblouissant. Voilà bien les aspects essentiels de notre Midi, la subordination de tous les éléments du paysage à la pierre, la blancheur diffuse de cette pierre polie par les eaux, la végétation rabougrie et luisante sur un pulvérin d'ocre rouge.

C'est à Balazuc, sur les bords de la faille profonde où serpente l'Ardèche, que cette nature acquiert toute son intensité. Partout la roche ; la terre, réduite au minimum, disparaît dans les champs sous de larges tables calcaires ; quelques arbustes, quelques sarments de vigne se tordent désespérément dans les cassures de ces dalles. Sol indigent et noble, terre arabe, toute d'os et de muscles, sans chair. Mon voiturier me le disait très bien : « Ah ! monsieur, la terre est si *nerveuse*, ici... » Le village lui-même a une fière mine africaine, avec ses rues voûtées, ses petites maisons en terrasse, son maigre clocher fait comme un minaret, et ce donjon ruiné des Balazuc, véritable affût de corsaires barbaresques.

Le type des habitants complète l'illusion ; d'après une tradition très accréditée, les Sarra-

sins, qui occupèrent longtemps ce pays, ont laissé ici, comme à Largentière et en d'autres cantons, des colonies de leur sang. Des médecins m'affirment que ces paysans diffèrent des nôtres par tous leurs caractères ethniques, qui les rattachent à la race berbère, et, en particulier, par la finesse des articulations. S'il en est ainsi, leur atavisme doit être à l'aise dans cette campagne.

Quelle lumière ! On dirait que tous les trésors du soleil se dépensent là, dans la folle incandescence de midi, sur cette lande pâmée, stridente du cri des cigales. J'ai connu jadis un brave Allemand, fort épris de la Grèce, qui avait fait un livre sur les *Paysages homériques* et s'était attiré les quolibets des puristes en écrivant cette phrase : *Eine melodische Warmheit*, une chaleur mélodieuse. Il avait peut-être tort de devancer nos décadents instrumentistes ; on excuserait sa licence à Balazuc même s'il eût ajouté : mélodieuse et parfumée. De chaque brin de plante qui vit dans cette roche, lavande, thym, pauvres touffes de buis et d'yeuse, l'embrasement dégage des aromes violents. Griserie une et multiple de la vue, de l'ouïe, de l'odorat ; joie intime de tout l'être, qui reprend contact avec le creuset brûlant d'où il a tiré ses esprits vitaux... Mais pas plus que la vie, on ne peut rendre avec des mots cette chaleur, mère de la vie. Et pourquoi essayer d'en faire comprendre l'ivresse aux gens du Nord? Ils croient aimer le soleil, et le Midi, parce qu'ils vont en hiver demander au ciel de la Corniche quelques rayons plus tièdes. Ils y portent des parasols ! Une vraie caresse du père des choses les fait fuir épouvantés. Ils n'entendront jamais ce qu'il y a de délicieux

et d'éperdu dans la plainte de nos cigales. Pas plus que les gens de la pâle lune, s'il y a des gens dans la lune, ne pourraient imaginer le plaisir qu'éprouvent les terraques en respirant à pleins poumons.

(*Notes sur le bas Vivarais.*)

UNE PETITE CITÉ ÉPISCOPALE : VIVIERS

Trois mille âmes : boutiquiers, artisans, employés, qui vivent autour de l'évêché, pour et par ces trois édifices, la cathédrale, le palais épiscopal, le grand séminaire. Des rues étroites et leurs humbles maisons se serrent au pied de l'acropole de rocher qui porte la cathédrale avec ses attenances. Le vieux vaisseau, d'un gothique flamboyant, ne renferme qu'un vaste chœur, presque sans nef. Il semble que l'architecte ait prévu la destination spéciale du monument, fait pour un chapitre de prêtres qui n'auraient pas de troupeau. Tout à Viviers donne l'impression d'une âme énorme, visible, logée dans un corps minuscule. Tout, dès les premiers pas qu'on y fait, reporte le visiteur en plein moyen âge féodal, au temps où les évêques-comtes étaient de puissants seigneurs, suzerains de la majeure partie du Vivarais. Autour de la cathédrale et du beffroi crénelé, les logements des chanoines occupent le sommet de l'acropole. Les portes basses, percées d'un judas, sont écussonnées aux armes de lointains prédécesseurs. De leurs fenêtres et des terrasses désertes où ils déambulent, ces vieux prêtres ont une vue

incomparable sur le Rhône, la plaine dauphinoise, les Alpes. Une chartreuse dans une citadelle, avec quelques serfs laïques en bas. Nul bruit, sauf le grondement du fleuve, nul écho de ce monde qu'on voit et saisit de haut, point de distractions, point de soucis extérieurs ; toute la pensée tendue, dans la solitude et le silence, vers un seul objet, vers le service et l'accroissement de cette église, qui est là, seule, qui est tout. Je ne puis oublier la soirée que j'y passai, cherchant mon chemin à tâtons sur ces terrasses, dans les rues caillouteuses qui en descendent. Un quinquet unique pendait sous la voûte jetée entre la cathédrale et les maisons avoisinantes. Des ombres glissaient, un falot à la main, et disparaissaient dans l'entre-bâillement des portes canoniales. Des couples de robes noires émergeaient par instants des ténèbres, frôlant le parapet en surplomb sur la muraille de roche qui plonge dans le vide. Les voix discrètes, étouffées, s'entretenaient de l'office du lendemain, des exercices de la retraite... Chaque été, la retraite ramène à Viviers les six cents prêtres du diocèse, trois séries successives de deux cents. Pendant une semaine, ils se retrempent dans l'esprit commun, ils reçoivent la direction unique et souveraine, ils la rapportent dans les plus lointains villages des montagnes.

(*Notes sur le bas Vivarais.*)

LES GENS DU VIVARAIS

Les populations vivaroises présentent, d'un canton à l'autre, les différences tranchées que nous avons constatées dans la nature du sol et le caractère des paysages. Cette diversité doit tenir au mélange des races, non moins qu'à l'empreinte des lieux sur le génie humain. Dans la vallée du Rhône, le grand chemin où se sont croisés et fixés tous les envahisseurs de la Gaule, on chercherait vainement un type particulier : c'est le sang de France le plus mêlé. Au contraire, les districts montagneux ont fidèlement gardé, comme des dépôts fossiles, les restes de peuples disparus ; au sud, des familles sarrasines ; dans le haut pays, au pied du Mézenc, la pure race gauloise de l'Auvergne et du Velay.

Quand on arrive sur le plateau du Béage, les figures des gens que l'on rencontre n'ont plus rien de commun avec celles des habitants de la plaine ; uniformément pareilles, elles frappent par je ne sais quoi de lourd et d'inachevé, surtout chez les femmes. Sous le petit chapeau de feutre noir des dentellières du Puy, on dirait que toutes ces faces rondes, placides, ont été découpées d'un même tour de compas dans une même pièce de chair rouge. Dans l'épaisseur des larges crânes, la pensée bat d'un rythme très lent, l'excitation quotidienne

du journal ne l'a pas encore activée. Des idées rares, chétives, s'y enracinent fortement, comme les hêtres rabougris clairsemés sur ces tables de lave. Beaucoup de montagnards n'ont jamais dépassé le rayon de quelques kilomètres où ils promènent leurs troupeaux ; aller plus loin, c'est pour eux quitter « le pays », une grosse et difficile affaire. Qu'ils apportent peu d'images et de sentiments dans le petit cimetière du Béage, quand leurs cerveaux viennent s'y vider ! Au siècle dernier, ces gens des hauts lieux vivaient encore dans un état de sauvagerie redoutable ; un aide de Cassini, envoyé au Mézenc pour y relever la carte, fut mis en pièces par les habitants du village des Estables. Je me souviens des *pagels* — c'est le nom local des montagnards — qui descendaient dans la vallée du Rhône, quand j'étais enfant, pour louer leurs bras au temps des foins et de la moisson. On était à la fin du second Empire, et les plus vieux d'entre eux ne savaient pas répondre quand on leur demandait qui régnait sur la France ; ils refusaient obstinément les paiements en billets de banque ; ils n'avaient pas repris confiance dans le papier depuis la dépréciation de 1848.

Aujourd'hui, les *pagels* ont plus de communications avec le monde. Leurs mœurs sont douces et honnêtes. Il font bon accueil à l'étranger, mais avec une nuance de réserve. Attachés aux vieilles coutumes, graves et peu expansifs, comme tous les gens pauvres qui vivent sous le plein ciel, les querelles religieuses d'autrefois, les querelles politiques de nos jours ne montèrent guère jusqu'à eux. Le peu de lumière intérieure qu'ils reçoivent leur vient encore de l'ancienne lampe, celle de l'Église.

C'est un phénomène bien curieux que le recrutement du monde clérical sur le faîte des Cévennes. Quelques cantons limitrophes, dans l'Ardèche, la Haute-Loire et la Lozère, fournissent à eux seuls, aux clergés régulier et séculier, un contingent supérieur à celui de certaines provinces de France qui comprennent plusieurs départements très peuplés. Les familles nombreuses — elles le sont presque toutes dans la montagne — envoient de bonne heure une partie de leurs garçons et de leurs filles au Puy, capitale ecclésiastique de la région. Ces enfants sont répartis dans les noviciats, séminaires, couvents, qui font du Puy une petite Rome montagnarde.

Veut-on voir par un exemple comment s'emplit et s'écoule cet intarissable réservoir? J'ai été reçu dans une des granges qui s'élèvent aux sources de la Loire, au pied du Gerbier-de-Joncs. Le maître du lieu dormait dans une soupente, parfaitement ivre, contre une barrique de vin d'Aubenas qu'il avait rapportée de sa dernière course et vigoureusement saignée. Sa femme, vaillante et entendue, représentait seule le gouvernement ; elle ne marquait plus d'âge, je l'aurais crue très vieille, sans les marmots qui grouillaient autour de sa chaise. Elle me dit qu'elle avait dix enfants, sans compter, ajoutait-elle, « ceux qui reposent chez le bon Dieu ». L'aîné suppléait son père dans l'exploitation de la propriété ; les autres étaient déjà enrôlés ou allaient l'être à leur tour dans les diverses milices cléricales. C'est l'histoire, ajoute mon hôtesse, de la plupart des granges voisines, où les enfants pullulent et essaiment de même.

Comme ce ruisselet qui sera la Loire, le grand

fleuve d'apostolat et de dévouement a ses principales sources sur ces plateaux, d'où il se répand sur le monde. Sources ténébreuses, misérables ; ici, à regarder les choses sans faux idéalisme, le fleuve sacré sort de cette barrique de vin d'Aubenas. Une opération mystérieuse va l'épurer, faire des forces nobles avec ces résultantes d'instincts brutaux ; travail perpétuel de l'esprit qui agit dans la nature et dans l'histoire. Les demi-savants le voient mal, faute de réflexion sur la chimie de l'univers ; leur vue s'arrête et se dégoûte aux éléments imparfaits, souvent ignobles, que la nature fait concourir à ses hautes transmutations.

(*Notes sur le bas Vivarais.*)

II

LE VOYAGEUR ET LE DIPLOMATE

A

MONSIEUR HENRI DE PONTMARTIN

Mon cher Ami,

Je vous envoie ces études de voyage, telles qu'elles ont paru à diverses reprises dans la *Revue des Deux Mondes :* c'est une vieille dette que j'acquitte. Le jour où, libre enfin de partir pour mes courses lointaines, je vous ai demandé de venir les partager avec moi, vous m'avez répondu que des devoirs impérieux vous retenaient en France ; mais vous m'avez fait promettre de vous rapporter un récit fidèle de mes caravanes et de ne vous faire tort ni d'une impression, ni d'un étonnement. J'ai vaillamment accompli ma promesse, je vous l'assure. J'ai dû me la rappeler bien des fois, durant les soirées de la tente, après une longue journée de cheval, pour lutter contre le sommeil et prendre la plume : il en est résulté ce volume de notes, recueillies sans ordre et sans suite, au hasard de l'heure, sous la tente, sur une table d'auberge ou un pont de bateau, sur le pommeau de la selle et le bât du chameau, sur les colonnes affaissées de Baalbeck et de Byblos. Parfois la

pluie ou les retards du voyage me laissaient le loisir de rêver et d'écrire ; plus souvent, quand mes moukres impatients me pressaient de quitter l'étape, j'indiquais d'un mot des idées dont j'ai peine aujourd'hui à retrouver le fil. Enfin, je vous l'ai rapporté comme je vous l'avais promis, ce pauvre compagnon, bien sali, bien illisible, bien avarié par les mois passés dans les fontes de la selle. Alors, vous m'avez dit : Il faut publier cela.

Vous savez si j'ai bondi d'abord à l'idée de jeter dans une vitrine de librairie toutes ces intimités. Je vous ai opposé les mille raisons qui m'en devaient détourner. On croit communément en France que tout a été dit sur l'Orient, que le sphinx a livré tous ses mystères, qu'il n'y a plus rien à faire de ce côté. A moi plus qu'à un autre il était téméraire de venir parler de la Palestine, quand de remarquables travaux, signés du même nom qui figurera au bas de ces pages, l'ont décrite avec tant de science et d'amour. Que d'éléments d'intérêt m'étaient d'ailleurs interdits ! Des convenances de situation, la nécessité de ne pas troubler l'œuvre laborieuse, faite surtout de prudence et d'abnégation, qui se poursuivait ici auprès de moi, m'obligeaient à réserver mes appréciations sur les hommes et les choses de la Turquie, à glisser sur les côtés politiques, sociaux et religieux que notre époque demande avant tout aux récits de voyage (1). Quelle audace, enfin, de jeter à l'heure présente, si rude aux lettres, dans ce pays troublé,

(1) L'auteur était alors attaché à l'ambassade de Constantinople.

affolé de regrets, de craintes ou d'espérances, ces calmes études ! Plus sévère que celle de Platon, notre république reconduit à la frontière ceux qui viennent lui parler d'art et de poésie, sans même les couronner de fleurs.

Je vous ai dit tout cela, et vous ne m'avez pas fait grâce. Vous m'avez répondu que toute tentative consciencieuse est sûre de trouver un petit nombre d'amis inconnus, d'esprits de même famille qui la fêtent en secret. Vous m'avez rappelé, avec raison, je l'avoue, que de cet Orient soi-disant si épuisé on ne sait pas le premier mot chez nous ; qu'un récit de voyage est œuvre d'utilité publique, s'il peut inspirer aux jeunes gens de loisir et de fortune le goût des pérégrinations lointaines. Le Français ne sort plus de son boulevard, où il voit tout à son image : on s'en aperçoit tristement dans ces contrées reculées dont nous avons oublié le chemin et où notre langue, nos mœurs, nos idées, notre action perdent chaque jour du terrain au profit des peuples voyageurs, et plus tristement encore chez nous, où l'on se fait de l'autre côté de la frontière les idées les plus fausses, sinon les plus grotesques ; nous avons chèrement payé le droit de nous dire ces vérités.

J'ai cédé, en partie du moins. Encouragé par la bienveillante hospitalité que ces notes ont trouvée à la *Revue*, je les réunis aujourd'hui sans m'écarter de la forme modeste et commode du récit au jour le jour ; elles seront gardées contre les inexpériences d'un simple touriste par un séjour de cinq années en Orient et mériteront peut-être à ce titre une indulgente attention. J'ai fait suivre mes courses en Syrie d'une étude sur cette vieille

épave byzantine du mont Athos, curieuse à tant d'égards. Elle a été inspirée par l'idée dominante qui relie ces pages, si diverses de forme et de sujet : la préoccupation de reconstituer avec le présent la physionomie réelle du passé. La grande surprise et le grand bienfait de chaque journée de voyage en Orient, c'est de nous mettre en contact avec les choses et les hommes d'autrefois, qui se sont à peine modifiés. Il n'est que de parcourir cette terre pour la voir s'éclairer d'une lumière inespérée, pour replacer dans son vrai jour toute cette histoire que la distance, l'ignorance des pays, des races et des mœurs ont si souvent faussée pour nous. Le présent immobile nous fournit la clef du passé, les lieux nous aident à saisir la légende, comme les planches donnent le sens du texte dans un ouvrage abstrait : les grandes lignes reprennent leur juste valeur, les détails se coordonnent, les figures s'humanisent, tout ce qui semblait impossible, incroyable ou merveilleux apparaît naturel, véridique et accessible. Les doutes tombent, les inquiétudes s'apaisent, le calme se fait dans l'esprit illuminé, la raison n'a plus à lutter contre ses évidences intimes pour accepter des interprétations dont les faits se passent fort bien, une fois replacés dans leur cadre.

Et ce n'est pas sa seule histoire que ce pays éclaire ainsi ; l'état de ses sociétés arrêtées reproduit parfois avec une singulière fidélité l'état de nos sociétés occidentales à certaines périodes de leur développement : les mobiles qui les mènent encore et dont nous surprenons le jeu peuvent être attribués sans témérité à nos ancêtres, aux événements dont ils ont été les instruments. La

pratique attentive de l'Orient contemporain a confirmé ma foi dans cette formule qui résumera ma pensée : pour l'ensemble de la famille humaine, les phases de l'histoire ne sont pas successives, mais bien plutôt synchroniques. En cherchant judicieusement autour de lui, dans ce vaste monde, l'historien peut toujours trouver chez les races attardées les types vivants des sociétés disparues, de même que l'astronome, en interrogeant le système céleste, arrivera à reconnaître dans quelques-unes des planètes les types actuels des métamorphoses par lesquelles a passé la nôtre à ses origines. L'esprit du passé est moins dans des chroniques douteuses que dans les lieux, les œuvres, les hommes qui lui survivent autour de nous ; c'est avec ces éléments que la science recomposera un à un les anneaux qui forment la chaîne de l'histoire et la déroulera sûrement jusqu'à ces origines humaines dont la connaissance peut seule apaiser la grande angoisse de ce siècle. Dans cette voie féconde, l'immuable Orient sera toujours le grand initiateur. Le secret de l'histoire ! c'est peut-être celui que garde son sphinx à l'entrée de ses déserts.

Mais que voilà, mon cher ami, de grands mots, de gros soucis et de longues explications pour ma facile promenade ! Je n'y voudrais convier que de rares esprits comme le vôtre, impartiaux, calmes et désintéressés, amoureux seulement d'art et de poésie, de vérité et de lumière. Je viens des sources où l'on en trouve, et je leur en apporte un peu, tout ce qu'il m'a été donné d'y puiser. Si même ceux-là me faisaient mauvais accueil, il me resterait encore la meilleure récompense d'une

entreprise de ce genre : le plaisir d'avoir vécu un peu plus longtemps parmi ces chers souvenirs. Que de fois, durant les journées grises et sombres de climats moins bénis, je suis retourné en pensée sur les bienheureuses grèves d'Asie me réchauffer à leur clair soleil ! Quand c'était l'âme qui était grise et triste, je revenais en Palestine, la terre des apaisements et des consolations. Enfin, mon cher ami, vous me croirez sans peine si je vous dis que ma meilleure tentation a été de causer plus longuement avec vous ; en revoyant ces notes écrites d'abord pour vous, j'ai cru bien souvent, malgré tant de terres et de mers qui nous séparent, reprendre nos ardentes causeries d'autrefois, durant ces jeunes soirées, déjà si lointaines, que nous passions au coin de mon feu, dans la vieille bibliothèque, à lire nos poètes chéris, à deviser de voyages et d'histoire, de projets et d'espérances, mettant nos deux vingt ans ensemble pour apprendre la vie et la parer de plus de rêves ; j'ai cru plus d'une fois m'appuyer sur votre bras, par les matinées de printemps, dans le petit chemin dont chaque pierre a gardé une de nos joies, un de nos mauvais vers et un de nos bons rires, vous savez, le petit chemin qui monte entre les pins de a Mûre, et que nous ne referons plus.

(Dédicace de *Syrie, Palestine, Mont Athos.*)

Constantinople, décembre 1875.

ARRIVÉE A NICÉE

Nous nous étions attardés à l'étape : la nuit nous prit tout en haut des pentes qui vont s'évasant jusqu'à la plage, une nuit de printemps mélodieuse et tiède tressaillant d'énergies sourdes qu'ignorent celles de nos pays, — une nuit où l'on sentait vivre les choses et les êtres d'une vie si ardente, si enivrée, que la mort et la peine semblaient bannies d'un monde plus heureux. Le petit chemin douteux se perdait dans les méandres des marécages qui continuent le lac ; des myriades de lucioles promenaient des essaims de flammes dans les roseaux, d'où montaient les chansons nocturnes des rainettes et des rossignols. Nous chevauchions au travers des bouquets de platanes, de lauriers et de chênes verts, guidés dans l'ombre par la voix des muletiers ; ces gens simples, gagnés insensiblement par cette majesté, reprenaient en chœur un lent refrain romaïque : nous les suivions, assoupis sur la selle dans un demi-rêve par la fatigue d'une rude journée ; nul cependant n'eut la pensée de se plaindre des heures allongées et de mesurer la descente des étoiles dans un ciel si doux. Il était minuit quand la lune décroissante, apparue sur

les hautes crêtes de l'Olympe de Bithynie, nous montra la nappe reposée du lac ; la ligne dentelée des remparts de Nicée moirait d'ombre le bleu des eaux.

(Vanghéli, *Histoires orientales.*)

LA COMÉDIE A NICÉE

La masse noire d'une grande mosquée barrait l'avenue ; soudain, au détour de son mur, un flot de lumière nous aveugla, une clameur bruyante nous assourdit : lumière et bruit jaillissaient du fond d'une longue galerie où roulait une foule compacte. La transition était si brusque et cette apparition nouvelle si imprévue que nous pesâmes d'un même mouvement sur les brides des chevaux, mon compagnon et moi, échangeant la même interrogation : « Sommes-nous décidément le jouet d'un songe ou de la fièvre des marais? » Il nous fallut quelques minutes pour ramener cette vision fantastique à la réalité ; la galerie, inondée de lumière et de peuple, n'était rien autre que le *tcharchi* ou marché couvert, comme tous les bazars d'Anatolie, de planches et de vignes treillagées : notre guide nous rappela la grande fête de la Panagia qui expliquait la liesse de la population chrétienne à cette heure indue. Nos pauvres bêtes, aussi nerveuses que nous, fendirent du poitrail la foule d'enfants et de femmes qui assiégeaient les échoppes de sucreries, et se précipitèrent en trébuchant dans la cour du Khân, une large cour carrée enceinte de hautes murailles, qui sert en province de caravansérail aux voyageurs et de lieu de réu-

nion aux fêtes de nuit. La presse était grande au fond du khân, et motivée sans doute par quelque spectacle de haut goût. Tandis qu'on déchargeait nos mules, nous nous glissâmes au premier rang; c'était en effet un spectacle, et des plus sérieux : une troupe foraine donnait la comédie en turc au peuple de Nicée.

La scène est une natte tendue dans l'angle du mur : pour tout lustre, le classique *mach'ala*, le pieu fiché en terre et couronné d'une spirale de fer où brûlent des copeaux résineux. La flamme fuligineuse rase le sol ou monte au gré du vent, promenant tour à tour ses reflets rougeâtres sur les murs, les spectateurs, les acteurs. Des lueurs d'incendie transfigurent les loques de ceux-là et les oripeaux de ceux-ci, ou les replongent traîtreusement dans l'ombre au moment le plus pathétique du jeu. Les acteurs sont des Arméniens de Constantinople; les plus jeunes tiennent les rôles de femme, affublés du *féredjé* et du *yachmaq* des dames turques. Quant à la pièce, c'est ce drame de la révolte, vieux comme le monde, dont le fabuliste a donné la moralité en cinq mots :

Notre ennemi, c'est notre maître.

C'est l'éternelle et populaire comédie de toutes les sociétés enfantines et malmenées, la revanche du misérable contre le puissant, de la nuit de folie contre les années de peine; seule littérature sortie toute vive des entrailles du peuple, satire faite d'ordure et de génie, que se passent en haut maître Renart, Panurge, Tartufe et Figaro, en bas Tabarin, Polichinelle, Robert Macaire ou Karagheuz. C'est à ce nom que répond en Orient le héros des

marionnettes : il le garde souvent dans la vraie comédie, à moins qu'il ne s'appelle Hadji-Baba.

Hadji-Baba est un gueux provocant et subtil ; sûr de toutes les indulgences d'un public dont il personnifie l'âme secrète, il exerce d'abord ses talents sur les divers corps de métiers et donne son opinion dans un style peu châtié sur la vertu des dames du harem : quand il a mis le comble à ses méfaits, l'autorité intervient sous la double forme temporelle et spirituelle du juge et du prêtre : Hadji-Baba rosse le cadi et rosse l'imâm : pour peu qu'on le laissât faire, il rosserait mieux et plus haut ; à défaut de son bâton, sa raillerie grossière remonte la hiérarchie officielle du pacha au mufti, du mufti au vizir. S'il veut toucher la fibre patriotique, il daube sur le Persan, le patito séculaire du théâtre turc. Autrefois même, à Damas, Karagheuz battait en effigie le consul de France, hommage inconscient rendu à la crainte qu'inspirait notre nom. J'ai revu maintes fois avec bien des variantes la comédie orientale : au travers des incidents laissés à l'improvisation de l'artiste, la trame m'est toujours apparue la même ; sous des noms étrangers, c'est la sotie qui réjouissait nos pères, le Polichinelle qui amuse nos enfants. En Orient, comme en Occident, le public contemple avec délices les tours malicieux ou violents du héros populaire, les humiliations du maître ; la scène finie, il s'en retourne plus allègre à sa chaîne, heureux d'avoir vu flattées et formulées ces rancunes profondes qu'il sent au dedans de lui sans pouvoir les analyser ou sans espérer les satisfaire.

Les comédiens de Nicée développèrent à leur guise le thème traditionnel. Quand l'auditoire,

enthousiasmé par les traits d'audace d'Hadji-Baba, eut fait pleuvoir un nombre de piastres respectable dans la sébile, ils s'arrêtèrent en pleine action, sans souci des règles dramatiques, et le régisseur renversa d'un coup de pied la torche de résine. La foule s'engouffra sous la haute porte en ogive du khân, se passant au loin dans un dernier éclat de rire le dernier lazzi. Le portier verrouilla les ais aux lourdes barres de fer, les acteurs s'empilèrent dans le chariot de Thespis qui les avait amenés et qui gisait dans un angle de la cour; les portes des petites cellules béant sur le pourtour se refermèrent sur des marchands de Brousse qui partageaient avec nous l'hospitalité du caravansérail.

(Vanghéli, *Histoires orientales*, p. 60-64.)

AME ORIENTALE

Si fatigué que l'on soit, il faut une robuste accoutumance pour trouver le sommeil sur la terre battue d'une loge de khân. De trop nombreux et trop féroces locataires la disputent à l'intrus. Après quelques minutes de lutte inégale, j'abandonnai mon manteau à l'armée qui l'avait conquis et sortis philosophiquement en roulant une cigarette. L'obscurité et le silence avaient remplacé les lueurs et les cris de tout à l'heure ; les dernières étincelles du *mach'ala* se mouraient à terre, et seule la clarté de la lune apaisait l'ombre. Un homme veillait pourtant, assis sur la margelle de la fontaine, au milieu de la cour ; il fumait un narghilé dont le ronflement rythmé répondait discrètement au murmure de l'eau dégorgeant dans la vasque. Sous le rayon qui caressait d'aplomb sa figure, je le reconnus pour un des acteurs ; il m'avait d'autant plus frappé que je m'étais étonné de trouver dans une troupe arménienne un type qui rappelait celui des Grecs de Syrie. C'était un vieillard, blanchi d'âge et de fatigue, sec et vigoureux pourtant, comme le demeurent fort tard ces Orientaux. Les yeux baissés sur un chapelet qu'il égrenait distraitement, il semblait réfléchir, dans la mesure où cette opération est possible aux

hommes de sa race. L'ombre d'une pensée errait sur les rides de son front et lui donnait une expression grave, qui eût été triste, si elle n'avait été surtout résignée. Comme je m'approchais pour lui demander du feu, le comédien me salua en romaïque, et la conversation s'engagea.

— Il me paraît que tu n'es guère fatigué pour ne pas reposer à cette heure?

— Oh ! j'ai bien le temps de me reposer ; j'ai joué ce soir pour la dernière fois.

— Est-ce que tu as eu des difficultés avec tes camarades? Je suis étonné de te voir, toi orthodoxe, avec des Arméniens.

— C'est le hasard qui a fait cela. Je suis entré dans la troupe à Bagdad, pour gagner de quoi faire la route. Je la quitte demain pour m'embarquer à Gueumlek ; je vais chez les saints vieillards de Roumélie me faire moine.

Cela dit, l'homme se tut et fuma en silence ; je surpris dans ses yeux la défiance innée chez l'Asiatique vis-à-vis d'un inconnu. Il reprit après un moment :

— Tu viens de Stamboul, effendi?

— Oui.

— Qu'est-ce que tu viens chercher? Les cotons, les soies ou le tabac?

— Rien de tout cela, je suis voyageur, je regarde les hommes et les choses, je cherche la sagesse.

— Voilà une marchandise qui ne t'enrichira pas. Je n'ai pas encore rencontré ceux qui l'ont trouvée, et pourtant j'ai vu bien des pays et fait bien des métiers avant celui de comédien.

— Veux-tu me les raconter, puisque nous ne dormons ni l'un ni l'autre.

L'homme hésita un instant, étonné de ma demande, mais rassuré évidemment par l'idée qu'il n'avait pas affaire à un négociant et que je n'avais rien à gagner de lui. L'Oriental, toujours préoccupé des intérêts matériels, suppose le même souci à tous ceux qui l'abordent et ne désarme qu'en constatant l'absence de ce souci chez son interlocuteur. Après une nouvelle pause, l'acteur reprit :

— Je n'ai rien de curieux à te conter ; j'ai vécu comme tous les autres, ainsi que Dieu l'a voulu. Je dirai ce dont je me souviens, si cela te fait plaisir... Tu as vu, effendi, le vent de l'Archipel jouer au printemps avec les plumes noires des grèbes, perdues à la vague. J'ai idée qu'il jouait de même avec mon sort.

Le vieillard se remit à fumer, et son regard se retourna en dedans, comme il arrive quand on descend dans le passé. Je m'assis à côté de lui sur la margelle de la fontaine et vidai entre nous mon sac à tabac pour achever de le gagner. Tout dormait autour de nous dans un de ces profonds silences de nuit où l'on cherche involontairement à entendre le rythme des étoiles en marche. Alors le comédien commença son récit d'un ton indifférent et fatigué, comme s'il eût parlé d'un autre.

C'est ce ton impersonnel qu'il faudrait pouvoir rendre pour donner quelque valeur à ce récit auprès de ceux qui aiment à étudier l'âme des races. Celle de l'Asiatique — mon homme en était un ; car ces Arabes de Syrie, du culte orthodoxe, n'ont de grec que la religion et le nom, qu'on leur donne improprement — est simple, instinctive, rarement susceptible d'actions réflexes sur elle-même, partant difficile à comprendre pour l'Européen,

qui a deux âmes, l'une agissante, l'autre critique et analytique, sans cesse occupée à scruter, à glorifier, à plaindre la première. L'un de nous, en racontant ces aventures, en eût tiré mille conclusions personnelles, mille sujets de plainte contre la destinée, d'orgueil ou d'étonnement. L'Oriental me les dit simplement, comme une chose toute naturelle, et vingt autres m'ont fait depuis mêmes récits avec même simplicité.

(Vanghéli, *Histoires orientales*.)

UNE NUIT AU DÉSERT DE KHARESM (1)

Le soleil se couche derrière le Kouren-Dagh. La nuit, l'admirable nuit d'Asie, s'abat d'un seul coup d'aile sur cette aire plate, où pas un relief ne hâte ni ne retarde la chute de ses grandes ombres. De l'étendue vide et noire, toute la vie est remontée dans le ciel plein d'étoiles, où fourmillent les mouvements, les lumières. L'atmosphère est si limpide que l'œil ne perd aucun rayon du plus timide de ces astres. La Voie lactée enveloppe de son écharpe un quart du firmament. L'air est doux, parfaitement immobile, encore chaud sans accablement ; le silence absolu. L'âme s'épouvante et se repose tout ensemble à cette idée, qu'elle pourrait s'envoler par delà ces milliers de lieues ouvertes dans la même absence d'êtres et de bruits. Du wagon qui roulait, nous n'aurions jamais eu la vraie sensation du désert ; il fallait respirer ainsi, un soir au moins, cette paix souveraine, qu'aucun mot ne peut dire ; car les mots parlent, et la pensée la plus recueillie attente déjà au silence de l'univers.

(1) Extrait d'une lettre du 24 mai 1888, adressée au *Journal des Débats*, publiée ensuite, avec d'autres, dans les *Spectacles contemporains* sous ce titre : *Lettres d'Asie, l'Inauguration du chemin de fer de Samarcande.*

Une seule pensée est harmonique, ici : la pensée confuse de cet Azerbéïdjani qui passait devant nous dans le fond de la plaine, aux dernières lueurs du crépuscule, et qui est descendu de son dromadaire pour se prosterner vers la Mecque. Le pauvre homme s'oriente bien mal ; un de nos compagnons va lui présenter une boussole et corrige sa position ; le musulman se laisse faire, sans écouter ni regarder, il continue sa prière. Il paraît démesurément grand, tout seul, là-bas, en colloque avec son Dieu. C'est, d'ailleurs, un phénomène qui nous frappe à plusieurs reprises ; manque de tout point de comparaison, et peut-être aussi par le sentiment que nous avons de l'absence totale de vie ambiante, chaque figure qui surgit nous apparaît disproportionnée, elle semble avoir accumulé toute la vie disponible dans ces espaces. Vers le tard surtout, quand la lune s'est levée, projetant sur le sol gris des ombres longues et dures, une enfant qui marche dans sa clarté paraît si grande ! Elle a rassemblé toute la puissance d'être en suspens dans ce vide, toute l'âme et la joie du monde.

A LA SYNAGOGUE DE TIBÉRIADE

Nous venons de visiter le quartier juif... Les fils d'Israël accourent se fixer ici en grand nombre pour y attendre le Messie, qui, d'après la tradition tamuldique, naîtra à Tibériade et montera établir son trône à Saphed.

Le lieu le plus curieux de ce curieux quartier est la synagogue. Je colle mon regard aux vitres huileuses et troubles, et je ne peux le détacher de ce tableau, bien propre à fasciner l'imagination d'un peintre. La salle, carrée et sombre, a pour tout meuble et ornement quelques lampes d'étain suspendues au plafond, des bancs et des pupitres de forme gothique ; sur un rayon, des tomes dépareillés de la Bible, du Talmud, de la Mischna. Devant les pupitres, quatre vieillards sont assis : je renonce à décrire ces figures pharisaïques, noyées dans leurs immenses barbes blanches et dans les ailes de bonnets de fourrure larges comme des parasols ; courbés sur le texte hébreu, ils épellent avec une modulation gutturale et un balancement de tête rythmé les versets des prophètes qui leur promettent le rétablissement de Sion.

Ce spectacle est bien fait pour arrêter la méditation. Voilà donc ces hommes dont la vie n'est d'habitude qu'une course effrénée vers le lucre ;

ils ont quitté des commerces florissants peut-être dans des pays où ils étaient libres et protégés, pour venir dans cette pauvre bourgade sans trafic, sans argent, livrés aux insultes égales des chrétiens et des musulmans, qui les traitent avec plus de mépris que les chiens du bazar ; ils y endurent sans se plaindre les outrages, la misère, les maladies du climat, pour avoir le droit de pleurer en secret dans le royaume de David, d'y attendre celui qu'ils espèrent, et, s'il ne vient pas, de laisser leurs dépouilles dans la terre d'Abraham. Race étrange et vraiment mystérieuse, ce peuple qui attend, qui se passe de génération en génération son indestructible espérance, comme le flambeau du poète latin ! Patients, parce qu'ils durent depuis quatre mille ans, ces pauvres honnis sourient à on ne sait quelle lumière incertaine, qui recule sans cesse devant leurs yeux ; immobiles et préservés, ils ne se mêlent pas aux peuples qui passent et restent au milieu d'eux pour subir l'outrage de tous, comme ces oiseaux de nuit rencontrés de jour que poursuivent tous les oiseaux du ciel ; seulement les plus malheureux viennent mourir sous la botte du Turc, près des cercueils de leurs pères. Émů de compassion à la vue de tant de misère et de foi, on est tenté de crier à ces aveugles, qui interrogent les montagnes de Galilée, leur demandant celui qui est venu il y a dix-huit siècles, les paroles de l'ange aux disciples : « Galiléens, qu'attendez-vous à regarder ainsi le ciel? »

(*Syrie, Palestine, Mont Athos.*)

SUR LE MONT DES OLIVIERS

Mme la princesse de la Tour d'Auvergne a bâti sur la sainte montagne tout un petit centre religieux et français. Le *Pater*, élégant monument sur le modèle du Campo-Santo de Pise, un couvent de carmélites, d'autres constructions encore inachevées entourent le chalet où elle habite. La princesse nous y retient et veut bien se mettre au piano pour nous faire l'aumône de ce dont nous sommes sevrés depuis si longtemps, d'un peu de musique.

Tandis que les pensées chantantes de Mozart et de Schubert emplissent la petite maison, je m'assieds à la fenêtre et ne peux détacher mes yeux du spectacle sans pareil qui se déroule devant moi. Il faudrait écrire avec les larmes des prophètes pour peindre tant de beauté dans tant de désolation. D'un côté, Jérusalem tout entière, descendant des hauteurs de Sion dans les profondeurs de la vallée de Josaphat, et au premier plan de la ville la majestueuse mosquée d'Omar, exhaussée sur le mont Moriah, piédestal taillé pour le temple le plus auguste du monde ; de l'autre, les horizons funèbres et solennels dont j'ai parlé dans mes courses antérieures, la vallée du Jourdain, les montagnes de Judée et de Moab enserrant la mer Morte. Suivant les heures du jour, des gammes de couleurs éclatantes ou douces, des dégradations

de plans, des oppositions d'ombre et de lumière animent ces sombres et mornes paysages. Quand vient le soir, qui pourrait rendre avec quelques pâles gouttes d'encre le bleu lointain et charmant des monts d'Arabie, l'or rose des collines prochaines d'Engaldi et de Jéricho, l'opale du ciel, les ténèbres descendant dans les gorges, les nuances fluides et douteuses des brumes qui montent de l'eau morte, luisante et lourde comme un miroir de plomb? Et quand on aurait fixé ces insaisissables splendeurs, qui en dirait le silence, l'immobilité, la majesté souveraine et désolée?

Ce matin, le soleil était voilé, le ciel aqueux, un brouillard léger estompait les lignes comme les vagues apparences d'un rêve, comme un mirage sur la mer où dorment les villes ensevelies. Laissant errer mes regards sur les tableaux dont ma langue rebelle n'a pu rendre les éblouissements, dont mon seul souvenir sait la grâce, j'écoutais les harmonies qui s'emparent de toute l'âme à ces heures recueillies ; je pensais qu'elle aussi est une mer calme et limpide en apparence, au fond de laquelle dorment ces royaumes engloutis, les illusions, les espérances, les douleurs de la vie passée ; la musique est le vent qui la remue et fait remonter à la surface tout ce triste limon. Sans doute, lorsque ici même, dans ce jardin de Gethsémani, le Christ voulut porter en une heure suprême tout le poids des douleurs humaines, il dut, pour les sentir plus cuisantes et plus infinies, entendre les cantiques célestes que les anges chantaient à Bethléem la nuit où il naquit.

(*Syrie, Palestine, Mont Athos.*)

NOEL A BETHLÉEM

25 décembre.

Noël ! Noël ! C'est à Bethléem qu'il faut aller cette nuit célébrer la joyeuse naissance, c'est à Bethléem que court toute cette foule, revêtue de ses habits de fête, qui s'engouffre sous la porte de Jaffa, à Bethléem que vont ce soir le peuple, les rois et les étoiles.

La foule des fidèles emplit la petite église des franciscains, obstrue l'escalier et se prosterne pieusement dans la crypte, rayonnante de lumières. C'est un spectacle touchant de voir les Bethléémitaines et les vieux Arabes à barbe blanche se précipiter sur la Crèche pour arriver à baiser les marches de l'autel, l'étoile d'argent. Au moment où j'entre à grand'peine dans le sanctuaire, l'officiant lit cette leçon de l'Évangile : *In præsepio reclinaverunt eum...* « Ils le couchèrent dans la crèche. » Frappé de cette coïncidence, pénétré de la solennité du lieu et du souvenir, gagné par la fièvre de ferveur qui s'exhale de tous ces cœurs et de toutes ces lèvres, on se sent envahi par l'émotion commune, on obéit doucement au magnétisme de cette adoration que tout persuade. C'est l'heure où s'épanche la source cachée de la prière, qui tou-

jours filtre goutte à goutte dans quelque fond de l'âme, comme la lumière du ciel dans ce berceau de rocher.

J'ai passé une partie de la nuit à errer dans les détours de la grotte, tantôt perdu dans la foule agenouillée devant la crèche, tantôt m'égarant dans les retraits déserts formés par les élargissements du long boyau souterrain : ce sont des chapelles dédiées aux Innocents, à saint Jérôme, à sainte Paule. Personne ne vient troubler leur solitude : la musique et les chants des fidèles invisibles m'arrivent étouffés et mourants comme dans un couloir des catacombes. L'illusion est complète quand en remontant le corridor j'émerge subitement dans la clarté des lampes d'or et l'assemblée chrétienne. Tout au fond de la grotte, l'oratoire de saint Jérôme m'attire de préférence ; c'est là qu'il venait, suivant la tradition, prier et travailler, c'est là que son tombeau dort sous l'autel ; j'y vais à plusieurs reprises, cherchant si ce grand esprit n'y a pas laissé son secret de paix et de détachement.

(*Syrie, Palestine, Mont Athos.*)

EN ROUTE POUR L'ATHOS

Juillet 1875.

C'est dans la vieille Europe et de ce côté du Bosphore, sur la terre classique qui fut la Macédoine et qui est aujourd'hui la stérile Roumélie, que nous irons cette fois chercher des souvenirs et demander avec confiance aux Orientaux contemporains la leçon vivante du passé.

L'Orient, qui ne sait plus faire d'histoire, a le noble privilège de conserver intacte celle d'autrefois.

Nous allons demander aujourd'hui à l'une de ses plus étonnantes reliques la révélation d'une époque fort peu connue, du moyen âge byzantin.

Ce sont les moines du mont Athos qui se chargeront de soulever le voile. Depuis longtemps notre curiosité était éveillée sur cette république théocratique, épave intacte laissée par les siècles sur une côte perdue de la mer Égée. Nous savions que ses monastères étaient autant de musées où l'on retrouvait armé de toutes pièces cet art byzantin dont les documents sont si rares partout ailleurs ; on nous promettait, au prix de quelques jours de vie ascétique, un voyage au cœur du douzième siècle. L'occasion attendue se présenta

enfin, et, au mois de juillet de cette année, nous nous embarquions sur un bâtiment turc chargé de pèlerins, qui devait nous conduire directement à la Montagne Sainte, naturellement fort oubliée par les itinéraires des paquebots.

A peine installés à bord du bateau qui nous emporte hors de l'activité mercantile de la Corne d'Or, nous nous sentons au seuil d'un autre monde. Avec le capitaine génois et les quelques marins turcs qui dirigent la lourde machine, nous sommes les seuls profanes parmi tant de saintes gens. Le clergé de haut rang occupe l'arrière, partagé en deux camps : d'un côté, le métropolitain de Nicée et l'archevêque de Larisse, se rendant en mission à l'Athos, entourés de nombreux acolytes ; de l'autre, des dignitaires du couvent russe de Saint-Pantéleimon.

Assis côte à côte sur les bancs, leurs chapelets à la main, éclairés d'en bas par la lumière qui filtre des claires-voies, ils profilent sur le ciel leurs bonnets noirs et leurs longues barbes blanches, roides et majestueux ; on dirait d'une de ces fresques aux teintes sombres où se déroulent les assemblées conciliaires, dans la nuit des nefs byzantines, au-dessus des lampes de l'autel.

Sur l'avant grouillent les pèlerins de bas étage, et Dieu sait s'il y en a, gens de toute langue et de toute race, Russes, Grecs, Albanais, Bulgares, popes, caloyers, tous sordides et pittoresques, parqués sur les planches comme un troupeau de moutons ; ils se sont endormis les uns sur les autres, dans un indescriptible fouillis de membres humains à la clarté vague des fanaux, roulés dans des couvertures blanches aux plis de suaire, étendus ou

recroquevillés pêle-mêle parmi leurs fusils et leurs sacs, tous ces corps immobiles donnent au pont l'aspect lugubre d'un champ de bataille jonché des proies de la mort un soir de défaite. — Quelques-uns se soulèvent et s'accroupissent sur leurs genoux pour contempler, en fredonnant des cantiques, les splendeurs nocturnes : le croissant qui surgit à l'horizon et laboure les vagues comme un soc de charrue, y traçant des sillons d'or. Le navire fuit devant lui, crachant sa fumée noire aux étoiles, d'où tombent les rêves coutumiers de la nuit de mer, les griseries du cerveau, les libres élans de l'âme, les ressouvenirs mélancoliques de la vie errante.

(*Syrie, Palestine, Mont Athos.*)

AU MONT ATHOS

DEVANT LES ÉPISTATES

La porte s'ouvre ; on nous introduit dans le vénérable chapitre : jamais peut-être nous n'avons éprouvé à un degré aussi absolu la sensation de la chute dans le passé, même en descendant dans ces hypogées de Saqqarah et de Thèbes, où les momies vous reçoivent dans l'intimité de leurs habitudes quotidiennes d'il y a six mille ans.

Les épistates sont assis le long du mur : en tête, sur la cathèdre et sous l'image de la Panagia, le *protathos;* à côté de lui, un greffier penché sur son calame. Tout est noir sur les mornes personnages, sauf les longues barbes blanches qui ondoient uniformément sur la poitrine et les faces de cire qu'aucune inquiétude de pensée n'a jamais plissées. Cette expression de calme indicible et d'atonie est décuplée par le vague du regard ; éteint aux passions du corps et de l'âme, il n'est plus ce reflet de la clarté intérieure qui a fait appeler du même mot, dans la vieille poésie grecque, l'homme et la lumière. Les prélats nous parlent lentement dans cette langue morte, faite de débris hellènes et byzantins, qui achève l'illusion. La conversation se borne aux banalités précédemment échangées

avec le *caïmakam :* on sent qu'il serait difficile de demander un autre effort de pensée à nos interlocuteurs, et pourtant on n'essaye pas de lutter avec le profond respect qui se dégage de cette majesté extérieure, matérielle, si l'on peut dire. En cherchant à l'analyser, nous n'y trouvons toujours qu'une même cause : ces vieillards ont huit cents ans, le double peut-être. Ne sommes-nous pas à Chalcédoine ou à Éphèse, dans un des comités de l'assemblée conciliaire? Eutychès et Eusèbe, Photius et Léon peuvent entrer développer leurs subtiles rêveries : leurs costumes, leur langue, leurs idées ne différeront presque en rien de ce que nous voyons : ils parleront à leurs auditeurs sans qu'une dissonance de pensée trahisse ce travail du temps qui a mis un abîme entre eux et nous.

Ils seront chez eux plus que nous dans ce milieu contemporain où rien ne saurait nous étonner, hormis de nous y voir.

(*Syrie, Palestine, Mont Athos,*)

ARCHITECTURE ET PEINTURE

DANS LES COUVENTS DU MONT ATHOS

Dans la cour, généralement assez vaste, laissée libre entre les bâtiments, l'église conventuelle forme le noyau de cette agglomération. Elle est petite, basse et ramassée sous ses coupoles de briques. Rien ne ressemble moins à nos majestueuses cathédrales, avec leurs nefs profondes réunissant tout le peuple, leurs piliers élancés, leurs clochers ambitieux, leurs flèches aiguës : tout ce *sursum corda* de pierre symbolise une autre pensée religieuse, mélancolique, fuyant la terre, interrogeant le ciel ; dans l'aiguille du maçon rhénan, qui monte, perce la nue et cherche, il y a une angoisse : la réforme en descendra quelque jour. L'architecte grec ignore cette angoisse ; il est plus tranquille, plus sûr d'un Dieu qu'il a rêvé moins grand ; sans l'aller solliciter si haut, il l'attend sur la terre riante, se contentant d'élargir un peu pour le Pantocrator la basilique où ont vécu contents les Césars immortels, le iéron où ses pères adoraient Zeus. Le grand souci du maçon oriental est de cloisonner méthodiquement son vaisseau pour ne permettre l'entrée des derniers sanctuaires qu'à une initiation progressive.

Le seul intérêt de tous ces édifices est de fixer des dates et des points de repère. On y trouverait malaisément quelque chose à louer. Déprimée, lourde et mesquine à la fois, cette architecture n'a pas une ligne franche, pas une proportion heureuse ; rien n'arrête l'œil dans les profils sinueux, fuyants, de l'extérieur, rien ne le charme dans les détails intérieurs : les colonnes et les pilastres sont trop courts pour leur diamètre, comme à toutes les basses époques ; les chapiteaux qui les terminent, renflés du bas et s'étrécissant avant de recevoir le tailloir, sont parfaitement disgracieux ; des baies trop étroites, percées en trèfle dans les absides, éclairent mal le chœur, et le narthex est plongé dans une obscurité complète. Nous ne nous étonnerons pas de cette impuissance des maçons athonites. L'architecture est l'art synthétique par excellence ; ce n'est pas le domaine des esprits analytiques et subtils. Le monument est le symbole premier-né qui traduit confusément la pensée des races neuves : plus tard, les arts de détail leur fournissent un alphabet plus étendu et plus précis. C'est dans ces arts secondaires, ce détail d'ornementation qu'il faut chercher la vraie vocation des artistes précieux que nous étudions. Leur triomphe, c'est ce monde de saints, de vierges, de docteurs et de princes qui couvrent les murs et les voûtes de ces églises, racontant les origines glorieuses et la lamentable décadence de la peinture religieuse en Orient.

Partout ailleurs, dans ce qui fut l'empire grec, la truelle de l'*imam* a enseveli sous un linceul de chaux les œuvres des vieux maîtres : on en est réduit à chercher dans Sainte-Sophie les vagues

contours qui transparaissent sous le crépi délité. Seul, l'Athos a été épargné ; la bienheureuse procession se déroule depuis huit siècles dans ses églises et ses réfectoires occupant des centaines de mètres carrés. Le plus grand nombre de ces compositions, il est vrai, celles d'aujourd'hui et celles d'hier, n'offrent qu'une triste reproduction des enluminures chères aux peintres grecs contemporains ; mais celles de leurs ancêtres qu'ils ont daigné respecter nous ménagent de bien joyeuses surprises. Nous sommes arrivés à la Montagne Sainte avec un certain scepticisme, pensant n'y retrouver que les roides et hiératiques squelettes entrevus dans quelques vieux monastères de Grèce et de Palestine ; au lieu de cela, une école nous est apparue, pour le moins aussi vigoureuse que sa sœur cadette d'Italie, maîtresse du rayon sacré et en illuminant des œuvres savantes et vivantes. Les vices inhérents au canon byzantin, le formalisme, la gaucherie, les incorrections de dessin, la déparent et l'entravent ; mais malgré tout il émane de ses productions une flamme de vie réelle et intelligente qu'on dirait survécue aux aïeux grecs et pieusement entretenue par ces ouvriers de la dernière heure. Ils savent que, pour porter un nimbe et se mouvoir dans un fond d'or, un saint souffre néanmoins et adore comme un autre homme : ils le lui font dire. Leurs Christ, leurs Nicolas, leurs André sont mal pris parfois : qu'importe? ils ont une âme sous leur chair, et l'on aura beau chercher, le dernier secret de l'art sera encore et toujours de mettre son âme dans son œuvre.

(*Syrie, Palestine, Mont Athos.*)

LA CAMPAGNE RUSSE A L'AUTOMNE

On va, par les grandes plaines uniformes, à l'automne ; la terre est nue, grise et vide ; plus de moissons, pas encore de neige ; comme il l'a dit, ce poète (1), la terre russe ressemble à un mort qu'on n'a pas encore vêtu de son linceul. Du ciel bas, des myriades de corbeaux s'abattent sur ces landes et ces labours ; les tristes oiseaux couvrent la plaine, tous pareils, croassant, cherchant leur vie dans la boue. Parfois les bandes effrayées s'élèvent en tourbillons, remontent dans leur nid de brouillard ; leur vol est gauche et sans grâce, leur voix est rauque, ce n'est pas la fauvette, ce n'est pas l'hirondelle ; mais il y a une beauté lugubre dans le vol de ces grandes masses sombres ; il y a un frisson mystérieux, comme un souffle d'esprits, dans le vent qu'elles font en fendant l'air. Un coup d'aile emmène l'un d'eux dans les hautes régions ; on doute, tandis qu'il plane, si c'est un corbeau ou un aigle. Cependant la neige est venue, lis se posent de nouveau, longues traînées noires

(1) Nékrassof.

sur l'immensité blanche ; et ce qu'ils apportent de vie dans ce paysage désolé ne fait qu'en accroître le deuil et l'horreur.

(*Regards historiques et littéraires.*)

LA BÉNÉDICTION DU GRAIN EN RUSSIE

En juillet dernier, comme on allait commencer les travaux des semailles, j'assistais à la bénédiction du grain. Au lever du jour, dans les champs labourés de la veille, au milieu des manœuvres, des bœufs attelés aux herses, le prêtre célébrait un *Te Deum* sur une petite table qui faisait office d'autel. Je regardais, et comme chacun revient involontairement aux préoccupations de son métier, je pensais à l'interprétation littéraire que des scènes pareilles suggèrent à nos écrivains. Quand le prêtre, revêtu de ses ornements fripés, suivi de son diacre en grosses bottes poudreuses, entra dans le labour, le goupillon à la main, il n'avait rien de majestueux, il était même assez ridicule ; empêtré dans sa chasuble retroussée sur le bras, tirant le pied dans la terre grasse, il tanguait avec des gaucheries de héron pris dans la vase ; le diacre laissait couler le seau d'eau bénite, les villageois assistaient à ce spectacle, las et indifférents par l'habitude.

Voilà ce qu'aurait vu tel observateur qui croit être vrai parce qu'il est myope ; il n'eût été frappé que par ce côté réaliste, qui est dans le fond, suivant la remarque d'un critique avisé, le côté comique. Cependant, il y avait là autre chose, le

quelque chose enfoui au profond de l'âme, comme les germes de vie invisibles dans ce champ, qui exigent le travail de la charrue pour être ramenés à la surface. Il y avait la grandeur de cette humble scène, dominant et excusant les pauvretés du détail : au milieu de ces plaines sombres, aux horizons infinis, sous le ciel ardent de juillet, ces créatures assemblées en prière, implorant l'Éternel pour qu'il veille dans le sillon sur le pain de demain ; et, sous la prière orthodoxe, une prière inconsciente et plus ancienne à la forte Terre, à la Cybèle au sein brun, dispensatrice des blés. Ces paroles, que le prêtre chevrotait de sa voix éraillée, elles étaient pleines de symbolismes profonds, de touchants appels à la miséricorde suprême pour toutes nos faims, tous nos labeurs, toutes nos espérances, tout ce qui est résumé dans le grain sacré, avenir des enfants, que l'homme confie au labour. Et quand le semeur, de son large et superbe geste qui est aussi une bénédiction, lança vers le ciel les premières poignées de froment, quand il apparut sur la crête, seul et grand entre la terre noire et le ciel bleu, suivi par les bœufs qui se relevaient lourdement sur leurs genoux usés, quand les femmes, très fièrement campées dans leurs costumes d'Ukraine, brandirent les aiguillons derrière les herses, après avoir baisé entre les mains du vieux prêtre la croix d'or, rayonnante au soleil, la croix de souffrance et de courage, — en vérité, le tableau fut saisissant et magnifique, malgré sa banalité, malgré l'impression mesquine de la minute précédente.

Voilà ce que le réaliste ne sait pas ou ne veut pas faire sortir des choses, quand il les considère

de si près, voilà pourtant ce qu'elles contiennent, ce qu'il faut voir, parce que cela aussi est une partie de la vérité. On n'est vrai, on n'est humain qu'à la condition de marcher, comme ce semeur, entre ciel et terre, touchant l'une et regardant l'autre, faisant la part du comique extérieur et de la noblesse intime. Si j'aime les romanciers de ce pays, c'est qu'ils ont, ce me semble, trouvé le juste point de vision entre ces deux aspects de la vie.

(*Souvenirs et visions.*)

LA CRIMÉE

Quand on développe une carte de Russie, il semble qu'on voie pendre au bas de l'immense empire un petit médaillon, à peine rattaché par un fil : fragment des monts d'Asie Mineure, soudé par une fantaisie de la nature à la steppe russe, et qu'il sied bien à celle-ci de porter comme un bijou ; c'en est un, ciselé à ravir, tout doré de soleil, enfermé dans son écrin de mer bleue. Depuis longtemps, je désirais visiter un pays qui m'attirait par un double aimant.

La Crimée ! ce mot à deux sons, l'un grave et l'autre doux ; en tombant dans l'imagination, il éveille deux mondes d'idées bien différents. On ne connaît guère en France que le premier, fait de souvenirs héroïques et douloureux ; la Crimée, pour nous, c'est un glorieux ossuaire, la terre rude et froide des hivers du siège, défoncée par les tranchées et arrosée de sang. Les Russes partagent avec nous ces souvenirs ; mais pour eux, ces deux syllabes ont en outre une musique caressante : elles parlent aux enfants du Nord de ce qui leur manque le plus, de ce qu'ils convoitent le plus passionnément, de soleil et de montagnes, de longs printemps et de nuits enchantées. La corniche du Baïdar, c'est leur fenêtre ouverte sur un Orient de féerie, celle par où la poésie de l'Orient est

entrée chez eux. Car la poésie n'a pas fait moins que le ciel pour illuminer ce coin de terre ; là, Pouchkine s'est réveillé poète, et depuis lui, tous ceux qui savaient les paroles magiques sont venus les essayer au bord de cette mer. L'esprit humain a ajouté ses fleurs à celles dont le sol est prodigue, et sa lente collaboration est nécessaire pour qu'un lieu soit parfaitement séduisant. Il y a peut-être dans les montagnes Rocheuses ou dans les archipels de l'Océanie des sites aussi beaux que le lac de Genève et le golfe de Naples ; ils ne retiennent pas les voyageurs comme ces derniers, parce qu'avant de les voir en réalité, on ne les a pas entrevus en rêve, transfigurés par les grands enchanteurs. Il leur manque le prestige accumulé de l'histoire, de l'amour et du génie, tout ce que les hommes laissent d'âme éparse sur les choses associées à leur vie.

La Crimée a cette consécration. Il y faut apporter deux guides qui ne se rassemblent guère, les poèmes de Pouchkine et le *Rapport* du maréchal Niel sur les opérations du siège de Sébastopol. C'est par surcroît un champ inépuisable pour l'historien et l'archéologue.

... Il est très recommandé aux touristes d'arriver sur la côte méridionale par la voie de terre, par la porte du Baïdar ; ce sera l'article premier des guides, quand on en fera pour la Crimée. Les familles trouvent là une auberge, au point précis où il faut s'extasier. J'ai préféré la voie de mer : du bateau qui contourne les rivages de Crimée, on aperçoit d'ensemble la presqu'île, on saisit mieux la diversité d'aspect des deux versants et le caractère général de ce pays.

Sa configuration géographique explique bien le rôle capital qu'il a joué dans l'histoire du monde. Tous les peuples en mouvement se sont posés un instant sur ce rocher, comme les oiseaux émigrants sur l'écueil marin d'où ils choisissent leur route. La Crimée fut pour les navigateurs de l'ancien Orient ce qu'étaient les Antilles pour les explorateurs des Indes occidentales, le perron d'un monde inconnu. Ils s'établissaient sur cette côte charmante, remontaient peu à peu dans les vallées de l'intérieur, sur les plateaux du sommet, et découvraient de là l'obscure Russie. Durant de longs siècles, tandis que la région fabuleuse des Scythes reste enveloppée dans une brume impénétrable, la Tauride est le seul point lumineux qui émerge au clair soleil et témoigne de la réalité du continent qu'elle annonce. C'est là qu'Hérodote et ses contemporains bornent leurs connaissances positives, qu'ils viennent recueillir des notions douteuses sur l'au delà du septentrion. Plus tard, Marco Polo aura un comptoir à Soldaïa, d'où il communiquera avec toute l'Asie ; Rubruquis abordera en Crimée pour s'y renseigner sur la Tartarie ; il trouvera dans la montagne des tribus de Goths qui comprendront encore son langage flamand.

On aurait peine à citer une race qui n'ait pas traversé ce caravansérail en y laissant quelques vestiges. Le sol porte des couches d'histoire superposées comme les stratifications de cette muraille de rocher... Les multitudes humaines ont passé là comme les eaux des neiges fondues dans ces ravins, sans y laisser de traces. Quelques légers renflements du sol, les *kourganes* disséminés dans la steppe, témoignent seuls des peuples qu'elle a dévorés.

Quand les antiquaires sont en fonds, ils éventrent un de ces tertres ; on en retire habituellement le squelette athlétique d'un chef barbare, enterré là dans les formes que rapporte Hérodote, avec tous les objets nécessaires dans cette vie et dont on le prémunissait à tout hasard pour l'autre : un cheval, des flèches, des femmes et une marmite. Les savants disputent alors copieusement sur la race et la famille de leur vieux mort ; je crois qu'ils prennent beaucoup de peine. Ces lieux uniformes et immuables façonnent des hommes à leur image ; toutes ces tribus pastorales, sorties de la même source, ne devaient guère différer entre elles. Si l'on pouvait ranimer les premiers bergers qui portèrent ici le touloupe et les sandales d'écorce, je gage qu'on les distinguerait difficilement de ceux qui mènent aujourd'hui les mêmes troupeaux dans les mêmes herbages... Hommes et chevaux ont le type, le costume, les attitudes des hommes et des chevaux scythes représentés sur le précieux vase de Nicopol, orgueil du musée de l'Ermitage ; un orfèvre habile qui cisèlerait aujourd'hui ce vase ne reproduirait pas autrement les modèles placés sous ses yeux.

... De la Grèce, qui posséda longtemps ce rivage, il reste des joyaux enfouis et des syllabes harmonieuses dans l'air ; les noms de ces bourgades qui défilent devant nous, Parthénit, Siméis, Orianda, Choréis... Ce doux écho, demeuré d'une lyre détruite, me remet en mémoire les beaux vers d'Apouchtine sur un poète mort :

La corde s'est brisée et le son vibre encore...

(*Souvenirs et visions.*)

L'AME RUSSE

— Eh bien ! dit mon hôte, vous avez été voir danser nos paysans. Étaient-ils très en train?

— Comment vous dire? Votre peuple est incompréhensible. Dans toutes les manifestations de son génie, je remarque, d'une part, un grand fonds d'insouciance et de bonne humeur ; d'autre part un accent de tristesse navrante ; et je peux d'autant moins concilier ces deux traits de caractère, qu'ils se produisent au rebours de ce qu'attend la logique : ce peuple s'acquitte avec enjouement des devoirs pénibles, sa mélancolie se trahit dans ses plaisirs et ses chansons.

— Ah ! vous voulez concilier !... Votre logique s'étonne !... Que vous êtes bien un fils de Descartes et de Rousseau, tout cuirassé de petits systèmes infaillibles, tout ébahi quand la vie les crève, quand l'univers les déborde !... Vous arrivez avec votre mètre de Lilliput, qui doit tout mesurer ; vous entrez dans un océan inconnu, des vagues déchaînées par tous les hasards d'orage roulent sur vous des fonds du ciel, et vous voulez auner l'océan qui fuit, et vous êtes surpris qu'il emporte, comme des fétus, votre règle et votre raison ! — Tenez, mon cher monsieur, la différence entre vous et moi, c'est que vous vous étonnez quand vous ne com-

prenez pas quelque chose dans l'univers : moi, je m'étonne et je me défie quand je crois y comprendre quelque chose ; je tiens avec Shakespeare qu'il y a, entre la terre et le ciel, beaucoup plus de noir que la philosophie n'en peut éclaircir.

« Vous voulez expliquer le génie de notre peuple. Vous êtes-vous demandé d'où il procède? Vos savants décident communément que le caractère d'un peuple est déterminé par les origines de race, par la nature du pays habité, par les vicissitudes historiques subies. M'est avis que ces messieurs négligent quelques milliers d'autres causes. Mais peu importe : je veux bien coucher mon géant sur ce lit de Procuste et je l'examine avec votre lanterne.

« La race? Les sources mystérieuses de l'Inde et de la haute Asie, coulant durant des siècles dans les ténèbres, ont formé ce fleuve trouble ; un beau jour, qui est d'hier, il a surgi à la lumière ; nul ne sait d'où viennent ces eaux muettes. Tout ce que Dieu a remué d'inquiets depuis le temps de Babel, entre la Mer de glace et le Pacifique, entre le Caucase et l'Altaï, tout cela est venu se heurter, se fondre et se taire dans nos déserts ignorés. Regardez-moi ces deux partenaires assis devant vous ; à en juger par les traits de leur visage, l'un descend tout droit du plateau de Pamir, l'autre du plateau de Mongolie. La race ! qui a jamais parlé de la nôtre? La Bible dit : Gog et Magog. Hérodote connaît les Scythes, « la plus « récente de toutes les nations ; plus loin, les « Hyperboréens : personne n'en peut rien dire avec « certitude : des lieux au nord des régions habi- « tées, invisibles et inabordables... » Voilà tout ce

que l'ancien monde sait de nous. Le nouveau nous ignore pendant près de mille ans ; le jour où il s'avise de rechercher Gog et Magog, le Scythe et l'Hyperboréen, quatre-vingts millions d'inconnus se lèvent et répondent : « Je m'appelle Ivan Iva- « novitch, je n'en sais pas plus long. » Vous voilà bien avancé, n'est-ce pas?

« Le pays? — Allez à ma fenêtre : regardez ces mornes étendues ; puis parcourez les vingt degrés de latitude que nous détenons sur le globe, visitez cent autres maisons, regardez à toutes leurs fenêtres : toujours les mêmes tableaux, sans un trait particulier qui les différencie. Ce n'est que solitude, silence, accablement. Du pays bas, plat et blanc. Six mois de mort. Des températures qui devraient tuer jusqu'aux germes de la vie. Soudain, un matin d'été, car nous n'avons pas de printemps, la vie éclate sans transition : et quelle vie ! Hier il n'y avait pas de bourgeons, aujourd'hui il y a des feuilles ; la fleur se hâte, le fruit la suit, un soleil des tropiques brûle cette terre figée, les eaux débordées se précipitent au travers des forêts, c'est joyeux et magnifique, mais toujours immodéré, écrasant. Surtout n'essayez pas d'assujettir notre nature à votre petit compas, bon pour vos terres soumises d'Occident. La terre russe a des rébellions et des ardeurs de vierge, elle se rit de vos efforts. Chez vous, l'homme commande ; ici, il obéit à la nature. L'an dernier, un de vos ingénieurs est venu pour endiguer le fleuve, il a travaillé toute une saison ; cet été, le fleuve russe ennuyé a porté son lit à un kilomètre plus loin., et, de la vallée voisine, il nargue le pauvre homme. Il fallait voir l'embarras de votre savant avec le

baromètre, l'anémomètre, qui ne donnaient plus ici que des indications menteuses ; je crois bien ! ses instruments de précision étaient affolés par nos vents, qui tournent d'une mer à l'autre sans rencontrer un mont. On a pu dire de la Russie du nord, de ce sol mal séparé des eaux, que c'était un reste du chaos oublié par Dieu. — Et maintenant, devinez l'action d'un pays pareil sur l'homme jeté en proie à ses caprices !

« Vous parlerai-je de l'histoire? Je ne veux pas professer un cours : vous savez comme moi que nul peuple n'a été secoué par plus de mains et par des mains plus dures, que nul n'a subi autant de servitudes domestiques et étrangères, autant d'invasions qui ont déteint sur lui ; vous savez qu'il erre depuis longtemps, comme une grande épave, entre l'Europe et l'Asie. — Tenez, j'aime mieux vous dire ma théorie scientifique : elle en vaut bien une autre. A mon sens, le Russe est le produit de la soupe qu'il mange. Vous la connaissez, la soupe nationale, vous vous la rappelez avec horreur ; on y trouve de tout, du poisson, des légumes, des herbes, de la bière, de la crème aigre, de la glace, de la moutarde, que sais-je encore? des choses excellentes et des choses exécrables ; on ne devine jamais ce qu'un coup de sonde va ramener de là. Ainsi de l'âme russe ; c'est une chaudière où fermentent des ingrédients confus : tristesse, folie, héroïsme, faiblesse, mysticisme et sens pratique ; vous en retirez de tout au petit bonheur, et vous en retirez toujours ce que vous attendiez le moins. Si vous saviez jusqu'où cette âme peut descendre ! Si vous saviez jusqu'où elle peut monter ! et de quels bonds désordonnés.

« Vous venez de voir les paysans de mon village, une centaine de familles engourdies depuis des siècles sur ce lit de neige, sous ce rideau de sapins. Vous vous êtes dit avec pitié que ce pauvre tas d'hommes n'est guère qu'un prolongement vivant de la forêt, comme elle obscur, impénétrable, sourd aux grands bruits de pensée qui réjouissent et transforment le monde. Cela vous a paru sans intérêt, ces êtres primitifs réduits au minimum d'idées, de besoins et d'activité dont puissent se contenter des créatures humaines. Eh bien ! essayez de remuer ces âmes endormies ; qu'un sentiment, une colère, un coup imprévu les réveille, vous verrez surgir de ce néant des martyrs, des héros, des fous, de quoi remplir une épopée. »

(*Histoires d'hiver.*)

LA CONQUÊTE DU DÉSERT ÉGYPTIEN PAR MARIETTE

Il y passa trois années, les années maîtresses de sa vie, dures, horribles, et qui plus tard remontaient bénies et lumineuses dans son souvenir. Ce fut la crise de lutte que traverse tout homme marqué pour une œuvre, l'heure où il dépense sa part des forces éternelles. Les trois mois d'angoisse de Christophe Colomb entre Palos et San Salvador, Mariette les connut pendant deux ans, tandis qu'il cherchait son monde dans le sable, autre océan dont les vagues, roulées par le khamsin, recouvraient sans trêve la piste entrevue. Tout conspirait contre lui, les éléments, le désert, les hommes, la maladie, l'ophtalmie, cette plaie d'Égypte, qui menaça à plusieurs reprises de clore les yeux du chercheur, usés sur les hiéroglyphes. La misère le paralysait. Et tout cela n'était rien, mais l'agonie de l'esprit, la perte incessante du fil conducteur, la voie égarée dans les allées de sphinx, le but entrevu et fuyant, le doute affreux sur son calcul, sur son idée, le cauchemar de mourir avant de toucher le port, que dire de ces tortures? Rien, sinon qu'il serait difficile d'exagérer la force morale de l'homme qui en est sorti vainqueur. C'était de

sa bouche qu'il fallait entendre le récit de l'épreuve et mieux encore celui du triomphe ; quand, dans la nuit du 12 novembre 1851, une porte ayant été dégagée du sable, les torches des Arabes illuminèrent soudain la profondeur des galeries et les sarcophages géants des chapelles, couvertes de pages d'histoire ; quand le solitaire de Saqqarah, tremblant, croyant à un rêve, à tâtons dans les froides ténèbres qui éteignaient les torches, marqua le premier un pas humain à côté de l'empreinte laissée sur le sable, il y a deux mille ans, par le dernier pèlerin sorti du Sérapéum. Il est vrai de dire que ce récit, Mariette l'achevait rarement sans peine : avant qu'il pût finir, sa voix devenait sourde, humide, quelque chose l'étranglait.

Après cette grande victoire, le désert s'avoua conquis et rendit de lui-même ses tombeaux. Le nécromant passait sur le plateau de Saqqarah, et, comme dans la vision d'Ézéchiel, un peuple mort, se relevait à son ordre, sortait des hypogées, proclamait son roi. Le prophète de la science eût pu dire, lui aussi : « J'ai prophétisé sur ces ossements arides ; ils se sont dressés sur leurs pieds, armée innombrable. »

(*Souvenirs et visions.*)

CHEZ MARIETTE-BEY

Tout le monde va en Égypte aujourd'hui, et, en Égypte, tout le monde va une fois au musée de Boulaq. C'est indiqué dans les guides entre la visite aux derviches tourneurs et la course au puits de Joseph. Parmi les milliers de touristes qui ont traversé depuis vingt ans le petit jardin du musée, beaucoup ont pu apercevoir dans la cour à main gauche, sous les acacias, un homme de grande taille, de forte carrure, vieilli plutôt que vieux, athlète pris rudement en plein bloc, comme les colosses qu'il gardait. La figure, haute en couleur, avait une expression songeuse et bourrue, bon enfant au demeurant ; il était vêtu de la stambouline et coiffé du fez. A sa mine placide non moins qu'à son costume, on le prenait volontiers pour un pacha turc ; il en avait l'allure fataliste et oisive, quand il flânait dans son domaine, nourrissant ses singes du Soudan, regardant avec béatitude couler l'eau du Nil et luire le bon soleil voisin du tropique. Tandis que le visiteur traversait le jardin, ce propriétaire sourcillait d'un air rogue et fâché, il suivait l'intrus d'un regard jaloux, le regard de l'amant qui voit un inconnu entrer chez sa bien-aimée, du prêtre qui voit un profane pénétrer dans le temple. Cependant le petit ânier fellah tirait le touriste par la manche et lui montrait l'homme en articulant de son mieux : « Mariette-Bey. » Au sortir

du musée, les voyageurs très consciencieux — les Américains généralement — poussaient jusqu'à la porte de la modeste maison tout affaissée et décrépite sous les inondations du fleuve ; ils passaient leurs cartes ; le plus souvent on leur répondait que e bey faisait la sieste, ce qui était vrai. Avec un peu de bonheur, ils entraient et trouvaient un hôte silencieux, refrogné, qui leur demandait distraitement ce qu'ils avaient vu la veille à l'Opéra. Quand on le complimentait sur ses « antiques », il prenait l'air vexé d'un policier qu'on entretiendrait de son métier. Son expression de lassitude disait clairement :

— J'ai reçu huit ou dix mille touristes qui m'ont parlé des Pyramides ; je les ai montrées d'office à quelques douzaines de têtes couronnées, et comme d'ailleurs vous n'y entendez rien, j'aimerais bien causer d'autre chose ; j'aimerais mieux ne pas causer du tout. — Les curieux sortaient habituellement peu charmés.

Parfois, quand un jeune homme, un compatriote surtout, trouvait une phrase juste, un accent de curiosité sincère, le regard rentré du bey s'éclairait, se fixait sur l'inconnu, scrutateur d'abord et ironique ; si on le pressait sur le fait ou la date en question, il commençait par répondre, en haussant ses larges épaules : « Oui, nous disons cela ; mais qu'est-ce que nous en savons ? C'est peut-être tout le contraire. » Il fallait alors, — hélas ! mon pauvre maître, je puis livrer le secret qui vous faisait parler, personne n'en usera plus, — il fallait alors abonder dans son sens et affirmer avec lui que l'histoire égyptienne est conjecturale, que l'art égyptien n'est pas de l'art. Aussitôt sa parole éclatait, abondante et

irritée, il vous foudroyait de preuves, puis vous oubliait, s'oubliait lui-même et causait. A ceux qui n'ont pas entendu cette causerie, rien ne saurait la faire imaginer ; ceux qui l'ont entendue ne l'oublieront jamais. La glace rompue, il vous prenait en affection, vous entraînait à son musée, et là il continuait devant ses vieilles pierres ; à sa voix, elles s'animaient, les momies se levaient de leurs gaines, les dieux parlaient, les scribes déroulaient leurs papyrus, les milliers de scarabées, symboles d'âmes libérées, emplissaient l'air du bourdonnement de leurs noms sonores et de leurs millésimes fabuleux. Au commandement de ce roi des temps, la procession des siècles retrouvés par lui se déroulait dans les salles funéraires ; ils revivaient tous, accablants de vieillesse et de grandeur, racontant les théodicées, les civilisations, les conquêtes d'Afrique, les invasions d'Asie.

Tant que passait ce torrent d'histoire, on demeurait courbé sous l'effroi de pareilles révélations, sous la puissance de l'évocateur ; soudain, à quelque détour de la conversation, il se rapetissait, redevenait humain, et le charme changeait de nature ; le maître sévère de ce peuple de dieux et de rois disparaissait pour faire place au père jouant avec ses enfants. C'était sa famille, tous ces bonshommes de calcaire et de basalte, et jamais enfants de chair et d'os ne furent plus tendrement aimés. Chacun de ces témoins des annales du monde avait eu, outre sa chronique officielle, son petit roman connu de Mariette seul, deviné ou imaginé aux heures de rêverie par le poète qui se cachait sous le savant.

(*Souvenirs et visions.*)

BOULAQ ET SAQQARAH

« Au commencement,... l'Esprit de Dieu planait sur les eaux..., » sur les eaux du Nil, pourrait-on dire en appropriant un autre sens au texte biblique. A l'origine de tout, dans les ténèbres confuses de ce qui, étant donné l'état de nos connaissances historiques, est pour nous les premiers jours de l'humanité, nous trouvons ici l'Esprit, c'est-à-dire une civilisation complète, savante, puissante, venue on ne sait d'où, née on ne sait de qui, mère de toutes les autres. Deux mille ans avant que la pensée juive eût agité les questions d'origine, ce peuple-ci vivait, pensait, écrivait en plein développement. A l'heure où Abraham se montre au sommet de l'histoire, où les empires de Chaldée et d'Assyrie apparaissent confusément, où nous avions coutume de voir dans la vie patriarcale le premier essai de société humaine, cette race d'Égypte est déjà vieille, en décadence sous plus d'un rapport ; il y a plus de vingt siècles que ses cités prospèrent à l'ombre de ses pyramides.

Tel est le fait qui commande toute notre attention. Je ne sais quelles surprises et quelles clartés ce siècle de transformations scientifiques réserve à notre génération ; mais tous ceux qui ont vu comme moi, dans le hasard d'un voyage, s'ouvrir

subitement devant eux ces horizons indéfinis de l'ancienne Égypte, ceux-là seront prêts, je pense, à affirmer ceci : il est difficile d'espérer une plus forte commotion intellectuelle, une plus soudaine illumination de l'âme avant le jour où nous serons appelés dans la lumière d'au-delà.

Elle est bien humble, la petite maison des « Antiques » de Boulaq, croulante et menacée par l'effort du Nil, bien retirée du bruit et du luxe de ce Caire merveilleux, ville des *Mille et une Nuits*. Un peuple de pierre, arraché après des milliers d'années à ses souterraines demeures, s'y abrite du jour et du tumulte, souriant aux hâtives transformations de sa vieille terre. Il est fort à l'étroit dans ce modeste bâtiment : tous ces dieux et ces rois mériteraient sans doute un autre palais, et il est question depuis longtemps de leur construire un musée définitif. Le nouveau musée sera plus somptueux, plus digne d'eux ; je ne sais s'il leur sera plus hospitalier. C'est une pensée amicale d'avoir placé ces dieux et ces rois dans ce faubourg de fellahs, leur postérité lointaine, et tout au bord de leur fleuve paternel, de ce Nil divin qui cache dans l'espace comme dans le temps ses sources mystérieuses, qui a fait de son limon et vivifié de son âme leur empire, qui est l'Égypte, comme a dit Hérodote. Quand les belles eaux diaprées qu'il roule des cataractes de Nubie, après avoir reflété dans leur course de mille lieues les temples ruinés et les horizons des tropiques, viennent, avant de se jeter à la mer, battre les assises lézardées de la maison de Boulaq, elles semblent ralenties et émues, comme un enfant qui passe devant le toit de l'aïeul.

Et puis, il y a dans le hasard des dispositions matérielles du musée une source de méditations fécondes. Le visiteur a passé de longues heures dans le demi-jour des salles, tout emplies de souvenirs et de représentations funéraires, dans le commerce des momies et des images primitives; il a déroulé cette longue suite de siècles comme les feuilles émiettées des anciens papyrus, il a perdu pied dans le temps et s'est senti enfoncer jusqu'à ces couches obscures de l'histoire que le regard n'a jamais mesurées, que la sonde n'a pas touchées. Tout ce qui l'entoure ne lui a parlé que de la mort; ces corps intacts, ces figures de granit, ces attestations de victoires et de splendeurs royales, comme ces objets domestiques, tout l'a poursuivi de la même et ironique leçon sur l'amère vanité d'être : il ploie écrasé sous le poids de cet interminable passé, sous le sentiment de sa petitesse en face de lui, sous les problèmes et les mystères qui le sollicitent, il fuit tous ces regards immobiles qui le poursuivent et cette atmosphère de sépulcre qui l'étouffe.

J'aimais à m'asseoir sur le linteau à demi dégagé d'un tombeau pour relire quelques pages de Pascal. Les *Pensées* sont le seul commentaire assez éloquent pour être supporté en un tel lieu, il n'est pas plus sombre que cette âme, pas plus illimité que cet esprit. — C'est à Saqqarah qu'il faut entendre le grand tourmenté vous souffleter de ses coups d'ailes... « Qui se considérera de la sorte s'effrayera de soi-même, et se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donnée entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera dans la vue de ces merveilles... Dans la vue de ces

infinis, tous les finis sont égaux, et je ne vois pas pourquoi asseoir son imagination plutôt sur un que sur l'autre. La seule comparaison que nous faisons de nous au fini nous fait peine... »

Tout vous crie cela ici : ces pensées vous enveloppent aussi fatalement que le sable qui monte sous vos pieds, vous oppressent aussi lourdement que le vent de feu qui passe sur votre corps. Aucun poids de la terre n'arrête l'essor de l'âme qui monte avec les esprits ailés, et c'est ce que Dante ressentait dans le monde des morts :

M'andava senza alcun labore,
Si che seguiva in su gli spiriti veloci.

Tout est grand, profond : nul ressouvenir de la vie ne trouble la méditation dans cette solitude. Un jour seulement, j'y ai été distrait par une pauvre petite tente qu'un fellahin employé aux fouilles avait dressée dans le sable. Cela me paraissait le dernier mot de la misère, ce passant d'une heure et son abri d'une nuit en pareil lieu. Alors j'ai pensé qu'il doit y avoir quelqu'un pour qui cette antiquité et cet espace sans bornes sont misères égales, qui juge ce mendiant et les Pharaons, cette loque de toile et les Pyramides, aujourd'hui et les longs siècles, à la commune mesure de son éternité ; et quand l'homme roula d'un geste son lambeau d'étoffe sur son piquet, au matin venu, je me rappelai qu'Isaïe le prophète a dit : *Terra auferetur quasi tabernaculum unius noctis*, « cette terre sera enlevée comme la tente d'une nuit ».

On comprend qu'il ne faille pas une imagination bien vive au visiteur, errant à travers ces salles désertes, silencieuses, assombries, pour voir s'ani-

mer bientôt ces figures qui viennent à lui du fond de leurs soixante siècles, pour surprendre une ironie désabusée dans les yeux de ces vieillards qui lui montrent, pêle-mêle au milieu des vitrines, les dieux qu'ils ont adorés, les poèmes qu'ils ont écrits, les bijoux dont ils se sont parés, les armes qu'ils ont conquises, et, dans les momies dont les pieds séchés dépassent çà et là les gaines peintes, les femmes qu'ils ont aimées : on ne tarde guère à discerner des voix confuses sortant de toutes ces lèvres de pierre pour railler les certitudes et les espérances de l'enfant qui passe, pour lui dire les choses sages, et que les mensonges qui nous prennent étaient déjà vieux de leur temps. On écoute le chœur des premiers hommes reprenant dans la plus vieille langue humaine la litanie désolée de l'Ecclésiaste : vanité des vanités ! Ah les heures passent rapides et pleines dans cette maison de Boulaq ! On les entend parfois se rappeler timidement à une horloge voisine : c'est encore là une ironie amère, un écrasement brutal de plus, ces petites quantités de temps qui viennent se perdre au gouffre et semblent si misérables, dans ce milieu où on ne les compte plus, où on joue avec les siècles comme le Jacquemart de Strasbourg avec les heures : on pense à des gouttes d'eau tombant dans l'océan.

(*Histoires orientales. — Chez les Pharaons.*)

A GENÈVE

Chacun sait que l'effet trop habituel d'un sermon est de nous donner une furieuse envie de contredire le prédicateur. J'étais mordu de ce mauvais désir, tandis qu'un pasteur de l'ancienne génération traçait une noire peinture de la superstition vaincue. Le ciel me garde d'engager une controverse théologique, j'y serais un pauvre clerc ; mais la philosophie de l'histoire nous appartient à tous. Religion vient de *religare*. Une religion, c'est le lien qui doit grouper en un faisceau commun la multitude des intelligences, de toute venue, de toute volée. Pour rendre l'accession possible aux plus humbles, il faut compter avec leurs conceptions obscures, avec leur besoin de symbolisme, d'intermédiaires, de dévotion concrète ; il faut leur tendre une échelle de la terre au ciel. La question n'est pas de savoir si la pure contemplation de la vérité serait préférable, mais si la majorité des hommes est capable de la supporter. L'expérience dit non, et tous les grands cultes qui ont régné sur le monde l'ont compris ainsi, depuis l'Inde, l'Égypte et la Grèce. Leurs mythes étaient cette échelle nécessaire, où l'interprétation de la vérité s'épure à chaque degré, avec la force d'intelligence de l'initié. Quand l'Église chrétienne

recueillit à son tour les âmes, elle aussi fut pitoyable à ce fonds de paganisme qui les alourdit ; voulant être universelle, elle dut ne désespérer aucune faiblesse et ménager aux simples des appuis, puisqu'il leur faut des appuis pour monter vers Dieu. Les esprits prompts à se scandaliser crient à la superstition ; ce dédain du philosophe, n'est-ce pas l'égoïsme du mauvais riche, qui s'assoit devant des mets choisis et oublie de faire l'aumône au pauvre? Les grandes Églises, avec leur indulgence, me paraissent plus charitables, plus maternelles aux petits, partant plus intelligentes de la volonté d'en haut. Indulgence n'est pas ignorance. Je regardais naguère, sur le portail de la cathédrale de Fribourg, une représentation naïve du Jugement dernier : des diables très velus à têtes de porcs et de singes portent à leurs marmites des hottées de réprouvés. Je pensais que dans quatre mille ans, si tout a sombré de notre civilisation, si un archéologue trouve cette seule pierre, on écrira des mémoires sur le grossier fétichisme de ce peuple qui adorait des bêtes ; ce sera la religion de Pascal et de Leibniz qu'on qualifiera de la sorte. Nous risquons les mêmes jugements ineptes sur la haute religion des Égyptiens, quand on nous montre leurs peintures symboliques d'animaux ; la figuration des attributs divins, mise à la portée des bateliers du Nil, nous fait blasphémer les sublimes révélations du *Rituel funéraire.*

Eh bien ! je crains que mon prédicateur n'agisse un peu de même, quand il se courrouce contre les châsses que ses pères ont brûlées. Si elles consolaient les cœurs faibles sans gêner les esprits robustes, elles n'étaient pas de trop dans l'Église

universelle, où tous sont appelés, où l'aliment spirituel est proportionné aux besoins de chacun. Ce temple le sait bien, lui qui a abrité la piété des siècles et vu tant d'hommes divers. Il est cruel d'imposer à ses échos une malédiction sur l'ancienne prière qu'ils ont répétée tant de fois. Que messieurs du Consistoire me pardonnent ! Comme je sortais de Saint-Pierre, la foule m'arrêta devant un des gros piliers gothiques ; il me sembla qu'il avait froid, qu'il était triste ; je me dis : « S'il se souvenait ? » Et, à tout hasard, je lui ai murmuré quelques mots de son vieux latin. Pour regretter la jeunesse, qui sait si les pierres elles-mêmes n'ont pas un cœur ?

(*Souvenirs et visions.*)

UN PAYSAGE D'IDÉES

COPPET

Le trait caractéristique de Coppet, c'est d'être un paysage d'idées, si je puis dire, au milieu des paysages de formes et de couleurs qui l'environnent. Coppet s'abstrait comme un pur cerveau dans cette nature voluptueuse. Il la complète d'ailleurs, il y met le sceau de l'intelligence et de la volonté humaines, et cette voix d'un passé mémorable sans laquelle les plus beaux lieux sont muets. De toutes les autres demeures, sur le pourtour du Léman, on regarde ; là, on pense. Ces demeures et leurs jardins se disputent chaque échappée de vue sur le lac enchanté. Elles s'en rapprochent, avides de baigner davantage dans ces eaux saturées de soleil, curieuses d'en embrasser un plus large pan, désireuses d'être frôlées par la caresse des hautes voiles conjuguées : ailes doubles qui semblent arrachées à de grands oiseaux de songe, quand elles rapportent au crépuscule de la lumière attardée sur leur blancheur. Seul, le château de Coppet ignore le lac qu'il regarde à peine et dont il cache la vue à son parc, rejeté vers le nord. La nature tentatrice est consignée à la porte de l'atelier intellectuel : cette conseillère de rêves distrairait de penser.

(*Devant le siècle.*)

UN DIPLOMATE DU SEIZIÈME SIÈCLE

LE CARDINAL D'OSSAT

Il naquit en 1535, au pied des Pyrénées, sur les confins du Bigorre. Était-il de souche gasconne ou béarnaise, sujet de France ou de ce petit roi de Béarn avec lequel il allait s'élever? On ne sait. Fils d'un maréchal ferrant selon les uns, d'un opérateur selon les autres, en tout cas d'un compagnon ambulant qui mourut sur les routes sans laisser de quoi se faire enterrer, l'humilité de sa condition rendit vaines toutes les tentatives des biographes pour éclaircir ses origines. Elle fit longtemps obstacle à l'entrée de l'abbé d'Ossat dans le sacré collège ; quand il reçut la pourpre, à la fin de sa vie, les contemporains s'en émerveillèrent : ils portèrent d'autant plus haut le mérite qui avait si fort grandi un homme parti de rien. Resté modeste, n'ayant jamais essayé de déguiser son mince état de naissance et de fortune, d'Ossat s'étonnait lui-même de son élévation ; il écrivait au roi : « Je ne pense point que Votre Majesté ait aucun sujet ni serviteur qui lui soit si obligé que moi, qui, d'un petit ver de terre que j'étois, ai été élevé à la dignité de cardinal par votre seule bonté. » Vingt ans après la mort du prélat, Malherbe admi-

rait encore qu'on eût admis « dans la plus auguste compagnie qui soit au monde... parmi des princes de Bourbon, d'Autriche, de Médicis... ce cardinal d'Ossat qui, tout excellent personnage qu'il était, avait une extraction si pauvre et si basse que jusqu'à cette heure elle est demeurée inconnue, quelque diligence qu'on ait apportée à la chercher ». — Nous manquerions singulièrement de justice envers l'Église, si nous ne lui reconnaissions au moins le mérite d'avoir ouvert la première ce grand chemin de fortune où notre société moderne appelle tous les talents. Pendant de longs siècles, alors que des barrières arrêtaient sur les autres routes l'essor des petits, elle fut la seule école d'égalité, l'unique espoir des ambitions légitimes mal servies par les hasards du berceau.

Aussi le jeune Arnaud voulut-il être d'Église. Touchés par ses heureuses dispositions, les chanoines de la collégiale de Castelnau lui avaient, dit-on, montré le latin ; il fit profession à Auch, en 1556. Comme il argumentait fort pertinemment dans la cathédrale, un gentilhomme gascon, M. de Marca, le prit en affection, et lui donna mission d'accompagner deux siens neveux à l'Université de Paris ; d'Ossat devait les entretenir de bonne nourriture et doctrine. Le pédagogue et ses disciples vinrent s'établir à la montagne Sainte-Geneviève : tel Ponocratès amenant son élève Gargantua au même lieu. Mais la ressemblance s'arrête là : nos Gascons ne firent pas chère lie comme le fils de Grandgousier ; les écus envoyés par M. de Marca tombaient aux mains des détrousseurs, on passa seize mois « sans recevoir un seul denier de Gascogne, en grande povreté et fas-

cherie ». L'honnête clerc subvint de son mieux aux nécessités de ses pupilles ; leur départ lui rendit la liberté. Il s'adonna dès lors tout entier à l'étude de la philosophie, prit parti pour Ramus contre Aristote et Charpentier. Échauffé par la grande querelle de ce temps, il commença de se faire connaître en écrivant un mémoire où il défendait Ramus et attaquait le terrible Charpentier ; bref, à la veille de la Saint-Barthélemy, le futur cardinal était engagé dans une très courageuse et très dangereuse voie, sur les traces du maître suspect qui allait périr si misérablement pour avoir préféré Platon à Aristote. Heureusement l'envie lui vint d'étudier sous Cujas, à Bourges : ce fut une diversion ; et il finit par entrer au service de Paul de Foix, qui embrigada d'Ossat dans la bande de savants qu'il emmenait à son ambassade d'Italie.

Une académie ambulante plutôt qu'une ambassade, comme le remarque M. Degert. De Thou, qui était du voyage, en a écrit la relation ; rien ne fait mieux comprendre l'ivresse d'études abstraites qui grisait certains esprits de ce temps, la fureur de docte controverse à peine exagérée dans l'énorme caricature de Rabelais. Au débotté, dans les auberges d'Italie, le seigneur de Foix s'enferme avec sa ménagerie d'hellénistes : Niphus, Uttenhovius, Choesne, d'Ossat ; on reprend la discussion entamée pendant la marche. Ils ne regardent rien du monde extérieur, rien de l'adorable musée qui vient de surgir tout le long du jardin enchanté, des Alpes aux deux mers. Ils lisent, ils argumentent, jusque dans le temps des repas, sur les dialogues de Platon, les sommaires du Digeste,

les problèmes de la physique. Paul de Foix visita ainsi tous les princes souverains auprès desquels il était accrédité. Rappelé en France par la mort de Charles IX, il ne fit à Rome qu'un court séjour ; il y revint en 1579, toujours accompagné de son fidèle d'Ossat. Promu aux fonctions de secrétaire de l'ambassade, le philosophe allait changer d'état, trouver sa vraie vocation. Comme il arrive souvent aux hôtes de passage qui ne savent plus s'arracher de Rome, la Ville éternelle devait fixer dans la vie et dans la mort cette destinée jusqu'alors vagabonde. D'Ossat y vécut vingt-cinq ans ; il y mourut, sans avoir revu une seule fois la patrie qu'il servait d'un zèle infatigable, les rois et les ministres dont il recevait les directions. On ne voit pas qu'il ait souffert de cet exil : rien ne trahit dans ses lettres la douce nostalgie de son devancier Du Bellay :

> Plus mon Loyre gaulois que le Tibre latin,
> Plus mon petit Liré que le mont Palatin...

Notre abbé n'était pas le pédant incorrigible qu'on pourrait croire, d'après les commencements que j'ai rapportés. Il avait jeté sa gourme scolastique à l'Université de Paris et dans la société de son premier protecteur, ce Paul de Foix que la mort allait bientôt lui enlever, en 1584. A Rome, toutes ses aptitudes se tournent vers la négociation, vers la pratique prudente et déliée des affaires ; elles absorberont désormais son intelligence et sa vie. Il les mania à divers titres, presque toujours en marge de la diplomatie officielle, telle que nous la concevons aujourd'hui.

Le goût de l'intrigue, qui est l'écueil de ces situa-

tions mal définies, n'eut aucune prise sur son âme sérieuse et désintéressée. Ce Gascon, s'il l'était vraiment, n'avait rien de l'humeur qu'on est convenu d'attribuer aux gens de son pays. Pour la gravité et la sûreté, il eût rendu des points aux négociateurs espagnols de Philippe II. Après la mort de Paul de Foix, il fut successivement secrétaire des cardinaux protecteurs de France, d'Este et Joyeuse ; gérant officieux ou déclaré des affaires royales, pendant les ruptures avec le Saint-Siège qui se répétèrent à la fin du règne de Henri III et au début du règne de Henri IV ; adjoint ensuite aux ambassadeurs en titre, Pisany, Du Perron, Sillery, chargé de préparer le succès de leurs missions. On ne le vit jamais chef nominal de l'ambassade, il en fut toujours l'âme, le collaborateur indispensable. De bonne heure, il correspondit avec le conseil royal ; la plupart de ses lettres sont adressées à Villeroy, qui l'avait distingué dans la suite de Paul de Foix. A cet absent, il fallait en France une ancre solide, sur laquelle il pût s'amarrer contre toutes les sautes de vent ; Villeroy ne lui manqua en aucune circonstance et le protégea contre la jalousie de Sully. Henri IV ne tarda pas à discerner le sens juste et l'inébranlable dévouement de ce Béarnais de Rome.

... Ses lettres nous font connaître un écrivain prime-sautier, étranger à toute recherche de bel esprit, uniquement soucieux de mettre dans le langage des affaires clarté, nuance et force. Les portraits qu'il trace ont du relief, des touches brusques et vigoureuses où Saint-Simon put retrouver un ancêtre ; par exemple quand il dépeint « le variable et précipiteux naturel du

duc de Savoie ». C'est déjà l'association d'idées qui fera dire à Victor Hugo, avec un *concetti* plus riqué :

La Savoie et son duc sont pleins de précipices.

Néanmoins, la *Correspondance* laisse quelques déceptions à notre dilettantisme. Cet homme austère a passé vingt-cinq ans dans l'Italie, dans la Rome de la Renaissance ; il a vu les spectacles pittoresques, les tragédies de cette époque animer un cadre d'art et de beauté ; il a vécu dans la compagnie de l'élégant et aimable Cynthio Aldobrandini, le cardinal neveu, le Mécène des artistes et des poètes, il a respiré dans ce feu de vie charmante, comme la salamandre, sans qu'une étincelle l'ait touché. Pas un mot, dans cette volumineuse correspondance, ne permet de croire que d'Ossat ait jamais levé les yeux sur un tableau, une statue, un palais ; il n'a pas daigné retenir une anecdote, un fait de la vie contemporaine, une vision du milieu où il négociait. Il n'eût pas écrit autrement de la tente de Gengis-Khan. Insensible aux sourdes forces de la nature qui émeuvent la plupart de ses contemporains dans cet ardent printemps du seizième siècle, d'Ossat est en avance, déjà l'un des instruments que façonnera Richelieu : machine de précision au service d'un grand intérêt d'État. Dans les yeux abstraits, dans le visage osseux et maigre que nous montrent ses images, toute la flamme de vie est retirée au cerveau, brûlant pour un seul objet ; et cet objet est assez beau : « faire son debvoir de bon François ».

(*Histoire et poésie.*)

FRANCE ET VATICAN

Ce que nous appelons maintenant « la carrière » n'existait pas à cette époque, au moins en France (1) : tout au plus y avait-il quelque chose d'approchant dans la république de Venise et dans le service du roi d'Espagne. Chez nous, un grand seigneur se rendait à une cour pour un objet défini, avec une mission individuelle et temporaire ; il attachait à sa suite des gentilshommes pour l'apparat, des serviteurs intimes, des clercs le plus souvent, pour la rédaction des écritures et les conversations d'affaires avec les secrétaires du souverain près de qui l'on négociait. Entre temps ou à côté de ces ambassades, des agents bénévoles s'entremettaient, soit qu'ils possédassent la confiance du roi, soit qu'ils eussent simplement une confiance intrépide dans leurs propres talents et l'amour d'un art où le succès n'allait pas sans profits. A Rome surtout, au centre où venaient aboutir et s'enchevêtrer toutes les négociations de la chrétienté, sur ce terrain ecclésiastique miné par les sapes et contre-sapes tortueuses, les agents officieux étaient légion ; chaque puissance en avait quelques-uns à sa solde, clients sûrs ou réputés tels,

(1) Au temps de la Ligue.

sujets authentiques de leur prince, ou familiers italiens du pape gagnés aux intérêts du prince étranger. Les affaires spirituelles et temporelles étaient indifféremment traitées par l'ambassadeur, quand il y en avait un, par le cardinal protecteur spécialement chargé des intérêts de la nation, par quelque prélat moins en vue qui avait ses petites entrées au Vatican et une correspondance active avec sa cour.

En un pareil milieu, « où il y a, disait d'Ossat, plus de finesse qu'en tout le reste du monde », rien ne peut remplacer l'expérience d'un résident inamovible, vieilli dans les stalles de Saint-Pierre ou du Latran, portant la robe de ceux qu'il doit persuader ; ombre discrète parmi ces ombres silencieuses, l'oreille toujours ouverte à leurs demi-confidences, la bouche toujours prête pour la parole qu'il faut dire, qu'une voix connue insinuera mieux, qui effarouchera moins si elle ne tombe pas du carrosse d'un représentant attitré. Pour la France en particulier, ce fut une tradition constante d'entretenir à Rome des prélats romains restés bons et actifs Français : ils éclairaient les malentendus, ils adoucissaient les frottements inévitables du spirituel et du temporel, ils faisaient entendre à qui de droit nos réclamations, devenues sur leurs lèvres expertes d'humbles suppliques, mais des suppliques derrière lesquelles on devinait la volonté résolue d'un grand plaideur. Notre pays ne s'est jamais bien trouvé d'interrompre cette tradition.

(*Histoire et poésie.*)

LE PRINCE DE TALLEYRAND (1)

M. de Talleyrand s'est laissé dire chez les morts que les affaires de France étaient dans l'embarras et que l'on pensait à lui. Après cinquante-trois ans de retraite, il revient, il s'offre. Mais fut-il jamais chez les morts ? La suprême habileté de cet homme, c'est de n'avoir jamais souffert que l'oubli l'approchât un instant, dans le pays des oublis rapides. Depuis un demi-siècle, la maigre main sort de terre, elle écarte patiemment le lierre et la ronce. Le prince n'a pas cessé un jour d'occuper les esprits, il rentre aujourd'hui, comme on revient d'une absence. Il a fait sa toilette, méthodiquement, ainsi qu'il faisait le matin où les alliés entrèrent dans Paris ; il a mis sa poudre, composé son attitude, préparé ses mots ; il s'est pourvu d'une solide doctrine pour défendre les principes du gouvernement existant. Demain, toute la ville se précipitera dans le salon qu'il rouvre, comme elle courait jadis rue Saint-Florentin. Après-demain, vous verrez qu'on le fera, qu'il se fera ministre. Il nous étonnera tous, il ne s'étonnera de rien ni de personne, il reconnaîtra gracieusement ses collègues.

(1) Extrait d'un article paru lors de la publication des *Mémoires* de Talleyrand par le duc de Broglie.

Je n'ai pas à raconter les aventures de ces fameux *Mémoires;* chacun en est instruit. On comprendra en les lisant pourquoi M. de Bacourt a reculé l'échéance trentenaire ; ce réquisitoire posthume ne pouvait guère paraître sous le règne d'un Napoléon. Les *Mémoires* y ont gagné de tomber entre les mains d'un dernier dépositaire, le mieux qualifié pour les faire valoir ; ils bénéficient de son autorité dans les questions historiques, et surtout de la garantie de sa parole. Ne croyez pas que ce soit un hasard : c'est encore une habileté de Talleyrand. L'homme d'État qui eut toutes les réussites, tous les bonheurs, n'est pas allé chercher un répondant parmi ses pareils ; inquiet sur un seul point, craignant l'accueil un peu froid des âmes hautes, il a su se procurer un parrain qui forçât leur respect.

Une obligeante communication m'a permis de lire les *Mémoires* à la veille de leur apparition : je dirai brièvement ce qu'on y trouvera et ce qu'on n'y trouvera pas. Ceci n'est qu'un premier levé de la carte, une reconnaissance à travers ces volumes décousus, énigmatiques et décevants. Ils font passer sous les yeux des pages d'un charme indicible, de graves dissertations historiques, des morceaux franchement ennuyeux. On attendait la suite d'une vie si agitée, la révélation des secrets d'État, une pluie de malices sur les contemporains. Rien de pareil ; à peine quelques éclaircies sur des instants de cette vie, puis des vues générales sur trois ou quatre épisodes diplomatiques, des documents, des *Mémoires*, au sens que ce mot comporte dans les chancelleries. Soudain, l'attention lassée se réveille ; c'est une réflexion d'un tour inimitable ; c'est, entre deux lignes, une flèche empoisonnée,

décochée négligemment ; c'est trente lignes qui gravent une scène inoubliable, prise au hasard dans une période où tout le reste nous est celé.

Un premier chapitre éblouissant : l'enfance, l'éducation, les débuts dans le monde de l'abbé de Périgord. J'allais ajouter : sa vocation ; comme il protesterait contre le mot ! Ce chapitre rappelle les pages semblables des *Mémoires d'outre-tombe*. C'est la même trempe sévère donnée à deux âmes différentes. Avec de tout autres qualités, le récit de Talleyrand ne le cède en rien à celui de Chateaubriand pour la beauté, pour l'émotion. Oui, pour l'émotion contenue, mais profonde, quand il raconte son enfance isolée. Il n'a pas encore mis le masque du lutteur. Dans la suite, il ne le déposera qu'un instant, en 1814, quand il retrouvera Mme de Brionne, sa première protectrice. « Oh ! il faut que la politique attende ! En arrivant à Presbourg, je courus me jeter à ses pieds... Les larmes m'étouffaient. L'impression que je ressentais était si vive que je dus la quitter pendant quelques instants ; je me sentais défaillir, j'allai prendre l'air sur les bords du Danube. » Vous ne voyez pas Talleyrand défaillant et sanglotant : mais de quel cœur voyez-vous les recoins et les dessous? Talleyrand eut un cœur, pour très peu de gens ; ses proches ont gardé le souvenir attendri de sa bonté. Revenons à l'enfant.

Sa nourrice le laissa tomber ; cette chute décida de sa vie. Boiteux, l'état militaire se fermait devant lui ; il ne restait que l'Église. Sa famille se désintéressa du petit infirme, qui ne promettait plus rien pour l'accroissement de la maison. Il grandit seul, sans une caresse. On le conduisit

chez Mme de Chalais, en Périgord ; ce séjour nous a valu des tableaux achevés de l'ancienne vie provinciale. De là, le coche le ramena au collège d'Harcourt, où il fit de médiocres études ; durant ce temps, « il n'eut pas, une semaine de sa vie, la douceur de se trouver sous le toit paternel ». Du collège, il passa chez son oncle, le coadjuteur de Reims, où l'on espérait qu'il prendrait goût à l'état ecclésiastique. Puis ce furent des années de révolte silencieuse, à l'ombre froide de Saint-Sulpice, et enfin la prêtrise, reçue par une âme en défense contre ses devoirs.

Toute cette première partie est écrite dans une langue merveilleuse, la langue des honnêtes gens d'autrefois, affinée par un causeur qui unit l'esprit de Voltaire à l'impertinence de l'homme de qualité. Rien qui sente la recherche, et ce que nous appelons la littérature, avec son insupportable odeur de métier ; des grâces qu'un seul terme définit, l'aisance. Les mots tombent de haut, avec négligence, ils sont légers, ils courent. Talleyrand nous dit, en parlant de la conversation de sa mère : « Elle ne voulait que plaire et perdre ce qu'elle disait. » C'est le secret de son style, de cette prodigalité indifférente qui ne s'embarrasse pas de choisir, sûre de ne donner jamais que de l'or au bon titre. Je ne sais rien de supérieur, pour la décence dans le genre osé, à l'indication de sa première aventure, au séminaire de Saint-Sulpice, avec la petite comédienne de la rue Férou. « Ses parents l'avaient fait entrer malgré elle à la comédie ; j'étais malgré moi au séminaire ; cet empire, exercé par l'intérêt sur elle et par l'ambition sur moi, établit entre nous une con-

fiance sans réserve. » — Mettez cette anecdote sous une plume d'aujourd'hui, elle choquera le moins délicat. Lui, il laisse tout entendre, il ne dit rien, nous n'avons rien vu ; le surplis n'est même pas chiffonné.

Pourtant ne vous trompez pas à ce laisser aller du jeune homme ; dès les premiers récits qu'il nous donne sur son berceau, il marque son trait distinctif, son souci permanent. Comme il faisait en causant son établissement dans le monde, il le fait en écrivant dans la postérité. Les siens vivaient en province plus qu'à Versailles. « Les descendants des anciens grands vassaux de la couronne ont eu moins d'occasions de se faire connaître que les descendants de quelques barons particuliers du duché de France, portés naturellement à des places plus élevées auprès du monarque. » Nous voici édifiés sur le rang de sa maison. Ainsi pour tout ce qui le touche, dans la suite ; à mesure qu'il avance dans les affaires et les honneurs, il se grandit nonchalamment, en abaissant les autres. S'il n'est pas toujours le premier, il est dans une place à part, au-dessus ; du moins il ne se montre à nous que lorsqu'il la tient. On a parlé de sa souplesse ; le mot ne lui convient pas, il monte sans plier. Il a une faculté de rebondissement qui le reporte naturellement en haut, tout en haut, après les renverses et les orages, comme l'huile revient sur l'eau. Il ne se voit et on ne le voit que sur les sommets ; s'il n'y fut pas toujours, il s'y replace par chaque ligne qu'il écrit. C'est à peine insinué, mais si patiemment, par un calcul de toutes les pages !

(*Regards historiques et littéraires.*)

CONSTANTIN NIGRA

Le hasard m'a fait vivre dans son intimité à une époque où tout autre que lui m'eût paru, dans la grâce et la vigueur de sa belle jeunesse persistante, un aîné à peine distant de ma propre jeunesse. Mais la guerre avait déjà dressé ce grand mur qui séparait deux mondes, deux siècles ; déjà, il y a trente ans, je voyais le jeune ambassadeur d'Italie à Pétersbourg comme le voient aujourd'hui nos enfants : témoin prestigieux de choses abolies, lourd du poids d'un nom que mon enfance avait entendu sonner, qu'elle associait aux grands événements d'un cycle révolu.

Il s'efforçait pourtant de faire oublier cet âge fictif que lui donnait l'histoire ; il jouissait délicieusement de son savoureux automne russe. La société de Pétersbourg, toujours prompte à l'adoption de la dernière mode française, faisait grand accueil à l'Italien qui avait conquis ce Paris d'où il arrivait avec une renommée de génie politique et de galanterie. Causeur intéressant, il n'éblouissait point par des fusées de verve ; mais l'attention était vite subjuguée par cette parole mesurée, pleine de faits, grave jusque dans l'enjouement, très persuasive avec son accent de chaleur contenue. Les femmes demeuraient suspendues à ses

lèvres. Leur plaire fut toujours une des principales affaires de cet homme passionné sous un masque froid. Il se livrait au vent de faveur qui le portait, il mettait sa coquetterie, encore vivace alors, à captiver tous les esprits et quelques cœurs.

Quand la saison d'été dispersait son auditoire des salons pétersbourgeois, il venait d'habitude se reposer quelques semaines en Ukraine, au foyer familial où nous nous faisions une joie de le retenir. C'est là qu'il me fut permis de le bien connaître. Chasseur intrépide, il aimait la sauvagerie giboyeuse de nos marais petits-russiens. Chaque matin la *liniéïka* — la longue charrette basse, faite d'une planche posée sur deux essieux étroits, à ras de terre — nous emportait à travers champs, aux criques du Psiol, aux ajoncs de Baraveinko. Que de journées j'ai passées à l'écouter, tandis qu'il commentait, en guettant le halbran et la double bécassine, quelques pages des *Mémoires* où il consignait ses souvenirs ! De quelle lumière il éclairait, entre autres épisodes tragiques, la crise de 1866, ces conseils où l'Empereur et ses ministres, désireux de porter sur le Rhin le poids militaire qui inclinerait à leur gré l'un ou l'autre plateau de la balance, durent s'avouer l'impossibilité de faire une démonstration efficace avec une armée démembrée, appauvrie par les prélèvements de la guerre du Mexique !

Il s'en affligeait ; il prévoyait, il appelait de ses vœux les « temps meilleurs » qui ont vivement réjoui ses dernières années.

Un aimant le ramenait de loin en loin dans ce Paris où il se sentait aussitôt envahi par la mélancolie. Il y errait parmi les ruines de son monde

évanoui, autour du fantôme des Tuileries détruites ; il se voyait déplorablement étranger dans son ancien chez lui. Il y revint encore, pour quelques jours, il y a trois ans ; navré de n'y plus retrouver son ami, son collaborateur Gaston Paris. Passionné pour la poésie, Nigra ne l'était pas moins pour les études de linguistique : il les poursuivait, non point en amateur, mais avec une érudition informée et solide. Il vint une dernière fois au dîner Bixio ; son regard — ce regard souvent absent, tourné vers le passé, et parfois si direct, si pénétrant — semblait chercher un mort derrière chaque convive : on devinait l'entretien intérieur de notre ami avec une tablée d'ombres.

A l'automne de l'avant-dernière année, j'allai le voir à Venise. Aussitôt son ambassade de Vienne résignée, il se retira dans la ville où les hommes et les choses meurent doucement. Il y avait acquis et aménagé avec goût un vieux *palazzino*, à l'angle du Grand Canal et de San Simeone Grande. Je le trouvai dans cette modeste retraite, déjà très cassé, achevant de rédiger ses *Mémoires* devant le portrait dont il était justement fier. C'est une des meilleures toiles peintes par Ricard : symphonie noire comme le nom du modèle ; le feu vif des yeux met seul une lumière sur le visage fortement ombré, dans les ténèbres de la chevelure et du vêtement. Image d'un Vénitien d'autrefois, qu'on eût dite décrochée de quelque salle voisine, au Palais ducal ou à l'Académie des beaux-arts. Tandis que les gondoles glissaient silencieusement sous la petite terrasse de Nigra, je pensais à cette autre gondole, sur l'étang de Fontainebleau, où une voix suppliante murmurait les chansons des

lagunes à l'oreille d'une belle souveraine, quand le fascinateur implorait et se faisait promettre la liberté de Venise captive. Et c'était loin, si loin, ce souvenir qui mourait, avec tout le reste, dans la paix tombale de Venise enfin libérée, mais toujours triste...

(*Les Routes.*)

LE GÉNÉRAL IGNATIEV

Quand j'arrivai à Constantinople, au printemps de 1871, il était le maître de l'heure ; maître en réalité dans beaucoup d'occasions, et toujours en apparence, pour l'opinion crédule qui lui attribuait tous les succès qu'il revendiquait. Le représentant de la Russie faisait figure d'un Stratford de Redcliffe, cet Anglais légendaire que les Turcs appelèrent longtemps *Buyuk eltchi*, le grand ambassadeur. L'adversaire naturel du Russe, sir Henry Eliot, était un homme de tempérament calme, peu curieux des coups de théâtre. De même le vieux Prokesch-Osten, le dernier internonce d'Autriche, désorienté depuis que Metternich ne le poussait plus. Le jeune ministre de la nouvelle Allemagne, M. de Radowitz, se renfermait dans une réserve systématique ; studieux, volontairement effacés, nos collègues prussiens dressaient patiemment la carte du champ d'exploitation où leurs nationaux devaient moissonner plus tard, mais dont Bismarck disait alors qu'il ne valait pas les os d'un grenadier poméranien. Les envoyés de la France vaincue, écrasée, ne pouvaient que renouer avec prudence et bonne grâce les glorieuses traditions qu'une force nationale ne soutenait plus.

Seul, Ignatiev paradait, piaffait, prodigieux

d'activité, de loquacité, toujours en mouvement et en montre. Il semblait que ce diable d'homme possédât le don d'ubiquité. On venait de le quitter dans son cabinet de Buyukdéré, on le retrouvait à Stamboul, harcelant les ministres. Le grand vizir était-il brusquement disgracié, remplacé par un autre? Ignatiev se présentait à la Porte à point nommé, il en sortait le premier avec la nouvelle : comment douter que le changement fût dû à ses menées? Y avait-il dans l'air une crise, une intrigue de palais? Dès le matin, on ne voyait que le pavillon russe, passant et repassant sur le Bosphore : à l'avant du stationnaire, à l'arrière de la mouche à vapeur ou du caïque, la haute silhouette du général s'offrait complaisamment aux regards, escortée par son cawas monténégrin, un colosse orné de moustaches si formidables qu'il pouvait les nouer derrière sa nuque.

L'ambassadeur lui-même, exemplaire caractéristique du type kalmouk, imposait et plaisait au populaire par la laideur puissante de son amusant facies mongolique : physionomie mobile, où chaque trait parlait sans répit, les yeux agiles autant que la bouche, distendue par un rictus jovial qui l'élargissait jusqu'aux saillies des pommettes. Je ne puis oublier la joie de Mariette un jour qu'Ignatiev venait de visiter le musée de Boulaq; l'égyptologue avait à cœur de prouver que les envahisseurs hycsos étaient de race touranienne, opinion combattue par ses confrères : « Regardez mes rois hycsos, me disait-il en montrant ses sphinx camus, ne sont-ils pas les portraits fidèles du Mongol qui sort d'ici, du général Ignatiev? »

Ce croquemitaine était d'ailleurs affable, com-

municatif, exempt de morgue, tout à tous, et secondé par une femme charmante. Sa fougue d'action et de parole déconcertait l'immobilité taciturne des Turcs, usait leur force d'inertie, finissait par les hypnotiser. Tour à tour menaçant ou protecteur, suivant les traditions de la politique russe, il réglait durement ses comptes avec eux lorsque d'autres convoitises européennes faisaient trêve, il s'instituait leur défenseur quand l'orage venait d'Occident ; mais à la façon d'un médecin qui casserait tout dans la chambre du malade qu'il soigne.

(*Les Routes.*)

LE BARON D'ÆRENTHAL (1)

Son nom est peu familier au public français. Aucun accident bruyant ne l'a tiré de la pénombre diplomatique. Les notes biographiques insérées dans nos journaux se bornent à énumérer les grands emplois qu'il a remplis en avançant dans sa carrière. Les hasards de cette carrière m'ont rapproché de lui à l'époque où il y faisait ses premières armes. Avec tous ses collègues d'alors, j'ai pris de l'homme une opinion qui éclairera peut-être, si je ne m'abuse, le sommet où il vient de monter.

C'était à Pétersbourg, il y a plus d'un quart de siècle. Les diplomates de son âge brillaient dans les salons, ceux d'Autriche-Hongrie y luttaient pour la primauté d'élégance dont c'est toujours une question de savoir s'il la faut accorder à Londres ou à Vienne. Honni soit qui mal les juge ! Le contact mondain est l'un des premiers devoirs du débutant. Les rédacteurs de rapports parlementaires lui en font sottement un grief : ces censeurs montrent ainsi leur lourde ignorance des moyens qui insinuent une influence nationale et forment une expérience individuelle dans les cours aristo-

(1) Ce portrait, daté du 7 novembre 1906, a paru au lendemain de l'avènement du baron d'Ærenthal à la direction de la diplomatie autrichienne.

cratiques du Nord. Mais ce contact nécessaire a ses entraînements, il laisse peu de loisirs et d'attention pour le travail de bureau. Ceux qui cumulent les deux devoirs sont l'exception. M. d'Ærenthal la personnifiait.

Le jeune secrétaire autrichien était la vraie force de son ambassade. Il possédait à fond la langue russe, singularité rare en ce temps-là ; muni de cet instrument, il avait institué une enquête minutieuse sur toutes les manifestations de la vie politique et sociale en Russie. Son labeur acharné lui faisait, autant que la sûreté reconnue de son jugement, une situation à part dans l'estime de tous. Avait-on besoin d'un document introuvable, d'une information certaine sur les personnes ou les choses du pays, on allait consulter d'Ærenthal ; il communiquait son savoir avec une libéralité cordiale. Que de fois nous sortîmes de chez lui éclairés par ses vues judicieuses, frappés par la maturité précoce de son esprit !

Quand le vieux général de Langenau, glorieux invalide à la jambe de bois, dut résigner son ambassade, un coup de fortune la fit échoir au comte Kalnocky, simple chargé d'affaires à Copenhague. Kalnocky était un aimable homme, le plus élégant cavalier de l'armée hongroise, disait-on. Novice sur le terrain russe et moins laborieux que son secrétaire, il prit le sage parti de s'en remettre complètement au zèle et à l'expérience de celui-ci. On le vit bien, lorsqu'il emmena son indispensable conseiller à Vienne, où il allait recueillir la succession de Haymerlé. Là encore, le chef s'appuya utilement sur le subordonné, qui lui donnait des garanties de tout repos.

Promu à son tour ambassadeur, le baron d'Ærenthal revint parfaire à Pétersbourg sa longue initiation aux choses russes. — Il est certainement aujourd'hui l'homme d'Europe qui sait le mieux la Russie, le fort et le faible du grand sphinx : science précieuse pour un directeur de la politique autrichienne. Non moins précieuses lui seront, dans les conjonctures délicates où il assume cette direction, les qualités que nous constations déjà chez le jeune homme : application au travail, sagacité de la raison, fermeté du caractère. Les succès de l'âge mûr ne sont que la réalisation d'une grande pensée de la jeunesse, disait le moraliste : encore faut-il que la jeunesse ait eu de grandes pensées. Je serais bien surpris si le nouveau ministre se contentait d'être, suivant la formule fameuse, « un brillant second » ; s'il ne marquait pas sa place aux tout premiers plans de la politique européenne.

(*Les Routes.*)

III

LE PHILOSOPHE ET L'HISTORIEN

LE TESTAMENT DE SILVANUS (1)

Un jour peut-être, vous lirez cet écrit. Si vous le lisez, ne pensez pas que ma vertu ait faibli, au moment d'entrer dans l'éternel silence ; ne croyez pas que la mort, avant de fermer mes lèvres, leur ait arraché malgré moi un souvenir qui voulait vivre, vivre à tout prix. Si vous le lisez, il vous faudra sans doute faire effort pour comprendre et vous rappeler. Mon nom repassera d'abord comme un bruit inconnu dans cet heureux tumulte où s'étourdit votre vie ; comme un chant d'un soir ancien, qu'on écouta distraitement une fois ; on l'entend après des années et l'on demande : de qui ce chant dont je ne me souviens pas?

Un matin où vous serez lasse après les danses, — on ne vous voit pensive qu'à ces rares instants, — remontez dans le passé, tout le long des visions enchantées qui ont empli votre jeunesse, et rap-

(1) Dans les pages qui suivent, l'auteur a voulu « scruter l'opération mystérieuse qui changea les âmes » lors de l'avènement du christianisme. Il s'est essayé à imaginer « l'illumination d'un de ces fiers Romains, d'un de ces Grecs ingénieux, sacrifiant tout le patrimoine intellectuel et moral des ancêtres, pour aller en chercher un nouveau dans l'assemblée ignominieuse des esclaves », à concevoir « quels troubles du cœur et de l'intelligence pouvaient jeter un de ces hommes dans la folie de la croix ».

pelez-vous. Rappelez-vous une nuit de juin, déjà lointaine, qui vous trouva aux bord du Caystre, sur la plage où le fleuve se jette dans la mer. Cléon, le riche marchand de Smyrne, y donnait à ses amis une fête magnifique.

Soudain les torches s'éteignirent. La grande Diane — je l'appelais encore ainsi — avait paru dans le ciel, au-dessus du mont Prion, radieuse, souveraine ; elle éclaira par degrés la brume chaude de nos nuits d'Asie, flottante au flanc des collines ; ses fuseaux d'argent tombèrent sur le fleuve et sur la mer. Le bruit mourut, comme si notre gaieté s'avouait vaincue par la sérénité des choses, plus puissante que la joie des hommes. Le silence de l'espace était doux, plein de vie : ce silence créateur de la nuit d'été, qui laisse entendre le sourd travail des forces, l'éclosion des germes. De la terre et des eaux marines montait une ardeur d'amour, dans l'air alangui par les senteurs des lauriers-roses du Caystre, des herbes amères de la montagne. Tout reposait, tout semblait arrêté, pâmé dans le bonheur d'être. On aurait cru même le pas du Temps, suspendu, si de lents mouvements dans le grand calme n'eussent rappelé l'impitoyable ; car tout mouvement le mesure et le rappelle. On songeait à lui quand passait le vol d'un oiseau nocturne, ou, sur l'horizon, une voile de pêcheur ; et c'était mieux ainsi : les extases surhumaines nous seraient moins chères si nous ne les sentions pas nous fuir.

Oh ! cette nuit ! La nature a beau être prodigue, elle ne peut en avoir fait beaucoup de pareilles. Vous vous en souvenez, n'est-ce pas : il est impossible que vous l'ayez oubliée ! Vous vous souvenez,

quand une étoile monta entre les colonnes du grand temple et brilla tout à coup sur le faîte, comme un flambeau fixé sur l'attique du monument? Et quand cette barque approcha, les rames levées d'où ruisselaient des gouttes de lumière? Et le souffle de vent qui vint du sud, un seul, une minute, si subit, si surnaturel, que nous frissonnâmes tous à son passage ; et là-bas, au bout de la mer, par delà les derniers rayons brisés sur les derniers flots, ces éclairs d'orage qui s'allumèrent, et les rêves rapides qui palpitaient avec eux, des rêves qu'on n'a vus que là... Mais que je suis naïf ! Un mot vous fera mieux souvenir, vous, femme : c'était la nuit où vous portiez cette tunique blanche, en tissu de Sérique, sur laquelle vos cheveux blonds pendaient, liés par un seul fil de perles. Vous étiez appuyée au tronc d'un cyprès : l'on eût dit une des statues de la déesse adossées aux piliers du grand portique. Vous vous plaisiez à rester dans l'ombre du cyprès, devinant qu'alors la clarté nous semblait venir de vous, plus que de la Diane là-haut. Et vous avez souri de contentement, quand un rhéteur de Chersonèse vous compara, dans son langage subtil, au miracle d'un champ de neige où onduleraient des blés d'or.

Vous écoutiez les hommages et les soupirs, vous aviez pour tous le même regard, ce regard rieur de vos yeux d'enfant, qui disait : « Je ne vous crois pas, mais je crois à la vie, à ma jeunesse, à ma beauté ! » Moi, pauvre étudiant d'Égypte, je me sentais tout petit et très heureux. Assis dans les roseaux, le visage dans mes mains, je vous regardais, et je pensais au livre où il est dit : « Un souffle divin crée sans cesse le monde. » Je compre-

nais le philosophe, à ce moment, et je me répétais qu'un souffle divin créait le monde, là, autour de moi, pour moi, sans cesse. Enfin, j'étais très heureux, et je ne vous aurais point parlé pour tous les trésors de Cléon.

Les pêcheurs avaient amarré leur barque dans le fleuve ; le Sicilien y entra, la détacha, et se laissa dériver au courant. Je le vois encore, debout, une ombre noire qui glissait sur ce rayon mouvant ; il élevait sa lyre dorée, elle brillait comme s'il l'eût retirée du flot lumineux. Il préluda et entonna l'hymne de Sapho, rythmé par le retour cadencé des vagues, mieux que par les cordes de la lyre. La barque gagna la mer, s'éloigna, la voix du chanteur nous arrivait faible, voilée, comme du fond des eaux. Pour entendre encore, vous vous étiez presque couchée au pied du cyprès, la tête sur votre bras arrondi ; un instant, vous avez paru sérieuse, visitée par quelque pensée ou quelque amour. Alors un tel flot de vie souleva mon être qu'il me vint une terreur bizarre : si tous les morts de la plaine d'Éphèse allaient surgir, ranimés par cette vie que je sentais déborder, prête à susciter des mondes? Ce flot passa ; un abattement indicible lui succéda. Je ne voulais plus vous regarder ; puis, je vous regardai, et j'entendis dans tout le ciel ce mot : mourir. Bonheur, souffrance, angoisse à coup sûr, toute mon âme défaillait sous une étreinte trop forte. Les heures s'écoulèrent ; je me sentis renaître, quand le ciel blanchit à l'Orient entre les arêtes du mont Prion, quand les bruits du réel revinrent avec l'aube, les esclaves attelant les chars.

A ce moment passa un voyageur matinal, qui

allait d'Éphèse au port. C'était un vieillard chétif et sordide, un de ces Juifs qui courent nos villes d'Asie, prêchant les choses que vous savez. L'homme traversa notre groupe, foulant de ses sandales poudreuses les pourpres déroulées et les fleurs mortes de la fête. Son regard erra sur nos visages fatigués et s'arrêta sur moi ; il me toucha l'épaule, il dit : « Que fais-tu là ? Lève-toi ! » Asservi par sa parole, je me levai, je le suivis. Deux fois, en m'éloignant le long de la grève, je me retournai : je voyais encore votre tunique blanche, toute pâle dans l'aube, sortir des roseaux et des lauriers ; j'entendais votre rire et les gais éclats des voix : « Pourquoi Silvanus suit-il le Juif ? »

« Pourquoi Silvanus suit-il le Juif ? » Je vais vous le dire, en reprenant d'un peu haut.

Je suis né en Égypte, je crois vous l'avoir dit jadis, d'un père Gaulois et d'une mère Phénicienne. J'ai grandi dans le tourbillon d'idées qui emplit Alexandrie. De bonne heure j'ai soulevé les voiles suspendus aux portes des rhéteurs ; je me suis assis dans toutes les écoles d'Afrique et, plus tard, sous les chaires romaines. J'ai entendu nos maîtres fameux, ceux qui se contentent de belles paroles, et ceux qui cherchent encore des pensées. Tous leurs systèmes ont défilé devant moi, comme un vain bruit de sistres dans une bacchanale. On m'a enseigné Platon et Pythagore, Épicure et Zénon, les subtilités de la Gnose et les mystères de la vieille Isis ; j'ai recueilli les leçons d'Épictète et le testament de Philon, j'ai pu comparer la sagesse grecque et la sagesse juive. J'ai vendu quinze ans de ma vie aux sophistes de toute doctrine, aux marchands de tout men-

songe. Quand l'enseignement de l'un s'écroulait dans mon esprit, j'allais à un autre, avec l'invincible espoir de rencontrer la vérité ; la nouvelle parole me charmait un instant ; un système harmonieux se dressait devant moi, édifice complet qui emprisonnait l'univers, la raison divine et la raison humaine. Bientôt, le monde extérieur ou ma conscience se permettaient un phénomène non prévu par le système : le bel édifice s'effondrait du coup. A travers ses pauvres ruines, je voyais encore une fois l'espace infini, peuplé de choses obscures, se dérouler éternellement. Je me consolais alors en me disant que je n'étais pas mûr, que la vérité m'attendait sans doute à ce sommet de la vie où l'intelligence, maîtresse d'elle-même, entre en pleine possession de la lumière. Heureuses les années où l'homme peut se dire encore qu'il n'est pas adulte pour la vérité, qu'elle sera la surprise réservée à un esprit dans toute sa force.

J'atteignis ce sommet d'où l'on n'a plus qu'à descendre, la maturité de l'âge ou de la raison ; la vérité ne vint pas, mon espoir en elle prit fin. Une dernière fois, j'avais ramassé dans ma mémoire les leçons des philosophes, les explications des savants, tout l'héritage de ceux qui ont pensé avant nous ; avec tout ce que pouvaient me donner les hommes, j'avais essayé de concevoir ce qu'ils sont, ce qu'est le monde qui les contient. Sottise et néant ! Mon grossier instrument s'était brisé sur les hommes et sur le monde, sur la machine incommensurable et fatale qui nous broie avec ses lois inconnues ; ma misérable vue n'avait pas même pu descendre au fond de mon âme, pour y démêler cette complexité de sentiments et d'idées où je me débattais.

Vous diriez peut-être qu'il me restait les dieux, et vous souririez en le disant. S'il est encore, parmi les marins du port ou les artisans des faubourgs, des âmes heureuses qui sommeillent en rêvant de Jupiter et de Diane, vous les enviez la première ; mais il n'est pas en notre pouvoir de partager leur quiétude. L'esprit une fois éveillé par le doute ne se reprend plus à ce beau rêve des dieux. Nos pères n'eurent point tort de les adorer ; ils ont vécu, ces dieux, puisqu'il nous reste d'eux des marbres immortels ; ils ne vivent plus, puisqu'ils ne peuvent plus nous consoler et nous faire croire.

... Dans mon long voyage à travers les erreurs humaines, j'ai cru un instant à la métempsycose ; je pensais alors, en cherchant le châtiment réservé aux grands criminels, que ce devait être de revivre une époque de transition. Est-il un pire supplice que celui de flotter dans le vide du temps, avec une moitié de son âme retenue au passé, une moitié entraînée vers l'avenir? C'est l'angoisse des nuits en mauvaise mer, quand le feu du port d'embarquement a disparu, quand on ne distingue pas encore le feu du port d'arrivée. Il eût été si doux de demeurer au foyer des ancêtres, sans inquiétude et sans trouble, aimant ce qu'ils aimaient, croyant ce qu'ils croyaient, content des vieux horizons et des anciens bonheurs ! Il serait si bon d'aborder au rivage pressenti, de s'enflammer pour la foi nouvelle, de s'endormir dans la certitude de nos fils, quand celle de nos pères nous a manqué ! Mais rien : une saison ingrate, entre la fleur des croyances qui a péri et le fruit de la science qui n'est par formé. Ce fut notre lot, à nous tous, voilà ce dont

notre siècle a souffert ; mon maître Philon nous comparait fort bien à cette génération d'Hébreux qui mourut au désert, avec le regret des beaux champs d'Égypte et l'espoir toujours déçu de la Terre promise.

Telle était la condition de mon âme quand j'arrivai au milieu de la vie, tourmenté par cette force qui pousse chacun de nous à faire œuvre d'humanité, qui s'irrite lorsque l'œuvre à faire n'apparaît pas. Par bonheur, mon vrai maître m'attendait à cette heure critique.

Le grand cirque d'Éphèse s'ouvrait, ce jour-là, à tout le peuple d'Asie. De la base au sommet du vaste amphithéâtre, égayé par la vie heureuse et bruyante des multitudes en fête, montait un flot tumultueux d'hommes, une tempête de cris et d'appels, dominée par les rauques bâillements des bêtes. Du ciel ardent, à travers le vélum de pourpre, la lumière rousse tombait sur l'arène, ensanglantant de ses jeux les degrés de marbre, les visages attentifs des spectateurs, les parures des femmes, les robes des fauves, panthères et lions, qui attendaient le belluaire en tournant d'un pas ennuyé sur les dalles. J'errais dans cette foule, guettant là comme partout le coup de plaisir et de souffrance qui secouait tout mon être à votre entrée dans un lieu. Les servantes de la déesse apparurent sur les gradins réservés ; vous étiez assise au premier rang, vos doigts jouaient avec vos colliers d'or. Comme toujours, dès que mes regards vous eurent rencontrée, le peuple, les fauves, les choses environnantes s'évanouirent pour eux ; je n'aperçus plus que vous, je me détournai de l'arène, je suivis dans vos yeux, sur votre front,

les scènes poignantes du spectacle. Ainsi je vis se peindre sur vos traits, comme dans le bronze d'un miroir, l'émotion du signal, l'élan furieux des bêtes mordant les grilles du podium, se rejetant dans le cirque et s'y entre-déchirant ; puis la lutte des gladiateurs barbares, l'enlacement des corps nus et des glaives, la chute des blessés, le salut des vainqueurs ; enfin, aux clameurs de la foule demandant les condamnés, l'entrée des malheureux qui se débattirent et succombèrent sous les griffes des lions. A l'animation croissante de vos regards, aux battements précipités de votre sein, je vis se prolonger l'horreur de la boucherie, grossir le charnier humain dans l'arène, croître l'ivresse du peuple, grisé par la vapeur de sang qui montait dans l'air chaud. En vous se résumait l'angoisse, la volupté féroce, le frémissement et le triomphe de ces dix mille spectateurs, absents pour moi.

Un torrent de pensée m'emporta, comme il arrive dans les subites tensions de l'âme. Je rêvais. Quand je revins au sentiment du réel, vous n'étiez plus là. Le peuple achevait de s'écouler par les vomitoires. Dans l'arène, un vieillard recueillait pieusement les lambeaux d'un corps de femme, restes de la dernière victime des lions : une pauvre créature qui avait expiré sans un cri, sans agrément pour les spectateurs, tant sa mort avait été prompte, muette, presque inaperçue du public déjà lassé. Je rejoignis le vieillard dans l'avenue de sortie ; intéressé par son action, je le suivis jusqu'à l'extrémité du faubourg, où il porta son fardeau. Il entra dans une sorte de taverne ; des hommes et des femmes l'attendaient dans ce bouge, gens de basse condition, la plupart Syriens comme

lui. La nuit étant venue, ils allumèrent des lampes et récitèrent des prières sur les membres informes de la suppliciée. Leur psalmodie était joyeuse ; à l'accent des voix, à l'expression des figures, je pouvais me croire dans la maison d'une fiancée, au milieu de ses compagnes qui la saluaient du chant d'hyménée.

Je cherchais à comprendre ce rite oriental. Ceux qui le célébraient m'aperçurent dans l'ombre de la porte et donnèrent quelques signes de crainte. Le vieillard vint à moi ; il me dit : « Tu es chez les disciples du Christ : nous rendons les derniers devoirs à notre bienheureuse sœur, mise à mort pour avoir contrevenu aux édits de César en refusant d'adorer les idoles. » Comme j'insistais pour être mieux instruit de leur doctrine, il m'engagea à le venir voir dans sa boutique de tisserand, hors la porte de Milet.

J'y allai le jour suivant. La curiosité d'abord, un intérêt croissant ensuite, m'y ramenèrent à maintes reprises. Le tisserand me lisait les actes et les paroles du Christ ; il commentait cette histoire avec des mots très simples, qui jaillissaient d'un cœur pénétré. Au début, je ne vis dans ces entretiens que l'occasion d'étudier une légende de plus. Le vieil apôtre devinait ma pensée ; presque illettré, il n'en suivait pas les circuits, à travers la multitude de notions contradictoires où elle se perdait ; mais je sentais chez lui une sorte de compassion supérieure, comme celle d'un père qui entendrait déraisonner son petit enfant dans une langue étrangère, et qui, sans saisir le sens des mots, saurait pourtant que l'enfant déraisonne. Je commençais de m'irriter contre cet ignorant, qui

jugeait tranquillement mon vaste savoir du haut d'une seule vérité. Je m'efforçais de l'embarrasser en lui proposant des objections subtiles, celles dont j'avais appris le maniement dans les disputes de l'école ; elles traversaient cette âme limpide sans la troubler. Il se bornait à répondre : « Je ne comprends pas ces jeux de l'esprit ; mais quels rapports ont-ils avec le Dieu qui nous enveloppe? Peux-tu expliquer comme notre Maître, en quelques mots certains, la vie, la mort, l'univers? As-tu le cœur content, la conscience pure, et une douce joie à la pensée de mourir? Sinon, toute ta science n'est que vanité. »

Quelques années plus tôt, j'aurais haussé les épaules, si mes thèses philosophiques se fussent heurtées à tant de simplicité. Mais ayant reconnu la contingence de tous les raisonnements, le néant de tous les systèmes, j'étais prêt à accorder une valeur sérieuse aux idées les plus choquantes pour ma raison, dès l'instant où je les voyais fournir un fondement solide à la vie. D'ailleurs la doctrine du Galiléen déroutait toutes mes habitudes de dialectique. Jusqu'alors, j'avais eu affaire à des argumentations pareilles aux miennes, qui forçaient mon esprit de plier pour un temps, en attendant l'heure où il rebondissait et découvrait le faible de son vainqueur. Je sentais cette fois que l'esprit s'escrimait dans le vide, bien au-dessous de ces affirmations hors de portée ; elles planaient sur les obscurs tumultes du cerveau, et descendaient chercher leur vérification au plus profond de la conscience. A toutes les grandes questions qui tiennent l'âme en suspens, le tisserand répondait avec une petite phrase, claire et indestructible

comme le diamant. Ainsi, quand je mettais le débat sur la morale, il l'arrêtait avec leur unique règle de conduite : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. » Et j'étais contraint de m'avouer que l'imagination la plus ingénieuse n'inventerait pas un seul cas où cette règle fût surprise en défaut.

Ainsi les leçons de l'artisan suscitaient en moi un homme nouveau. J'aimais chaque jour davantage l'initiateur : c'était faire la moitié du chemin pour le comprendre, pour aimer celui qu'il appelait son Maître. Quand je mesurais la révolution accomplie dans mon intelligence, il me semblait que j'avais vécu un siècle depuis la rencontre du cirque. Tout ce qui m'avait d'abord paru ténèbres était devenu clarté d'aurore ; tout ce qui me paraissait jadis clarté reculait dans une nuit lointaine. Mes anciennes idées, mises en déroute, ne se défendaient plus que sur quelques points isolés, mollement et à l'aventure, tournées qu'elles étaient par l'envahisseur. L'esprit se libérait : le cœur avait plus de lâcheté à rompre sa chaîne.

Je continuais de vous voir. Je retrouvais chez vous cette pensée usée que je dépouillais chez le tisserand. J'y retrouvais surtout les alternatives de joie aiguë et de morne accablement ; après que je les avais subies, la paix qui émanait de mon ami me semblait tantôt insipide, tantôt bienfaisante.

Ces irrésolutions et ces déchirements durèrent quelques semaines, jusqu'à la nuit de fête, sur la plage du Caystre, où mon souvenir s'est attardé d'abord. Je vous ai dit ce que je ressentis pendant cette nuit ; le vieux tisserand et les Galiléens furent oubliés à tout jamais, je le croyais du moins ; le

jour ne devait plus se lever sur une pensée qui ne fût pas pour vous. Pourquoi je tombai, quand il se leva, de l'ivresse dans le désespoir, pourquoi je bénis l'apparition de mon sauveur et comment une puissance inexplicable m'attacha à ses pas, ne me le demandez point ; ce sont là des renverses de l'âme dont le secret nous échappe, ce n'est pas nous qui décidons notre destinée à de pareilles minutes. Je sais seulement que j'obéis comme un automate quand, à notre arrivée sur le port, mon guide me dit : « Viens ; je t'apporte la paix, je t'emmène dans la paix... »

(*Heures d'histoire.*)

L'INSTRUCTION

ET LA MESURE DE SON BIENFAIT

Il faut donner l'instruction comme il faut donner du pain, sans plus d'illusion sur l'effet vertueux de ce don. Le pain restaure nos forces pour le bien ou pour le mal, indifféremment. Ainsi de l'aliment intellectuel. Suivant la nature de celui qui le reçoit, l'usage qu'il en fera, le milieu que vous lui préparez, cet aliment décuplera ses forces pour le bien ou pour le mal. En d'autres termes, vous avez surchargé les deux plateaux de la balance, celui du bien et celui du mal ; vous n'avez rien changé à leur équilibre, qui reste constant. Pour ce qui est du bonheur, si ce mot a un sens, l'instruction ne saurait le procurer, puisqu'elle sert notre instinct d'inquiétude contre notre instinct de repos ; elle ne peut être une condition de bonheur, puisqu'elle accroît la concurrence vitale, l'effort pénible des mieux doués, l'élimination des plus faibles ; mais comme elle hausse par là les moyennes de l'effort, elle est une condition de grandeur. En la répandant, on reste dans le plan naturel, dans le plan providentiel, qui est d'élever les individus et les sociétés par plus de labeur, pour ne pas dire plus de souffrance. Si vous disiez la vérité aux hommes, vous

leur parleriez ainsi : « Je t'envoie à l'école comme au régiment, pour y apprendre l'exercice en vue d'une bataille d'autant plus acharnée que tu le sauras mieux et que vous serez plus nombreux à le savoir, d'une bataille qui a pour fin dernière de grandir la collectivité au prix de ton repos, de ton bien-être, et parfois de ta vie, à toi individu. » Vous abusez les hommes en leur présentant l'instruction comme une panacée à leurs maux. Mais je reconnais qu'en les abusant pour les élever, vous rentrez encore dans le plan naturel, dans la sublime duperie instigatrice de la vie terrestre. Voilà pourquoi j'applaudis à tout ce que vous me montrez ici, par des raisons qui ne sont point habituellement les vôtres, et avec cette réserve que vous aurez fait un travail de dément, si ayant labouré le champ vous n'y semez pas de bonnes graines, si vous en semez de vénéneuses.

Un jour de cet été, j'entrai dans le pavillon de la Ville de Paris, du côté où se trouvent les installations scolaires. On a exposé là le matériel d'une classe pour les tout petits enfants, ceux des écoles primaires élémentaires. Au-dessus des pupitres, sur une belle pancarte accrochée au mur, l'évangile de notre pays, la Déclaration des droits de l'homme, était tracé en grosses lettres. Ainsi l'a voulu Talleyrand ; dans le rapport à la Constituante sur l'organisation de l'enseignement, il met au premier rang de son projet l'étude de la Déclaration et, comme le remarque M. Ferneuil, « il semble faire de l'enfant un animal politique, venu au monde tout exprès pour connaître et servir la Constitution ». Voilà donc le seul viatique donné à ces petits pour le difficile voyage qui les attend dans la vie ;

voilà ce qui forme l'âme de notre peuple. Je m'assis sur un de leurs bancs, et je m'y oubliai de longues heures, cloué là par une vision obstinée ; mon pays et mon siècle m'apparaissaient, sortant tout entiers de la pancarte fatidique, construits en porte-à-faux sur cette feuille de papier.

Je relisais vingt fois chaque ligne, m'efforçant en toute sincérité d'y trouver un établissement solide pour porter ce poids énorme, la vie sociale d'une grande nation, et chaque fois je revenais aux mêmes conclusions : tout ce que je lis sur ce mur est beau, est généreux, est désirable, mais c'est un rêve. A la rigueur, dans une cellule de cloître, pour une communauté de saints, cette règle serait recevable ; elle présuppose la sainteté et les vœux de grand renoncement. A des sociétés humaines, on peut la proposer comme un idéal de perfection ; mais il n'est au pouvoir de personne d'organiser les mouvements de ces sociétés d'après ces principes imaginaires. Pour être applicables, il leur manque trois choses : un support, un correctif, une sanction. Un support : l'homme tel que ces principes l'exigeraient, tel qu'il n'existe pas et n'a jamais existé. Un correctif : une seconde table de la loi qui prescrive au peuple ses devoirs en regard de ses droits ; ce correctif, il figurait jadis sur les murs de l'école : c'était le Décalogue ; replacez-le en face de la Déclaration, et sur ces deux tables vous pourrez peut-être édifier quelque chose. Une sanction enfin : qui jugera les litiges que cette charte est contrainte de prévoir, malgré son optimisme?

(*Remarques sur l'Exposition du Centenaire.*)

SUR LE DIVORCE

DES LETTRES ET DES SCIENCES

Il s'est fait un divorce, tout nouveau pour l'esprit français, entre les lettres pures et les sciences appliquées. Rien n'est plus contraire aux saines traditions du dix-septième et du dix-huitième siècle. La philosophie naturelle, dans le sens étendu et nullement pédant que ce mot avait alors, faisait l'entretien habituel des honnêtes gens ; l'écrivain désireux de leur plaire ne fuyait pas ces matières quand il les rencontrait sur son chemin ; il était curieux des opinions du physicien et du naturaliste. En ce temps-là, M. Vapereau eût été souvent empêché pour parquer les esprits sous ses rubriques tout d'une pièce : littérateur français, savant français, philosophe français. Depuis le second quart de notre siècle, des causes multiples ont entamé des traditions libérales. Les ouvriers du monde intellectuel se sont soumis, comme les autres, à une tyrannie que désigne un vilain mot : la *spécialisation.* Le romantisme a inculqué à ses disciples, avec la doctrine de l'art pour l'art, un mépris farouche pour toutes les applications de

l'intelligence qui se proposent un but pratique. Je sais bien qu'on est revenu depuis au réalisme ; le malheur a voulu que notre réalisme ne fût, le plus souvent, qu'un romantisme privé de ses ailes, travesti sous la casquette à trois ponts et dans les bottes d'égoutier. Le fâcheux régime scolaire de la bifurcation, sous lequel beaucoup d'entre nous furent élevés, a consommé la scission entre les gens de science et les gens de lettres.

Il en est résulté un rétrécissement d'horizon pour les uns et pour les autres. Tout en rendant justice à de glorieuses exceptions, on a pu regretter que les gens de science, ceux-là surtout qui se tournaient vers les applications industrielles, demeurassent trop près de terre ; leurs travaux ont été parfois conduits dans un esprit durement positif, illibéral, un esprit de négation ou tout au moins d'indifférence pour les nobles problèmes qu'on ne résout pas avec une équation, pour les idées qui ne se chiffrent pas et ne rapportent rien. Et nous, les lettrés, nous avons perdu de vue les exemples que nous donnent encore quelques-uns de nos maîtres et de nos aînés ; ayant pris notre parti d'ignorer tout un côté des acquisitions de notre temps, nous avons borné le domaine des idées à des querelles d'école, des questions de mots, des recherches de forme ; les plus délicats d'entre nous se sont confinés dans l'analyse de leurs sensations individuelles, négligeant de renouveler ces sensations au contact du monde nouveau que le savant et l'industriel façonnaient à l'encontre de nos goûts. Quand nous avons vu que ce monde nous échappait pour suivre en masse ceux qui comprenaient ses besoins, notre humeur un peu puérile s'est aigrie

contre l'ennemi-né, contre le type qui symbolise tout ce que nous excluons de la littérature : l'ingénieur est devenu pour nous ce qu'était le philistin pour nos devanciers, l'être antilittéraire par définition.

(*Remarques sur l'Exposition du Centenaire.*)

UN LIVRE SAVANT DE JADIS

Je relis, de Faujas de Saint-Fond, un beau *Discours sur les volcans brûlans*, qu'il dédia galamment au cardinal de Bernis, originaire de Saint-Marcel d'Ardèche. Ce grand ouvrage traite avec beaucoup d'agrément des feux souterrains et des pierres qui en sont sorties. J'avoue mon faible pour ces livres de science du dernier siècle ; ils n'ont pas la sécheresse et le pédantisme des nôtres ; éclairés déjà par les lumières rationnelles de M. de Buffon, ils interrogent la nature avec une application soutenue, mais sans trop présumer de ce qu'on peut lui arracher. Les termes sont faciles, à la portée de tous. On n'y sent pas la morgue de l'enseignement *ex cathedra;* ils donnent l'idée d'honnêtes gens, curieux de la philosophie des choses, qui voyagent pour s'y avancer et s'entretiennent le soir de leurs observations. Beaucoup d'obscurités sont éclaircies dans l'appendice par les lettres du chevalier et de l'abbé, qui eurent occasion de voir des pierres rares dans les cabinets formés par nos ambassadeurs à l'étranger. C'est une science pleine d'urbanité discrète dans l'hypothèse, pas beaucoup plus conjecturale que la nôtre, diront nos neveux ; et un vieux parfum d'alchimie y flotte encore sur de jolis mots.

(***Notes sur le bas Vivarais.***)

LES PRINCIPES DE 89 ET LA SCIENCE

Jusqu'à une époque récente, l'autorité du dogme révolutionnaire avait peu souffert des attaques doctrinales dirigées contre lui. Depuis Bonald et de Maistre, quelques voix isolées lui opposaient la conception théologique de l'homme ; guidée par des regrets politiques, inféodée à tout un passé enseveli pour jamais, l'école traditionnelle ne prêchait que des convertis ; la masse du pays restait sourde à ces voix qui criaient du fond d'une tombe des vérités éternelles, éternellement désagréables à notre orgueil. La protestation théologique n'a pas cessé de suivre les principes triomphants ; mais elle les suivait en diligence, tandis qu'ils disposaient des chemins de fer. D'ailleurs la conscience religieuse avait le choix entre cette protestation rigide et les transactions du catholicisme libéral, qui se réclamait de 1789. Quant au spiritualime éclectique, philosophie officielle de la bourgeoisie française, il fut un serviteur respectueux du dogme national ; fils du dix-huitième siècle, lui aussi, il déplorait souvent les écarts de son frère, mais il n'en faisait pas moins bon ménage avec cet aîné. En dehors de la petite école traditionnelle, négligée par les grands courants contemporains, toutes les oppositions se bornaient à dis-

cuter quelques conséquences des principes, en s'inclinant devant eux ; on rejetait certains fruits trop difficiles à digérer, on se serrait de plus belle contre l'arbre qui les portait.

Cette quiétude prit fin avec l'entrée en scène d'une philosophie moins complaisante que l'éclectisme, plus radicale dans ses démolitions. Des esprits qui avaient fait leurs preuves dans la liberté de pensée se permirent de scruter la nouvelle religion laïque ; comme ceux-là n'étaient pas suspects de routine, comme ils ne parlaient point au nom d'une autre orthodoxie, on les écouta : un schisme naquit avec eux. L'un des premiers, il y a trente ans, M. Renan écrivait ce qui suit, dans la préface dès *Essais de morale et de critique :*

« J'avais encore sur la Révolution et sur la forme de société qui en est sortie les préjugés ordinaires en France, et que de rudes leçons devaient seules ébranler. Je croyais la Révolution synonyme de libéralisme, et, comme ce mot représente assez bien pour moi la formule du plus haut développement de l'humanité, le fait qui, selon une trompeuse philosophie de l'histoire, en signale l'avènement m'apparaissait comme sacré. Je ne voyais pas encore le virus caché dans le système social créé par l'esprit français ; je n'avais point aperçu comment, avec sa violence, son code fondé sur une conception toute matérialiste de la propriété, son dédain des droits personnels, sa façon de ne tenir compte que de l'individu et de ne voir dans l'individu qu'un être viager et sans liens moraux, la Révolution renfermait un germe de ruine qui devait fort promptement amener le règne de la médiocrité et de la

faiblesse, l'extinction de toute grande initiative, un bien-être apparent, mais dont les conditions se détruisent elles-mêmes... Ce qui importe pardessus tout, c'est que l'attachement fanatique aux souvenirs d'une époque ne soit point un embarras dans l'œuvre essentielle de notre temps, la fondation de la liberté par la régénération de la conscience individuelle. Si 89 est un obstacle pour cela, renonçons à 89. »

Ce cri trouva de l'écho, il courut sur les sommets de l'intelligence. Mais les opinions individuelles, de si haut qu'elles tombent, peuvent être mises sur le compte du dilettantisme, elles n'entament pas facilement un préjugé populaire ; il n'est déraciné que par un autre préjugé. Or ce dernier se créait lentement. A ce moment de l'histoire des idées, les sciences expérimentales étaient en grand crédit ; elles avaient accaparé les meilleures forces intellectuelles, en France et dans les autres foyers du travail européen ; elles donnaient le branle à toutes les catégories de la pensée. Des théories scientifiques, renfermées jusqu'alors dans le cabinet de leurs inventeurs ou dans un petit cercle d'adeptes, se communiquèrent au monde civilisé et se fixèrent vers cette époque dans quelques formules courantes. Il se créa un symbole philosophique commun à tous ceux qui remuaient des idées ; on peut en résumer les principaux articles en quelques lignes. J'expose, je ne discute pas. —L'univers, cristallisation incessante d'une volonté obscure, est le théâtre et le résultat perpétuellement changeant d'un jeu de forces. La même définition s'applique à l'homme, cellule de ce vaste organisme. L'homme n'est pas libre ; soumis à

l'empire du déterminisme universel, il poursuit inconsciemment le développement de sa nature intime ; cette nature le mène à ses fins par une suite de duperies ingénieuses. L'individu ne saurait être considéré isolément ; distrait de la série, il n'a pas plus de valeur et de signification que l'anneau séparé de la chaîne ; produit de la race, du milieu et du moment, il n'est explicable que par l'hérédité et la collectivité. Son effort personnel, ajouté à l'effort héréditaire, tend à créer sans cesse l'inégalité par la sélection. La sélection s'opère par la lutte implacable de tous contre tous, par le triomphe du plus fort, — ou, si l'on fait intervenir une notion morale, du meilleur, les deux mots ayant le même sens en morale naturelle, — sur le plus faible, sur le pire. La force est de la vertu accumulée, *virtus*, adaptation d'un être à sa fin particulière. Il n'y a donc pas lieu de dire que la force prime le droit, ce qui est un non-sens, mais que la force crée le droit. La loi de sélection est contrariée par une loi antagoniste, l'atavisme, ou tendance du type primitif à reparaître ; dans l'homme, le retour de l'animalité primitive est une menace constante pour la société. En histoire comme en biologie, les états antérieurs reviennent sous des formes nouvelles, la concurrence illimitée est la condition du progrès, l'apparition d'un organe justifie son emploi, le droit des espèces et des individus est proportionnel à leur puissance vitale.

Il serait superflu d'insister sur les conséquences sociales de ces doctrines ; elles pivotent autour de trois points fondamentaux, le déterminisme, la sélection par l'hérédité, le droit de la force. — Liberté,

égalité, fraternité. Sommes-nous assez loin de la philosophie qui inspira la Déclaration des droits? Comment cette philosophie a-t-elle abouti à une négation formelle de ses prémisses? Par une marche très logique sous les contradictions apparentes. La raison pure, lâchée dans l'univers avec des pouvoirs illimités, ne devait plus s'arrêter dans son œuvre critique. Elle a ruiné l'un après l'autre tous les établissements du passé; elle a tout détruit, ne respectant que l'idole en qui elle s'adorait elle-même. Un jour est venu où cette création du rationalisme est restée seule intacte, dans le désert de croyances fait autour d'elle; l'instrument critique, incoercible de sa nature une fois qu'on l'a mis en mouvement, ne trouvait plus devant lui d'autre sujet d'analyse. La raison a retourné son scalpel contre l'idole; qu'on me passe l'image familière, elle lui a ouvert le ventre, et elle a vu qu'il n'y avait rien dedans. Les phénomènes démontrés par l'expérience sont aujourd'hui la seule source de certitude qui ait le don de persuader la raison; c'est sa marotte actuelle. Ces phénomènes protestaient à l'unanimité contre la conception de l'homme et des choses humaines sur laquelle nous avions bâti notre maison géométrique. Ainsi est née la crise des principes de 1789; ils sont pris entre deux feux, entre la protestation théologique, qui les suivait de loin, et la protestation scientifique, qui s'est dressée subitement en face d'eux.

Les savants, très peu enclins de nos jours à généraliser leurs doctrines, ne prétendent pas en tirer une philosophie sociale; beaucoup d'entre eux reculent devant les conséquences extrêmes

énoncées plus haut : ceux même qui les acceptent se refuseraient à les transporter de l'histoire naturelle dans l'histoire humaine. Il suffit à notre propos qu'ils ne puissent pas nier la légitimité de ces conséquences, ni le penchant de l'esprit public à en faire la règle universelle des jugements.

... Nous voyons à distance comment l'ancien régime reçut un coup mortel, le jour où l'on représenta le *Mariage de Figaro;* on écrira peut-être dans cent ans que l'institution révolutionnaire fut aussi grièvement touchée, le jour où pour la première fois on a professé en France la doctrine de Darwin.

A la veille des États généraux, un observateur superficiel pouvait se méprendre sur l'ébranlement profond de la société française ; l'ancien régime subsistait, intact en apparence ; la royauté commandait au nom du droit antique, elle était obéie par ses organes ; le peuple idolâtrait son souverain, les témoignages contemporains sont formels à cet égard. Cependant la majesté de l'étiquette ne cachait plus que le néant ; dans tous les esprits pensants, conducteurs de la société, la philosophie avait détruit les racines de l'arbre encore debout. On allait rendre à Versailles des hommages de bienséance, comme sous Louis XIV, mais on rentrait à Paris en s'entretenant des changements inévitables ; chacun pressentait une révolution qui ferait passer dans la pratique sociale les théories maîtresses des intelligences.

De même aujourd'hui. Les principes qui triomphèrent alors ont à leur tour la possession d'état ; ils sont gravés sur tous nos murs, ils président à la confection des lois ; on les célèbre dans les céré-

monies ; ils protègent des intérêts ; mais leur vertu est épuisée ; leur décadence fait l'entretien public des écrivains, l'entretien secret des politiques ; d'autres principes, produits d'une philosophie nouvelle, les ont remplacés dans les intelligences directrices. Chacun se demande ce qui sortira de l'évolution attendue ; les uns la croient imminente, d'autres la voient moins prochaine ; mais il n'est pas douteux que la force plastique fera son office une fois de plus, qu'elle façonnera des institutions en harmonie avec les idées régnantes.

Si rien ne devait amender ces idées, nous ne gagnerions pas au change. Qu'on relise les articles du symbole scientifique ; ils semblent inventés pour servir de préambule au code du despotisme et de la violence ; ils peuvent justifier toutes les férocités de l'égoïsme, tous les caprices de la force heureuse. Transportée du domaine de la science sur le terrain des faits sociaux, l'expérience concluante s'appelle le succès, et cette équivalence tend en effet à s'établir dans les esprits. Notre philosophie de la nature, dernier effort d'une civilisation raffinée, le Grand Turc l'appliquait sans la connaître, quand il y avait encore un Grand Turc. Le rêve métaphysique du siècle passé proposait aux hommes un idéal irréalisable ; il leur a procuré quelque allégement, au prix de l'anarchie, de l'instabilité, d'un excès d'individualisme incompatible avec la garantie sociale et la grandeur nationale. Le réalisme physique de notre siècle ramène les hommes à la stricte imitation de la nature ; il rétablirait un ordre sommaire, au prix de la servitude, du fatalisme, d'un retour à la vie animale du troupeau.

Pour conjurer ces conséquences, il faudrait que la nouvelle théorie des rapports humains fût complétée par le correctif qui a manqué à l'ancienne ; il faudrait qu'un principe moral, représentant la réaction de la conscience contre la dureté des lois naturelles, vînt adoucir ce qu'il y aurait d'intolérable dans une législation inspirée par les seuls enseignements de la physiologie. Ce principe moral, faute duquel la Déclaration des droits pend dans le vide avec tout ce qui est sorti d'elle, ce principe qui peut seul donner un fondement solide à la notion du devoir, on le chercherait en vain dans tout le monde des idées rationnelles ; l'humanité ne l'a jamais ressaisi que dans le fort où il réside, dans le sentiment religieux.

... Les enseignements orthodoxes ne persuadent guère la jeunesse ; ils commencent par condamner en bloc tout le système de vérités provisoires sur lequel elle vit. Le résultat serait autre, peut-être, si ces enseignements revendiquaient les parties les plus fermes des doctrines en faveur, s'ils montraient comment ces doctrines rentrent, avec une transposition de vocabulaire, dans l'explication théologique de l'univers : le déterminisme, dans les notions de grâce et de prédestination ; l'hérédité avec toutes ses conséquences biologiques, dans le péché originel, dans la réversibilité des mérites et des fautes ; la sélection, dans le rachat par les œuvres ; les duperies de la nature, dans les tentations de la matière ; la volonté collective de l'univers, dans le concept de la Providence. Ce n'est pas le lieu d'appuyer sur ces indications ; c'est assez qu'elles suggèrent quelques titres de chapitres pour un livre qui doit être déjà ébauché

dans un cerveau de notre temps ; la phase intellectuelle où nous sommes l'appelle ; ce livre ne fera que développer la page fameuse où Joseph de Maistre traçait d'avance les grandes lignes du système darwinien, avec le seul secours de la révélation théologique.

(*Remarques sur l'Exposition du Centenaire.*)

APRÈS M. RENAN (1)

Nous n'entendrons plus tinter les cloches de la ville d'Is. Une voix unique va manquer au concert de notre monde, qu'elle avait tour à tour instruit, charmé, inquiété, révolté, amusé. On l'a justement comparée au trille d'Ariel, de l'esprit libéré des poids du réel, formé sur une autre planète pour une humanité différente de la nôtre, et qui frôlait du dehors les idées, les sentiments habituels des enfants d'Adam, en les transformant pour son usage. Un second exemplaire de l'hircocerf, comme il se nommait lui-même, ne sortira sans doute jamais des combinaisons de l'être. Je regardais, dans le cloître de Tréguier, deux vols d'oiseaux s'ébattre sur la tour d'Hastings ; des corneilles, habitantes de la vieille cathédrale, sédentaires sur ses arceaux, voletaient indéfiniment alentour, noires, timides, l'aile lourde et bornée ; au-dessus d'elles, l'orage avait ramené quelques mouettes ; blanches, légères, passantes d'aventure sans nids et sans attaches, ces coureuses d'horizons repartaient pour la mer, emportées aux vents du large qui fouettaient leur éternelle inquiétude,

(1) Ces lignes ont paru quelques jours après la mort de Renan.

leur folie de tempête et d'illimité. Supposez là-haut une rencontre d'amour entre ces deux espèces : il en naîtrait un oiseau chimérique, travaillé par les instincts contraires des deux races, obstiné sur le cloître, entraîné vers les eaux fuyantes. Ce prodige hybride s'est réalisé une fois dans l'esprit de M. Renan.

Je n'entreprends pas ici une étude suivie sur l'homme et sur son œuvre. Elle viendrait trop tard pour les curiosités hâtives, déjà gavées de détails par les reporters ; trop tôt pour les intelligences réfléchies, celles qui ont besoin d'un peu de lointain pour embrasser toute la montagne, qui suspendent une partie de leur jugement, attendant l'heure calme où tomberont les passions haineuses et les enthousiasmes de commande.

... Quelqu'un saura dire les beaux aspects de cette vie de labeur, la genèse des idées chez le philosophe, la magie du talent chez l'écrivain, l'exquise aménité des relations chez l'homme, ce qu'il y avait de charmant et d'un peu décevant dans cette bonhomie inattentive, qui se faisait affable pour tous, qui n'accordait l'audience intime à personne.

Si le biographe aborde les débats religieux où M. Renan fut mêlé, je le suivrai avec d'autant plus d'intérêt que je me sens inhabile à discerner la seule chose qui importe, les contre-coups définitifs de l'œuvre en discussion sur la pierre angulaire de l'Église. Je doute qu'on puisse décider, avant cinquante ans au moins, si M. Renan a servi l'idée religieuse, comme il l'affirmait sans relâche, ou s'il l'a desservie, comme le déplorent les avocats de l'Église qui ressentent douloureu-

sement une blessure momentanée. Au seizième siècle, quand se levèrent Calvin et Luther, on n'aperçut d'abord que le dommage causé à l'Église mère. Nous savons aujourd'hui que le désordre de la discipline et des mœurs l'avait gravement affaiblie ; un remède héroïque la fit revenir à elle-même et lui rendit des forces pour garder la direction de l'esprit moderne, avec les nouvelles exigences qu'il allait manifester. Réveillée en sursaut, toute saignante du membre arraché, l'Église opéra sa réforme intérieure et produisit la grande génération chrétienne du dix-septième siècle. A notre époque, la discipline et les mœurs sont irréprochables ; qui oserait soutenir que le progrès des sciences profanes n'appelait pas une rénovation des études théologiques, un élargissement de certains points de vue? L'avenir dira si les recherches audacieuses de M. Renan ont stimulé cette évolution ; en ce cas il aurait été, comme tant d'autres, l'excitateur involontaire de la force traditionnelle qu'il se flattait d'énerver. On assure que la plus grande voix du monde catholique, sollicitée de porter un jugement sur l'auteur de la *Vie de Jésus*, n'aurait laissé tomber que cette parole : *oportet hæreses esse*. Je reconnais là une charité sur laquelle d'autres pourraient se régler, et une sagesse qui pénètre le sens profond du mot de saint Paul ; il est bon que des souffles inquiétants viennent parfois ranimer la lampe du sanctuaire.

(*Heures d'histoire.*)

HIPPOLYTE TAINE

Près de son lit de mort, le 5 mars 1893.

Ce sage est là, couché sur le lit, sous ses livres familiers ; de son corps, il reste un maigre rien, consumé par le mal de penser ; avec le front lourd d'idées, admirable dans la gravité méditative de son premier repos, et qui semble continuer, sous les paupières abaissées, sa vision intérieure de l'éternel...

Par la fenêtre ouverte, entrent la lumière, la chaleur, le bruissement de cette anormale journée de printemps, tiède comme un midi de mai. Les oiseaux piaillent, les bourgeons éclatent, la nature exulte dans sa première folie de vie nouvelle ; comme une voleuse, elle gaspille à la hâte et partage à tous les êtres la grande vie qu'elle vient de retirer d'un seul. Jamais je n'ai vu l'impitoyable mère montrer si cruellement son ironie. Pourtant, cela vous eût contenté, mon maître et mon ami, comme le beau fonctionnement d'une loi, comme le résumé sensible de votre livre préféré, les *Pensées de Marc-Aurèle*. « — Il faut se conformer à la nature durant cet instant imperceptible que nous vivons ; il faut partir de la vie avec résignation, comme l'olive mûre qui tombe en bénissant la terre, sa nourrice, et en rendant

grâces à l'arbre qui l'a portée. » — Ainsi vous avez fait.

Près de son lit de mort, je retrouve et me rappelle l'inoubliable impression de notre première entrevue ; il y a bien des années, le jour où j'eus l'honneur d'être introduit chez Taine, dans le modeste logis qu'il occupait alors, au haut d'une vieille maison du boulevard Saint-Germain. Ce jour-là, j'ai compris dans sa plénitude la signification de ce mot : une majesté. Les hasards de ma carrière m'avaient fait approcher la plupart des hommes qui portent ce titre ; je leur avais rendu ce que l'étiquette exigeait, parce que c'était convenable, sans y être poussé par une force indépendante de ma volonté. Devant ce professeur timide et de mine chétive, je subissais pour la première fois cette force du respect qui contraint le visiteur à courber la tête, tandis qu'il salue, plus bas qu'il ne voulait ; ce trouble indéfinissable et délicieux qui nous diminue devant un autre homme et qui nous grandit du même coup, par le fait seul qu'il nous parle.

Et ce ne fut pas une impression fugitive, une de ces illusions que la pratique de l'homme dissipe facilement, à mesure que le prestige s'évanouit sous la révélation de l'infirmité humaine. Depuis ce jour, j'ai eu le bonheur de vivre dans l'intimité de ce grand esprit, de ce noble cœur ; ma vénération s'augmentait après chaque entretien. Ceux qui ne connaissent Taine que par ses livres me comprendront malaisément ; il fallait connaître l'âme qui ne se livrait guère, et le conflit tragique, de plus en plus marqué, entre les aspirations de cette âme et les habitudes de cette

intelligence ; celle-ci emprisonnée dans une armature scientifique où elle avait pris un pli rigide, et toujours sur ses gardes pour contrôler au nom de la raison les illogismes exquis du cœur. Toute sa belle vie morale était en contradiction avec les conséquences apparentes de ses premières doctrines ; diamant qui déviait la lumière reflétée, mais restait un pur diamant.

L'intelligence du philosophe, du lettré, de l'artiste, chacun a pu la juger. Elle apparaît à tous comme une force de la nature, une machine si puissante qu'elle semblait parfois échapper au conducteur qui en serrait les freins... C'est à l'âme qu'il le fallait mesurer. Ame charmante d'enfant, naïve, candide, sincère ; je répéterais ce dernier mot vingt fois que je ne l'aurais pas assez dit, car il peint tout l'homme. Dans les yeux de ce vieillard qui avait tout lu, tout su par les livres, on surprenait parfois le regard divin de l'enfant, l'étonnement incrédule qu'ils ont, ces petits, devant la vie réelle, le mal, l'ironie. Je n'ai vu chez aucun homme, au même degré, la noblesse des sentiments, les égards délicats pour toute créature humaine, la crainte d'en contrister une, de blesser une foi respectable. Il répétait souvent : « Je n'aurais dû écrire sur la philosophie qu'en latin, pour les initiés ; on risque trop de faire du mal aux autres. »

Je l'ai vu maintes fois, avec son trésor d'expérience et du haut de sa gloire, écouter, attentif comme un écolier, le plus modeste interlocuteur ; incapable du plus léger mensonge, il tenait pour importante et vraie toute parole tombée d'une bouche humaine. Cette sublime crédulité l'a peut-

être égaré dans l'appréciation des documents historiques ; elle était touchante, par le respect de l'âme d'autrui qu'elle attestait, chez celui que les imbéciles appelaient « un matérialiste ». En un temps où les illustres s'exhibent tout nus et se font crier aux enchères sur la place publique, il gardait une pudeur de vierge pour sa vie privée, il défendait son foyer contre les plus innocentes curiosités. Il n'a jamais consenti à se faire photographier ; il n'a jamais laissé sortir de chez lui son portrait, chef-d'œuvre du peintre Bonnat, où chaque pli du visage recèle une pensée.

Ce patient ouvrier est parti avec un grand chagrin. Depuis plus de vingt ans, il construisait son œuvre capitale, *les Origines de la France contemporaine*. Il la poursuivait, indifférent aux passions des partis qui applaudissaient et dénigraient tour à tour, étonnés que cette impartialité sereine les servît à l'improviste et les confondît l'instant d'après. Les matériaux du dernier volume étaient assemblés : il ne fallait plus à l'écrivain que trois mois pour achever sa tâche, quand l'outil est tombé de ses mains.

Cet abandon navrant, si près du but, envenimait visiblement les maux physiques qui l'accablaient. Je ne sais comment les médecins caractériseront ces maux complexes ; certes il n'était pas besoin d'interroger la science pour discerner leur origine. C'était l'usure évidente de ce pauvre corps par le travail, par un travail continué depuis quarante-cinq ans au delà des forces humaines ; le travail de Taine, où chaque effort de la pensée ébranlait le cerveau comme un coup de piston trop violent. Depuis plusieurs mois, la

vie se retirait goutte à goutte, épuisée avant l'heure. Les derniers voiles se sont étendus lentement sur cette noble intelligence, sans la déformer ni l'éteindre ; on la sentait qui veillait derrière, doucement.

Il y a peu de jours, il demandait encore qu'on lui lût ces petites nouvelles de Tourguenef, qu'il prisait comme la forme d'art la plus exquise, après les anciens. Avant-hier, on l'entendit prononcer quelques mots en grec : sans doute une des pensées de Marc-Aurèle, son livre de chevet. Et tout à l'heure, ils se sont fermés, ces bons yeux, pleins d'une arrière-lueur intérieure ; ces yeux où nous n'avions jamais surpris un éclair d'ironie, de méchanceté, de convoitise. Ils se sont clos sous la main vaillante et fidèle qui avait tourné pour eux tant de pages.

Voilà nos lettres françaises découronnées de leur chef ; je puis bien le dire, l'ayant entendu proclamer tel d'un bout à l'autre de l'Europe. Nos aînés, nos maîtres, partent l'un après l'autre ; et nous diminuons dans le monde, où l'on mesurait notre nation à leur taille. Travaillons. C'est l'exemple qu'ils nous laissent.

(*Devant le siècle.*)

LE SOIR DE SEDAN

Le misérable convoi descendait les coteaux qui vont de Bazeilles à Douzy ; au-dessous, les bivouacs des vainqueurs étoilaient de leurs feux la vallée de la Meuse. Du champ des œuvres sanglantes où campaient ces cent mille hommes, alors qu'on les croyait endormis, harassés de leur victoire, une voix puissante monta, une seule voix sortie de ces cent mille poitrines. Ils chantaient le Choral de Luther. La grave prière gagna tout l'horizon et emplit tout le ciel, aussi loin qu'il y avait des feux, des hommes allemands. On l'entendit bien avant dans la nuit ; c'était si beau et d'une telle majesté que nul ne put s'empêcher de tressaillir ; ceux-là mêmes qu'on poussait, abîmés de fatigue et de douleur, hors de ce qui avait été la France, ceux-là oublièrent un instant leur peine pour subir l'émotion maudite. Plus d'un, qui était bien jeune alors et peu mûri à la réflexion, vit clairement dans cette minute quelle force nous avait domptés : ce n'était pas la ceinture des bouches d'acier et le poids des régiments ; c'était l'âme supérieure faite de toutes ces âmes, trempée dans la foi divine et nationale, fermement persuadée que, derrière ses canons, son Dieu marchait pour elle près de son vieux roi ; l'âme résignée et obstinée vers un seul but, qui

depuis trois générations, depuis cinquante ans, depuis Iéna, l'avait lentement et patiemment préparé, le mets délicieux qui ne se mange que froid.

(*Regards historiques et littéraires.*)

LA MORT

DE GUILLAUME Ier D'ALLEMAGNE

Dans la journée du 8 mars, il devint évident que le vieillard faiblissait et que son heure était prochaine. Ses deux familles — celle du sang, celle des armes, ses enfants et son état-major — se réunirent autour du petit lit de fer, dans une chambre d'officier pauvre ; elle a pour tout ornement des gravures d'uniformes, un Christ en croix, un bouquet de bleuets, un trophée de sabres ; pour horizon, par delà le maigre profil de Frédéric II, un corps de garde, avec des râteliers de fusils et des canons sous les colonnes doriques. Le feld-maréchal et le chancelier arrivèrent des premiers, pour assister leur maître dans cette dernière bataille. Le pasteur ouvrit la Bible au livre d'Isaïe et récita quelques versets. Au dehors, la population s'amassait autour du monument de Frédéric. A cinq heures, la cloche de la cathédrale tinta. Elle demandait des prières pour le mourant. Le peuple crut qu'elle sonnait le glas ; cette foule consternée se rua sur les derrières du palais, pénétra de vive force dans la cour intérieure et vint battre la porte en criant : « L'Empereur est mort ! — L'Empereur est vivant », répondit un aide de camp

qui sortit pour calmer la panique. Rassuré par ces affirmations, le peuple se dispersa. En effet, le souverain était revenu à lui, au moment où le télégraphe transmettait au monde entier l'annonce de sa fin. Il prit quelque nourriture, se leva sans aide, une dernière flamme de vie remonta dans ses prunelles. M. de Bismarck et M. de Moltke dirent avec confiance aux généraux qui les interrogeaient, comme ils quittaient la chambre : « Un homme qui a un pareil regard ne peut pas mourir. »

L'Empereur ne se trompait pas à ce répit. Sa fille l'ayant prié de ménager ses forces, il l'interrompit : « Je n'ai plus le temps d'être fatigué ; j'ai encore beaucoup de choses à dire. » Et il rappela le feld-maréchal, pour s'entretenir encore de l'armée. Puis ce fut le tour de son petit-fils, qui reçut les instructions politiques. Il parla de la Russie, il parla de la France. Les spectres commençaient à passer devant les yeux de l'agonisant. Ayant fini avec les soins du présent, sa pensée rétrograda vers les jours anciens, si anciens qu'en les remémorant il ne pouvait plus avoir de communication avec les vivants. Il demanda qu'on mît sur son cœur, quand il aurait cessé de battre, la Croix de Fer et le Saint-George, les premières étoiles gagnées dans la campagne de France ; l'autre, celle des temps déjà légendaires. Enfin l'idée fixe du soldat s'effaça, avec les soucis de la terre, pour laisser prier le chrétien. Il murmura quelques répons des cantiques psalmodiés par le pasteur ; on surprit encore sur ses lèvres des lambeaux de phrases, vagues et douces, qui témoignaient de l'entrée dans le mystère : « Il m'a aidé de son nom... Nous établirons des heures de recueillement... J'ai

eu un rêve, la dernière fête à la cathédrale;... c'était beau... »

Il s'assoupit. Le seul bruit qu'il put percevoir, dans le silence de la nuit, le dernier qui berça son sommeil, ce fut le pas lent sur le trottoir de la sentinelle, effleurant les fenêtres de la pointe de son casque. Aux approches de l'aube, le pouls tomba; l'impératrice, assise au pied du lit, tenait la main qui avait pris la sienne, soixante ans auparavant. Le jour vint : à l'heure de la garde montante, doucement, sans secousse, Guillaume cessa de respirer.

(*Spectacles contemporains.*)

DEVANT

LA STATUE DE LA *GERMANIA*

Je rentrais en France, il y a de cela quelques semaines, par la route de Mayence et de Metz, cette route qui s'attarde si longtemps en Allemagne. J'achetais aux gares des journaux, ces feuilles qu'on déplie avec tant d'impatience quand on revient de loin, parce qu'elles apportent d'avance le bruit familier de la maison.

A Bingen, un arrêt du train interrompit ma lecture. Je levai les yeux : une apparition était dans le ciel, le moment la faisait poignante. Au-dessus du Rhin, qui roulait tranquillement ses flots gris au pied des montagnes, au-dessus des coteaux du Johannisberg, où l'or pâle des vignobles montait rejoindre les noirs sapins du Niederwald, au-dessus des brumes qui s'élevaient du fleuve par ce matin d'octobre, la statue de la *Germania*, dominant l'horizon du Palatinat, dressait son diadème dans la nue. Colossale, établie là-haut dans sa force, comme une puissance maîtresse de l'éternité, on la sentait peser sur toute cette terre, inébranlable sur son socle de rochers, invulnérable dans sa robe de fer, pétrie avec des canons broyés. C'était bien l'Allemagne symbolique, telle que ce peuple l'avait

rêvée, la pensée unique de quarante millions d'hommes, fondue dans le bronze et cimentée sur le granit. J'admirais sa beauté. Je ne lui ai pas jeté l'anathème.

Soyons justes, plus justes même que ne l'est parfois le premier serviteur de la pensée allemande, quand il attribue sa fortune à la force qui prime le droit. Si cette femme victorieuse tient là-haut le sceptre du monde, c'est qu'elle a derrière elle un siècle de patience, d'abnégation, de vertus civiques. Cela crée le droit à la grandeur. Et les chefs de ce peuple n'avaient pas tort, il y a dix-sept ans, quand ils invoquaient l'aide de Dieu : c'est-à-dire la justice définitive, voilée à nos regards pendant de longues périodes, mais qui finit toujours par tourner la fortune du côté où des efforts soutenus l'ont méritée. Il faudrait plaindre le Français qui ne comprendrait pas cette vérité, et celui qui, la comprenant, hésiterait à la dire bien haut.

Tandis que la *Germania* s'évanouissait dans le brouillard, je cherchais quelle statue symbolique nous pourrions dresser en face d'elle, et le sol où nous devrions l'asseoir. L'heure était mal choisie pour cette recherche. En rentrant au pays, je n'y trouvais à la surface que boue remuée et sables mouvants : la dérive d'une politique tour à tour violente et apeurée, et là où l'on se console d'elle, dans les livres, une enchère de scandale ou de futilité (1). Il faut croire que je ne fus pas heureux dans le choix des premiers que je lus ; c'étaient les mieux achalandés du moment, ceux que nous

(1) Ces lignes se datent de janvier 1888.

envoyons de préférence aux gares frontières. Enfin, celui de M. Lavisse (1) vint m'éclairer : il me rappela qu'on ne doit pas juger la France là où les étrangers la jugent d'habitude, dans un certain Paris de gros bruits et de petits hommes. Il en est une autre, cachée un peu partout, mais qui a sa métropole au vrai cœur de notre Paris et de notre pays, sur cette montagne Sainte-Geneviève, le Sinaï où furent élaborées quelques-unes des plus belles lois de l'esprit humain. C'est là qu'il faut aller chercher du réconfort et de l'orgueil, entre les retraites modestes où travaillent nos maîtres et les grandes écoles où la jeunesse vient les entendre, où bouillonne le sang de rachat de la France.

Là, cette jeunesse peut voir sa statue, son symbole, dans le musée voisin ; on sait comment le sculpteur y a représenté notre Jeanne : affaissée sur les genoux, la tête au ciel, écoutant les voix. D'autres ont mis leur génie dans le colosse de bronze du Niederwald ; nous reconnaissons le nôtre dans cette frêle enfant de marbre. Ce génie ne se ploiera peut-être pas aux lentes préparations, aux vertus patientes ; il est nerveux et soudain, fait de sursauts et d'illuminations ; il s'abat vite, comme cette fille prosternée dans son chagrin ; comme elle, il se relève d'un bond, quand une voix le suscite. Et il y a toujours des voix. La communication du secours divin ne cesse jamais. Elle s'accommode aux besoins changeants des siècles, aux tours nouveaux de l'esprit. Les temps ne sont plus des commandements miraculeux, qui transportaient la foi naïve d'une bergère. Celui qui

(1) *Essais sur l'Allemagne impériale.*

appelle, appelle autrement. Tout moyen lui est bon, et le plus naturel en apparence est souvent le plus mystérieux. A certains moments, le poète, l'écrivain, le professeur sont aussi des voix, parfois inconscientes de la mission qu'elles ont reçue. Comme Jeanne, la jeunesse écoute ces voix, attendant celle qui trouvera le chemin de son âme. Tout l'avenir est là.

(*Regards historiques et littéraires.*)

IMAGES ROMAINES

Je crois que nous restons toujours enfants par un côté, que nous apprenons lentement et mal sur les textes, vite et mieux par les images, quand elles sont belles et bien faites. Une ville ancienne est l'image la plus exacte de la vie humaine qu'elle a contenue, le traité d'histoire le plus digne de foi. L'homme ment dans ses paroles, il ment dans ses écrits, il ment dans ses actions ; il n'est parfaitement sincère, à son insu, qu'en bâtissant sa demeure pour ses vrais besoins. C'est le moule où l'animal s'incruste avec tous ses reliefs. Et le temps, qui retravaille l'œuvre de l'homme, corrige vite ce qui a pu s'y introduire d'inexact et de superflu ; le temps ne laisse dans cette œuvre que l'essentiel.

Par une disposition admirable, l'essentiel devient le beau, sans doute parce qu'il est le vrai. Une ville actuelle, une ville qui s'élève, paraît laide et vulgaire tant qu'elle est dans sa période d'utilité. Dès qu'elle cesse d'être utile, dès qu'elle meurt, la beauté naît et croît sur l'abandonnée, comme la giroflée des ruines ; ainsi la beauté monte sur le visage d'un mort, banal quand il était affairé de la vie. Dans une ville de l'antiquité ou du moyen âge, d'Italie, d'Allemagne ou d'Orient, dans les quar-

tiers anciens d'une cité moderne, le voyageur le plus dépourvu de sens esthétique s'écriera involontairement : « C'est beau ! » Et si étranger qu'il soit au passé du pays, il dira sans hésiter : « Le peuple qui habitait là vivait de telle manière, il avait tel caractère et tel état social. » C'est, d'ailleurs, la loi commune, le stage nécessaire à toute chose pour dégager sa vérité et sa beauté : ville, tableau, poème ; fleurs qui n'acquièrent leur éclat et leur parfum qu'après le long séjour dans l'herbier.



Rome est un tombeau qui enfante perpétuellement. Elle a du tombeau la paix, non le silence. La loquacité de notre Paris, avec sa fièvre de vie exubérante, n'est qu'un murmure en comparaison du langage fort et soutenu de cette revenante. Ici,les idées se lèvent de partout, comme les vols de corneilles qui tourbillonnent au-dessus de ces ruines ; elles nichent dans les monuments antiques, se posent sur les larges têtes des pins parasols, descendent à l'horizon des crêtes de la Sabine ; idées pieuses, qui montent des autels, idées funèbres, qui s'abattent sur les cyprès et sur l'océan des dalles tumulaires, idées d'art, envolées des tableaux et des statues, idées historiques, blotties dans chaque trou de mur ; le soir, à la paix tombante, elles sortent en foule, elles emplissent le ciel, jusqu'à l'heure où elles se rassemblent toutes sur ce dôme de Saint-Pierre, qui émerge seul, aux dernières clartés, de la ville ensevelie dans l'ombre.

***

L'autre soir, de la maison solitaire des monts Albains où je rassemble ces notes, je regardais un jour mourir sur ce linceul déroulé qu'est la Campagne romaine, fausse mer, fuyante vers la vraie mer, qui fuit au delà. Rome blanchissait confusément dans un petit canton de cette étendue ; on eût dit d'un amas de cendres brûlées par des bergers, signalées seulement par quelques dernières spirales de fumée. Quand le globe rouge du soleil, déclinant derrière Ostie, se perdit dans la pâleur des eaux lointaines, de maigres cloches sonnèrent sur ma tête au hameau de Palazzuola ; d'autres leur répondirent, de tous les villages accrochés aux rampes de la montagne, dans la vasque du lac d'Albano. Elles redisaient obstinément, depuis bientôt dix-neuf cents ans : l'Ange du Seigneur annonça à Marie. Et des gens s'arrêtaient sur les routes, pour bénir une fois de plus l'événement. Quel événement? Le plus fugitif des faits quotidiens, le plus sujet aux chances d'oubli, survenu dans les conditions les plus ordinaires : une femme d'artisan, de ces sordides tribus juives qu'on a soumises en Syrie, mettant un être de plus au monde dans un bourg ignoré de ces provinces ; ce qui arrive à chaque minute dans le vaste univers et passe inaperçu de l'histoire, l'histoire ayant de plus grands soucis que ce pullulement des pauvres gens d'en bas. Cependant, après l'épreuve de tant de siècles, tous ceux qui devaient raisonnablement peser sur le sort du monde gisent là-bas dans ces cendres, à peine remémorés des

érudits ; d'autres puissances leur ont succédé, qui ont fait lit commun avec les Augustes dans l'oubli de ce tombeau. La chose insignifiante que je dis est devenue et reste le pivot de l'histoire, on la sonne à chaque soleil qui paraît et disparaît, dans tous les lieux qui furent l'Empire romain, et bien au delà ; elle a interrompu le compte de nos années terrestres, on les date à nouveau de l'enfantement de cette femme : *a partu virginis*, disent ici les épitaphes sur les dalles.



J'étais entré à Sainte-Marie au Transtevère, la première église publique ouverte dans Rome, au temps des persécutions. A l'extrémité de la travée de droite, un monument m'arrêta longtemps. Le cardinal Armellini s'est fait sculpter de son vivant sur un lit de repos. C'est une famille de lettrés, des gens savants ; son père, qu'il voulut voir couché près de lui, dit l'inscription, est représenté en pendant avec le bonnet de docteur. Armellini s'est endormi sur un livre ; ce livre s'est refermé, emprisonnant un des doigts, qui marque la page inachevée. Je ne puis dire ce qu'il y a de lassitude sur ces traits, dans la détente de ces membres, dans ces muscles lâches du col, qui retiennent à peine la tête roulante sur l'épaule. Quelle fatigue d'avoir tant lu ! Quel repos d'échapper enfin au livre, qui pèse encore sur les mains défaillantes ! Sous la statue, une épitaphe magnifique. Je passe l'énumération des titres et dignités, des bienfaits dont Armellini est redevable à Jules II et à Léon X. Il les rappelle, et il ajoute :

« ... Comblé des biens de fortune et des titres de ses dignités, ayant considéré dans son esprit la fuyante imbécillité de la vie mortelle et les vicissitudes incertaines des choses, craignant que le Seigneur ne survînt à l'improviste, vivant et veillant, il s'est préparé cette demeure. » — Et au bas, après les dates obituaires, cette ligne en rejet et en gros caractères, comme un *post-scriptum* de la pensée obstinée du défunt : « Certainement, l'homme n'est qu'une bulle d'air (1). »

Tandis que je relevais cette inscription, elle me fut dérobée par un groupe d'hommes et de femmes qui s'agenouillèrent contre le monument. Un prêtre venait d'entrer dans la chapelle voisine et récitait une litanie. Ses auditeurs en haillons appartenaient tous, sans exception, au plus pauvre monde du Transtevère : ces mêmes éternels affligés qui halaient sur la barque de Pierre, quand il aborda près de ce lieu, au port du Tibre. Prosternés sur le pavé, ils reprenaient en chœur les répons avec des voix ferventes, des voix de misère qui semblaient implorer secours du fond des entrailles. Entre leurs corps cassés, j'apercevais la figure lasse du riche, de l'heureux, du savant qui avait dit, en fermant son livre et ses yeux : Certainement, l'homme n'est qu'une bulle d'air. Un faible vagissement détonna sur les voix graves. C'était un nouveau-né qu'on apportait au baptême. De la

(1) Je cite le texte latin, le français en rend trop mal la force :... Fortunis et dignitatum titulis auctus, fluxam vitæ mortalium imbecillitatem et rerum incertas vices animo intuitus, ne non parato dominus superveniret, vivens et vigilans domum sibi hanc munivit...

Certè homo bulla est.

plus misérable engeance, lui aussi ; la femme qui le portait était seule avec un homme, l'unique cierge qu'ils allumèrent était très petit. Des fidèles se levèrent pour aller l'assister. La frêle chose rouge gémissait de toute sa force naissante. Je n'entendis pas le nom que le prêtre lui donnait. Qu'importe? Je le savais, ce nom. Lorsque Dante approche de la triste ville de Dité, un malheureux se cramponne à sa barque ; au voyageur qui lui demande son nom, il répond seulement : *Vedi che son un che piango*, tu vois que je suis un qui pleure... Et le poète n'en demande pas davantage. C'était aussi le nom du futur petit homme, qui savait déjà le mot d'ordre avec lequel on entre dans la bataille de la vie. Plus tard, quand il y sera blessé, et ce sera souvent, il reviendra ici ; car pour ceux de sa sorte, il n'y a pas d'autre asile où porter ses larmes.



S'il fallait exprimer Rome d'un seul mot, je dirais que tout y fait la chaîne ; chaîne forgée des métaux les plus divers et sans soudure apparente ; chaîne résistante et élastique ; chaîne jamais fermée, qui s'allonge sans cesse de tous les maillons qu'elle engendre ou reçoit, les plus inattendus, les plus étranges. Ici l'on comprend combien l'historien ou le politique offensent l'art et la nature des choses, quand ils veulent choisir dans la série des faits, accepter celui-ci, rejeter celui-là. L'image la plus parfaite de Rome et de sa chaîne, c'est le plus significatif de ses monuments, cette colonne Trajane pour laquelle il fau-

drait inventer le mot de symbolisme, si ce mot n'eût pas été appelé par tout ce qui mérite d'attirer nos regards dans l'univers. Quand il ne resterait de notre Occident, dévasté par quelque cataclysme, que cet unique débris, on pourrait reconstituer les lignes essentielles de notre histoire avec cette spirale de marbre, jaillissant des ruines d'un temple païen, terminée et dominée par la statue de bronze de saint Pierre, le nimbe au front, les clés aux mains. Lentement, sûrement, allant où il ignore, comme ceux qui gravissent les lacets d'une montagne sans jamais prévoir le tournant prochain, le peuple-roi monte en déroulant son triomphe, il pousse devant lui son César, ses légions, ses captifs, les foules rassemblées et fondues de la Bretagne à l'Adiabène, de la Scythie à la Cyrénaïque ; toutes les forces, les gloires, les peines de cet ancien monde rampent le long des flancs du fût de marbre, elles vont s'offrir et se perdre aux pieds de l'apôtre, du pauvre tendeur de filets exhaussé sur cette grandeur ; il la foule du talon en même temps qu'il l'absorbe, pour nourrir son auréole, pour mieux justifier sa prise des deux clés, celle du passé, celle de l'avenir.

(*Heures d'histoire.*)

LE BAS-EMPIRE

C'est l'originalité peu enviable du bas-empire de n'avoir joué aucun rôle dans l'histoire générale. On pourrait l'en retirer, ou du moins raccourcir de beaucoup sa lente agonie, sans déformer la chaîne apparente des grands faits humains. Il occupa une place vide, comme l'herbe vaine sur la jachère, pendant que la terre reconstitue son énergie pour d'autres moissons. Ceci explique le naufrage total d'une civilisation insensiblement absorbée par ses héritiers ; et l'on s'étonne moins qu'une si longue existence ait laissé si peu de documents, de témoignages matériels. A Rome, le monde antique reparaît sous chaque coup de pioche, après quinze siècles de bouleversements. On a beau fouiller Stamboul, elle ne rend rien de la splendide Byzance ; tout s'est évanoui ou transformé.

Pour retrouver chez les vivants un dernier vestige du peuple évoqué par M. Schlumberger, il faut suivre les ruelles turques et juives qui serpentent jusqu'au fond de la Corne-d'Or. On arrive par là au Phanar, le quartier où se sont échoués les petits-fils des maîtres de l'Orient. Une porte de pierre trapue et sombre y donnait accès ; les pans de mur déjetés qui servaient de linteaux à cette

porte subsistent seuls. Au delà, les premières maisons gardent encore, sous leurs murailles massives festonnées de barbacanes, un air guerrier et provocant ; elles cèdent promptement la place à de minables constructions, masures en planches peintes. Les restes de l'ancienne clôture, la pauvreté et le délabrement des habitations, tout donne au quartier grec l'aspect d'un ghetto.

Au milieu de ces baraques, une église en bois reproduit fidèlement le type consacré des basiliques. Là ressuscite, durant la nuit de Pâques, une pâle vision de la Byzance des grands jours. Les portes de l'iconostase s'ouvrent devant le patriarche, escorté des dix archevêques synodaux ; revêtus d'ornements magnifiques, coiffés du *kalimafkon*, le long voile de deuil qui descend sur leurs barbes blanches, ces vieillards ont la majesté hiératique des saintes images qu'ils encensent. Le patriarche porte la tunique de brocart à fleurs d'or, rattachée par des grelots en souvenir de la robe d'Aaron, et le pallium où sont enchâssées de précieuses reliques. On place sur sa tête la tiare d'émail, avec les portraits des douze apôtres ; par une suprême et poignante dérision, cette tiare est sommée d'une aigle en diamants, l'aigle impériale, l'aigle de Constantin, étreignant le globe dans ses serres ; souvenir jaloux et signe inoffensif d'un empire confiné aujourd'hui entre les quatre murs de la pauvre basilique. Des diacres montent dans les ambons, dans les tribunes ; ils lisent simultanément l'Évangile dans tous les idiomes de l'Orient, comme au temps où toutes les familles du peuple chrétien se donnaient rendez-vous à Sainte-Sophie. Le patriarche bénit la foule, et l'on

cherche involontairement dans l'assistance les patrices, les comites, les curopalates. Mais le successeur de Chrysostome et de Photius ne trouve sous ses bénédictions que la plèbe de l'hippodrome, des bateliers ou des pêcheurs du port, humbles et piteuses gens affublés de haillons ; leurs têtes s'inclinent sous le fez, symbole de la sujétion musulmane ; des cawass déguenillés contiennent à grand'peine ces ouailles, qui se précipitent bruyamment vers l'autel pour baiser les mains de leur pasteur.

C'est la répétition diminuée, mais immuable dans ses rites, des scènes pompeuses décrites par l'historien de Byzance. L'empire de Nicéphore vient finir là, comme finissent, sous ces murs du Phanar, les vagues du large venues des trois mers, de Marmara, du Bosphore et de l'Euxin ; elles meurent dans ces fonds marécageux de la Corne-d'Or, sur les prairies des Eaux-Douces d'Europe ; elles sont en parfaite harmonie avec la psalmodie grecque, ces eaux stagnantes qui apportent sur la rive d'Eyoub le faible ressac et le bruit lointain d'une grande vie épuisée.

IV

LE CRITIQUE

LE RÉALISME DANS LA LITTÉRATURE

Pour résumer nos idées sur ce que devrait être le réalisme, je cherche une formule générale qui exprime à la fois sa méthode et son pouvoir de création. Je n'en trouve qu'une ; elle est bien vieille ; mais je n'en sais pas une meilleure, plus scientifique et qui serre de plus près le secret de toute création : « Le Seigneur Dieu forma l'homme du limon de la terre. » Voyez comme ce mot est juste et significatif, le limon ! Sans rien préjuger ni contredire dans le détail, il renferme tout ce que nous devinons des origines de la vie ; il montre ces premiers tressaillements de la matière humide où s'est lentement formée et perfectionnée la série des organismes. La formation par le limon, c'est tout ce que peut connaître la science expérimentale, le champ où son pouvoir de découverte est indéfini ; on y peut étudier la misère de l'animal humain, tout ce qu'il y a en lui de grossier, de fatal et de pourri. Oui, mais il y a autre chose que la science expérimentale ; le limon ne suffit pas à accomplir le mystère de la vie, il n'est pas tout notre *moi :* ce grain de boue que nous sommes, qui nous est et nous sera de mieux en mieux connu, nous le sentons animé par un principe à jamais insaisissable pour nos instruments d'étude. Il faut

compléter la formule pour nous rendre raison de la dualité de notre être ; aussi le texte ajoute : « ... Et il lui inspira un souffle de vie, et l'homme fut une âme vivante. » Ce « souffle », puisé à la source de la vie universelle, c'est l'esprit, l'élément certain et impénétrable qui nous meut, qui nous enveloppe, qui déconcerte toutes nos explications, et sans lequel elles seront toujours insuffisantes. Le limon, voilà l'ordre des connaissances positives, ce qu'on tient de l'univers dans un laboratoire, de l'homme dans une clinique ; on y peut aller très loin, mais tant qu'on ne fait pas intervenir le « souffle », on ne crée pas une âme vivante, car la vie ne commence que là où nous cessons de comprendre.

Le créateur littéraire doit régler son opération sur ce modèle.

(Avant-propos du *Roman russe*.)

LE RÉALISME EN FRANCE

Nulle part le terrain ne lui était moins favorable. Notre tradition intellectuelle proteste contre l'esthétique nécessaire du réalisme. Notre génie est impatient de toute lenteur, amoureux d'effets brillants et rapides. L'art qui se pique d'imiter la nature a besoin comme elle de préparations lentes pour des effets rares et intenses. Il amoncelle les menus détails pour la composition d'une figure ou d'un tableau ; nous voulons qu'on nous peigne en quelques traits un personnage, une scène. Le réalisme tire toute sa force de sa simplicité, de sa naïveté ; rien n'est moins simple et moins naïf que le goût d'une race vieillie, spirituelle, saturée de rhétorique. Ainsi, en empruntant aux sciences naturelles leurs procédés d'analyse minutieuse, nos écrivains réalistes, naturalistes, — peu importe le nom qu'on leur donne, — se sont trouvés en face de ce problème redoutable : contraindre nos facultés littéraires à un emploi nouveau qui leur répugne. Toutefois, ces difficultés de forme ne suffisent pas à expliquer la résistance que ces écrivains rencontrent dans une grande partie du public. On leur reproche surtout de diminuer, d'attrister et d'avilir le spectacle du monde ; nous leur en voulons de ce qu'ils ignorent

la moitié de nous-mêmes et la meilleure moitié.

Leur impuissance est-elle donc inhérente à leur principe? Personne n'oserait le soutenir. Bien longtemps avant nos querelles, on attestait que la grandeur de l'univers est visible dans l'infiniment petit autant qu'à l'autre extrême, on s'émerveillait du ciron, aussi prodigieux que le colosse, on retrouvait l'immensité « dans l'enceinte d'un raccourci d'atome ». Le vice de l'école nouvelle n'est point dans ceci qu'elle prend l'infini par en bas, qu'elle s'intéresse aux petites choses et aux petites gens ; il n'est pas dans l'objet d'étude, mais dans l'œil qui étudie cet objet.

On sait que la lignée réaliste se rattache à Stendhal. C'est hasard de rencontre plutôt que filiation prouvée. On ne médite pas toujours les enfants qu'on a. L'auteur de la *Chartreuse de Parme* ne songeait guère à faire souche littéraire ; et je ne sais si ce quinteux eût avoué la famille posthume qui lui est survenue. Il en est de lui comme de ces aïeux qu'on se retrouve quand on se compose une généalogie. Par certains côtés, Stendhal est un écrivain du dix-huitième siècle, à la fois en retard et en avance sur ses contemporains. S'il lui arrive de croiser, dans le séjour des ombres, Diderot et Flaubert, c'est bien certainement au premier qu'il ira de confiance donner la main. Que les procédés de l'école nouvelle soient en germe dans le récit de la bataille de Waterloo, dans la peinture du caractère de Julien Sorel, le fait est évident ; mais au moment de reconnaître en Stendhal un vrai réaliste, nous sommes arrêté par une objection insurmontable ; il a infiniment d'esprit, et même de bel esprit ; nous le prenons sans cesse

en flagrant délit d'intervention railleuse, de persiflage voltairien. Or, il y a incompatibilité entre cette qualité d'esprit et le réalisme ; c'est même la plus grosse difficulté qui s'oppose, chez nous autres Français, à l'acclimatation de cette forme d'art. Beyle n'a rien de l'impassibilité, qui est un des dogmes de l'école ; il a seulement une abominable sécheresse. Son cœur a été fabriqué, sous le Directoire, du bois dont était fait le cœur d'un Barras ou d'un Talleyrand ; sa conception de la vie et du monde est de ce temps-là. Je crois bien qu'il a versé tout le contenu de son âme dans celle de Julien Sorel ; c'est une âme méchante, très inférieure à la moyenne. Je comprends et partage le plaisir qu'on trouve aujourd'hui à relire la *Chartreuse;* j'admire la finesse de l'observation, le mordant de la satire, la désinvolture du badinage : sont-ce là des vertus en honneur dans le réalisme actuel? Il m'est plus difficile de goûter *Rouge et noir,* livre haineux et triste ; il a exercé une influence désastreuse sur le développement de l'école qui l'a réclamé ; et pourtant il ne rentre pas dans la grande vérité humaine, car cette ténacité dans la poursuite du mal sent l'exception et l'artifice, comme l'invention des satans romantiques. Enfin, pourquoi Beyle et pas Mérimée? On se tait prudemment sur ce dernier ; le réalisme aurait les mêmes raisons pour revendiquer ou désavouer l'un et l'autre.

Si la paternité de Stendhal est sujette à des doutes, celle de Balzac passe pour un fait avéré. Malgré le consentement commun, je demande à formuler d'expresses réserves. Je ne me permettrai pas de juger en quelques lignes notre grand roman-

cier ; je cherche seulement la part qui lui revient dans les origines du réalisme. Elle est considérable, si l'on n'a égard qu'à la main-d'œuvre ; construction de grands ensembles où tous les matériaux se commandent, préparation héréditaire des tempéraments, inventaire des milieux et démonstration de leur influence sur un caractère, Balzac a légué à ses successeurs toutes ces ressources de leur art ; les a-t-il employées dans le même esprit? Cet ouvrier du réel demeure le plus fougueux idéaliste de notre siècle, le voyant qui a toujours vécu dans un mirage, mirage des millions, du pouvoir absolu, de l'amour pur, et tant d'autres. Les héros de la *Comédie humaine* ne sont parfois que des interprètes de leur père, chargés de nous traduire les systèmes qui hantent son imagination. Suivant les préceptes de l'art classique, ses personnages de premier plan sont poussés tout entiers vers une seule passion ; voyez Nucingen, Balthazar Claës, Béatrix, Mme de Mortsauf... Pour saisir la différence fondamentale entre Balzac et les réalistes ultérieurs, il faut remonter à la conception première des caractères. Comme l'auteur classique, notre romancier se dit : étant donnée cette passion, quel homme me servira à l'incarner? — Les autres font le raisonnement inverse : étant donné cet homme, quelles sont les passions dominantes qu'il subit? — Aussi, chez ces derniers, les portraits sont exacts et tristes comme des signalements de police ; ceux d'un Rastignac ou d'un Marsay sont transformés, glorifiés par la vision intérieure du peintre.

Certes, Balzac nous donne l'illusion de la vie, mais d'une vie mieux composée et plus ardente

que celle de tous les jours ; ses acteurs sont naturels, du naturel qu'ont les bons acteurs à la scène ; quand ils agissent et parlent, ils se savent regardés, écoutés ; ils ne vivent pas tout simplement pour eux-mêmes, comme ceux que nous rencontrerons chez d'autres romanciers. Dès que les personnages sont pris sur les sommets sociaux, ils perdent un peu de leur vérité ; Mme de Maufrigneuse et la duchesse de Langeais sont vraies en tant que femmes, elles sont moins vraies en tant qu'exemplaires de la société où elles figurent. En résumé, il n'est pas absolument exact de dire que Balzac décrit la vie réelle ; il décrit son rêve ; mais il a rêvé avec une telle précision de détails et une telle force de ressouvenir, que ce rêve s'impose à nous comme une réalité. Et cela nous explique une étrangeté qu'on a remarquée bien souvent : les peintures du romancier sont plus fidèles pour la génération qui l'a suivi que pour celle qui posait devant lui. Tant ses lecteurs s'étaient modelés sur les types idéaux qu'il leur proposait !

Nous arrivons à l'initiateur incontesté du réalisme, tel qu'il règne aujourd'hui (1), à Gustave Flaubert. Nous n'aurons pas besoin de chercher plus avant. Après lui, on inventera des noms nouveaux, on raffinera sur la méthode, on ne changera rien aux procédés du maître de Rouen, ni surtout à sa conception de la vie. Si M. Zola s'est imposé à nous avec une indiscutable puissance, c'est, ne lui en déplaise, grâce aux qualités épiques dont il ne peut se défaire. Dans ses romans, la partie réa-

(1) Ce morceau, extrait de l'Avant-propos du *Roman russe*, se date de mai 1886.

liste est caduque ; il nous subjugue par les vieux moyens du romantisme, en créant un monstre synthétique, animé d'instincts formidables, qui absorbe les hommes et vit de sa vie propre au-dessus du réel ; un jardin dans la *Faute de l'abbé Mouret*, une halle dans le *Ventre de Paris*, un cabaret dans l'*Assommoir*, une mine dans *Germinal*, et toujours ainsi. J'allais ajouter : une cathédrale dans *Notre-Dame de Paris*, tant le travail d'idéalisation est identique avec celui de Victor Hugo. L'appareil réaliste semble plutôt une gêne pour le poète, une concession aux goûts de l'époque qui doit répugner à son imagination abstraite.

Arrêtons-nous à Flaubert. Il a beaucoup grandi dans l'opinion depuis quelques années ; il a dû cette gloire posthume, moins à ses dons merveilleux de prosateur qu'à l'influence manifeste qu'on lui reconnaissait sur toute la littérature du dernier quart de siècle. En prenant son œuvre comme la représentation éminente du réalisme français, je ne pense pas rencontrer de contradicteurs. L'auteur de *Madame Bovary* est allé rapidement aux conséquences extrêmes du principe ; nul ne nous montrerait mieux que lui le néant de ce principe.

Avec son bon sens normand, il a vérifié l'inanité des pauvres idoles auxquelles la littérature croyait tant bien que mal : la passion divinisée, la réhabilitation des coquins, le libéralisme de Béranger, l'humanitarisme révolutionnaire de 1848. Il a compris ce qu'il y avait de factice dans la sympathie humaine de ses devanciers ; sympathie doublée d'une haine, pur jeu d'antithèses qui relevait

les misérables pour faire d'eux une machine de guerre contre la société. Cet humanitarisme agace Flaubert à bon droit. D'après la théorie qu'on lui propose, il faut plaindre le peuple, mais en même temps il faut proclamer ce peuple doué de toute sagesse et de toute vertu ; le réaliste qui regarde les hommes sans parti pris sait bien ce qu'il en est de ces fables ; il repousse en bloc la théorie. Et comme il ignore l'existence d'une source plus haute de charité, il dépouille toute pitié ; il ne voit plus dans l'univers que des animaux bêtes ou méchants, soumis à ses expériences, le monde des Bovary et des Homais. On lui a enseigné que sa raison était un instrument infaillible, et qu'il ne devait la courber sous aucune discipline ; or, il s'aperçoit qu'elle trébuche à chaque pas ; et, de colère, il en démasque le ridicule. Il conçoit pour les hommes et pour leur raison un effroyable mépris ; il le déverse dans son livre préféré, dans l'Iliade grotesque du nihilisme, *Bouvard et Pécuchet.*

Ecce homo! Bouvard, voilà l'homme tel que l'ont fait le progrès, la science, les immortels principes, sans une grâce supérieure qui le dirige : un idiot instruit, qui tourne dans le monde des idées comme un écureuil dans sa cage. Le malheureux Flaubert s'acharne sur cet idiot ; il oublie que l'infirmité morale est digne de compassion tout comme l'infirmité physique ; sans doute il corrigerait l'enfant assez cruel pour injurier un cul-de-jatte ou un bossu ; et il se comporte comme cet enfant vis-à-vis de l'estropié intellectuel. C'est logique ; il ignore ou dédaigne la parole qui a commandé le respect pour les simples d'esprit en leur promettant le bonheur.

Bouvard et Pécuchet, c'est le dernier mot, l'aboutissement nécessaire du réalisme sans foi, sans émotion, sans charité. Un critique l'a remarqué justement, ce réalisme est condamné à finir dans la caricature ; et Paul de Kock est en un sens son véritable père. Flaubert disait de son livre : « Je veux produire une telle impression de lassitude et d'ennui, qu'en lisant ce livre on puisse croire qu'il a été fait par un crétin. » Que penser de cette ambition artistique inverse? Est-elle assez caractéristique d'une décadence avancée? Qu'on ne s'y trompe pas, néanmoins ; dans la pensée de l'auteur, ce livre n'était pas une farce, mais la synthèse de sa philosophie, la philosophie du nihilisme. Si j'y insiste, c'est avec la conviction qu'il a eu sur notre génération littéraire une influence bien plus grande qu'on ne le suppose ; de tous les ouvrages du romancier, c'est aujourd'hui le plus goûté... Flaubert et ses disciples ont fait le vide absolu dans l'âme de leurs lecteurs ; dans cette âme dévastée il n'y a plus qu'un sentiment, produit fatal du nihilisme : le pessimisme.

On a disserté à perte d'haleine sur le pessimisme depuis quelque temps. Je crois, pour ma part, que, sans remonter à des causes générales, permanentes, vieilles comme le monde, il suffit de dire, pour expliquer l'intensité de la crise actuelle, que le pessimisme est le parasite naturel du vide, et qu'il habite forcément là où il n'y a plus ni foi ni amour. Quand on en est là, on l'invente de soi-même, sans avoir lu Schopenhauer. Seulement, il en faut distinguer deux variétés. L'une est le pessimisme matérialiste, résigné pourvu qu'il ait sa provende de plaisir quotidien, décidé à mépriser les hommes

en tirant d'eux le meilleur parti possible pour ses jouissances. Nous le voyons s'épanouir dans notre littérature. L'autre est le pessimisme douloureux, révolté, et celui-ci cache une espérance sous ses malédictions ; dernier terme de l'évolution nihiliste, il est en même temps le premier symptôme d'une résurrection morale. On a dit de lui avec raison qu'il était l'instrument de tout progrès, car le monde n'est jamais transformé ni amélioré par ceux qu'il satisfait pleinement.

Pour conclure, notre littérature réaliste ne nous a laissé que le choix entre ces deux formes du pessimisme, parce qu'elle a manqué du sens divin et du sens humain. Inaugurée par Stendhal, puisqu'on y tient, consommée par Flaubert, vulgarisée dans le même esprit par les successeurs de ce dernier, elle a failli à une partie de sa tâche, qui était de consoler les humbles et de nous rapprocher d'eux en nous les faisant mieux connaître. Au point de vue purement littéraire, elle a payé ses torts moraux en ne nous offrant qu'une représentation du monde partielle et déformée, sans air ambiant, sans perspectives lointaines. Du précepte de la création elle n'a retenu que la première moitié : elle a pétri le limon, elle l'a curieusement fouillé, elle en a tiré tout ce qu'il contient ; elle a oublié de lui inspirer le souffle qui fait « une âme vivante ». Cette littérature a cru suppléer à tout par des raffinements d'art égoïstes ; ce travers l'a conduite à se constituer en mandarinat, à s'isoler de la vie générale, dont elle devrait être la servante. Elle se dessèche et périt comme la verveine du poète dans le vase fêlé d'où l'eau nourricière a fui.

(Avant-propos du *Roman russe.*)

LE RÉALISME EN ANGLETERRE ET EN RUSSIE

Tandis que le réalisme s'implantait péniblement en France, il avait déjà conquis deux grandes littératures, en Angleterre et en Russie. Là, le sol était préparé pour le recevoir, et tout favorisait sa croissance. Nous et tous nos frères de race, nous avons hérité de nos maîtres latins le génie de l'absolu ; les races du Nord, slaves ou anglo-germaines, ont le génie du relatif ; qu'il s'agisse des croyances religieuses, des principes du droit ou des procédés littéraires, cette profonde division de la famille européenne éclate tout le long de l'histoire. Contrairement à notre esprit, net et clair, toujours porté à restreindre son champ d'études, l'esprit de ces peuples est large et trouble, parce qu'il voit beaucoup de choses en même temps. Il ne possède pas notre éducation classique, qui nous permet d'isoler un fait, un caractère, et dans ce caractère une passion, de suppléer par mille conventions à tout ce qu'on ne nous montre pas ; il estime que les représentations du monde doivent être complexes et contradictoires comme ce monde lui-même ; il souffre dans sa bonne foi quand on lui cèle quelque partie de cet ensemble, où tout

se tient dans une étroite dépendance. Voyez à quelles exigences différentes répondent les compositions dramatiques ; dans les nôtres, une figure centrale, quelques rares figures secondaires, une action rigoureusement délimitée, *le Cid*, *Phèdre*, *Zaïre;* chez les tragiques anglais ou allemands, une multitude tumultueuse qui se précipite au travers d'événements successifs et, si l'on peut dire, un morceau de la vie générale, détaché sans apprêts, sans mutilations : *Henri VI*, *Richard III*, *Wallenstein.* De même pour les compositions romanesques ; les lecteurs patients de ces pays ne craignent pas un roman touffu, philosophique, bourré d'idées, qui fait travailler leur intelligence autant qu'un livre de science pure.

Toutefois, la distinction capitale entre notre réalisme et celui des gens du Nord doit être cherchée ailleurs ; nous la trouverons dans la source d'inspiration morale bien plus encore que dans les divergences d'esthétique. Sur ce point, tous les critiques sont d'accord.

M. Taine dit de Stendhal et de Balzac, en les comparant à Dickens : « Ils aiment l'art plus que les hommes... ils n'écrivent pas par sympathie pour les misérables, mais par amour du beau. » — Tout est là, et cette distinction devient plus évidente, à mesure qu'on la poursuit entre nos réalistes actuels et les continuateurs de Dickens ou les réalistes russes. M. Montégut la creuse davantage, dans ses études sur George Eliot ; il rappelle et résume des travaux antérieurs dans une phrase à laquelle je souscris pleinement : « A cette origine religieuse j'attribuais l'esprit moral qui n'a cessé de distinguer le roman anglais, même dans ses

productions les plus hardies ou les plus cyniques, et j'avançais que le réalisme, parfaitement acceptable lorsqu'il est fécondé par cet élément, ne pouvait, s'il en était privé, produire que des œuvres inférieures, puériles et immorales : je n'ai pas varié d'avis à cet égard. » — Toujours à propos d'Eliot, M. Brunetière dit à son tour : « S'il est vrai, comme je crois l'avoir montré, que l'observation en quelque sorte hostile, ironique, railleuse tout au moins, de nos naturalistes français ne pénètre guère au delà de l'écorce des choses, tandis qu'inversement il n'est guère de repli caché de l'âme humaine que le naturalisme anglais n'ait atteint, ne prenez ni le temps ni la peine d'en aller chercher la cause ailleurs ; elle est là. En effet, la sympathie, non pas cette sympathie banale qui fait larmoyer le richard de l'épigramme sur le pauvre Holopherne, mais cette sympathie de l'intelligence éclairée par l'amour, qui descend doucement et se met sans faste à la portée de ceux qu'elle veut comprendre : tel est, tel a toujours été, tel sera toujours l'instrument de l'analyse psychologique. »

J'ai tenu à citer ces opinions, parce qu'elles peuvent s'appliquer au réalisme russe avec la même précision qu'au réalisme anglais.

Je ne m'étendrai pas sur ce dernier. MM. Taine, Montégut et Schérer, pour ne parler que de ceux-là, ont épuisé le sujet en France. L'Angleterre garde l'honneur d'avoir inauguré et porté à son plus haut point de perfection la forme d'art qui correspond aux besoins nouveaux des esprits dans toute l'Europe. Le réalisme, procédant de Richardson, a marqué là ses plus glorieuses étapes avec Dickens, Thackeray et George Eliot. A l'heure où Flaubert

entraînait chez nous la doctrine dans la chute de son intelligence, Eliot lui donnait une sérénité et une grandeur que nul n'a égalées. Malgré mon goût décidé pour Tourguénef et pour Tolstoï, je leur préfère peut-être cette enchanteresse de Mary Evans ; si on lit encore dans cent ans les romans du passé, je crois bien que l'admiration de nos neveux hésitera entre ces trois noms.

Sans doute, il faut concéder aux Anglais la lenteur de leur mise en train ; comme la vie, le réalisme exige de nous un tribut de patience pour nous donner du plaisir ; en le pressant sur cet article, on fausse tous ses ressorts. Il faut se résigner à voir tout un volume rempli par l'éducation de deux enfants, dans la *Famille Tulliver*, pour comprendre plus tard l'adorable petite âme de Maggie. En lisant ces ouvrages limpides, où rien ne fait mesurer l'espace parcouru, il semble qu'on descende insensiblement dans une eau profonde ; elle n'a rien de particulier, elle est pareille à toutes les eaux ; soudain, je ne sais quel frisson vous avertit que c'est l'eau de l'Océan et que vous y êtes abîmé. Prenez *Adam Bede* ou *Silas Marner;* on lit des pages, des pages, ce sont des mots simples pour peindre des faits encore plus simples ; vous les auriez écrits, et moi aussi. — Qu'ai-je à faire de ces choses et de ces gens? se dit-on. Et tout à coup, sans motif, sans événement tragique, par la seule pression de cette grandeur invisible qui s'accumule depuis une heure, une larme tombe sur le livre ; pourquoi? je défie le plus subtil de le dire ; c'est que c'est beau comme si Dieu parlait, voilà tout.

C'est beau comme la Bible ; la visite de Dinah

chez Lisbeth et vingt autres passages semblent écrits de la même main que le *Livre de Ruth.* On sent là combien cette Angleterre est pénétrée jusqu'aux moelles par sa Bible. Et chez George Eliot, c'est bien influence de race, d'atmosphère et d'éducation. Ses opinions sont des moins conformistes, on le sait ; elle a rejeté pour son compte la vieille foi ; n'importe, elle l'a dans le sang, « cette monade religieuse première, déposée dans les âmes anglaises par le protestantisme, à laquelle il faut attribuer la supériorité du roman anglais sur les nôtres (1) ». Nous retrouverons le même phénomène chez les auteurs russes ; détachés personnellement du dogme chrétien, ils en gardent la forte trempe, cloches du temple qui sonnent toujours les choses divines, alors même qu'on les affecte à des usages profanes. La doctrine momentanée de l'écrivain n'a parfois que peu d'effet sur son œuvre ; ce qui compte le plus chez lui, ce qui manque surtout aux nôtres, c'est la longue préparation inconsciente dans un milieu sain, c'est la qualité religieuse du cœur. Quelles que soient les croyances auxquelles s'arrêtera Mary Evans, elle pourra toujours s'attribuer ces paroles de la méthodiste Dinah Morris, où elle a concentré l'essence de sa pensée : « Il me semble qu'il n'y a point place dans mon âme pour des inquiétudes sur moi-même, tant il a plu à Dieu de remplir abondamment mon cœur de compassion pour les souffrances des pauvres gens qui lui appartiennent. »

Ainsi pensent et pourraient parler plusieurs de

(1) Montégut, *George Eliot (Revue des Deux Mondes,* 1er mars 1883).

ces Russes qui disputent maintenant aux Anglais la primauté dans le roman réaliste. Leur arrivée sur la grande scène littéraire a été soudaine et imprévue. Jusqu'à ces dernières années, on remettait à quelques orientalistes le soin de vérifier les écritures de ces Sarmates. On soupçonnait bien qu'une littérature pouvait exister chez eux, comme en Perse ou en Arabie ; elle inspirait une confiance médiocre. Mérimée avait reconnu le premier cette contrée peu fréquentée, il y avait signalé des écrivains de talent et des œuvres originales. Tourguénef était venu chez nous comme un missionnaire du génie russe ; il prouvait, par son exemple, la haute valeur artistique de ce génie : le public d'Occident demeurait sceptique. Nos opinions sur la Russie étaient déterminées par une de ces formules faciles qu'on affectionne en France et sous lesquelles on écrase un pays comme un individu : « Nation pourrie avant d'être mûre », disions-nous, et cela répondait à tout. Les Russes ne pouvaient guère nous en vouloir : on verra que certains, et des plus considérables, ont porté contre eux-mêmes cette sentence. Gardons-nous des jugements sommaires. Sait-on bien que Mirabeau s'exprimait sur la monarchie prussienne en termes identiques? Il écrivait dans son *Histoire secrète* : « Pourriture avant maturité, j'ai grand'peur que ce ne soit la devise de la puissance prussienne. » La suite a prouvé que cette peur était bien mal placée. De même J.-J. Rousseau, parlant de la Russie dans le *Contrat social*, n'avait pas manqué l'occasion d'émettre un paradoxe : « L'empire de Russie voudra subjuguer l'Europe et sera subjugué lui-même. Les Tartares, ses sujets ou ses voisins,

deviendront ses maîtres et les nôtres ; cette révolution me paraît infaillible. » Ségur, mieux informé par son expérience personnelle, disait avec plus de justesse : « Les Russes sont encore ce qu'on les fait ; plus libres un jour, ils seront eux-mêmes. »

Ce jour, qui tarde à venir sous d'autres rapports, est venu du moins pour la littérature, bien avant que l'Europe daignât s'en apercevoir. Vers 1840, une école qui s'intitulait elle-même l'*école naturelle*, — ou naturaliste, le mot russe peut aussi bien se traduire des deux façons, — a absorbé toutes les forces littéraires du pays. Elle s'est vouée au roman et a produit aussitôt des œuvres remarquables. Cette école rappelait celle d'Angleterre et devait beaucoup à Dickens, fort peu à Balzac, dont la renommée n'était pas encore assise au dehors ; elle devançait notre réalisme, tel que Flaubert allait le fixer plus tard. Quelques-uns de ces Russes atteignaient du premier coup les conceptions désolées et les grossièretés d'expression auxquelles nous sommes venus tout récemment, à force de labeur ; si c'est là un mérite, il importait de leur en restituer la priorité. Mais d'autres écrivains dégageaient le réalisme de ces excès, et, comme les Anglais, ils lui communiquaient une beauté supérieure, due à la même inspiration morale : la compassion, filtrée de tout élément impur et sublimée par l'esprit évangélique.

Ils n'ont pas la solidité intellectuelle et la force virile des Anglo-Saxons, de cette race de granit toujours sûre d'elle-même, qui se maîtrise comme elle maîtrise l'Océan. L'âme flottante des Russes dérive à travers toutes les philosophies et toutes

les erreurs ; elle fait ses stations dans le nihilisme et le pessimisme ; un lecteur superficiel pourrait parfois confondre Tolstoï et Flaubert. Mais ce nihilisme n'est jamais accepté sans révolte, cette âme n'est jamais impénitente, on l'entend gémir et chercher : elle se reprend finalement et se rachète par la charité ; charité plus ou moins active chez Tourguénef et Tolstoï, effrénée chez Dostoïevsky jusqu'à devenir une passion douloureuse. Ils branlent au vent de toutes les doctrines qu'on leur apporte du dehors, sceptiques, fatalistes, positivistes ; mais à leur insu, dans les fibres les plus intimes de leur cœur, ils demeurent toujours ces chrétiens dont une voix éloquente disait naguère : « Ils n'ont pas cessé de compatir à ce pleur universel dont les hommes et les choses, tributaires du temps, alimentent le flot intarissable. » En parcourant leurs livres les plus étranges, on devine dans le voisinage un livre régulateur vers lequel tous les autres gravitent ; c'est le vénérable volume qu'on voit à la place d'honneur, dans la Bibliothèque impériale de Pétersbourg, l'Évangile d'Ostromir de Novgorod (1056) ; au milieu des productions si récentes de la littérature nationale, ce volume symbolise leur source et leur esprit.

Après la sympathie, le trait distinctif de ces réalistes est l'intelligence des dessous, de l'entour de la vie. Ils serrent l'étude du réel de plus près qu'on ne l'a jamais fait, ils y paraissent confinés ; et néanmoins, ils méditent sur l'invisible ; par delà les choses connues qu'ils décrivent exactement, ils accordent une secrète attention aux choses inconnues qu'ils soupçonnent. Leurs personnages sont inquiets du mystère universel, et,

si fort engagés qu'on les croie dans le drame du moment, ils prêtent une oreille au murmure des idées abstraites ; elles peuplent l'atmosphère profonde où respirent les créatures de Tourguénef, de Tolstoï, de Dostoïevsky. Les régions que fréquentent de préférence ces écrivains ressemblent aux terres des côtes ; on y jouit des collines, des arbres et des fleurs, mais tous les points de vue sont commandés par l'horizon mouvant de la mer, qui ajoute aux grâces du paysage le sentiment de l'illimité du monde, le témoignage toujours présent de l'infini.

Comme leur inspiration, leur pratique littéraire les rapproche des Anglais ; ils font acheter l'intérêt et l'émotion au même prix de patience. En entrant dans leurs œuvres, nous sommes désorientés par l'absence de composition et d'action apparente, lassés par l'effort d'attention et de mémoire qu'ils nous demandent. Ces esprits paresseux et réfléchis s'attardent à chaque pas, reviennent sur leur route, suscitent des visions précises dans le détail, confuses dans l'ensemble, aux contours mal arrêtés ; ils font trop large et tirent les choses de trop loin pour les habitudes de notre goût : le rapport des mots russes aux nôtres est celui du mètre au pied. Malgré tout, nous sommes séduits par ces qualités qui paraissent s'exclure, la plus naïve simplicité et la subtilité de l'analyse psychologique ; nous sommes émerveillés par une compréhension totale de l'homme intérieur que nous n'avions jamais rencontrée, par la perfection du naturel, par la vérité des sentiments et du langage chez tous les acteurs. Les romans russes étant presque toujours écrits par des gens de condition,

nous y retrouvons, pour la première fois, les habitudes et le ton des meilleures compagnies, sans une seule fausse note ; mais, en quittant la cour, ces observateurs impeccables font parler un paysan avec la même propriété, sans travestir un instant son humble pensée. Par les seules vertus du naturel et de l'émotion, le réaliste Tolstoï arrive, comme George Eliot, à faire des histoires les plus banales une épopée tranquille, saisissante pourtant ; il nous contraint de saluer en lui le plus grand évocateur de la vie qui ait peut-être paru depuis Gœthe.

(Avant-propos du *Roman russe.*)

LE « DON QUICHOTTE »

Vous me demandez quels livres je lis et vous engage à lire ; je relis une fois de plus le *Don Quichotte.* Goûtez à ce bon vin amer dans ce gobelet de folie. Regardez-le bien en dessous, le colossal poème de l'isolé qui traverse le monde avec son idéal, et vit heureux dans la misère, dans l'humiliation, dans la souffrance, aussi longtemps qu'il croit à cet idéal. Le voilà, le frère que je cherchais vainement : toujours meurtri par la vie commune qu'il se refuse à accepter, toujours prêt à combattre au nom de sa chimère des réalités plus fortes que lui, toujours affamé, parce qu'il veut dîner de justice et souper de générosité ; enviable pourtant, comme le sont peut-être les fous, et tous ceux qui préfèrent un rêve impossible à des satisfactions plus pratiques ; persuadé qu'il souffre pour sa Dulcinée, et que les coups sont caresses quand on les reçoit dans ce doux service. Les coups ne seraient rien : mais le maigre idéaliste traîne derrière lui un petit gros, plein de bon sens sur son âne ; les propos du jovial réaliste inquiètent l'enthousiaste chevalier des idées ; à la voix du clairvoyant compagnon, il doute par instants de sa mission, de sa vision, des certitudes qui soutiennent son cœur ; il doute de sa maîtresse ! Ins-

tants de doute plus cruels que ses pires mésaventures. Pauvre chevalier, si ridicule, si calamiteux, mais si bon, si vrai dans son erreur surhumaine, qu'après avoir ri des lubies qu'il poursuit et des horions qu'il embourse, on l'aime tendrement à travers les siècles. Arrêtez-vous sur les dernières pages, d'un sourire navré : « Véritablement, Alonso Quixano est guéri de sa folie, et il se meurt... L'avis du médecin fut qu'une mélancolie secrète le tuait. » Le malheureux homme remercie le ciel de lui avoir rendu la raison, et il en meurt, il meurt du regret de sa chimère, qui était plus belle que la raison.

(*Jean d'Agrève.*)

TOURGUÉNEF

Il y a des riens, des couleurs, des bruits, qui demeurent longtemps dans l'œil ou dans l'oreille et finissent par descendre dans l'âme. Un soir d'été, dans un relais de Petite-Russie, on changeait mes chevaux. Je demandai à boire à la fille du maître de poste, une petite paysanne d'Ukraine qui portait le gracieux costume de sa province et jouait avec le vieux rouble d'argent retenu à son cou par un ruban ; elle alla chercher une carafe à demi pleine, et, dans le mouvement qu'elle fit pour verser l'eau, le ruban vint battre sur cette carafe, l'écu d'argent roula autour du col de cristal : ce fut un clair tintement, si doux et si sonore ! La fille, enchantée, se prit à rire, et essaya de répéter le bruit pour son plaisir ; en m'éloignant, j'entendais encore cette gamme perlée qui mourait longuement, comme un trille de rossignol, seule dans le sommeil du soir russe, sur le pays muet.

Plus d'une fois, en relisant des pages de Tourguénef, je me suis rappelé le timbre de ce cristal caressé par le bijou d'argent. C'est bien là le son que rendait cette âme harmonieuse quand une pensée la touchait. Merveilleux instrument trop tôt brisé ! la terre russe nous l'a repris, lui qui était presque nôtre ; elle l'a retiré dans son silence pro-

fond ; les hivers qui viennent vont rouler sur lui leur lourd linceul de neige. Cette terre de Russie, rude, immense, avec sa glace qui scelle plus vite les tombes et sa neige qui les sépare du bruit des vivants, il semble qu'elle s'entende mieux que toute autre à abolir la mémoire des morts ; ce n'est pas à elle qu'il faudrait demander, comme dans l'épitaphe de la jeune Grecque, d'être plus légère aux cendres. Et pourtant Ivan Serguiévitch se fût désespéré à l'idée de dormir ailleurs : il l'aimait tant, sa mère Russie ! Le talent de l'écrivain, dans ses meilleures productions, n'était que l'émanation directe de cette terre, une communication spontanée de la poésie des choses ; il n'est pas une page de son œuvre où l'on ne sente, suivant l'expression de Griboïédof, « la fumée de la patrie ».

Aussi sa génération l'écouta longtemps de préférence à tous ses rivaux. On se tromperait en cherchant uniquement dans ce que nous appelons le talent les causes de cette fidélité ; combien, parmi ces lecteurs primitifs et passionnés, s'inquiètent du talent, des artifices de forme, des délicatesses de pensée? Dans les lettres comme en politique, un peuple suit d'instinct les hommes qu'il sent lui appartenir, qui sont faits de sa chair et de son génie, pétris de ses qualités et de ses défauts. Ivan Serguiévitch personnifiait les qualités maîtresses du vrai peuple russe, la bonté naïve, la simplicité, la résignation. C'était, comme on dit vulgairement, une âme du bon Dieu ; ce cerveau puissant dominait un cœur d'enfant. Jamais je ne l'ai approché sans mieux comprendre le sens magnifique du mot évangélique sur les simples d'esprit, et comment cet état d'âme peut

s'allier à la science, aux dons exquis de l'artiste.

Au physique, ce haut vieillard tranquille, avec ses traits un peu rudes, sa tête sculpturale et son regard intérieur, rappelait certains paysans russes, l'ancêtre qui préside la table dans les familles patriarcales : ennobli seulement et transfiguré par le travail de la pensée, comme ces paysans d'autrefois qui se firent moines, devinrent des saints, et qu'on voit représentés sur les iconostases des églises avec l'auréole et la majesté de la prière. La première fois que je rencontrai ce bon géant, statue symbolique de son pays, j'eus grand'peine à définir mon impression ; il me semblait voir et entendre un moujik sur qui serait tombée l'étincelle du génie, qui aurait été enlevé sur les sommets de l'esprit sans rien laisser en chemin de sa candeur native. Il ne se fût certes pas offensé de la comparaison, lui qui aimait tant son peuple !

... Les Tourguénef vivaient en gentilshommes terriens dans leur bien du gouvernement d'Orel. Ce fut là que Ivan Serguiévitch naquit, en 1818, et qu'il grandit en toute liberté et solitude. Ce pays d'Orel, si souvent et si complaisamment décrit par le romancier, est un bon pays. C'est encore la Grande-Russie, mais on sent que le ciel du sud n'est pas loin ; la nature du nord, jusque-là rude et extrême, y entre en contact avec le midi ; elle fait quelques efforts pour se modérer et sourire. La terre noire commence ; elle allonge à l'infini des plaines ses gras labours, changés l'été en mer de froment. Le chêne apparaît et donne un aspect plus robuste aux maigres lisières de bouleaux. A l'orient, du côté d'Eletz et des sources du Don, il y a des vallées charmantes, emplies la nuit de

grands feux et de bruits de chevaux ; Orel est un des centres d'élevage, les petits paysans et leurs poulains vaguent tout l'été dans ces pâtis de marais. A l'occident, la Desna s'engage dans les vieilles forêts de Tchernigof ; la jolie rivière réfléchit les monastères de Briansk, et puis des pins et des trembles, tant que les siècles en ont pu mettre, pendant des lieues et des lieues, d'éternelles lieues russes. Sur le sol humide de ces forêts, le printemps jette une profusion d'herbes et de fleurs comme je n'en ai vu nulle part au monde. A peine la neige fondue au soleil des longues journées, cette riche terre entre en amour, en folie ; la sève s'y précipite comme le sang dans de jeunes artères ; la vie triomphante éclate sous bois en couleurs, en parfums, en murmures ; cette ivresse de la nature étourdit l'homme ; le chasseur ou le bûcheron égarés dans ces halliers semblent si chétifs, si tristes !...

De loin en loin, dans les plaines cultivées, des « nids de seigneurs », des habitations toujours semblables ; un corps de bâtiment en bois ou en briques, élevé sur perron, surmonté d'un attique en zinc, flanqué d'une tourelle à clocheton ou, plus modestement, d'une aile en retour ; quelquefois, quand le « seigneur » est riche et peut réparer, toute cette bâtisse est d'un blanc de chaux éclatant sous les toits verts ; le plus souvent, les hypothèques de la banque de district rongent le seigneur et sa maison, on s'en aperçoit aux lézardes, aux bâillements des briques ou des revêtements de sapin, à la folle avoine qui poursuit l'ortie sur les marches du perron. Derrière la maison, une allée de tilleuls joint la grande route ; devant, un

verger de cytises et de saules descend en pente douce vers l'étang, l'immuable étang aux eaux mortes, dans le creux du ravin ; on croirait qu'aucun vent n'a jamais ridé cette eau sous les joncs. Calme et muette comme l'existence de la famille qui végète là, elle subit la couleur du nuage qui passe, rose le matin, grise le jour ; il semble que si la maison disparaissait, ce vieux miroir figé en garderait l'image par habitude, et aussi les souvenirs, les pensées des enfants qui ont grandi sur ses bords. C'est pour cela peut-être que l'homme russe s'attache si fort à cet humble berceau ; quand, plus tard, il court le monde, et bien qu'il ait l'âme naturellement errante, quelque chose le tire toujours vers ce monotone horizon.

L'enfance de Tourguénef s'écoula dans un de ces « nids de seigneurs », qui serviront de cadres à presque tous ses romans. Il eut, suivant la mode d'alors, des gouverneurs français et allemands, de pauvres hères recrutés au hasard, qui enseignaient ce qu'ils ne savaient pas, et qu'on gardait dans les familles nobles comme une domesticité d'apparat. La langue maternelle n'était pas en honneur ; ce fut avec un vieux valet de chambre que le petit garçon lut en cachette des vers russes pour la première fois. Heureusement pour lui, sa vraie éducation se fit sur la bruyère, avec ces chasseurs dont les récits sont devenus plus tard un chef-d'œuvre, sous la plume de l'écrivain. En courant les bois et les marais à la poursuite des gélinottes, le poète faisait sa provision d'images, il amassait à son insu les formes dont il devait un jour revêtir ses idées. Dans certaines imagina-

tions d'enfants, tandis que la pensée sommeille encore, les impressions se déposent goutte à goutte, comme la rosée durant la nuit ; vienne l'éveil à la lumière, le premier rayon du soleil fera luire ces diamants.

(*Le Roman russe.*)

L'ŒUVRE DE TOURGUÉNEF

Ivan Serguiévitch assurait qu'il n'aimait pas Balzac : c'est possible, leurs deux esprits différaient du tout au tout, et l'on n'aime pas toujours son maître ; mais je crois bien que le disciple de Gogol, l'adepte de « l'école naturelle », avait par surcroît pris quelques leçons chez notre grand inventeur. Le Russe se proposa d'écrire, lui aussi, la comédie humaine de son pays ; à cette vaste tâche, il apporta moins de patience, moins d'ensemble et de méthode que le romancier français, mais plus de cœur, plus de foi, et le don du style, l'éloquence pénétrante qui manqua à l'autre. S'il est vrai, en France, qu'aucun historien ne pourra retracer la vie de nos pères sans avoir lu et relu Balzac, cela est encore plus vrai en Russie de Tourguénef ; là-bas, l'histoire contemporaine était muette, et pour cause ; quand les historiens de l'avenir voudront faire revivre la Russie de Nicolas et des premières années d'Alexandre II, ils s'arrêteront découragés devant le vide et le silence des documents positifs ; mais un témoin les aidera à évoquer les morts, l'auteur qui sut discerner les courants d'idées naissants à cette époque de transition, incarner dans des types abstraits les états d'esprit les plus fréquents chez

ses contemporains. Entre 1850 et 1860, la Russie a marché à tâtons, lasse et inquiète, comme un voyageur égaré aux dernières heures de nuit ; à l'horizon, de pâles lueurs d'aube, des bouts de route, des contours de sommets vaguement entrevus ; partout la confusion de ces heures douteuses, l'attente de l'aurore, la précipitation irréfléchie chez les uns, la fatigue et la peur chez les autres. Il fallait de bons yeux pour voir et dessiner, dans cette troupe en marche, les figures qui émergeaient de l'ombre, celles qui reculaient volontairement dans la nuit et que le jour ne trouverait plus. Tourguénef en saisit plusieurs.

... Il ne faut pas demander à notre romancier les intrigues compliquées, les aventures extraordinaires dont l'ancien roman français était si friand. Il ne montre pas la lanterne magique, il montre la vie ; les faits en eux-mêmes l'intéressent peu ; il ne les voit qu'à travers l'âme humaine et dans leur contre-coup sur l'individu moral. Son plaisir est d'étudier des caractères et des sentiments, aussi simples que possible, pris dans la réalité quotidienne ; mais, et c'est là son secret, il voit cette réalité avec une telle émotion personnelle que ses portraits ne sont jamais prosaïques, tout en restant absolument vrais. Il disait de Niéjdanof, dans *Terres vierges :* « C'est un romantique du réalisme. » On peut lui retourner le mot.

En vérité, je ne lui connais pas de rival pour la sûreté du goût, la tendresse, je ne sais quelle grâce tremblante également répandue sur chaque page, qui fait penser à la rosée du matin. Il eût pu s'appliquer cette phrase d'un personnage de

G. Eliot, dans *Adam Bede :* « Les mots m'arrivaient comme viennent les larmes, quand notre cœur est plein et que nous ne pouvons les empêcher. » Nul n'eut plus de sentiment et plus d'horreur du sentimentalisme : nul ne sut mieux indiquer d'un seul mot toute une situation, toute une crise du cœur. Cette retenue fait de lui un phénomène unique dans la littérature russe, toujours noyée ; il avait le droit de railler les écrivains de son pays, qui, « ayant à dire que le propre de la poule est de pondre des œufs, ont besoin de vingt pages pour développer cette grande vérité et ne parviennent pas à s'en tirer ». — On devine dans la moindre production d'Ivan Serguiévitch un travail de réduction acharné, le souci de l'art tel que l'entendaient les maîtres classiques.

... Ce n'est plus l'âpre *humour* de Gogol, le caractère franchement populaire de ses tableaux, ses chaudes fusées d'enthousiasme subitement rabattues par des rappels d'ironie ; chez Tourguénef, ni joyeusetés ni enthousiasme ; une note plus discrète, une émotion dérobée ; les paysages et les hommes sont vus sous la pâle lumière du soir, à travers une vapeur idéale, nettement retracés pourtant, et comme concentrés dans la prunelle de l'infatigable observateur. La langue, elle aussi, est plus riche, plus souple, plus moelleuse, telle qu'aucun écrivain ne l'avait encore portée à ce degré d'expression. Ce n'est pas la prose nette et limpide de Pouchkine, qui avait beaucoup lu Voltaire, et qui se souvenait. La phrase de Tourguénef coule, lente et voluptueuse, comme la nappe des grandes rivières russes sous bois, attardée, harmonieuse entre les roseaux, chargée de fleurs flottantes, de

nids entraînés, de parfums errants, avec des trouées lumineuses, de longs mirages de ciels et de pays, et soudain reperdue dans des fonds d'ombre ; cette phrase s'arrête pour tout recueillir, un bourdonnement d'abeille, un appel d'oiseau de nuit, un souffle qui passe, caresse et meurt. Les plus fugitifs accords du grand registre de la nature, elle les traduit avec les ressources infinies du clavier russe, les épithètes flexibles, les mots soudés entre eux à la fantaisie du poète, les onomatopées populaires.

M. Taine me permettra de citer ici une opinion qui emprunte un grand poids à l'autorité de son nom ; je lui ai souvent entendu dire qu'à son estime Tourguénef était un des artistes les plus parfaits que le monde ait possédés depuis ceux de la Grèce. La critique anglaise, qui regarde froidement et n'est pas suspecte d'exagération, lui accorde le premier rang ; je voudrais souscrire à cet arrêt, quand je relis l'enchanteur ; mais je me reprends et j'hésite en pensant à ce prodigieux Tolstoï, qui enchaîne mon admiration et terrasse mon jugement. Aussi bien, il faut laisser le dernier mot à l'avenir dans ces questions de préséance.

(*Le Roman russe.*)

DOSTOÏEVSKY

Voici venir le Scythe, le vrai Scythe, qui va révolutionner toutes nos habitudes intellectuelles. Avec lui, nous rentrons au cœur de Moscou, dans cette monstrueuse cathédrale de Saint-Basile, découpée et peinte comme une pagode chinoise, bâtie par des architectes tartares, et qui abrite pourtant le Dieu chrétien. Sortis de la même école, portés par le même mouvement d'idées, débutant ensemble la même année, Tourguénef et Dostoïevsky présentent des contrastes bien tranchés ; ils ont un trait de ressemblance, le signe ineffaçable des « années quarante », la sympathie humaine. Chez Dostoïevsky, cette sympathie s'exalta en pitié désespérée pour les humbles, et sa pitié le fit maître de ce peuple, qui crut en lui.

Il y a des liens secrets entre toutes les formes d'art nées à la même heure ; l'inclination qui porta ces écrivains russes à l'étude de la vie réelle, et l'attrait qui ramenait, vers la même époque, nos grands paysagistes français à l'observation de la nature semblent découler du même sentiment. Corot, Rousseau, Millet donneraient une idée assez exacte de la tendance commune et des nuances personnelles dans les trois talents que nous déchiffrons ; la préférence que l'on garde à l'un de ces

peintres préjuge le goût que l'on ressentira pour l'un de ces romanciers. Je ne voudrais pas forcer la comparaison, mais elle est encore le seul moyen de mettre vite l'esprit à l'aise dans l'inconnu : Tourguénef a la grâce et la poésie de Corot; Tolstoï, la grandeur simple de Rousseau; Dostoïevsky, l'âpreté tragique de Millet.

On traduit enfin ses romans en France, et, ce qui m'étonne davantage, on semble les lire avec plaisir. Cela me met à l'aise pour parler de lui. On ne m'aurait pas cru, si j'avais essayé de montrer cette étrange figure avant qu'on pût en vérifier la ressemblance dans les livres où elle se reflète; mais on aurait peine à comprendre ces livres si l'on ne savait la vie de celui qui les a créés, j'allais dire qui les a soufferts : peu importe, le premier mot renferme toujours le second.

En entrant dans l'œuvre et dans l'existence de cet homme, je convie le lecteur à une promenade toujours triste, souvent effrayante, parfois funèbre. Que ceux-là y renoncent qui répugnent à visiter les hospices, les salles de justice, les prisons, qui ont peur de traverser la nuit les cimetières.

On me pardonnera de recourir à des souvenirs personnels pour faire revivre l'homme et donner une idée de son influence. Le hasard m'a fait rencontrer souvent Féodor Michaïlovitch durant les trois dernières années de sa vie. Il en était de sa figure comme des scènes capitales de ses romans : on ne pouvait plus l'oublier quand on l'avait vue une fois. Oh ! que c'était bien l'homme d'une telle œuvre et l'homme d'une telle vie ! Petit, grêle, tout de nerfs, usé et voûté par soixante mauvaises

années ; flétri pourtant plutôt que vieilli, l'air d'un malade sans âge, avec sa longue barbe et ses cheveux encore blonds ; et, malgré tout, respirant cette « vivacité de chat » dont il parlait un jour. Le visage était celui d'un paysan russe, d'un vrai moujik de Moscou ; le nez écrasé, de petits yeux clignotant sous l'arcade, brillant d'un feu tantôt sombre, tantôt doux ; le front large, bossué de plis et de protubérances, les tempes renfoncées comme au marteau ; et tous ces traits tirés, convulsés, affaissés sur une bouche douloureuse. Jamais je n'ai vu sur un visage humain pareille expression de souffrance amassée ; toutes les transes de l'âme et de la chair y avaient imprimé leur sceau ; on y lisait, mieux que dans le livre, les souvenirs de la maison des morts, les longues habitudes d'effroi, de méfiance et de martyre. Les paupières, les lèvres, toutes les fibres de cette face tremblaient de tics nerveux. Quand il s'animait de colère sur une idée, on eût juré qu'on avait déjà vu cette tête sur les bancs d'une cour criminelle, ou parmi les vagabonds qui mendient aux portes des prisons. A d'autres moments, elle avait la mansuétude triste des vieux saints sur les images slavonnes.

(***Le Roman russe.***)

DOSTOÏEVSKY AU BAGNE

Le convoi s'achemina vers la Sibérie. A Tobolsk, après une dernière nuit passée en commun, ils se dirent adieu ; on les ferra, on leur rasa la tête, on les dirigea sur des destinations différentes. Ce fut là, dans la prison d'étapes, qu'ils reçurent la visite des femmes des décembristes. On sait quel admirable exemple avaient donné ces vaillantes ; appartenant aux plus hautes classes sociales, à la vie heureuse, elles avaient tout quitté, suivi en Sibérie leurs maris exilés ; depuis vingt-cinq ans, elles erraient à la porte des bagnes. En apprenant que la patrie envoyait une nouvelle génération de proscrits, ces femmes vinrent à la prison ; institutrices de souffrance et de courage, elles enseignèrent au malheur nouveau la leçon maternelle de l'ancien malheur ; elles apprirent à ces jeunes gens — les plus âgés n'avaient pas trente ans — ce qui les attendait et comment il fallait supporter la disgrâce ; elles firent mieux, elles offrirent à chacun d'eux tout ce qu'elles pouvaient donner, tout ce qu'ils pouvaient posséder : un Évangile. Dostoïevsky accepta, et pendant les quatre années le livre ne quitta pas son chevet ; il le lut chaque nuit, sous la lanterne du dortoir, il apprit à d'autres à y lire ; après le dur travail du jour, tandis que

ses compagnons de fers demandaient au sommeil la réparation de leurs forces physiques, il implorait de son livre un bienfait plus nécessaire encore pour l'homme de pensée : la réfection des forces morales, le soutien du cœur à hauteur de l'épreuve.

Qu'on se le figure, cet homme de pensée, avec ses nerfs délicats, son orgueil dévorant, son imagination naturellement effrayée et rapide à grossir chaque contrariété, — qu'on se le figure, déchu dans cette compagnie de scélérats vulgaires, voué à des supplices monotones, traîné chaque matin aux travaux de force, et, à la moindre négligence, au moindre mouvement d'humeur de ses gardiens, menacé de passer entre les verges des soldats. Il était inscrit dans la « seconde catégorie », celle des pires malfaiteurs et des criminels politiques. Ces condamnés étaient détenus dans une citadelle, sous la surveillance militaire : on les employait à tourner la meule dans les fours à albâtre, à dépecer les vieilles barques, l'hiver, sur la glace du fleuve, à d'autres travaux rudes et inutiles. Il a très bien décrit, plus tard, le surcroît de fatigue qui accable l'homme quand on le contraint à travailler pour travailler, avec le sentiment que sa besogne est une simple gymnastique. Il a dit aussi, et je le crois, que la punition la plus sévère, c'est de n'être jamais seul un instant, pendant des années. Mais la torture suprême pour cet écrivain en pleine sève, envahi par les idées et les formes, c'était l'impossibilité d'écrire, d'alléger sa peine en la jetant dans une œuvre littéraire ; son talent rentré l'étouffait.

Il survécut pourtant, épuré et fortifié. Nous n'avons pas besoin d'imaginer l'histoire de ce

martyre ; voici qu'elle est tout entière, transparente sous des noms étrangers, dans le livre qu'il écrivit au sortir du bagne, les *Souvenirs de la maison des morts*. Avec ce livre, nous rentrons dans l'étude de son œuvre, tout en continuant celle de sa vie. Oh ! que la fortune littéraire est chose de hasard et d'injustice ! Le nom et l'ouvrage de Silvio Pellico ont fait le tour du monde civilisé ; ils sont classiques en France ; et dans cette même France, sur cette grande route de toutes les renommées et de toutes les idées, on ignorait hier encore jusqu'au titre d'un livre cruel et superbe, supérieur au récit du prisonnier lombard par la maîtrise d'art autant que par l'épouvante des choses racontées. Est-ce que les larmes russes seraient moins humaines que les larmes italiennes ?

(*Le Roman russe.*)

FUNÉRAILLES DE DOSTOÏEVSKY

Le 10 février 1881, des amis de Dostoïevsky m'apprirent qu'il avait succombé la veille à une courte maladie. Nous nous rendîmes à son domicile pour assister aux prières que l'église russe célèbre deux fois par jour sur les restes de ses enfants, depuis l'heure où ils ont fermé les yeux jusqu'à celle de l'ensevelissement. Féodor Michaïlovitch habitait une maison de la ruelle des Forgerons, dans un quartier populaire de Saint-Pétersbourg. Nous trouvâmes une foule compacte devant la porte et sur les degrés de l'escalier ; à grand'-peine nous nous frayâmes un passage jusqu'au cabinet de travail où l'écrivain prenait son premier repos ; pièce modeste, jonchée de papiers en désordre et remplie par les visiteurs qui se succédaient autour du cercueil.

Il reposait sur une petite table, dans le seul coin de la chambre laissé libre par les envahisseurs inconnus. Pour la première fois, je vis la paix sur ces traits, libérés de leur voile de souffrance ; ils ne gardaient plus que de la pensée sans douleur et semblaient enfin heureux d'un bon rêve, sous les roses amoncelées ; elles disparurent vite, la foule se partagea ces reliques de fleurs. Cette foule augmentait à chaque minute, les femmes en pleurs,

les hommes bruyants et avides de voir, s'écrasant par de brusques remous. Une température étouffante régnait dans la chambre, hermétiquement close comme le sont les pièces russes en hiver. Tout à coup, l'air manquant, les nombreux cierges qui brûlaient vacillèrent et s'éteignirent ; il ne resta que la lumière incertaine de la petite lampe appendue devant les images saintes. A ce moment, à la faveur de l'obscurité, une poussée formidable partit de l'escalier, apportant un nouveau flot de peuple ; il sembla que toute la rue montait ; les premiers rangs furent jetés sur le cercueil, qui pencha. La malheureuse veuve, prise avec ses deux enfants entre la table et le mur, s'arc-bouta sur le corps de son mari et le maintint en jetant des cris d'effroi ; pendant quelques minutes, nous crûmes que le mort allait être foulé aux pieds ; il oscillait, battu par ces vagues humaines, par cet amour ardent et brutal qui se ruait d'en bas sur sa dépouille.

En cet instant, j'eus la vision rapide de toute l'œuvre du défunt, avec ses cruautés, ses épouvantes, ses tendresses, son exacte correspondance au monde qu'elle avait voulu peindre. Tous ces inconnus prirent des noms et des visages qui m'étaient familiers ; la chimère me les avait montrés dans les livres, la vie réelle me les rendait, agissant de même dans une scène d'horreur semblable. Les personnages de Dostoïevsky venaient le tourmenter jusqu'à la fin, ils lui apportaient leur piété gauche et rude, sans souci de profaner l'objet de cette piété. Cet hommage scandaleux, c'était bien celui qu'il eût aimé.

Deux jours après, nous eûmes de nouveau cette

vision, agrandie et plus complète. La date du 12 février 1881 est restée célèbre en Russie ; sauf peut-être à la mort de Skobélef, jamais on ne vit dans ce pays des funérailles plus imposantes, plus significatives. Je serais embarrassé de dire qui eut les plus belles, du héros de l'action ou du héros de la pensée russe. Dès le matin, toute la ville était debout sur la Perspective, cent mille personnes faisaient la haie sur le long trajet que devait parcourir le cortège jusqu'au monastère de Saint-Alexandre Nevsky ; on évaluait à plus de vingt mille le nombre de celles qui le suivaient. Le gouvernement était inquiet, il craignait une manifestation retentissante ; on savait que les éléments subversifs projetaient d'accaparer ce cadavre, on avait dû réprimer des étudiants qui voulaient porter derrière le char les fers du forçat sibérien. Les timorés insistaient pour qu'on interdît ces pompes révolutionnaires. C'était, qu'on se le rappelle, au plus fort des grands attentats nihilistes, un mois avant celui qui devait coûter la vie au tsar, et pendant l'essai libéral de Loris Mélikof. Tout fermentait alors en Russie, et le moindre incident pouvait amener une explosion. Loris jugea qu'il valait mieux s'associer au sentiment populaire que l'étouffer. Il eut raison ; les mauvais desseins de quelques-uns furent noyés dans les regrets de tous. Par une de ces fusions inattendues dont la Russie a le secret, quand une idée nationale l'échauffe, on vit tous les partis, tous les adversaires, tous les lambeaux disjoints de l'empire rattachés par ce mort dans une communion d'enthousiasme.

Qui a vu ce cortège a vu le pays des contrastes

sous toutes ses faces : les prêtres, un clergé nombreux qui psalmodiait des prières, les étudiants des universités, les petits enfants des gymnases, les jeunes filles des écoles de médecine, les nihilistes, reconnaissables à leurs singularités de costume et de tenue, le plaid sur l'épaule pour les hommes, les lunettes et les cheveux coupés ras pour les femmes ; toutes les compagnies littéraires et savantes, des députations de tous les points de l'empire, de vieux marchands moscovites, des paysans en touloupe, des laquais et des mendiants ; dans l'église attendaient les dignitaires officiels, le ministre de l'instruction publique et de jeunes princes de la famille impériale. Une forêt de bannières, de croix et de couronnes dominait cette armée en marche ; et suivant que passait un de ces tronçons de la Russie, on distinguait des figures douces ou sinistres, des larmes, des prières, des ricanements, des silences recueillis ou farouches. Chez les spectateurs du cortège, les impressions mobiles se succédaient ; chacun jugeait par ce qu'il voyait dans l'instant et croyait voir, tour à tour, l'avènement des classes nouvelles entrant dans l'histoire, la marche triomphale de la révolution dans la capitale de Nicolas, la célébration du génie de la patrie, la douleur de tout un peuple. Chacun jugeait imparfaitement ; ce qui passait, c'était toujours l'œuvre de cet homme, formidable et inquiétante, avec ses folies et ses grandeurs ; aux premiers rangs sans doute et les plus nombreux, ses clients préférés, les « pauvres gens », les « humiliés », les « offensés », les « possédés » même, misérables heureux d'avoir leur jour et de mener leur avocat sur ce chemin de gloire ; mais avec eux et

les enveloppant, tout l'incertain et la confusion de la vie nationale, telle qu'il l'avait dépeinte, toutes les espérances vagues qu'il avait remuées chez tous. Comme on disait des anciens tsars qu'ils « rassemblaient » la terre russe, ce roi de l'esprit avait rassemblé là le cœur russe.

La foule se tassa dans la petite église de la Laure, toute comblée de fleurs, et dans les sépultures plantées de bouleaux qui l'entourent ; la mêlée des conditions et des partis s'acheva dans une Babel de paroles. Devant l'autel, l'archimandrite parla de Dieu et des espérances éternelles ; d'autres prirent le corps pour le porter dans la fosse et parler de gloire. Discoureurs officiels, étudiants, comités slavophiles et libéraux, lettrés et poètes, chacun vint expliquer son idéal, réclamer pour sa cause l'esprit qui s'enfuyait et, comme il est d'usage, servir son ambition sur cette tombe. Tandis que le vent de février emportait cette éloquence avec les feuilles séchées et la poussière des neiges retournées par la bêche, je m'efforçais de juger en toute équité la valeur morale de cet homme et de son action. J'étais aussi perplexe que lorsqu'il faut prononcer sur sa valeur littéraire. Il avait épanché sur ce peuple et réveillé en lui de la pitié, de la piété même : mais au prix de quels excès d'idées, de quels ébranlements moraux ! Il avait jeté son cœur à la foule, ce qui est bien, mais sans le faire précéder de la sévère et nécessaire compagne du cœur, la raison.

J'aurais cherché longtemps mon jugement, si je n'avais revu soudain toute la suite de cette vie, née dans un hôpital, étreinte au début par la misère, la maladie et le chagrin, continuée en Sibérie dans

les bagnes, les casernes, pourchassée depuis sur toutes les routes par la détresse matérielle et morale, toujours écrasée et ennoblie par un travail rédempteur. Alors je compris que cette âme persécutée échappait à notre mesure, fausse parce qu'elle est unique ; je remis le jugement à Celui qui a autant de poids divers qu'il y a de cœurs et de destinées. Et quand je m'inclinai sur ce refuge de boue qu'il avait eu tant de peine à gagner, en y poussant à mon tour de la neige sur les couronnes de laurier entassées, je ne trouvai d'autre adieu que les mots de l'étudiant à la pauvre fille, les mots qui résumaient toute la foi de Dostoïevsky et devaient lui revenir : « Ce n'est pas devant toi que je m'incline ; je me prosterne devant toute la souffrance de l'humanité. »

(*Le Roman russe.*)

TOLSTOÏ

Libre de toute attache d'école, indifférent aux partis politiques qu'il dédaigne, ce gentilhomme solitaire et méditatif ne relève d'aucun maître ni d'aucun groupe ; il est lui-même un phénomène spontané. Son premier grand roman est contemporain de *Pères et fils* (1) ; mais entre les deux romanciers il y a un abîme. L'un se réclamait encore des traditions du passé et de la maîtrise européenne, il rapportait chez lui l'instrument de précision qu'il tenait de nous ; l'autre a rompu avec le passé, avec la servitude étrangère ; c'est la Russie nouvelle, précipitée dans les ténèbres à la recherche de ses voies, rétive aux avertissements de notre goût, et souvent incompréhensible pour nous. Ne lui demandez pas de se borner, ce dont elle est le moins capable, de concentrer son application sur un point, de subordonner sa conception de la vie à une doctrine ; elle veut des représentations littéraires qui soient l'image du chaos moral où elle souffre : Tolstoï arrive pour les lui donner. Avant tout autre, plus que tout autre, il est à la fois le traducteur et le propagateur de cet état de l'âme russe qu'on a appelé nihilisme.

(1) Roman d'Ivan Tourguénef.

Des critiques ont appelé Tourguénef le père du nihilisme parce qu'il avait dit le nom de la maladie et en avait décrit quelques cas ; autant vaudrait affirmer que le choléra est importé par le premier médecin qui en donne le diagnostic, et non par le premier cholérique atteint du fléau. Tourguénef a discerné le mal et l'a étudié objectivement ; Tolstoï en a souffert depuis le premier jour, sans avoir d'abord une conscience bien nette de son état ; son âme envahie crie à chaque page de ses livres l'angoisse qui pèse sur tant d'âmes de sa race. Si les livres les plus intéressants sont ceux qui traduisent fidèlement l'existence d'une fraction de l'humanité à un moment donné de l'histoire, notre siècle n'a rien produit de plus intéressant que l'œuvre de Tolstoï. Il n'a rien produit de plus remarquable sous le rapport des qualités littéraires. Je n'hésite pas à dire toute ma pensée, à dire que cet écrivain, quand il veut bien n'être que romancier, est un maître des plus grands, de ceux qui porteront témoignage pour le siècle.

Par une singulière et fréquente contradiction, cet esprit troublé, flottant, qui baigne dans les brumes du nihilisme, est doué d'une lucidité et d'une pénétration sans pareilles pour l'étude scientifique des phénomènes de la vie. Il a la vue nette, prompte, analytique, de tout ce qui est sur terre, à l'intérieur comme à l'extérieur de l'homme ; les réalités sensibles d'abord, puis le jeu des passions, les plus fugitifs mobiles des actions, les plus légers malaises de la conscience. On dirait l'esprit d'un chimiste anglais dans l'âme d'un bouddhiste hindou ; se charge qui pourra d'expliquer cet étrange accouplement : celui qui y parviendra

expliquera toute la Russie. Tolstoï se promène dans la société humaine avec une simplicité, un naturel, qui semblent interdits aux écrivains de notre pays ; il regarde, il écoute, il grave l'image et fixe l'écho de ce qu'il a vu et entendu ; c'est pour jamais, et d'une justesse qui force notre applaudissement. Non content de rassembler les traits épars de la physionomie sociale, il les décompose jusque dans leurs derniers éléments avec je ne sais quel acharnement subtil ; toujours préoccupé de savoir comment et pourquoi un acte est produit, derrière l'acte visible il poursuit la pensée initiale, il ne la lâche plus qu'il ne l'ait mise à nu, retirée du cœur avec ses racines secrètes et déliées.

... Si l'on ne s'en tient qu'aux apparences, on retrouve chez Tolstoï, qui a devancé notre nouvelle école (1), beaucoup de l'esprit et des procédés de celle-ci : le nihilisme et le pessimisme comme inspiration, le naturalisme, l'impressionnisme et l'impassibilité comme moyens.

Tolstoï est naturaliste, si le mot a un sens, par son extrême naturel, par la rigueur de son investigation ; il l'est même à l'excès, car il ne recule pas devant le détail bas, grossier... Tolstoï est impressionniste, sa phrase essaye souvent de nous rendre la sensation matérielle d'un spectacle, d'un objet, d'un bruit... Enfin, il applique rigoureusement le premier dogme de l'école, l'impassibilité du conteur. Ici le pessimisme nihiliste est très logique avec lui-même. Persuadé de la vanité de toutes les questions humaines, le metteur en scène doit se maintenir de sang-froid, dans l'état de

(1) Ne pas oublier que ces pages furent écrites en 1886.

l'homme grave qui se réveille au milieu d'un bal à l'aurore, et considère comme des fous tous ces énergumènes qui pirouettent ; ou encore de l'étranger repu qui entre dans une salle où l'on dîne, et trouve grotesque le mouvement machinal de toutes ces bouches, de ces fourchettes. Bref, l'écrivain pessimiste doit rester un juge supérieur à ses personnages, comme le président des assises vis-à-vis de ses tristes justiciables.

Tolstoï emploie tous ces procédés, il les pousse aussi loin qu'aucun de nos romanciers ; comment se fait-il qu'il produise sur le lecteur une impression si différente? Pour ce qui est du naturalisme et de l'impressionnisme, tout le secret est dans une question de mesure. Ce que d'autres recherchent, lui le rencontre et ne l'évite pas. Il laisse une place à la trivialité, parce qu'elle en a une dans la vie, et qu'il veut peindre toute la vie ; mais, comme il ne s'attaque pas de parti pris aux sujets dont la trivialité fait le fond, il lui donne la place, après tout très secondaire, qu'elle tient dans tous les spectacles où se fixe notre attention ; en traversant une rue, en visitant une maison, on se heurte parfois à des objets dégoûtants ; l'accident est rare si l'on ne cherche pas ces objets. Tolstoï nous en montre juste ce qu'il faut pour qu'on ne le soupçonne pas d'avoir balayé d'avance la rue et la maison. De même pour l'impressionnisme ; il sait que l'écrivain peut essayer de rendre certaines sensations rapides et subtiles, mais que ces essais ne doivent pas dégénérer en habitude de nervosité maladive. Surtout, — et c'est là son honneur, — Tolstoï n'est jamais obscène ni malsain. *Guerre et paix* est dans les mains de toutes

les jeunes filles russes ; *Anna Karénine* déroule sa donnée périlleuse comme un manuel de morale, sans une peinture libre.

Quant à l'impassibilité, celle de Tolstoï s'impose pour des raisons plus profondes. Stendhal et Flaubert — je ne parle que des morts — se sont institués juges de leurs semblables ; ils me donnent toutes les créatures pour dignes de leur pitié. Au nom de quel principe supérieur? Pourquoi laisserais-je prendre à ces demi-dieux cette domination sur moi? Car enfin, je connais M. Henri Beyle ; c'est un agent consulaire, qui a servi sans éclat et vit comme ses bonshommes, mange le même pain, souffre les mêmes nécessités. Où puise-t-il son droit de persiflage? Il écrit bien : que m'importe ! Cela aussi est une vanité de lettré chinois et ne lui donne aucune autorité sur mon jugement. Je connais M. Gustave Flaubert ; c'est un Rouennais malade qui fait des charges d'atelier aux bourgeois ; son grand talent ne prouve pas qu'il raisonne des choses plus pertinemment que vous ou moi. Si je suis pessimiste, je trouve à mon tour les prétentions littéraires de ces messieurs aussi funambulesques que les décrets du prince de Parme ou les études scientifiques de Pécuchet.

Tolstoï, lui aussi, traite de haut ses personnages, et sa froideur touche de bien près à l'ironie ; mais, derrière les marionnettes qu'il fait mouvoir, ce n'est pas sa pauvre main d'homme que j'aperçois, c'est quelque chose d'occulte et de formidable, l'ombre de l'infini toujours présente ; non pas un de ces dogmes arrêtés, une de ces catégories de l'idée divine sur lesquelles mon nihilisme pourrait mordre ; non, mais une interrogation muette sur

l'inaccessible, un soupir lointain de la fatalité dans le néant. Alors le théâtre de Polichinelle s'élargit, il devient la scène d'Eschyle : dans les ténèbres du fond, au-dessus du misérable Prométhée, je vois passer la Puissance, la Force, les éternelles inconnues qui ont vraiment le droit de ricaner sur l'homme ; et devant elles, je me courbe.

Autre raison : comment tiendrais-je pour des mages impassibles, ou simplement pour des traducteurs sincères de la réalité, ces artistes que je sens préoccupés tout le temps de leurs effets, M. Beyle qui aiguise des concetti, M. Flaubert qui essaye des périodes musicales, des rythmes sonores de mots? Tolstoï est plus logique ; il sacrifie de propos délibéré le style pour mieux s'effacer devant son œuvre. A ses débuts, il avait souci de la forme ; je rencontre des pages de style dans les *Cosaques* et les *Trois Morts;* depuis, il a éliminé volontairement cette séduction. Ne lui demandez pas l'admirable langue de Tourguénef ; la propriété et la clarté de l'expression, sinon de l'idée, voilà ses seuls mérites. Sa phrase est lâchée, fatigante à force de répétitions ; les adjectifs s'accumulent sans ordre, autant qu'il est besoin pour ajouter des touches de couleur à un portrait ; les incidentes se greffent les unes sur les autres pour épuiser tous les replis de la pensée de l'auteur. A notre point de vue, cette absence de style est une infériorité impardonnable ; mais elle me paraît la conséquence rigoureuse de la doctrine réaliste, qui prétend écarter toutes les conventions ; or, le style en est une, c'est, de plus, une chance d'erreur interposée entre l'observation exacte des faits et notre regard. Il faut bien avouer que ce

dédain voulu, s'il blesse nos prédilections, ajoute à l'impression de sincérité que nous recevons. Tolstoï, suivant le mot de Pascal, « ne nous a pas fait montre de son bien, mais du nôtre ; on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, laquelle on ne savait pas qu'elle y fût, en sorte qu'on est porté à aimer celui qui nous la fait sentir ».

Je veux noter encore une différence entre le réalisme de Tolstoï et le nôtre ; le sien s'applique de préférence à l'étude des âmes difficiles, de celles qui se défendent contre l'observateur par les raffinements de l'éducation et le masque des conventions sociales. Cette lutte entre le peintre et son modèle me passionne, et je ne suis pas le seul. Que vous le vouliez ou non, ce sont les sommets qui attirent d'abord notre regard dans le spectacle du monde ; si vous vous attardez dans les bas-fonds, le public ne vous suit pas, il court demander au plus médiocre faiseur des histoires de grandeurs ; soit de la grandeur morale, qui brille partout et ramène à l'étude des humbles ; soit de la grandeur sociale, qui s'étale dans certaines conditions. Vous ne retenez ce public que par l'obscénité, par une prime à ses instincts les plus brutaux ; nous attendons encore le roman naturaliste de mœurs populaires qui se fera lire en restant décent. Chaque matin, des journaux avisés impriment pour la foule le compte rendu de fêtes qu'elle ne verra jamais ; ils savent bien que sa curiosité se porte à ces récits plus volontiers qu'aux descriptions de cabarets. Comme tout ce qui vit, elle regarde en haut ; placez-la entre un microscope et un télescope : les deux magiciens font voir des merveilles,

et pourtant la foule n'hésitera pas, elle ira aux étoiles.

J'ai essayé de démêler les traits qui semblent faire rentrer Tolstoï dans tels ou tels compartiments inventés par notre rhétorique ; au fond, je sens bien qu'il leur échappe et qu'il m'échappe. C'est que toutes ces étiquettes sont assez factices, toutes ces querelles assez puériles. Avec notre goût de symétrie, nous forgeons des classifications bornées pour nous reconnaître dans le désordre et la liberté de l'esprit humain ; nous y réussissons autant que l'astronome à inscrire tout le ciel dans les douze signes de son petit rond de papier. L'homme, dès qu'il sort des médiocres, nargue nos toises et nos compas ; il combine dans des proportions toujours nouvelles les diverses recettes que nous lui offrons pour nous charmer. L'univers, avec son humanité, ses océans, ses cieux, est devant lui comme une harpe aux mille cordes, qu'on croyait toutes essayées ; le passant tire un accord du vieil instrument pour rendre son interprétation personnelle de cet univers ; son caprice a marié ces cordes usées sur un mode nouveau, et de ce caprice naît une mélodie inouïe, qui nous étonne un instant, qui va grossir le vague murmure de la pensée humaine, le trésor d'idées sur lequel nous vivons.

(*Le Roman russe.*)

UNE AME DE DÉSIR : CHATEAUBRIAND

C'est l'apothéose de l'Abbaye-aux-Bois que le nom de Chateaubriand évoque tout d'abord pour nos imaginations ; tant on a mis d'application à nous persuader que ce dernier attachement fut sa grande affaire intime. Mais pour connaître le secret de cette force qui lui donna l'empire intellectuel, pour trouver ce secret dans l'illimité du désir, il faut rechercher l'homme en ces années triomphales dont il garda toujours l'âpre regret, de 1800 à 1810. Chez lui aussi, le consulat valut mieux que l'empire. Grâce aux nombreuses publications qui ont précisé les aveux des *Mémoires*, grâce surtout aux aimables livres de M. Bardoux, on peut rétablir pour chacune de ces années le registre changeant de ses préoccupations féminines ; et parfois le registre devrait être tenu en partie double. Entre temps, il écrivait, c'est-à-dire qu'il allait cueillir des bouquets de rêves et de gloire pour les déposer aux pieds de la divinité du moment. Ne le dit-il pas lui-même en partant pour son pèlerinage de Terre Sainte? « J'allais chercher des images... » et, ajoute-t-il plus tard, « et de la gloire pour me faire aimer. » Pour se faire aimer à l'Alhambra, qui était le but secret et véritable du voyage. Ce que Bonaparte avait fait pour

séduire la France, en lui revenant avec le prestige de l'Orient soumis à ses armes, Chateaubriand imagine de l'accomplir pour séduire une femme, en lui rapportant l'Orient soumis à sa plume. Il travaille pour et par ses inspiratrices ; il va leur lire, tout bouillant, le chapitre ou l'article politique qu'il vient de composer ; parfois il le reçoit de leur suggestion ou le modifie à leur caprice, comme son rival Benjamin Constant. En 1801, il écrit la meilleure part du *Génie du christianisme* sous les yeux de Mme de Beaumont, dans cette retraite de Savigny où il partageait le nid de la pauvre « Hirondelle », où « elle copiait les citations du livre ». Elle en mourra, comme Mme de Custine ; il leur payera sa dette avec deux phrases somptueuses, drapées sur leurs cercueils.

Lors même qu'on ignorerait ces détails biographiques, il suffirait de lire avec attention les livres de Chateaubriand, — voire les plus graves, — pour y sentir à chaque page que la pensée et le style ne sont qu'une offrande perpétuelle, une transposition de l'amour. Quelque coin de l'univers dont il retrace le tableau, et jusque dans les scènes religieuses, paysages et cérémonies sont des voiles derrière lesquels son désir s'élance pour chercher l'idole. Il l'avoue ingénument en revenant dans les *Mémoires* sur sa belle description de la prière en mer : « Je me figurais qu'elle palpitait derrière le voile de l'univers qui la cachait à mes yeux. »

Si j'insiste sur ce côté de l'homme, c'est qu'il explique à mon sens tout l'écrivain, ses procédés, sa valeur particulière, sa domination universellement subie. Sainte-Beuve l'a bien aperçue, « cette flamme profane et trop chère qu'il portera, qu'il

couvera partout, jusqu'au milieu des scènes et des sujets les plus faits pour ramener à l'austérité simple, qui transpirera comme un parfum d'oranger voilé ». Mais le critique la diminue et la ravale, quand il n'y voit « qu'un élément très positif, élément profane et païen : l'homme de désir, au sens épicurien ». Non ; cette flamme est l'âme même de Chateaubriand et l'essence de son génie, une dans ses manifestations célestes et terrestres, elle est le Désir, créateur de toutes choses, au sens du mythe ancien ; le souvenir du ciel perdu et l'attente de l'ineffable, au sens chrétien.

(*Heures d'histoire.*)

LE FÉODAL CHEZ CHATEAUBRIAND

Il écrivait, dans la préface des *Mémoires d'outre-tombe :* « Qu'on sauve mes restes d'une sacrilège autopsie ; qu'on s'épargne le soin de chercher dans mon cerveau glacé et dans mon cœur éteint le mystère de mon être. » Soin bien inutile, en effet : le scalpel du médecin n'avait plus rien à chercher. Dans ces douze volumes, achevant l'œuvre des livres qui les avaient précédés, l'homme dévoilait à chaque page « le mystère de son être ». Quand on les a longtemps pratiqués, quand on a confronté leurs aveux sincères et leurs réticences concertées avec tout le cours d'une vie aujourd'hui inondée de clarté, on connaît Chateaubriand jusque dans les moelles ; il est facile de dégager l'essentiel de ce cœur et de ce cerveau.

Il s'est fait durant huit siècles : goutte à goutte, avec le sang batailleur, les révoltes et la fidélité grondeuse, le foi naïve et les âpres passions d'une longue lignée de seigneurs bretons. Avant tout, c'est un gentilhomme breton. Il se déguisera suivant les temps, et de la meilleure foi du monde, en libéral, en démocrate sur le tard ; doctrines qui ne tiennent pas plus à la chair qu'un habit de circonstance ; il sera toujours un féodal, son donjon intérieur restera imprenable. Il est le plus complet

et le plus magnifique produit du vieil orgueil nobiliaire ; il le transformera pour d'autres applications, mais sans en altérer le métal solide, tel que sa race le lui a forgé. Chez le dernier de cette race, le père de François-René, « mon géniteur », comme il l'appelle, l'orgueil du nom était devenu un sentiment exclusif, une monomanie. « Une seule passion dominait mon père, celle de son nom. » Les *Mémoires* nous peignent avec une pointe d'ironie le seigneur de Combourg, passant ses journées à classer des parchemins devant son arbre généalogique ; et leur auteur ne s'avise pas qu'il fait la même chose, durant les quinze dernières années de sa vie, par le livre qu'il écrit, par les attitudes qu'il fixe patiemment, par ce labeur de tous les instants avec sa collaboratrice dévouée, labeur qui n'a qu'un objet : l'édification de sa gloire. — Vanité pour vanité, le travail du père était plus désintéressé ; il travaillait pour une race, pour les morts, pour les enfants à naître, pour une idée, en somme ; le fils ne se donnait la même peine que pour son individu. Chateaubriand ne dit pas de ses aïeux, comme Vigny :

> Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

Il est plus sincèrement indécis entre ses deux orgueils : celui du passé, dont il aime à faire fi, sachant bien que la parure sied mieux quand on la porte négligemment ; celui qu'il tire de lui-même, et qui s'enfle pour absorber l'autre. Son tort est de tourner en dérision une faiblesse qu'il partage au fond. Avec des vues plus soutenues, il aurait pu l'avouer et la défendre. Ces vieux seigneurs que nous avons encore connus, dans nos provinces, et

qui n'avaient qu'un souci, qu'une idée fixe, l'ancienneté de leur race, que faisaient-ils dans leur ignorance, sinon proclamer d'instinct l'arrêt le plus certain de nos sciences, la valeur capitale de l'hérédité dans la formation des groupes et des individus ?

(*Heures d'histoire.*)

LAMARTINE

J'avise à la place accoutumée un petit bouquin de poche : *Méditations poétiques*, par Alphonse de Lamartine ; Bruxelles, 1833. C'est une de ces contrefaçons que la Belgique répandait libéralement. Guenille de livre, qui ne vaudrait pas deux sous dans la boîte du bouquiniste. Les plats de la couverture, rongés aux angles, mal retenus par des fils étirés, montrent la bourre grise du carton ; au dedans, l'impression microscopique se lit mal sur les feuillets piqués de rouille. Le compagnon demande grâce : il a fait tant de routes, et si fatigantes, dans les poches, dans le carnier, dans les fontes de la selle, dans les sacoches des mulets syriens. Que c'est triste, la consomption du vieux livre ami ! On accepte, il le faut bien, l'usure de toutes les choses familières, sur nous et en nous, l'usure des corps ; mais cet évanouissement d'un parfum spirituel, qui menace de nous manquer avant la fin du voyage, il semble que ce soit l'usure visible des sentiments et des pensées, la mort d'une âme.

J'avais déniché mon trésor dans un coin de la bibliothèque de campagne, à mes premières vacances. Ils étaient deux alors, de même format minuscule et de même provenance : le second,

les Harmonies poétiques, a sombré au fond d'un sac, sur une des routes de l'Argonne, quand on y perdait tant de chères dépouilles, il y a vingt ans (1).

Du jour où j'eus trouvé cet interprète, toutes les choses de la Nature et mes propres sentiments prirent une signification certaine, une physionomie connue, une voix intelligible. Je savais nommer ce qui avait été jusqu'alors sans nom. Les impressions reçues du monde extérieur, tombant dans une âme façonnée par ce maître, s'y modelaient exactement sur les formes qu'il m'avait données. De la montagne où je le portais, dans un pays assez semblable au sien et commandé de même par les sommets des Alpes, les aspects de la terre m'apparaissaient à travers *l'Isolement* et *le Vallon*, les couleurs de la végétation à travers *l'Automne*, les feux du ciel de nuit à travers *le Soir*. Ainsi pour le monde moral ; ainsi pour les contrées que j'ignorais, pour cette géographie de rêve qu'il m'enseignait, l'Italie, les mers du Midi, visions désirées à travers lui, arrêtées à jamais dans les tableaux qu'il en avait tracés. Tout d'abord, je crus être seul à sentir avec ce frère l'univers d'émotions qu'il avait créé pour nous deux ; par la suite, je m'aperçus qu'il transportait tous ses lecteurs aussi loin, aussi haut, et, naturellement, j'éprouvai quelque chagrin de me voir ainsi remis dans le rang ; enfin, avec la sagesse tardive, j'ai compris que s'il était grand, doux et bienfaisant, c'est parce que la multitude des hommes communiait en lui.

(1) Écrit en 1890.

PREMIÈRE LECTURE DE « RAPHAËL »

Ce fut au collège, un dimanche, à la classe de catéchisme. La leçon du jour ayant fini avant l'heure de la récréation, notre maître, un jeune prêtre breton, nous accorda une demi-heure de *lecture;* il dit qu'il allait nous lire une description de la Savoie, et il tira de la poche de sa soutane un mince volume : c'était *Raphaël*. Poussé par nos supplications et entraîné lui-même, il alla plus loin que les pages descriptives, il alla jusqu'au tiers du volume. J'entends encore cette voix chaude d'émotion combattue, qui faisait parler Julie. Que Dieu l'absolve de son imprudence, si c'en était une ; à l'âge où l'adolescent doit recevoir toute la révélation de la vie, il est de pires instructeurs que la prose d'amour de Lamartine. Quand nous sortîmes de la classe, le cercle d'horizon où le monde est enclos avait reculé à l'infini, une lumière neuve vivifiait la création ; des lambeaux de ces longues phrases souples et caressantes flottaient sur nos lèvres, nous les rejetions comme on expire un air trop brûlant, aspiré par les poumons devant une fournaise. A la première sortie, je me procurai ce livre, je l'appris par cœur. Depuis lors, je l'ai relu bien souvent sur le lac du Bourget, sous les châtaigniers de Tresserves ; pen-

dant longtemps, je n'ai pu voir ces lieux avec d'autres yeux que ceux de *Raphaël.* Les bons juges placent ce roman autobiographique parmi les productions imparfaites de Lamartine ; les bons juges nous la baillent belle. Si nous sommes sincères, nous récuserons toujours notre jugement littéraire devant certaines œuvres entrées de bonne heure dans notre chair et notre sang, fixées dans notre imagination par des circonstances spéciales. Tels vers, tels morceaux de prose, de musique ou de peinture, ne sont que des supports sur lesquels l'être intime s'est développé ; veut-on en faire un objet d'étude, on ne les isole pas plus qu'on n'isole un trait particulier du visage ami qui le complète ; eussions-nous le don critique et hypercritique, notre liberté d'examen est aliénée en pareil cas, comme celle d'un homme épris vis-à-vis de la femme aimée.

(*Heures d'histoire.*)

ÉMILE MONTÉGUT

Décembre 1895.

Nous étions peut-être vingt — plutôt moins que plus — derrière l'humble char qui l'emmenait sur le pavé gras de Grenelle, par ce matin de décembre, à l'église Saint-Pierre du Gros-Caillou. Quelques fidèles collaborateurs de la *Revue*, quelques amis fidèles de jadis qui avaient lu soigneusement le journal de la veille et découvert ce nom dans le nécrologe. Plus d'un lecteur, sans doute, avait laissé échapper cette exclamation féroce du *De profundis* parisien : « Tiens, il n'était donc pas mort? — Oh ! que si, presque : de cette première mort de l'oubli, après laquelle il reste pour l'autre si peu de chose à finir.

Convoi de l'oublié, d'un qui plonge silencieusement dans les sourds dessous de la ville où il faut réussir jusqu'au bout. Ni soldats, ni discours, ni palmes sous les paletots, ni couronnes de sociétés sur le char. On n'entendait pas l'entretien habituel durant ces marches, la discussion discrète sur les chances des candidats probables aux places du défunt : il n'y avait ni succession ni places à prendre. C'était l'enterrement d'un petit rentier obscur, comme il y en a dans ce quartier popu-

laire, ou d'un chef de division retraité, suivi par quelques vieux copains du bureau.

Ainsi devaient conjecturer les boutiquiers sur leur porte et les employés qui allaient à l'atelier, sans se retourner, sans s'informer de ce mort inconnu, sans lever les yeux du journal où ils cherchaient les nouvelles des personnages connus, intéressants, de ceux qui ne se laissent pas oublier... Et ces travailleurs ne se doutaient pas qu'ils coudoyaient un grand camarade, l'un des plus honnêtes et des plus mémorables travailleurs de ce temps.

... Je le revois avec son étrange tête piriforme, cette calotte allongée du crâne chauve qui semblait soulevée par le jaillissement continu des idées, avec son œil voilé de penseur malchanceux, disant à une table amie ou dans quelque angle du salon des paroles ingénieuses, originales, mais toujours modeste, effacé, incertain de tout, sauf de sa conviction intelligente. Puis il fit retraite dans son Limousin, on le perdit de vue. Il flânait sur les flancs de l'armée littéraire : elle va vite, ses éclaireurs égarés deviennent bientôt des traînards qu'elle ne ramasse pas.

A l'Académie, dans les élections où il n'y avait pas de choix très concertés, quelqu'un prononçait le nom de Montégut, comme pour se soulager d'un remords. Chacun s'inclinait avec respect. « Ah ! Montégut !... sans doute, beaucoup de talent... un peu oublié... » Et l'on surprenait sur les physionomies la petite moue imperceptible de l'essayeur des monnaies, quand il soupèse et laisse tomber une pièce hors d'usage, dont l'effigie n'a plus cours ou qui a perdu le poids requis. Montégut recueil-

lait quelques voix ; il les sollicitait à peine, il les décourageait d'avance par la réserve digne et l'insouciance de sa sollicitation. Je ne me rappelle même pas s'il avait une boutonnière convenable ; peut-être ne songea-t-il jamais à demander la petite marque de l'estime où les ministres tiennent la littérature, faveur que ces fonctionnaires éclairés refusent rarement à un écrivain sage, grisonnant, respectueux des choses établies, et qui le demande gentiment. Je ne sache pas qu'il ait rançonné les éditeurs. Bref, il n'avait rien, rien qu'un fier talent, de quoi être honoré et ignoré.

Un bon juge le rapprochait de Sainte-Beuve ; je ne sais s'il n'égale pas, dans ses impressions de voyage et d'art à travers nos provinces, le charme et l'intelligence poétique de Fromentin.

Pendant cinquante ans, sa passion intellectuelle a voulu connaître et comprendre chacun des événements historiques, chacune des manifestations de l'esprit qui se produisaient dans les deux hémisphères. Entre temps, il trouvait le loisir de nous donner la meilleure traduction de Shakespeare, la seule qui ait fait passer dans notre langue quelque chose des grondements et des frissons de cet océan. Il prêtait encore plus qu'il ne donnait. Sait-on que Baudelaire s'est formé dans un commerce intime avec Montégut et que le poète devait, pour une bonne part, la substance de sa pensée à cet excitateur d'idées ? Combien d'autres après Baudelaire ! Si tous ceux qui ont puisé à cet intarissable réservoir rapportaient leur dette, la nappe nonchalamment épandue sur les terrains qu'elle fertilisa reformerait peut-être un fleuve, le fleuve dont le cours s'est perdu, dont le nom paraît voué à l'oubli.

Pourquoi donc cette faillite de la renommée, cette absence de rémunérations apparentes, après de si grands services? Pourquoi étions-nous si peu nombreux derrière ce cercueil si morose et si nu?

Pourquoi le lierre s'agrippe-t-il à certains murs et pas à d'autres? Qui le dira?

(*Devant le siècle.*)

« LA DÉBACLE » D'ÉMILE ZOLA

On a comparé le roman militaire de M. Zola à ceux de Stendhal et de Tolstoï. Cela ne pouvait manquer ; et c'était comparer des objets incommensurables. Pour Stendhal, uniquement curieux d'analyses ingénieuses, la bataille n'est qu'un prétexte à développer le caractère de son héros ; ce dilettante s'amuse trop spirituellement à Waterloo pour que nous puissions prendre au tragique ses fines lithographies. Chez Tolstoï, la guerre est observée en elle-même, froidement, par un penseur qui la domine sans entraînement ni épouvante ; et le drame même d'Austerlitz recule au second plan, pour laisser le premier à l'âme du prince André, sous ce grand ciel obscur où le blessé cherche le secret des destinées.

Pour quiconque ne se paye pas de mots et de théories d'emprunt, la vraie nature du talent de M. Zola crève les yeux. Sauf dans les rares moments où il se surveille, afin de justifier quelque aphorisme de ses manifestes littéraires, son tempérament l'emporte. Il reste ce qu'il était à ses débuts, le dernier en date et non le moindre de nos grands poètes romantiques ; un constructeur épique et visionnaire, parfois mieux informé de la réalité que ses aînés, mais tout aussi esclave de

son imagination ; l'émule et le très proche parent de Victor Hugo romancier. Qui ne voit la similitude des instincts et des procédés chez les deux cyclopes? Pour faire un roman, tous deux soufflent un énorme symbole, qui enfermera un des aspects de la vie humaine ; ici, la cathédrale de *Notre-Dame de Paris*, le vaisseau des *Travailleurs de la mer;* là, le cabaret de *l'Assommoir*, la mine de *Germinal*, la locomotive de *la Bête humaine*, l'armée de *la Débâcle*, et tant d'autres.

Ce monstre vit d'une vie intense, aux dépens des créatures humaines qu'on loge dans ses flancs, et qui ne sont en quelque sorte que ses appendices. Rien de commun entre ces êtres, créés pour servir la fantaisie du poète, et l'homme que d'autres romanciers choisissent dans la foule, pour le placer en observation et étudier la libre expansion de son caractère. Les personnages de Victor Hugo et de M. Zola sont des signes algébriques, très fidèles en somme à la tradition classique, où l'Avare, l'Envieux, le Jaloux étaient uniquement chargés de traduire une passion. Nos poètes inventent et numérotent une certaine quantité de ces signes, autant qu'il leur en faut pour représenter les différents types dont se compose, à leur idée, tel milieu social à tel moment donné. Il en faudra tant pour représenter les divers aspects pittoresques du moyen âge, dans *Notre-Dame;* tant, pour la juxtaposition des principales catégories de *misérables* dans la société moderne ; tant, pour se partager les penchants et les vices qui s'épanouissent dans la riche famille des Rougon-Macquart. Cette fois, M. Zola a dû se procurer tous les bonshommes typiques qui composaient pour

lui une armée du second Empire : le général ignare, l'engagé volontaire, la brute goulue, la brute dévote, et ainsi de suite. Employés dociles de la machine imaginée par le poète, il leur est défendu de végéter capricieusement, comme de libres plantes humaines ; une volonté tyrannique les ramène dans le cadre et les restreint jusqu'au bout à leur emploi. *Qualis ab incepto*...

Ces bonshommes sont taillés sommairement, pour faire quelques mouvements déterminés, toujours les mêmes. Comme les figurines de zinc, dans notre art perfectionné des ombres chinoises : prise isolément, au repos, chacune d'elles est grossière et peu vivante ; l'artiste les a combinées pour produire ensemble de prodigieux effets de masses et de perspective. Si Victor Hugo romancier est plus brillant et plus saisissant par le coloris, la richesse du détail, l'éclat des antithèses, M. Zola lui est supérieur comme accumulateur et remueur de masses ; il n'a pas à craindre de rival dans cet art.

Art inférieur, dites-vous. Affinés par une culture délicate, épris de psychologie, d'idées et de sentiments nuancés, nous voulons voir jusqu'au fond dans le jeu complexe des âmes ; nous ne souffrons plus qu'on limite l'infinie variété de la vie ; nous préférons à toutes choses les surprises que réserve l'être humain, quand on l'examine sans parti pris. Art inférieur, peut-être, pour nos salons, nos écoles normales, nos académies, pour nos classes raisonneuses et subtiles. Mais il ne m'est pas prouvé que cette infériorité soit absolue. Ces bonshommes, qui nous paraissent trop simples, trop extérieurs, sont seuls vivants pour la foule ;

elle juge les nôtres obscurs. Ces formes d'art sont les seules populaires, avec de vastes prises sur les imaginations ingénues. Et si l'on y regarde de près, ces procédés n'ont pas varié depuis l'antique épopée, depuis l'*Iliade*. Faisons les dégoûtés ; il n'en est pas moins certain que Rochas et Sapin, voire même Chouteau et Lapoulle, sont plus proches d'Achille et de Patrocle, de Roland et de Turpin, que M. de Camors ou René Vincy. Je ne dis pas que ces tourlourous vaillent les héros d'Homère et de Théroulde. Mais à ne considérer que leur structure et leur mise en mouvement, ils sont nés de la même conception épique. Vous retrouverez la similitude jusque dans ces répétitions signalétiques, le *leitmotiv*, comme on dit aujourd'hui, qui annoncent la rentrée en scène de chaque personnage : le colonel de Vineuil, « impassible sur son grand cheval », Rochas, « le troupier français parcourant le monde, entre sa belle et une bouteille de bon vin », Silvine, « la fille aux beaux yeux de soumission »... Achille et Patrocle circulent de même avec des étiquettes invariables, révélatrices de leurs habitudes physiques et des passions simples qu'ils personnifient.

Nous sourions, quand on recourt aujourd'hui à ces moyens homériques ; ils restent cependant infaillibles pour clouer une figure dans l'imagination du peuple, M. Zola le sait, il les emploie tous, et il n'a pas tort. Il en retire d'abord le plaisir fructueux d'être populaire ; et l'expérience des siècles nous enseigne que les œuvres populaires montent lentement, font plus tard les délices de l'élite, et demeurent incontestées. Oh ! pas toutes. Celles-là seulement qui embrassent la vérité de

tous les temps et répondent aux exigences éternelles du cœur humain. Il nous reste à rechercher si cette condition est suffisamment remplie, dans l'épopée romantique d'un philosophe naturaliste, pour que l'auteur puisse se flatter de fournir des pensums à nos arrière-neveux. Dans les éditions expurgées, s'entend.

La vie, au régiment, comme partout, est plus changeante, plus complexe, moins uniformément ravalée que ne la peint M. Zola. Pourtant, s'il y tient, abandonnons-lui notre triste armée de Sedan. Mais il prétend embrasser toute la guerre ; ses conclusions portent sur toute la longue agonie de la France. Comment en explique-t-il la durée? Si la bête de boucherie était aussi malade, aussi vidée de force qu'il le dit, elle aurait dû tomber sous le premier coup de masse, comme tombèrent en pareil cas d'autres nations, qui se croyaient plus saines que nous. Dans son estimation de notre vitalité, selon lui si profondément atteinte par l'Empire, l'historien-romancier semble ne pas tenir compte de ces efforts multiples, incoercibles, qui soutinrent pendant six mois une résistance unique dans les annales des guerres récentes. Efforts réguliers, irréguliers, groupant les vertus traditionnelles et les convulsions du sentiment révolutionnaire, peu importe la source et le mobile, pour reformer un faisceau toujours renaissant. *La Débâcle* ne reflète pas, il me semble, la physionomie vraie de cette résistance, follement conduite, sans doute, maudite alors par les gens à courte vue, mais infiniment sage dans son principe et à jamais bénie, car tout ce que nous sommes aujourd'hui dans le monde, nous le devons à cette heure, à

l'opinion que nous avons prise de nous-mêmes et donnée aux autres. Rien de ce qui s'est accompli dans ces derniers temps n'aurait pu se faire, sans cette preuve initiale de force ; on mesure la vigueur probable du convalescent à celle qu'a su déployer le blessé. Notre peuple a l'instinct de cette relation entre sa sécurité actuelle et son effort d'alors. Le peuple fait le plus souvent des choses profondément justes par des raisons apparentes qui sont fausses. S'il garde dans son cœur le nom de Gambetta, s'il élève des statues au dictateur de Tours et inscrit ce nom sur les rues de toutes les villes, ce n'est pas, comme il le croit peut-être, pour rendre hommage à des billevesées politiques ou aux maladroites boutades du tribun contre le cléricalisme ; l'objet de sa tendresse inconsciente et justifiée, c'est l'homme qui comprit la grande nécessité, qui incarna l'âme de la France, qui fut et demeure le vrai, le principal fondateur de notre puissance présente. Or, ce nom et cette page décisive de notre histoire ne figurent que pour mémoire, incidemment, dans le bilan dressé par M. Zola.

... M. Zola a-t-il eu sous les yeux *le Général de Sonis*, par M. l'abbé Baunard? C'est bien de l'audace de lui recommander l'ouvrage d'un curé, comme dirait Chouteau. De la petite littérature, assurément? C'est un document ; ils sont bons à prendre de toutes mains. Bourget me disait, en m'engageant à lire cette biographie : « C'est le plus fier livre de notre temps. » Je ne suis pas éloigné de penser comme lui. Sonis est un compagnon de saint Louis ; sur la dalle où il devait dormir dans son armure, il s'est réveillé pour prendre le com-

mandement d'une des armées de Gambetta. Je voudrais pouvoir citer en entier le récit de la bataille de Loigny. Il fallait ramener à tout prix une troupe démoralisée. Le général s'élance avec trois cents zouaves pontificaux : il en tombe cent quatre-vingt-dix-huit ; lui-même a la jambe brisée en vingt-cinq morceaux. Laissé sur le champ de bataille, il y passe la nuit sous la neige, son autre pied est gelé. « J'eus en ce moment la consolation d'entendre rouler derrière moi toute mon artillerie ; et je suis heureux de pouvoir constater que le 17e corps n'a pas perdu une seule bouche à feu pendant le temps où j'ai eu l'honneur de le commander... L'armée prussienne ne tarda pas à passer sur nos corps, en ordre parfait. J'avoue que je ne pus me défendre, même en ce moment, d'admirer la discipline et la tenue de ces troupes. » Telles sont ses pensées, avec des effusions de piété, tandis qu'on achève les blessés à coups de crosse, autour de lui, et que l'un d'eux, un jeune zouave, vient mourir en appuyant la tête sur son épaule. Le général était à jeun depuis vingt-quatre heures. Un bon Prussien lui versa en défilant quelques gouttes d'eau-de-vie sur les lèvres ; cet homme plaça la tête du blessé sur la selle, remonta la couverture, et lui serra la main avec ce mot : Camarade ! Sonis, ne sachant comment le remercier, se contenta de lui montrer le ciel. On ne le releva que le lendemain à dix heures, pour le porter au presbytère de Loigny, où il fut amputé ; toujours tranquille, maître de lui, ne songeant qu'au sort de ses troupes, et offrant ses douleurs pour la France. Dans ce même village de Loigny, le commandant d'un bataillon du 37e qui défendait

le cimetière, M. de Fauchier, tombe grièvement blessé : « Faites cesser le feu ! lui crie le général von Isowitz. — Monsieur, ce n'est pas mon affaire d'arrêter le feu de mes soldats, c'est la vôtre ! » répond l'officier français. N'est-ce pas aussi beau que tous les mots classiques de Fontenoy et d'ailleurs ?

Oh ! je vous entends : il ne s'agit pas de beauté, mais de vérité. Cela aussi est de la vérité, telle que la donnent de froids rapports officiels, des documents. Ce sont d'autres aspects de la vérité, qui en a beaucoup. Elle n'est complète que si vous les montrez tous. Oserai-je ajouter que ces dernières vérités sont les plus utiles à montrer ? Ce mot scandalisera les intransigeants du réalisme. Pourtant, ils admettent encore qu'un homme doit être utile. Un livre, n'est-ce pas un être vivant ? Pourquoi ne serait-il pas astreint aux mêmes obligations que l'homme ? Je pense, je l'avoue, aux exemplaires graisseux de *la Débâcle* qui vont courir les casernes, les chambrées. Nul n'ignore qu'il y y a deux façons de lire, sans aucun rapport entre elles. Pour nous, dilettantes, la lecture n'est que l'enquête sur une réussite d'art : « Ce détail est exact, bien mis au point ; cet autre est bien inventé. Très réussi. » Pour les simples, tout ce qui est imprimé tient du catéchisme et de l'almanach ; c'est un impératif catégorique : « Puisque des soldats, des officiers, agissent et parlent ainsi, et que ce monsieur si savant enregistre la chose, c'est donc qu'en pareille circonstance il faudra agir et parler comme eux. » Je vois aussi les nombreux exemplaires qui vont se répandre sur le monde, à l'étranger. Si l'on y lisait ce qui nous

fâche tant : que l'Allemagne est une grande nation, avec de grandes vertus qui ont surmonté les nôtres un moment, — personne ne s'étonnerait, car l'étranger sait cela et rend justice à l'Allemagne. Mais le monde s'étonnera de découvrir une France si petite, si putréfiée ; même dans le temps de l'éclipse, il attendait d'elle ce rayon voilé qui nous fait aimer des uns, respecter des autres. — Montrez au monde nos Lapoulle, si vous voulez : qui n'a pas les siens ? Mais montrez-lui aussi nos Sonis (1).

(*Heures d'histoire.*)

(1) « Je les ai montrés », répond M. Zola, dans les interviews où il a bien voulu discuter mes objections : « On ne m'a donc pas lu ? Voyez Vineuil, Honoré, Weiss, et tant d'autres ! » Je sais fort bien que l'écrivain a sincèrement essayé cette contre-partie ; mais une seule chose existe pour le lecteur, l'impression dominante qui se dégage d'un livre ; si l'impression est ici celle que je dis, les efforts de M. Zola ne peuvent rien pour la changer, parce qu'elle provient des préférences inconscientes de sa vision. Les personnages qui réhabiliteraient l'ensemble *vivent moins* que ceux qui le dégradent ; donc ces derniers restent au premier plan de notre mémoire : tout est là.

LE STYLE DE J.-J. WEISS

Voilà une prose qui se fait rare ; elle est facile, jamais plate, on peut la lire sans lexique ni sueur. Nous avons le tympan un peu blasé par de grands vacarmes de cuivre, aujourd'hui que la plus petite chanson s'enfle dans un ophicléide ; d'aucuns trouveront cette langue maigre et sèche. Elle est musclée pour marcher loin et longtemps, comme ces voltigeurs de jadis que M. Weiss affectionne. Avec cette langue trotte-menu, armée au dix-huitième siècle pour la course et pour la guerre, nous avons soumis le monde à notregénie. L'étranger qui a pris vingt leçons de français l'entend sans effort ; il en est tout aise et reconnaissant. Par contre, elle désespère le lettré qui la soumet à l'analyse ; nul procédé, et pourtant mille secrets industrieux qu'on soupçonne, la trace bien recouverte d'un travail acharné. Émerveiller les habiles sans qu'il y paraisse pour les simples, c'est le signe de l'excellence dans tous les arts.

Que j'aime à le rencontrer, ce français de vieille race, approprié aux exigences les plus compliquées des temps nouveaux ! Que j'aime cette pensée discrètement habillée, qui passe au milieu des brocarts, des falbalas, des étoffes chatoyantes, comme une jeune femme revenue d'autrefois,

vêtue d'une ancienne perse aux fleurs pâles ; fleurs éteintes, semble-t-il, tant elles sont harmonieuses, joie et repos de l'œil fatigué par les tons criards. On en cueillerait des brassées, de ces pervenches, tout le long des pages du livre. En Alsace, l'auteur parle de nos espérances : « C'est un bleu qui nous flatte et sourit. » Il décrit le Rhin : « La rive à Kehl est plane et morne des deux côtés. » D'autres auraient épuisé leur palette pour peindre ce paysage, et la peinture ne serait pas plus vive. Sur la cathédrale de Strasbourg, « la flèche a l'air de jaillir du fond du Rhin ; le Rhin a l'air de la porter flottante, au-dessus de son lit, comme une fleur des eaux ». Le petit cadet entre à l'école militaire allemande : « Si jeune, entre huit et dix ans, il a quitté papa et maman, le cœur bien gros, pour venir à Oranienstein revêtir l'uniforme de l'empereur et roi. C'est pour la vie ! C'est comme une prise de voile ! » Tout ce morceau est exquis, et de même tant d'autres légers crayons : le capitaine qui dirige l'école, les notables alsaciens, le vieil homme de Dannemarie qui sciait des troncs d'arbres à l'ombre d'un platane : des épisodes ou des portraits ramassés en vingt lignes, présentés sans malice apparente, comme ferait un enfant. Oh ! qu'il faut d'astuce pour conter comme les enfants et n'y pas mettre de gaucherie ! Et quand l'émotion vient, rapide et contenue, ce n'est rien, ce petit frisson sous l'épiderme, et cela secoue de la tête aux pieds.

On a pu alléguer plus d'un grief contre l'École normale ; mais on doit lui savoir gré de nous garder la tradition de ce style, îlot qui résiste à la fantaisie débordée. Il ne faut pas demander à

tous de s'y resserrer, ce serait un mal pour notre langue : elle y perdrait de sa sève et de son éclat. Ce ne serait pas un moindre mal si elle venait à disparaître, cette tradition maintenue si haut par Prévost-Paradol, About, M. Weiss... Paradol avait parfois de l'apprêt, About de la paillette ; il me semble que, par la pureté de la forme, M. Weiss est l'exemplaire le plus achevé de cette forte discipline classique. Comme tous les Français libéraux, j'ai souvent fait le rêve d'être un tyran ; je me disais que mon premier ukase serait libellé ainsi : « N'auront licence d'imprimer tous les jeunes déliquescents, impressionnistes, divagationnistes, etc., qu'alors qu'ils justifieront avoir copié de leur main cent pages de M. Weiss. » Mais il ne faut jamais souhaiter la tyrannie ; un autre n'aurait qu'à y parvenir, avec des goûts différents, qui me condamnerait à expliquer cent vers de M. Stéphane Mallarmé.

(*Regards historiques et littéraires.*)

V

LE ROMANCIER ET LE SOCIOLOGUE

PORTRAIT DE JEAN D'AGRÈVE

J'avais connu Jean d'Agrève sur les bancs du collège Sainte-Barbe, où nous fîmes nos études ensemble. Je le retrouvai plus tard enseigne à bord du *Château-Renault*, le stationnaire que notre division du Levant détachait au Pirée ; j'étais moi-même alors secrétaire à la légation d'Athènes. Notre liaison d'enfance se resserra à cette époque ; elle a persisté, solide et confiante, jusqu'à la disparition de Jean.

Je le revois encore dans la division des petits, à Sainte-Barbe, ce nouveau qui avait attiré sur sa tête toute la hargne flottante dans une cour de collège. Il apportait à la vie commune le caractère qu'on y tolère le plus difficilement. Sauvage comme un merle, insociable et silencieux d'habitude, des élans subits d'expansion naïve le livraient sans défense à ses bourreaux. Les enfants d'abord, le hommes plus tard s'acharnent d'instinct contre ces natures où ils devinent une force à briser, un cœur tendre à torturer. Dès le premier jour, nous fûmes tous ligués pour civiliser le *Bédouin;* on lui donnait ce sobriquet parce qu'il nous arrivait de Bédouin, un petit bourg du Comtat accroché aux croupes méridionales du mont Ventoux.

D'Agrève avait grandi là, dans une morose gen-

tilhommière des hautes garigues. Sa famille, d'une ancienneté sans éclat, était attachée depuis des siècles à cette terre pauvre. Ce sont des pays de bonne race, disait-il, sève de Provence fortifiée de sève de montagne, gens solides et doux qui voient des chênes sur leurs têtes et des oliviers sous leurs pieds. La vieille souche, ensevelie dans ce pli de roches, y accumulait des forces que nul de ses rejetons n'avait encore dépensées au dehors. Jean tenait de son ascendance provençale une sensibilité de cœur et une vivacité d'esprit qui semblaient combattues, refrénées en lui par l'influence du sang maternel. Sa mère était une Bretonne du pays de Léon, fille d'une lignée de marins ; M. d'Agrève le père avait rencontré et épousé Mlle de Kermaheuc durant un séjour à Toulon. J'attribuais au hasard de cette union les contrastes de mon ami, fait de brume et de lumière, de mélancolie et d'ardeur. Ses désirs et ses dégoûts de l'action, sa paresse méditative brusquement secouée par la recherche de l'aventure, les soudains abandons de confiance et de gaieté qui rompaient sa retenue farouche, tout en lui me donnait l'impression d'un chaud rayon de soleil brisé sous les vagues froides de l'Océan. Je m'expliquais les singularités de Jean par sa double origine, puisque c'est aujourd'hui l'explication à la mode pour la formation mystérieuse de l'homme intérieur ; mais que le diable m'emporte si je sais, et si d'autres savent, pour celui-là comme pour beaucoup de ses pareils, où il avait pris le métal mal fondu de l'armure qu'il apportait au combat de ce monde.

(*Jean d'Agrève.*)

PSYCHOLOGIE D'UNE FEMME

Je commence à lire en elle, et je ne m'étonne point que le monde ne la déchiffre pas. Cette femme dit vrai, le monde n'existe pas pour elle. Hélène en est séparée par une impuissance organique à s'assimiler des éléments qui ne sont pas les siens, par un invincible redressement de la plante sauvage qu'elle est contre des formes de culture où elle ne peut pas se ployer. Combien je retrouve en elle de mon moi de vingt ans ! Sans affectation ni parti pris, elle demeure aussi réfractaire que pourrait l'être l'habitante d'une autre planète à tout ce qui constitue notre vie actuelle : soucis, plaisirs, curiosités, opinions, règles reçues, encombrements du cerveau et divertissements du cœur. Elle est tout amour et tout intuition de la nature, des beautés apparentes comme des lois permanentes et secrètes de cette nature. Son âme fermée n'a de communication avec personne, pas même avec sa mère, compagne timide, effacée, qui traite sa fille en enfant gâtée et difficile dont elle respecte l'indépendance. Cette fusion habituelle avec nos semblables, qui est pour beaucoup d'entre nous la respiration morale de l'individu humain, Hélène l'ignore et l'a transportée sur les plantes, les eaux, les bois, les cieux, sur les formes, les

forces, les voix de la nature, seules confidentes de sa vie intérieure.

C'est une primitive, je ne trouve pas de mot plus juste pour me la définir. Égarée à notre époque de complications cérébrales et de formules qui emmaillotent la volonté, inintelligible aux gens de cette époque, je vois en elle la sœur attardée d'êtres très lointains, simples et puissants comme les énergies primordiales auxquelles ils obéissaient. La hardiesse tranquille de l'aveu qu'elle me fit, cette avance si contraire à nos mœurs, la soumission passive à l'appel d'une destinée qui l'exalte, l'indifférence pour nos grimaces usuelles, nos attitudes d'emprunt, notre trépidation intellectuelle, tout recule Hélène à son plan, parmi les femmes de la Bible et des vieux tragiques grecs, instruments dociles du dieu intérieur qui les émouvait. Notre société ne peut juger équitablement cette primitive, pas plus que la foule ne peut apprécier dans nos musées les statues archaïques aux lignes trop sommaires, pas plus que cette foule ne devine la vérité humaine et la vie intense de ces corps à peine indiqués dans leur gaine de marbre.

(*Jean d'Agrève.*)

LES ILES D'OR

Les Iles d'Or ! l'admiration de nos pères les avait bien nommés, ces anneaux visibles de la chaîne sous-marine qui relie les Alpes du littoral à la Corse et à la Sardaigne. Souvent, de la haute mer ou de la côte, mon regard avait convoité les trois sœurs, souriantes dans leur bain de lumière. J'étais surtout attiré par la mystérieuse Port-Cros : aucun de mes camarades n'y avait atterri ; personne ne m'avait dit combien elle est belle. Je la découvre, je l'explore, cette Corse en miniature, montagneuse et boisée. Du sommet culminant, un rameau se détache et court au sud, parallèle à la mer qu'il domine d'une hauteur de deux cents mètres ; sa muraille abrupte dévale vers les eaux. Nulle falaise bretonne ou normande ne peut rivaliser d'élévation et de pittoresque avec ce pan de montagne coupé à pic sur l'abîme. Une robe de pins tordus par le vent du large tremble perpétuellement sur les flancs de la roche, descend par endroits jusqu'à ses pieds ; ailleurs, la paroi lisse et nue reçoit le soleil sur son miroir aveuglant, phare diurne que les navigateurs distinguent de très loin.

Au nord et à l'ouest, les chaînons s'inclinent doucement jusqu'aux plages qui regardent le continent. Sur leurs pentes, les forêts de chênes verts

et de pins d'Alep alternent avec un épais maquis d'arbousiers, de myrtes, de romarins, de bruyères. Ces arbustes atteignent et dépassent la taille d'un homme. Au moment où j'abordai à Port-Cros, les hautes bruyères blanches fleurissaient, l'île entière était couverte de ces grands bouquets vert et blanc, mariés aux étoiles bleu pâle du romarin, aux touffes argentées du cinéraire maritime. Abritées entre les coteaux, des vallées se creusent et s'évasent vers la mer, elles lui portent les ruisseaux qui vivifient dans ces fonds tièdes la végétation méridionale : oliviers, amandiers, mûriers, vignes, figuiers. Je ne retrouve pas à Port-Cros l'Afrique de parade et de serre chaude créée par les jardiniers de la Corniche sur quelques points de notre littoral ; on sent pourtant l'Afrique plus proche, dans ces vallées où l'oranger, le palmier, le chêne-liège, le laurier-rose ne survivent que par quelques représentants, témoins des anciennes cultures abandonnées. Les palets épineux du figuier de Barbarie et les glaives de l'aloès font sentinelle autour des vergers, autour des vieux forts, dont les glacis disparaissent sous un manteau de sorcie, cette plante grasse que le peuple appelle *patte de sorcière*, et qui jette sur les murailles une si riche tenture de vert glauque et de fleurs vermeilles.

Au moindre effort de l'homme, ces vallons fertiles lui rendraient tous les fruits de la zone africaine. L'homme les leur demandera sans doute, il ne tolère plus les perles qui ne rapportent pas. Il demandera le fer et l'argent aux rochers qui continuent à Port-Cros les filons voisins de la mine des Bormettes. La trace de ces métaux est visible dans les éclats de schiste micacé dont tous les chemins

de l'île sont pavés, pierres luisantes, imprégnées d'une poussière de diamant ; elles gardent leur fulguration dans les bas-fonds des côtes, sous la « mer d'argent », ainsi qu'on nomme à Porquerolles une baie où l'eau dort sur cette armure d'écailles brillantes. L'homme demandera un jour à cette terre privilégié les trésors qu'elle recèle ; et le charme de Port-Cros s'évanouira. Il est fait des libres fantaisies de la nature, il réside surtout dans le chaste abandon, le silence, la paix sereine de cette vierge inviolée. Je la compare sans cesse à ces îles des Sporades, restées en dehors des routes maritimes, où je chassais autrefois en compagnie des bergers grecs. A quelques encablures des cercles parisiens transportés sur la Corniche, l'Ile d'Or me rend mes anciennes impressions de liberté errante dans une oasis sans maître. Elle est si bien préservée de toute intrusion banale, si distante de toutes les choses d'habitude !

(*Jean d'Agrève.*)

LE CIMETIÈRE DE PORT-CROS

En regagnant le port pour embarquer Hélène, nous nous sommes arrêtés contre le petit cimetière de Port-Cros, sous le figuier où j'ai passé tant d'heures. Près du Vieux-Château, au bas du versant qui regarde la terre ferme, c'est le point de vue sur Hyères le plus rapproché de ma maison ; là je viens d'habitude m'asseoir, lire, contempler de loin la ville où elle m'attend, la route bleue par où elle viendra. Le vieux figuier tordu, souffleté par le mistral, s'abrite sous le mur de pierres sèches qui défend l'enclos contre ce vent. La porte de fer était entre-bâillée, nous l'avons poussée, nous sommes entrés. L'étrange et unique cimetière ! Un champ d'épaves. Pas plus grand qu'une chambre d'attente, quelques mètres carrés : des herbes roussies, des ronces fleuries, une douzaine de croix noires déjetées, faites de planches d'échouage, où des noms vagues sont griffonnés à la craie. A peine des noms : les prénoms des bûcherons piémontais oubliés là, sous quelques mots de prière italienne ; les numéros matricules des soldats décédés, du temps qu'il y avait un lazaret à Bagaud : « Hugues, soldat de 2e classe... » — « Ici repose le corps du nommé Cabass... » Et des anonymes, les naufragés que Savéû repêche à l'automne ; des inscriptions

qui s'effacent sur le néant, comme celle de l'inconnu qui dort sous ce plant de cinéraire : « Ci-gît, repose, une victime du navire *la Lucie.* »

— Oh ! fit Hélène, ne dirait-on pas des âmes de mouettes, posées un instant dans ces buissons de fleurs ?

Elle a raison. Ce n'est pas un cimetière, c'est une halte d'oiseaux de passage, de morts errants.

— Oui, répondis-je. Vous souvenez-vous d'avoir lu dans notre Shelley la juste et belle épitaphe que son ami Keats composa pour lui-même ? Il faudrait la crayonner sur chacune de ces planches. Elles nous disent toutes :

ICI REPOSE UN HOMME
DONT LE NOM FUT ÉCRIT SUR L'EAU

(*Jean d'Agrève.*)

LETTRE DE SAVÉÛ
AU LIEUTENANT D'AGRÈVE

LES FUNÉRAILLES D'HÉLÈNE

« Port-Cros, le 24 août 1884.

« MON CAPITAINE,

« Faites excuse si je prends la liberté de vous écrire. C'est pour vous adresser le procès-verbal de la cérémonie, et pour vous dire que nous avons bien pensé à vous, en rendant les honneurs réglementaires à notre pauvre dame. Le Père André m'avait fait savoir qu'elle voulait encore passer à l'île, quoique n'étant plus. Conséquemment, j'ai appareillé le 22, j'ai conduit le *Souvenir* aux Salins, par une jolie brise de sud-ouest. On m'a remis ce qui restait de ce qui était si beau. J'avais embarqué tout plein de fleurs, je les ai arrimées sur la pauvre chose, pensant bien que vous auriez fait ainsi. J'avais hissé votre pavillon personnel, en berne, naturellement. Vous m'excuserez, mon capitaine, nous portions la voile rose ; une blanche eût été plus convenable, mais je n'en ai pas d'autre : et puis, elle l'aimait tant, ça lui aura réchauffé le cœur d'avoir cette toile sur son dernier lit, bien sûr.

« Nous sommes bien venus. La mer était belle,

bleue et claire, on eût dit tout le ciel dedans ; comme au premier voyage où nous l'avons passée. Ah ! je me rappelais bien, c'était à s'y croire encore, c'était tout pareil avant-hier, quand on ne regardait pas sous les fleurs. Seulement, le curé était à votre place d'habitude, et il disait les prières des trépassés. La mer n'a pas de pitié, mon capitaine ; on passe dessus avec la joie, avec la mort, elle sourit toujours la même ; elle est durable, la mer.

« Quand nous avons accosté, tout le peuple était sur la jetée, bien respectueux ; les femmes pleuraient comme pour leur enfant. Le Père André a fait le service à l'église ; puis nous avons chargé la bière, Cordelio et moi ; si légère, elle ne pesait pas plus qu'un oiseau. En haut du sentier, devant le cimetière, nous avons trouvé Zourdan, dont c'est l'état : il nous a dit que c'était prêt, il avait fait très convenablement ce qu'il avait à faire. Alors nous avons envoyé notre pauvre dame dans le lieu de son repos. Si votre vieux Savéû n'est plus là quand vous reviendrez, mon capitaine, — on peut bien partir, à mon âge, quand des jeunesses comme ça vous montrent le chemin, — vous la retrouverez sans peine : c'est dans le coin à droite, près du figuier, entre la tombe de Cabass et celle du naufragé de la *Lucie*, sous le plant de cinéraire. Il n'y a qu'une croix noire comme les autres, elle l'a voulu. Nous avons prié le commandant Jorioz d'écrire, pour que les lettres soient plus riches. Il y a écrit :

ICI REPOSE HÉLÈNE

« Soyez tranquille, on ne la laissera pas manquer des fleurs qu'elle aimait. Vous aurez bien du cha-

grin, mon capitaine, même dans votre plaisir de faire la guerre aux Chinois, avec l'amiral : j'ai servi sous ses ordres ; c'est un bon chef, il ne fait pas tuer le monde pour rien. En 1860, quand nous étions sur la *Victorieuse*, à l'entrée du Peï-Ho... Excuse, vous n'avez pas affaire à mes histoires ; mais vous aurez tout de même bien du chagrin. J'ai fait trois fois le tour du monde, je n'en avais pas vu de plus douce. Qu'y faire? Nous sommes tous ici pour la mort ; c'est la vie, n'est-ce pas, mon capitaine? Que Dieu vous garde et donne sa paix à celle qu'il a prise. Je suis, mon capitaine, avec tout le respect que je vous dois,

« Votre obéissant gabier.

« Savéû. »

(*Jean d'Agrève.*)

FIANÇAILLES

Les premières journées de printemps étaient aigres et transies, cette année-là. Tandis que Jacques et la tante vaquaient aux affaires de la propriété, — aux affaires plus urgentes et plus nombreuses des électeurs, — Marie s'efforçait de garder le convalescent devant la grande cheminée où elle entassait les bûches. Tante Sophie, qui avait inculqué à sa nièce ses habitudes d'économie sévère, lui marqua un matin son étonnement.

— Ah çà ! qu'est-ce qui te prend ? Tu veux donc vider le bûcher en avril ?

Marie s'excusa. — Il fait si mauvais ! N'oublions pas qu'il arrive d'un climat très chaud et qu'un refroidissement lui serait funeste. Avec un peu de rose aux joues et quelques hésitations, elle ajouta plus bas : « Et puis, voyez-vous, tante, j'ai mon idée. J'ai idée que si on les éclaire bien, s'il les voit briller aux grandes flammes, les bêtes le feront parler.

— Quelles bêtes ? demanda la tante.

Marie montra les deux sphinx de cuivre poli, style expédition d'Égypte, qui affrontaient leurs nez camus des deux côtés de la cheminée. Le grand-père Andarran les avait brocantés à Paris et promus à la dignité de chenets, dans son salon de la

Bourdette ; ils en faisaient le plus bel ornement, à l'estime du vieux soldat qui avait suivi sa demi-brigade aux Pyramides.

— Ne vous moquez pas de moi, tante : mais j'ai observé que nos idées, nos rêvasseries, depuis notre petite enfance, s'emmagasinaient dans le dos des sphinx, de préférence à tout autre objet ; et qu'elles en ressortaient, le soir, aux longues veillées, lorsqu'ils sont caressés par les flammes, et qu'on regarde, en ne pensant à rien, les flammes, les sphinx. Lui aussi, il a grandi devant ces bêtes, il retrouve dans leur dos toutes ses pensées d'enfant ; elles remontent des chenets, les siennes, les miennes qui l'ont tant appelé, lorsque j'étais seule, et qu'elles se posaient là, sur ce miroir où il avait tant laissé de son regard. Elles le forceront à parler, devant les sphinx, j'en suis sûre ; un jour qu'ils rayonneront, bien brûlants, bien songeurs aux choses d'autrefois, avec leur air grave, un air comme le sien.

Elle attendait toujours. Lui, il voyait sur les bêtes du rêve ce qu'y voyait son grand-père, le mirage du pays lointain, des actions ressouvenues ou espérées. La veille du jour fixé pour le départ des deux frères, comme elle dépliait son ouvrage d'aiguille devant le foyer, à côté du silencieux chercheur d'empires, Marie prit son grand courage et dit :

— Pierre, n'y a-t-il jamais de femmes d'officiers qui accompagnent leurs maris, dans vos explorations ?

Il sourit à la question. — Dame, ce serait un peu encombrant. Elles attendent qu'on ait fait des chemins de fer dans le Soudan.

— Pas une seule, jamais?

— Je crois que des Anglaises s'y sont risquées. Elles ont le diable au corps. Mais je ne vois pas bien une petite Française s'allant promener chez les Mandingues. Serait-elle assez malheureuse, si loin de France !

Marie releva la tête, comme devant une provocation :

— Avec celui qu'on aime, on fait partout de la France, on fait partout du bonheur.

Elle eut honte d'en avoir trop dit, abaissa ses paupières. Trahis par l'émotion, lourds de reproche, de défi, de prière, ils s'étaient longuement posés sur Pierre, ces yeux où une larme refoulée troublait le bleu de la fleur de lin.

Il ne répondit pas. Il continuait de regarder les sphinx ; autrement, semblait-il, d'un regard ramené. Tante Sophie entrait à ce moment. Elle observa sa nièce, elle eut pitié ; pour savoir combien il était gros de chagrin, le cœur de la petite, et comme il devait battre douloureusement, la vieille fille n'eut qu'à redescendre dans l'ancienne souffrance de son propre cœur, qui avait battu de même, pour rien. Elle alluma les bougeoirs.

— Les enfants, il faut aller se coucher. On se lèvera tôt, demain, pour les préparatifs du départ. Venez dire bonsoir à la tante.

Et comme les jeunes gens lui tendaient leurs fronts, tante Sophie prit brusquement les mains de Marie, les mit dans celles de Pierre.

— Allons, ne lui fais pas de peine, donne-lui un peu de joie. Elle n'en a pas eu sa part. Je la connais, cette enfant, je te dis qu'elle vaut tous les royaumes que tu as pris ou que tu prendras.

L'officier réfléchit une seconde : d'un geste lent, résolu, il porta à ses lèvres la main qu'on venait de mettre dans la sienne, il y déposa un long baiser. Il n'ajouta rien.

C'était assez : le premier baiser de l'amant, au lieu de l'étreinte accoutumée du bon camarade. Marie le reconnut, ce premier baiser qu'elle n'avait jamais reçu ; elle entendit son langage, que nul ne lui avait jamais appris. Ces lèvres chaudes lui disaient, au plus profond des veines, qu'un homme l'appelait à connaître le trouble attendu des félicités ignorées, tout le mystère de la vie, reçue, rendue, perpétuée. Elles lui disaient que cet homme donnait une part de soi-même, ce qu'ils en peuvent donner, et qu'il demandait en retour toute la femme, qu'il la prenait avidement, comme ils la prennent, pour la meurtrir peut-être, pour en faire sa chose heureuse ou souffrante. Joie infinie de celle qui aspirait à être prise ainsi ; joie de souffrir, s'il le fallait, par lui, pour lui, toujours. Joie qui la jeta à genoux, dans sa chambre, devant sa Vierge, et qui fit de sa prière, ce soir-là, un hymne d'allégresse ; elle sentait dans son cœur l'éclosion de toutes les fleurs du printemps, sur son front la couronne de toutes les étoiles du ciel, des amies lumineuses si souvent invoquées à cette fenêtre où elles riaient, indulgentes, cette nuit. Longtemps, dans la douce insomnie, les yeux grand ouverts sur ces étoiles, elle trembla délicieusement sous l'ineffaçable baiser qui l'environnait, l'envahissait, pénétrait son âme, tout son être.

Le lendemain, Marie fut vaillante, confiante, presque gaie dans sa peine, en disant adieu pour quelques jours, pour quelques semaines au plus,

à celui dont le regard calme et attendri signifiait, elle le traduisait ainsi :

— Tu es mienne. Attends-moi. Attends de moi tout ce qu'il peut y avoir sur la terre de bonheur que tu rêves et ne sais pas.

(*Les Morts qui parlent.*)

PORTRAIT
DE WILLIAM ARCHIBALD ROBINSON

L'homme assis à cette table avait passé la quarantaine. Le type anglo-saxon s'accusait en force sur son visage strictement rasé. Les cheveux d'un blond très pâle, rejetés en arrière, laissaient saillir tous les contours d'une face carrée, volontaire, dont les traits nettement découpés semblaient frappés sans une retouche par le balancier du médailleur. Rien n'aurait marqué l'âge sur une chair rose où la vie jaillissait de sources saines et profondes, si le travail même de cette vie n'eût apparu dans le modelé définitif des lignes. Il n'y restait plus rien de ce *devenir* des jeunes visages, si attirant pour l'intelligence de l'homme, pour l'amour de la femme, parce qu'il donne la tentation de repétrir une cire malléable, docile encore aux expressions nouvelles qu'on y mettra. Le sceau de la maturité se fait reconnaître à l'on ne sait quoi d'achevé : ce n'est pas encore l'usure, c'est l'immobilisation d'un caractère à jamais fixé. L'Américain en était visiblement à cet apogée de la période vitale. Sa physionomie respirait l'assurance tranquille de ceux qui ont l'habitude d'être obéis : non point l'autorité du pouvoir absolu,

ignorant de toute contradiction, avec la dureté hautaine qu'elle grave sur le front de certains princes, de certains vieux généraux ; ni l'autorité ostentatoire, empruntée, du fonctionnaire ou du parvenu qui la tiennent d'un accident, d'une délégation révocable ; mais la force calme et confiante de l'homme qui la sent en soi-même, qui l'a éprouvée maintes fois dans les luttes d'où il est sorti victorieux. Un léger pli de fatigue aux commissures des lèvres trahissait seul le souvenir de ces luttes. Il n'y avait aucune fatigue dans les yeux, d'un hardi bleu de mer. Les cils rares et pâles n'en tempéraient pas l'éclat. Profondément retraités sous l'ossature proéminente des arcades sourcilières, ces yeux faisaient songer à deux oiseaux de proie aux aguets dans des trous de rocher. Du fond de ces cavités, leur regard projetait comme un faisceau de volonté enveloppante sur les objets qu'il considérait, sur ce globe terrestre où il semblait qu'un aimant le ramenât. Lorsqu'il s'y posait, les prunelles s'éclairaient d'étranges lumières ; elles s'assombrissaient par instant, emplies du trouble extatique qu'une vision de foi ou d'amour met dans les yeux du prêtre, de l'amant. Les mains de cet homme étaient remarquables : les longs doigts osseux, préhensiles, plongés dans les papiers qu'ils trituraient, se rapprochaient fréquemment avec des contractions de toutes les phalanges, comme s'ils eussent extrait de ces papiers quelque lourde et solide réalité.

(*Le Maître de la mer.*)

LE CHATEAU DE JOSSÉ

Qui ne connaît les pages où Michelet raconte « la découverte de l'Italie » par les soldats de Charles VIII et de Louis XII? Elle eut, dit l'historien, plus d'effet sur le seizième siècle que la découverte de l'Amérique. L'aube de la Renaissance se lève sur les Alpes, illumine ces demi-barbares : conquérants fascinés par leur conquête, éblouis par la voluptueuse révélation d'art, d'élégance et de beauté, ils reviennent de Florence et de Naples transformés, possédés par la nostalgie de l'enchanteresse, avides de ressusciter chez eux quelque chose de l'enivrant ressouvenir.

Il y a sur notre sol une maison qui témoigne de cette révolution dans l'âme française. Elle pourrait servir d'illustration et de commentaire au chapitre de Michelet. Ceci sera compris par les rares curieux qui ont visité le château de Jossé. Les châteaux historiques des bords de la Loire sont d'une Renaissance déjà francisée, assimilée et sûre d'elle-même. Jossé, moins somptueux, est l'*ex-voto* d'un soldat qui rentre d'Italie, encore tout pénétré de ce qu'il y a aimé. Relique trop peu connue chez nous ; elle se cache, loin des chemins de fer et des routes fréquentées, au cœur d'une de ces vastes forêts du Berry, derniers lam-

beaux de la vieille forêt gauloise, qui s'étendent au-dessous de la Sologne, entre Orléans et Bourges. Le contraste est d'autant plus saisissant pour le voyageur perdu dans ces bois. Il a cheminé durant des heures sous le couvert obscur des ormes et des chênes : soudain, à un détour de la route, dans une clairière en contre-haut d'un étang, Jossé lui apparaît. Encadrée de tout côté par la forêt puissante et solitaire, la silhouette du château se découpe sur le ciel, se reflète dans l'eau dormante de l'étang, avec la fine précision d'un de ces manoirs qu'on voit sur les enluminures des manuscrits gothiques.

Un porche féodal donne accès dans une cour carrée, ouverte au regard du couchant sur la nappe d'eau qu'elle domine. Deux corps de bâtiments, constructions rustiques du quinzième siècle français, se développent au nord et au levant ; l'aile du midi, accotée à la tour qui surplombe l'étang, porte sur une élégante loggia à l'italienne. C'est le brusque rappel d'un autre monde, monde d'art et de grâce ; la pensée du visiteur est transportée dans le *cortile* d'un palais de Ferrare ou de Ravenne. Sur les arcades de la loggia, Italie et France marient leurs procédés : les colonnettes et les chapiteaux accusent la main d'un sculpteur berrichon ; au-dessus de ces chapiteaux, entre les retombées des arcs franchement italiens, des têtes de femmes sourient sur des médaillons : figures charmantes dans leur exécution naïve, et qu'on dirait taillées par quelque Donatello provincial. A l'intérieur de la galerie, les fresques, rongées par l'humidité de notre ciel représentent des tournois, des chevauchées de guerre. Ces peintures profanes envahissent

la chapelle, couvrent les arceaux du faîtage en charpente qui abrite la nef : profils de césars romains, belles dames et cavaliers vêtus à la mode d'outre-monts. Manifeste est l'ardent désir des hommes pour qui l'on peignait ces images : ils voulaient revivre le rêve de là-bas, fixer dans leur demeure les inoubliables visions. Avec la passion de l'art, ces hommes avaient rapporté les façons galantes et raffinées de la péninsule ; ils se plaisaient à écrire sur les murailles, entre les peintures, des *grafitti* qu'on y lit encore : noms et anagrammes, devises et vers, où ils faisaient confidence de leurs sentiments.

Inscriptions des vieux seigneurs, devise des nouveaux, mélancoliques souvenirs de la belle Louise de Kéroualle, ensorcellement des Italiennes peintes et sculptées sur la loggia, — tout fait des pierres de Jossé d'anciennes parleuses d'amour ; tout conspire à créer une atmosphère passionnée au cœur de cette froide recluse, sévère d'aspect à l'extérieur, retraite dans la solitude et le recueillement des grands bois. C'est la maison de Phèdre, assise à l'ombre des forêts.

(*Le Maître de la mer.*)

LES RÉSONANCES DE JOSSÉ

Tournoël et Mme Fianona s'étaient rapprochés. Indifférente aux anecdotes historiques dont les autres s'amusaient, Millicent écoutait une symphonie sans paroles, composée dans son âme par toutes les résonances de Jossé : rappels de l'Italie ; douceur d'entendre sa chanson lointaine, inspiratrice de ceux qui avaient aimé là ; murmure de ces amours mortes qui se ranimaient au fond des temps ; soupirs de la brise nocturne entre les cimes de la futaie, au delà de l'étang ; frissons de l'eau dormante où bougent des vies mystérieuses. Sur la nappe obscure tremblaient des reflets d'étoiles ; c'étaient aussi des accords harmoniques, rapides arpèges de lumière, échos fugitifs de la musique des mondes dans l'infini. Cantilènes des revenants de l'histoire, souffles et bruissements de la nature, de la nuit, du ciel, tout semblait à la jeune femme le prélude ineffable de paroles attendues, qui allaient sortir de ce cœur d'homme qu'elle sentait battre près d'elle, ardent et docile, rythmé sur les mouvements de son propre cœur. — Heureux, troublé sans violence, il la devinait émue, penchante vers lui ; comme on entend dans les ténèbres l'approche d'une personne qu'on ne voit pas, il pressentait qu'elle venait se rendre à sa merci.

vaincue de volonté. Elle se retourna sur l'escalier de la tour pour y relire les vers, à la lueur d'une lampe fixée au mur. Il s'arrêta sur les degrés inférieurs, il lui répéta le dernier de ces vers :

Car je vous ay paincte devant mes yeulx...

Et s'emparant de la main qui pendait sur la robe, à hauteur de son visage, — cette main qu'il avait désirée durant tout le dîner, — il y appuya ses lèvres. Elle la retira lentement. Elle fixa sur lui, bien en face, un regard chargé d'interrogation sérieuse ; d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre calme, elle dit :

— Demain, je vous parlerai... Je vous ai demandé vos peines. Je vous dirai peut-être les miennes... C'est une preuve d'estime que je n'ai jamais donnée.

D'un pas léger comme un essor d'oiseau qui plane, elle passa devant lui, rejoignit la société dans la galerie, où l'on se séparait en recevant les flambeaux des mains du duc et de la duchesse

(*Le Maître de la mer.*)

SUR L'ÉTANG DE JOSSÉ

Tournoël engagea les avirons dans les tolets, poussa vivement au large.

Il dirigeait la barque vers la rive opposée. La forêt y dévale du sommet des collines en masses profondes ; les chênes et les trembles font une large barre d'ombre sur l'eau qui baigne leurs pieds. Près de descendre dans cette mer de verdure, le soleil la nimbait d'une lumière cuivrée ; ses rayons obliques rasaient les cimes des arbres, filtraient entre les dernières branches, allumaient des flammes roses sur la nappe où glissait le bateau. Il n'y avait ni vent ni haleine dans l'air léger, encore chaud à cette fin de jour ; la nacre éparse dans l'atmosphère de septembre estompait en douceur toutes les lignes du paysage, arêtes brillantes de l'ardoise sur la silhouette grise du château, lointains boisés qui bleuissaient à l'horizon, nuages colorés de pourpre sur le pâle outremer du ciel. Quelques taches rousses annonçaient l'arrière-saison, dans le feuillage des arbustes où elle choisit ses premières victimes. On était à cette limite indécise des beaux jours qui change de nom avec les dispositions de chacun : l'été encore, pour les natures exubérantes, sourdes aux pas furtifs du temps ; déjà l'automne pour les complexions intui-

tives, sensibles aux nuances des choses qui déclinent et finissent. Il en est de nous comme des arbres de la forêt : tous ne sentent pas à la même heure l'éveil du printemps, l'alanguissement de l'automne ; les espèces plus délicates devancent la saison des autres.

Millicent appartenait à cette famille hâtive : âme de passage, elle avait les intuitions des oiseaux migrateurs. Elle s'absorbait dans la contemplation des jeux de lumière sur le miroir irisé ; son corsage de gaze blanche y mettait un reflet d'aile de cygne. Tournoël ramait et la regardait. Les quelques phrases banales échangées au départ moururent vite sur leurs lèvres : après les mots sur lesquels ils s'étaient séparés l'avant-veille, la conversation ne pouvait reprendre entre eux que pour une réciproque ouverture des cœurs. Elle l'attendait, ramassée dans un silence qui était déjà un encouragement à parler. Il laissa tomber les rames ; la barque avait traversé tout le découvert de l'étang, elle entrait dans la zone ombreuse que protégeait la voûte des chênes ; des roseaux l'arrêtèrent, au fond d'une petite anse où s'égouttaient les sources forestières. Un tapis de plantes aquatiques prolongeait la végétation de la berge sur ces eaux sombres et fraîches. Quelques fleurs attardées, nénuphars et boutons jaunes du souci d'eau, perçaient le réseau flottant où s'emmêlaient la renouée, le plantain, la lysimaque ; les fuseaux lancéolés de la massette et de la sagittaire frôlaient le flanc du bateau. Millicent se pencha sur le bordage, ramena la longue tige d'un nénuphar blanc. Elle voulut la redresser : les gouttes d'eau qui tombaient du calice sur sa main

l'obligèrent à relever sa manche ; les perles liquides roulèrent sur l'attache du bras, y retrouvèrent la blancheur mate de la corolle d'où elles sortaient.

Gênée par le regard que le jeune homme attachait sur ce bras nu, elle dit, pour rompre un silence devenu trop lourd :

— Aimez-vous ce lis des étangs, si pâle, qui pleure toujours en ployant sur sa tige? Pour moi, c'est un souvenir d'enfance. Nous habitions près de Padoue une maison entourée de fossés : les *ninfées*, comme nous les appelons, y venaient en abondance ; j'allais en cueillir des brassées et je m'en faisais des couronnes.

— Je sais, dit-il, une autre fleur d'eau que vous aimeriez ; une plante vagabonde que j'ai souvent poursuivie, sur les bords marécageux du Tchad, entre les lotus et les papyrus. Le botaniste de la mission l'affublait d'un nom savant, la *pistia stratiotis;* mes noirs la nommaient dans leur langage « l'herbe sans patrie », parce qu'elle flotte sur les eaux, toujours errante. Elle me plaisait, la plante fugitive.

— Oui, fit-elle, je crois que je l'aimerais, votre herbe sans patrie. Quel meilleur emblème de ma vie?

(*Le Maître de la mer.*)

UN MISSIONNAIRE

Louis avait rencontré le Père Abel au Niger; le jeune missionnaire lui avait laissé l'impression d'un homme rare : intelligence libre et séduisante, au service d'un admirable cœur d'apôtre.

Sa prévention favorable d'autrefois devint une chaude sympathie quand les longues causeries de ce voyage en mer lui eurent fait mieux connaître le Père Abel. Tournoël amena l'entretien sur l'expansion américaine, et plus généralement sur l'absorption du monde par la puissante race anglo-saxonne. Il ne dissimula pas au religieux son découragement.

— Je vous admire, mon Père ; mais que peuvent vos efforts, et les nôtres, contre ce nouveau déluge? Il va submerger la face du globe, et jusqu'aux empreintes glorieuses que notre race y avait laissées ; comme dans cette Égypte où nous allons.

— Déluge, dites-vous? Alors, il y a toujours l'Ararat, fit en souriant le missionnaire ; on y gare son arche, et l'on attend que les eaux aient décru. Je vais construire ma petite arche, là-bas.

— Je vous dis que rien ne leur résiste, j'en sais quelque chose. Ils sont si formidablement armés ; des deux armes qui viennent à bout de tout : la volonté, l'argent.

— Je ne vois pas pourquoi vous nous déshéritez de la volonté. La nôtre a besoin de se retremper, peut-être ; mais le métal en est bon, une assez longue histoire l'atteste. Quant à l'argent, détrompez-vous sur sa vertu ; il détruit plus qu'il ne fonde. Apparence, son pouvoir, presque toujours funeste à celui qui en dispose. Je veux bien que l'argent soit un engrais utile pour l'arbre qu'on plante : mais cet arbre ne peut sortir que d'une graine, l'idée ; et quand l'idée s'appelle une foi, il n'y a pas de limites à la croissance de l'arbre.

— Ils ont leur idée, eux aussi, et même leur foi. Ils croient fermement à la supériorité, à l'avenir de leur race : comme nos aînés croyaient à la primauté de la nôtre. Un Américain, le fameux Robinson, contait récemment devant moi un trait de Cecil Rhodes qu'il disait tenir de bonne source : le Napoléon du Cap voulait fonder un ordre religieux sur le modèle des Jésuites, pour propager par toute la terre l'idée anglo-saxonne ; et cette congrégation de missionnaires se serait recrutée parmi leurs multimillionnaires.

— Missionnaires ! Millionnaires ! s'écria en riant le Père Abel : voilà des mots qui riment peut-être fort bien, mais qui hurlent d'être accouplés ! Ah ! le pauvre homme ! Il ne savait donc pas que toute la force d'un ordre religieux est dans le renoncement de ses membres ? Que veulent les apôtres ? Gagner des âmes. On ne gagne les âmes que par le désintéressement.

— N'est-il pas dit pourtant dans un des livres sacrés : *Pecuniæ obediunt omnia*, tout obéit à l'argent ?

— Oh ! fit le Père Blanc avec sa gaie liberté de parole, oh ! c'est ce vieux sceptique d'Ecclésiaste qui a dit cela ! Un livre qui s'est glissé dans la Bible, peut-être, afin que votre Renan ne s'ennuyât pas trop en la traduisant ! Le livre d'un désabusé, d'un moraliste fatigué, qui avait sept cents femmes : méfions-nous de ce moraliste, en dépit de sa réputation de sagesse. — Tenez, il y a mieux dans notre littérature.

Le Père Abel tira de la poche de sa robe un petit volume du Nouveau Testament.

— Vous avez lu les Actes des Apôtres ?

— Mon Dieu, il y a déjà quelque temps, répondit l'officier.

— Relisez-les : ce devrait être le manuel de l'explorateur, du colonisateur, de quiconque prétend fonder quelque chose. L'empire romain à son apogée valait bien, j'imagine, l'empire mondial que vos Anglo-Saxons rêvent d'édifier. Le monde accessible était plus petit, alors, mais Rome le tenait tout entier ; on ne fera pas mieux, comme établissement solide sur la terre. Les sesterces reluisaient tout autant que les dollars ou les guinées ; et rien ne résistait au choc des légions. Cependant quelques pêcheurs, quelques artisans ont démoli cette puissance unique, pour y substituer la leur. Vous savez s'ils étaient pauvres ; vous vous rappelez : « ni bâton, ni sacoche, ni pain, ni monnaie, ni deux tuniques... » Mais ils portaient ce qu'il y a de plus riche, de plus fort, de plus invincible : une idée ; la plus grande idée : notre foi. Demandez à ces flots qui ont vu l'Apôtre à l'œuvre, sur tout le pourtour de leurs rivages : ils vous diront comment Paul leur a désappris le

nom de César, pour leur apprendre le nom de son Christ ; comment il a donné à ce Christ ces terres et ces eaux. Ce que Paul a fait, chacun de nous peut le recommencer, contre tous les empires qui recommenceront Rome. Il n'y faut qu'une foi, et un peu de patience. Ah ! je vous accorde qu'il ne faut pas trop brusquer le temps, l'allié sans lequel on ne fonde rien !

(*Le Maître de la mer.*)

AU CAIRE

LA MOSQUÉE D'EL MOUAIYAD

Mme Fianona avait découvert par hasard, au cœur de la vieille ville sarrasine, cet enclos béni d'El Mouaïyad qui n'est plus qu'un souvenir, depuis que les architectes ont pompeusement restauré, autant dire détruit et profané, la ruine charmante où travaillait avant eux la nature. La mosquée, du beau temps des Mameluks, était alors une relique un peu croulante, désertée par les hommes, donnée par le dieu qu'ils oubliaient aux arbres et aux oiseaux. Les moulures dorées, les élégantes arabesques des plafonds s'effritaient, pendaient par places aux caissons de bois délicatement enluminés ; les pierres multicolores et les carreaux d'émail aux grandes fleurs tombaient des revêtements de la muraille entre les colonnes de marbre antique. Mais un bois triomphant, un bois sacré de palmiers, de figuiers, de sycomores, avait grandi entre les dalles déchaussées de la cour : ces arbres ombrageaient la fontaine aux ablutions, se prosternaient sous le vent comme les anciens fidèles, avançaient leurs têtes entre les arcades, au secours des piliers ruineux. La fontaine servait d'abreuvoir à une nuée de tourterelles, aux hiron-

delles et aux mésanges qui nichaient dans les alvéoles des pendentifs, entre les grandes lettres koufiques des frises. Ces oiseaux roucoulaient, chantaient, voletaient des palmiers aux colonnes, de la végétation de bois à celle de pierre. Nul ne venait troubler leurs ébats, le bruit de la rue expirait au portail de bronze, le silence était tutélaire et pacifique dans cette fraîche oasis. Seul, un mendiant raccommodait ses loques près du puits ; un homme très vieux, ruine vivante comme la mosquée.

La jeune femme le retrouvait là au soleil du matin, à l'heure délicieuse d'El Mouaïyad ; quand les rayons pénétraient discrètement sous le berceau de feuillage et dans la pénombre du sanctuaire où ils réveillaient les vieux ors éteints ; quand montaient du bassin, le long des grêles colonnettes et sous la calotte en stuc blanc du petit dôme, les reflets dansants des zébrures de l'eau coupés par les ombres mobiles des palmes et des ailes de tourterelles. Millicent ne se souvenait d'aucun lieu où la grâce et la paix des choses lui eussent été plus sensibles ; d'aucun où elle eût eu si douce cette impression d'ancienne prière endormie, continuée par les oiseaux et les plantes, par les murmures et les mouvements légers d'une nature qui demandait pardon d'être là en fraude ; qui se faisait plus aimable, plus filiale, pour réparer la ruine de son dieu, pour le consoler de la désertion des hommes. Mme Fianona revenait toujours de ce pèlerinage rassérénée, plus riche de rêves.

(*Le Maître de la mer.*)

L'ILE DE RODA

Au baisser du jour, Millicent suivait la longue rue qui mène au Vieux-Caire, jusqu'au bac du passeur de Roda, sur le petit bras du Nil. Elle gagnait la berge, dans la procession des femmes fellahs qui rechargeaient sur leurs têtes les jarres pleines : statues en marche, droites et souples comme les fûts des palmiers, drapées comme ils le sont dans les voiles bleus du soir. Elle se faisait passer dans l'île, allait se perdre dans les jardins de la pointe, près du Nilomètre. Ces parterres d'orangers aux allées droites, bordées de roses ; ces kiosques de marbre blanc ; la *pergola* festonnée de vigne au bord de l'eau ; le noble délabrement de ces choses anciennes, tout lui était ressouvenir émouvant de son Italie ; lieu d'une sobre grâce florentine, encadré dans la majesté du fleuve égyptien. Millicent ne se lassait pas de voir venir à elle, du fond de l'horizon, et glisser à ses pieds les fuseaux blancs des longues voiles aiguës, sous lesquelles des hommes chantaient la mélopée arabe qu'elle aimait. Elle se lassait moins encore de son ravissement quotidien : la mort glorieuse et chaque soir variée des journées qui tombent dans le Nil, comme des perles irisées, en jouant avec la lumière

qu'elles emportent ; lumière attardée au prisme de ces eaux où il semble qu'elle ait été tout d'abord créée, tant elle y est jeune, pure, hardie dans ses jeux audacieux.

(*Le Maître de la mer.*)

FÉODALITÉ MODERNE

Comme la plupart de nos districts ruraux, l'Eauzan appartenait à cette minorité active qui courbe sous le joug, par les faveurs et par la terreur, une majorité moutonnière. Jacques, ancien chartiste, goûtait parfois une volupté d'historien devant cette transformation moderne de la féodalité : elle lui rendait intelligibles et présentes les époques où une poignée de gens de main, bien soldée, habilement manœuvrée par un baron rapace, asservissait facilement tout un pays.

Il se rappelait un exemple qui avait éclairé pour lui cette loi de survivance. Au temps où il rédigeait sa thèse sur le vicomte Bernard Aton, seigneur de Carcassonne au douzième siècle, ses recherches l'avaient retenu quelques jours dans la pittoresque cité. Au sommet de la colline qui porte la relique restaurée par Viollet-le-Duc, entre les clochetons et les courtines du merveilleux décor d'opéra, tout le moyen âge apparaît aux yeux en grandes lignes simples. Deux édifices pour les deux puissances : une belle maison pour Dieu, l'église ; une forte maison pour le seigneur, le château ; une enceinte de remparts qui abrite les masures du petit monde, réfugié sous la protection de ces deux puissances, leur payant dîme et tribut afin de vivre en sûreté.

Tandis que Jacques admirait cette synthèse de pierre, son guide lui avait montré dans la rue de la Barbacane, sous un figuier, une modeste maison blanche où pendaient des panonceaux ; et, sur le pas de la porte, un homme au profil sarrasin, nez en bec d'aigle, moustache grise, cheveux en brosse, vieille tête d'oiseau de proie camarguais. C'était le notaire Duputel ; ce même Duputel devenu depuis lors ministre, président du Conseil, une des colonnes de la République ; ce Duputel que Jacques allait retrouver sur le fauteuil de la présidence au Palais-Bourbon.

A l'époque où le jeune homme l'avait aperçu, le notaire de Carcassonne n'était encore que l'agent principal de l'ancien député opportuniste ; il était déjà le seigneur de la cité. Fort de la protection de son patron, il tenait tout le petit monde d'alentour par le prêt hypothécaire et par le Code. Lui aussi, il s'appuyait sur une église, sur un clergé : sur l'école laïque, ouverte là-haut par ses soins ; sur les instituteurs, qui façonnaient les âmes aux idées les plus propres à maintenir le peuple en son pouvoir. Quand l'opinion eut glissé sur la pente radicale où il la conduisait insensiblement, Duputel subtilisa le mandat de son protecteur, asservit à son ambition la clientèle électorale qu'il avait formée pour un autre. Sous des masques nouveaux, avec moins d'étalage et de brutalité, Andarran avait reconnu le vieil équilibre féodal, persistant dans la cité du passé. Duputel faisait dans cette enceinte de remparts ce qu'avait fait au moyen âge le vicomte Bernard Aton ; il y dressait à son service des vassaux qu'il protégeait contre les exigences de l'État central, moyennant tribut et

parfaite soumission. La machine moderne fonctionnait moins durement que l'ancienne, sans batailles ni sièges, sans morts d'hommes ni pillages violents, avec des souffrances muettes chez les porteurs du joug ; mais c'était la même machine à comprimer les faibles, au profit du plus fort, du plus adroit.

(*Les Morts qui parlent.*)

LE PALAIS-BOURBON

— Mène-moi à la salle des séances, fit Andarran ; il faut que j'y marque ma place.

— Oh ! crois-tu que ce soit bien nécessaire ? Tu y entreras si rarement ! Allons plutôt à la buvette.

— Ne plaisante pas. Je viens ici pour faire mon devoir, tout mon devoir.

— En ce cas, ton devoir est dans ces couloirs : on y décide les destinées du pays. La tribune, c'est bon pour nous autres, les bavards, les partis qui préparent l'avenir ; ceux qui gouvernent le présent opèrent sur ce grand marché d'hommes. Là-bas, on ne déplace jamais un bulletin de vote ; ici, on les maquignonne. Et il n'y a que les votes qui comptent. Les discours s'envolent, les votes demeurent. Là-bas, c'est le théâtre, la parade ; ici, dans la coulisse, c'est la réalité des choses. Notre régime de libre discussion — tu t'en convaincras chaque jour davantage — assure le pouvoir effectif à quelques silencieux, aux puissances occultes qui chuchotent le mot d'ordre derrière un de ces piliers. Ah ! mon conscrit, crois-en un orateur renseigné sur la vanité de ses succès ; et regarde la salle où nous entrons : à cette heure, dans son abandon

matinal, ce violon au repos ne te rappelle-t-il pas un vers fameux du subtil Mallarmé?

Insolite vaisseau d'inanité sonore...

Dans le grand hémicycle désert suintait cette tristesse particulière aux salles de théâtre, le matin, quand le vide et le silence y paraissent lourds, presque inquiétants, par comparaison avec la foule, le bruit, les lumières qu'on a coutume d'y retrouver. Andarran jeta un regard circulaire sur les parois massives de l'amphithéâtre ; une exclamation involontaire lui échappa :

— Tiens, il n'y a pas de fenêtres !

Pas de fenêtres, pas de jours sur l'extérieur, aucune communication avec l'air libre et le pays ambiant. Un four hermétiquement clos, une machine à air comprimé qui devait favoriser la formation d'une atmosphère peu renouvelable. Pour y voir plus clair, pensait Jacques, pour aérer, pour recevoir les bruits du dehors et y répondre, il faudrait briser les vitres de ce plafond, avare de la clarté qu'il tamise. L'absence d'ouvertures dans ces murailles de prison, les mœurs et les conventions théâtrales imposées aux acteurs par la configuration d'un théâtre, telles furent les impressions dominantes que cette première inspection laissa au néophyte.

(*Les Morts qui parlent.*)

LE GOUVERNEMENT DES HOMMES

« J'ai essayé de m'intéresser au gouvernement des hommes. J'ai vu de près comment ça se triturait, lorsque j'étais aide de cuisine à l'Élysée. Il m'a paru que les faits menaient souverainement d'honnêtes doctrinaires qui croient les diriger. Il m'a paru qu'à ce jeu la prime était trop forte pour les charlatans et les coquins, habiles à flatter et à duper un despote cent fois plus exigeant que Louis XIV. Tu connais mes rengaines : je sais que leur absolu te fait sourire ; ton métier t'affermit dans la persuasion que tout se tasse à la longue et se raccommode avec des pièces mal jointes, comme tes convictions, affreux orléaniste qui sers une république et n'es au fond qu'un affreux sceptique. Vis seulement deux cents ans, ce que je te souhaite, et tu verras que j'ai raison. Ce pauvre peuple eut la fière idée, voilà tantôt un siècle, qu'il se porterait mieux s'il se coupait la tête, que le monde entier l'imiterait et serait parfaitement heureux. Depuis lors, le tronc décapité ne fait plus que des gestes réflexes ; il se rajuste maladroitement des têtes artificielles, il les arrache aussitôt dans un spasme de révolte ; quoi que tu en dises, ça ne se recolle pas, une tête coupée, ça ne s'achète pas au marché électoral ; ça ne se retrouve

pas dans le bric-à-brac de famille : c'est un legs des siècles qu'on ne remplace plus, quand on l'a jeté à l'égout. Et sans tête on ne peut pas marcher. Tirez-vous de là. Ce n'est pas à nous autres marins qu'on en fera accroire avec votre catéchisme libéral : nous savons tous qu'un navire est fatalement perdu, s'il n'obéit pas à l'impulsion unique d'un cerveau, d'une volonté, d'un bras dirigeant tous les bras. Comme nous, le plus insubordonné de nos matelots sait qu'il irait vite nourrir les poissons, si le commandement faisait défaut une seule nuit. Or, toute ridicule qu'elle soit à force d'usure, la métaphore du vaisseau de l'État demeure rigoureusement exacte : ce qui serait folie sur un petit bateau ne peut pas être raison sur le grand... »

(*Lettre de Jean d'Agrève à Nestor du Plantier.*)

UN ROYALISTE

Quoiqu'il eût passé la soixantaine, le marquis de Kermaheuc restait vert et svelte dans ses vêtements de coupe surannée, tels qu'en portaient les élégants du second Empire ; le visage hautain gardait entre les favoris grisonnants ses belles arêtes fermes ; le bleu de France était encore vif dans l'œil clair, sous un rude buisson de sourcils.

Le marquis Alain de Kermaheuc, de la branche des Kermaheuc de Morlaix, était cousin de l'amiral. Seul du nom, depuis la mort du marin ; dernier représentant de cette rude lignée de gens de mer. Elle est ancienne au pays de Léon. Un des ascendants du marquis, impliqué dans la conspiration du comte de Chalais, eut la tête tranchée sur le même billot que son seigneur. Des Kermaheuc furent tués aux côtés de Simon de Montfort. Le premier qu'on remémore passa en Angleterre à la suite du roi Jean, se rebella avec les barons de la Grande Charte, mourut insoumis. Le père d'Alain, appelé à la Chambre haute par Charles X, résigna la pairie en 1830 ; le jeune homme avait grandi en s'entendant menacer de la malédiction paternelle s'il servait jamais un d'Orléans ou un Bonaparte. Il ne sortit de sa lande qu'en 1870, avec son bataillon de mobiles, pour faire tête à l'invasion. Aux

élections de février 1871, les Bretons qu'il avait conduits au feu l'envoyèrent à l'Assemblée nationale.

M. de Kermaheuc se signala parmi les plus ardents des chevau-légers ; il s'employa à la restauration du trône, refusa tout compromis sur la question du drapeau ; ulcéré contre ses collègues orléanistes, auxquels il imputait l'échec de la monarchie, il s'opposa jusqu'à la mort du roi à toutes les tentatives de fusion. Le 3 septembre 1883, au couvent des Fransciscains de Goritz, ce fut lui qui ensevelit dans le caveau l'étendard fleurdelisé de Vendée. Et toutes ses espérances se flétrirent avec le rameau de lierre, rapporté de Goritz, qui encadrait le portrait du comte de Chambord au chevet de son lit, dans son modeste appartement de la rue de Monsieur. Depuis ce jour, M. de Kermaheuc s'était désintéressé de la politique active. Du bord de la fosse royale où il avait laissé son cœur, il contemplait les événements avec un scepticisme hostile, également irrité contre ce qui essayait de naître et ce qui achevait de mourir.

Il continuait de représenter sa circonscription, comme il faisait garder son clos, uniquement pour qu'un maraudeur n'y vînt pas braconner. Le renouvellement de son mandat n'était d'ailleurs qu'une simple formalité. Jamais une visite électorale, jamais une réunion ; huit jours avant le scrutin, les anciens des paroisses se rendaient au manoir ; on buvait quelques pots de cidre, le marquis Alain disait :

— Tout va mal, et demain sera pire qu'aujourd'hui : défendons-nous jusqu'à la fin.

Ses fidèles électeurs approuvaient, ils remettaient dans l'urne le bulletin traditionnel.

Au Palais-Bourbon, il siégeait isolé, tout au haut de la travée d'extrême droite. De relations courtoises, cordiales même avec les hommes de son monde, il ne se mêlait pas à leurs conciliabules politiques et restait muré dans son intransigeance. Jadis, à la tribune de Versailles, il avait fait applaudir une parole facile, originale. Retenue depuis dix ans, cette parole ne s'échappait plus qu'en interruptions cinglantes ; elles allaient fouailler le centre et la gauche. On en riait, on les redoutait. On respectait le marquis. Les jeunes de la gauche l'appelaient « le vieux toqué » ; mais, quand il daignait se laisser aborder, ces adversaires recouraient à lui de préférence à tout autre pour arbitrer leurs affaires d'honneur. Il ne cachait pas son faible pour les socialistes : « Vivant avec les morts, je ne hais pas les fossoyeurs », disait-il.

M. de Kermaheuc était pauvre. Il menait une vie simple et méthodique. Assidu aux séances, comme un habitué du cirque qui ne se pardonnerait pas d'être absent le jour où le dompteur sera dévoré, il ne sortait du Palais-Bourbon que pour se rendre au cercle de *l'Union*. Son couvert était mis, et sa bouteille de vin d'Anjou l'attendait à une petite table, la même depuis quinze ans, dans l'angle de la salle à manger. Au temps du Septennat, il y dînait habituellement avec son neveu d'Agrève, l'aide de camp du Maréchal ; depuis la disparition tragique du malheureux officier, il mangeait seul, en parcourant *la Gazette*. Il s'emportait contre « la feuille renégate, tombée dans l'orléanisme », lisait, avec plus de complaisance,

l'Intransigeant; puis, adossé à la cheminée du grand salon, il faisait avec amertume, avec de singuliers bonheurs d'expression, la satire des choses et des hommes qu'il avait vus le matin dans « la cage aux écureuils ». C'était sa façon de désigner le Parlement. A neuf heures sonnantes, un valet de pied lui présentait sa canne et son chapeau.

(*Les Morts qui parlent.*)

AU SORTIR D'UNE SÉANCE DE LA CHAMBRE

LE BAIN DE HAINE

Anderran croisa à la sortie un socialiste, ancien professeur d'algèbre que son frère Pierre avait eu pour répétiteur au lycée. Esprit chimérique, cœur foncièrement droit et honnête, cet homme lui avait toujours inspiré une sincère estime.

— Je vous plains, fit le mathématicien avec un hoquet de dégoût. Ah ! ne jamais revenir ici ! On s'y empoisonne la raison et le cœur. Au dehors de cette enceinte, je ne déteste personne ; dès que j'y rentre, je sens en moi une bête féroce ; chaque après-midi, il me semble que je me replonge dans un bain de haine.

Jacques se répétait encore ce dernier mot, qui traduisait si bien ses impressions de séance, lorsqu'il rejoignit Ferroz (1).

— Cher maître, je ne comprends rien à ces logogriphes : je ne vous demande pas de m'expliquer tout, ce serait trop long ; mais, de grâce, éclairez-

(1) Le docteur Ferroz, fervent de science expérimentale et de positivisme.

moi sur un point. Voilà de bons garçons, pour la plupart, qui causaient familièrement dans ces couloirs, tout à l'heure, qui se racontaient des histoires drôles ; sceptiques, comme nous le sommes tous aujourd'hui ; faisant bon marché de leurs étiquettes politiques, à telles enseignes que je suis tombé de mon haut, ce matin, en entendant bafouer la République par des républicains avérés, les princes par des monarchistes notoires. Cette porte franchie, ils se transforment en ogres, on croirait qu'ils vont s'entre-dévorer ; ils se replongent dans le bain de haine, me disait l'un d'eux. Est-ce pure comédie, effet de la galerie sur l'acteur qui rentre dans la peau de son personnage sous les yeux du public ? Non, car je l'ai sentie, cette puanteur de haine : elle m'envahissait moi-même, je me surprenais à haïr je ne sais qui, par contagion...

Ferroz ébaucha son geste professoral, de l'index qui marque les points de démonstration sur un cadavre.

— D'abord, ce ne sont pas les mêmes hommes que vous avez vus dans l'hémicycle. Vous y avez vu leur addition en une personne collective, l'assemblée : monstre nouveau, très différent des unités qu'il totalise. Il sent, pense, agit autrement que ses composantes. Nos contemporains ont sans cesse à la bouche ce grand mot : la Science, et ils continuent de se gouverner au mépris des découvertes scientifiques les mieux établies. Chacun sait aujourd'hui qu'il se crée dans tout auditoire, au Parlement comme au théâtre, une mentalité collective et temporaire ; elle a ses mouvements, son niveau, presque toujours médiocres ; rarement elle s'élève à hauteur des meilleurs, le plus souvent

elle rabaisse ceux-ci à l'étiage des pires, des moins intelligents et des plus méchants. Cette queue règle les impulsions de tout le corps.

— Pourtant, dans un théâtre, le public a une âme sensible, prompte aux sentiments généreux...

— Dans un théâtre, les intérêts ne sont pas en jeu : ici se joue le drame des convoitises réelles. L'*âme*, comme vous dites, — n'ayant jamais vu d'âme, j'ignore ce que c'est, — le déséquilibre nerveux d'un public de théâtre, nous en avons tous les inconvénients, sans les bénéfices. Ici, vous l'avez bien deviné, les étiquettes verbales ne sont pour rien dans nos fureurs : monarchistes, opportunistes, radicaux, socialistes, bonnes plaisanteries ! Nombre de ceux qui les font n'y croient guère ; et ceux qui y croient sont leurs propres dupes. Mais sous ces étiquettes, il y a des intérêts et des vanités, imprescriptibles facteurs des dissensions humaines. Il y a des inégalités sociales, plus douloureuses dans un pays fou d'égalité. Sous ces vains mots, il y a des hommes, séparés par l'éducation, les fortunes, les castes, les classes, les privilèges...

— Oh ! cher maître ! ne faites pas intervenir des distinctions abolies...

— Et toujours renaissantes. Quand vous coupez une futaie, les jeunes plants repoussent-ils moins inégaux que n'étaient les vieux arbres ? Il y a des hommes, vous dis-je, des hommes de traditions opposées, de provenances antagonistes, de différents mondes, suivant leur plaisante expression ; et, derrière les hommes, il y a des femmes, ces éternelles blessées de vanité. Elles se jalousent, elles s'envient, par-dessus les barrières qui les

séparent. Vous verrez se former des coalitions éphémères, entre droitiers et républicains conservateurs, par exemple; ils ont mêmes intérêts à défendre contre l'assaut révolutionnaire; cependant le pacte ne tient jamais : leurs femmes ne se reçoivent pas, ne fusionnent pas. Par ce fait seul, il n'y a entre ces hommes qu'un frêle lien politique : il n'y a pas adhérence sociale. Cherchez là, au fond des cœurs, les véritables raisons des opinions, telles qu'elles se créent ou se modifient au foyer de famille, à toute minute, par les prétentions, les déboires ou les triomphes de la femme, des enfants, des proches... Cherchez là les mobiles secrets, constants, qui classent et déclassent les partis, attisent les haines que vous avez vues flamber.

— Soit, fit Andarran. Mais me direz-vous pourquoi ces haines éclatent dans l'occasion où on les attendrait le moins, sur le propos des questions religieuses? S'il existe un sentiment commun entre ces hommes divisés par tant d'intérêts, c'est à coup sûr l'indifférence en matière religieuse.

— C'est où vous voyez mal, repartit énergiquement Ferroz. Si vous voulez démêler le nœud de toutes leurs querelles, pénétrez-vous de cet axiome : il n'y a ici qu'une question, la question religieuse. Elle apparaissait à nu dans le débat de ce jour, elle se cache d'habitude sous d'autres enseignes; mais elle est toujours au fond de nos rivalités. C'est elle qui anime au combat ces indifférents, ces sceptiques. Vous ne comprenez pas? Venez, je vous rafraîchirai la mémoire.

Les deux hommes causaient en marchant dans le vestibule de la bibliothèque, moins envahi.

Ferroz poussa la porte, choisit sur les rayons un volume de Bossuet, l'ouvrit au Sermon pour la profession de Mme de la Vallière.

— Lisez, dit-il en mettant le doigt sur le haut d'une page.

Jacques lut ce passage : « Les sentiments de religion sont la dernière chose qui s'efface en l'homme et la dernière que l'homme consulte : rien n'excite de plus grands tumultes parmi les hommes, rien ne les remue davantage, et rien en même temps ne les remue moins. »

— Ce mauvais historien, reprit Ferroz, l'a très bien vue, et bien précisée, la contradiction dont vous vous étonnez. Voici tantôt quinze ans que tous mes élèves m'ont ri au nez, un jour, dans mon service de la Salpêtrière : je leur disais, en citant cette phrase, que notre siècle finirait par des guerres de religion. Je ne me trompais qu'en reculant trop l'échéance. Le siècle n'est pas à sa fin, et ces guerres commencent ; les paroles et l'encre coulent d'abord : vous verrez couler le sang, comptez-y.

— Mais comment l'expliquez-vous?

— Comme il faut tout expliquer, ici et ailleurs.

— Ah ! mon ami, vous croyez voir les gestes, entendre les paroles de cinq cent quatre-vingts contemporains, sans plus, conscients et responsables de ce qu'ils disent et font? Détrompez-vous. Vous voyez, vous entendez quelques mannequins, passants d'un instant sur la scène du monde, qui font des mouvements réflexes, qui sont les échos d'autres voix. Regardez, derrière eux, une foule innombrable, les myriades de morts qui poussent ces hommes, commandent leurs gestes,

dictent leurs paroles. Nous croyons marcher sur la cendre inerte des morts : en réalité, ils nous enveloppent, ils nous oppriment ; nous étouffons sous leur poids ; ils sont dans nos os, dans notre sang, dans la pulpe de notre cervelle ; et surtout quand les grandes idées, les grandes passions entrent en jeu, écoutez bien la voix : ce sont les morts qui parlent.

— La peste soit d'eux, dit en riant Andarran ; ils faisaient tout à l'heure un fier charivari.

— Le même qu'ils ont fait dans l'histoire.

— Eux, du moins, ils avaient des convictions sincères, ardentes.

— Précisément. Ils continuent de nous les faire proclamer, à nous qui n'en avons plus. Avez-vous observé Félines, le joyeux viveur? Il écumait. S'il eût tenu Boutevierge sur un bûcher, il aurait mis le feu au fagot ; et Boutevierge lui eût certainement rendu la pareille. Dans les muscles énervés de Félines, c'étaient de longues générations d'ancêtres, gentilshommes croyants et combatifs, qui se démenaient, s'escrimaient pour leur Dieu. Dans ceux du robin Boutevierge, l'ex-procureur impérial, c'étaient tous les vieux procureurs qui ont lutté contre l'Église, de Philippe le Bel à la Convention. Quant à Bayonne, inutile d'insister, n'est-ce pas? Tout au fond de ce Parisien, qui veut faire oublier ses origines et tâche à les oublier lui-même, la voix immémoriale d'Israël clamait son farouche anathème aux Gentils, elle poursuivait la revanche de l'affront millénaire. Cet intrigant de baron Lebrun retrouvait la piété des bourgeois ses pères, austères jansénistes du Marais. D'autres, les plus nombreux, prolongeaient la

vieille hargne de nos paysans tourangeaux, picards, champenois, du manant toujours geignant sous la dîme abbatiale, toujours enclin à se gausser du clerc, avec une peur atroce de l'enfer. Et Mirevault, le riche fabricant de tissus, cet esprit libéral et commercial, si prudent, si réservé dans l'habitude de la vie, avez-vous vu comme elle lui remontait au visage, la flamme des passions calvinistes? Mirevault et ses coreligionnaires se sont taillé la part du lion dans le gouvernement de ce pays; pourtant, quand il passe sous le balcon du Louvre, Mirevault lève une tête inquiète et croit apercevoir l'arquebuse du roi Charles; il craint d'entendre à ses trousses le pas des dragons de Villars.

(*Les Morts qui parlent.*)

UN CONGRÈS A VERSAILLES

Désenchantée pour quelques heures, la royale morte s'éveillait au bruit de cette foule qui violait sa sépulture ; graves, muettes, les vieilles façades regardaient avec étonnement, par les larges baies de leurs fenêtres décloses, la vie tumultueuse qui rentrait dans le giron glacé des ombres.

Dans les salons des hôtels, transformés en bureaux parlementaires, les groupes et sous-groupes confabulaient, discutaient les noms des candidats, cherchaient vainement à s'entendre. Bientôt, tous confluaient dans la salle à manger des Réservoirs, amusante et pittoresque Babel d'affamés. Les hommes de tous les partis s'y disputaient un poulet, comme ils eussent fait à d'autres jours un portefeuille. Les femmes de tous les mondes voisinaient, coquetaient, Parisiennes qui trouvaient là leur plaisir favori, la promiscuité d'un instant avec celles et ceux dont elles entendent parler sans les connaître, avec la belle madame Une telle qu'on leur montrait au bras de monsieur Un tel. Des sénateurs solennels rapportaient triomphalement à leur famille une omelette arrachée de haute lutte aux garçons affolés. Dans le babil joyeux des sociétés qui se tassaient autour des couverts, les appels se croisaient, les pronostics et les paris

s'échangeaient d'une table à l'autre, les journalistes arrêtés au passage rendaient leurs oracles. — Le buffet assiégé d'un champ de courses, — eût certainement pensé un étranger non prévenu.

Seul, M. de Kermaheuc était silencieux et triste, dans l'angle de la salle où il déjeunait sans compagnons. Venu de bonne heure à Versailles, il avait longtemps arpenté la rue des Réservoirs. Promenade mélancolique dans l'allée des spectres, pour lui. Il n'y voyait pas cette foule des « nouvelles couches », à ses yeux indifférente ou odieuse ; il y revoyait le génération parlementaire dont il demeurait l'un des derniers survivants. Ils se relevaient autour de lui, avec les années lointaines, de ce pavé foulé durant tant de journées pareilles, les grands figurants de l'Assemblée nationale, chefs et soldats des troupes de M. Thiers, du Maréchal ; amis et adversaires, — adversaires d'alors, qu'une magie du souvenir faisait plus amicaux au vieillard que les amis du présent. Les orateurs de son parti reparlaient — et comme ils parlaient bien ! — dans ce théâtre où le marquis avait failli entrer par ancienne habitude, au lieu de se diriger vers la nouvelle salle. Il y parlait lui-même ; là, il avait combattu, espéré, triomphé à certaines heures, plein de force encore et de confiance dans la victoire de sa cause. Là, il avait partagé les défaites et les éloquentes colères — mais c'était quand même si gai, alors ! — de tous ces fantômes ambitieux, réconciliés depuis longtemps dans le sommeil souterrain. Là, il avait aimé ; elles repassaient sur ces dalles où si souvent il avait guetté leur passage, entre Batbie et Changarnier, Dufaure et Grévy, les robes démodées

et les figures aristocratiques des belles Égéries d'alors, grand'mères désabusées qui ne montraient plus leurs cheveux gris aux tribunes des assemblées nouvelles. Femmes disparues, hommes trépassés, elles étaient toutes plus belles, ils étaient tous plus grands que les pygmées du jour, dans le recul et la complaisance de la vieille mémoire qui les évoquait. Et c'était pourquoi M. de Kermaheuc grignotait sans faim, seul avec ces ombres, un pâté qui datait peut-être, lui aussi, du Septennat.

Cependant le flot s'écoulait hors des Réservoirs, se précipitait vers le Palais. On bataillait aux portes, on forçait les consignes à toutes les issues, on se faufilait. Les femmes se casaient dans les tribunes, regardaient, en attendant mieux, les députés du Tiers aux États généraux. Les hommes s'entassaient dans la galerie des Tombeaux.

Religieuse galerie de cloître, avec son pavé de pierre de liais, sa longue perspective d'arcades retombantes sur des cénotaphes et des statues. Sous ces voûtes austères, l'imagination appelait des moines, rassemblés pour l'élection d'un prieur ; et c'était une mascarade saugrenue que celle de la cohue politique, agitée et surchauffée, qui promenait là son sans-gêne, ses intrigues, ses curiosités fébriles. Des chapeaux à haute forme coiffaient les chefs héroïques de Lannes et de Kléber ; le large feutre mou de Cantador surmontait le casque romain du général Dugommier ; des brassées de paletots drapaient les tombeaux de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle de Castille. Dans le vestibule des poètes, les corbeilles de bulletins offraient leur marchandise, — Duputel ou

Boutevierge, — entre Molière et Corneille, aux pieds du sardonique Voltaire de Houdon.

Les candidats avoués promenaient des figures d'affûteurs, inquiètes sous le sourire engageant. Leur poignée de main était pleine de promesses mystérieuses, pour le droitier comme pour le socialiste ; les « mon cher collègue » n'avaient jamais eu des inflexions aussi variées, aussi mielleuses sur les lèvres de Duputel, aussi rondes, aussi cordiales dans la bouche de Boutevierge. Par moments, les visages de ces hommes rappelaient l'inoubliable expression qu'on voit à ceux des joueurs, penchés sur la roulette du Casino, tandis que la bille tourne, tourne, va s'arrêter, tomber dans le numéro de gain ou de perte.

(*Les Morts qui parlent.*)

MÉDITATION D'UN ROYALISTE A VERSAILLES

Le torrent des congressistes et des curieux parisiens se précipitait vers les gares. Le Palais, la Cour d'honneur se vidaient. Bientôt, il n'y eut plus un vivant dans le Château endormi, dans les cours désertes où les masses architecturales dressaient leurs nobles ordonnances, dans les vastes solitudes d'alentour, reconquises par le silence, les souvenirs, la mort, la nuit.

Seule, une ombre errait encore sur les terrasses, au sommet de l'escalier de Latone, en face de la trouée majestueuse qui s'ouvre sur les étangs, entre l'infini de l'horizon.

M. de Kermaheuc s'était oublié là. Il avait vu descendre devant lui le soleil, entre les deux peupliers isolés au bout de la perspective : hautes sentinelles de la percée royale, dont la nuit faisait à cette heure des cyprès noircissants. Il regardait mourir, au ciel et sur les eaux, les dernières lueurs roses. Sa pensée s'en allait le long du dais sombre des vieux arbres, s'échappait entre les gardes noirs, fuyait plus loin, là-bas, sur ces arrière-plans gris sans limites, si semblables à ceux de sa Bretagne, si lointains qu'il croyait l'atteindre

du regard, cette Bretagne, et, plus loin encore, par delà, voir, entendre son Océan. Là-bas, devant lui, tout ce qu'il aimait encore dans l'espace ; derrière lui, tout ce qu'il aimait dans le temps, le temps passé : le fier château évocateur, le grand et beau siècle, les augustes mémoires ; ses véritables contemporains, qui revenaient timidement, au crépuscule, sous les ifs taillés, sur leurs terrasses usurpées par d'autres.

Comme le matin, aux Réservoirs, plus que le matin, il était mélancolique, le vieil homme. Il se sentait fini dans les choses finies.

(*Les Morts qui parlent.*)

LES OBSÈQUES DE DUPUTEL

Jacques avait rejoint au fond de la nef la délégation de la Chambre. Chacun de ces hommes, bercé par la musique de l'orgue, laissait errer sa pensée à la dérive, dans le désœuvrement de la cérémonie imposée. Si l'on avait pu ouvrir leurs crânes et en faire sortir, visibles, ces pensées divergentes, quelle Babel fût apparue dans le temple !

Les orateurs désignés pour pérorer l'instant d'après sur le défunt polissaient les phrases de leurs discours. Les ministres, les chefs de groupe, tous ceux qu'emportait le mouvement précipité de l'action immédiate étaient mentalement absents de l'église ; ils profitaient de cette heure de relâche pour combiner le stratagème qu'il faudrait employer, la harangue qu'il faudrait prononcer le lendemain. Ceux qui n'étaient pas talonnés par ces nécessités pressantes, ceux que le choc de la mort voisine faisait rentrer un moment en eux-mêmes, ceux-là ébauchaient une méditation intérieure. Chacun d'eux était ressaisi par les morts qui vivaient en lui. Tout à côté du catafalque, M. Cornille-Lalouze écoutait les siens... Les vieux paysans ses pères, craintifs du suaire et de l'enfer, frissonnaient dans sa conscience, s'attristaient de quitter leur lopin de terre, leur sac d'écus, leur

verre de bon vin. Au-dessous d'eux, trois générations de courts rationalistes, révoltés contre l'Église, animaient M. Cornille-Lalouze contre ces curés, contre leurs sornettes funèbres, contre l'immense et sombre prise des âmes qui persistait là, infiniment plus puissante que les prises terrestres du franc-maçon. Il se redressait, rogue, méprisant, raidi dans sa peur et sa haine, fourbissant de sûrs amendements pour grouper les majorités formidables qui écraseraient la grande ennemie.

D'autres dévidaient leur pensée de mille façons, continuaient les papotages commencés sur le parvis, discutaient les chances des candidats à la succession de Duputel. Les ambitions, les brigues, les ruses politiques chuchotaient, sourd murmure étouffé par les voix terribles qui clamaient dans le chœur : *Solvet seclum in favillâ.* Les corps constitués se groupaient, avec un souci vigilant des préséances. Félines, le regard tendu vers les chapelles latérales où se massaient les femmes, guettait Mrs Ormond, qui devait venir à la Madeleine en curieuse ; il cherchait l'éclat blond des cheveux sous la capote noire ; il attendait impatiemment la poignée de main significative qu'on échangerait à la sortie. Pour lui, pour d'autres jeunes gens dans le même cas, les obsèques de Duputel étaient une de ces réunions mondaines dont l'objet est indifférent, qui ne comptent qu'autant qu'elles facilitent un rapprochement avec la femme courtisée. Sous les torchères de ce catafalque, dans leur orgueil triomphal de jeunesse et de vie stimulée par la mort, ils avaient des visions souriantes de belles formes convoitées ; ils résumaient en eux, sous ces tentures noires, dans cette odeur

de cire, la protestation de la vie ambiante dont la rumeur arrivait du dehors. Elle venait expirer dans la déchirante lamentation où repassaient les noms de Jérusalem, de David ; pleurs séculaires encore pleurés, à quelques pas des camelots du boulevard, sur le passant de ce boulevard, le léger Parisien qui saute dans l'éternité.

Près du baron Lebrun, des membres âgés de la droite inclinaient leurs têtes chenues sur les prie-Dieu, au tintement des sonnettes de l'*Introibo*. Jusqu'au fond de leurs consciences claires et calmes, comme dans une chambre vide où il n'y aurait qu'un tableau de sainteté sur le mur blanc, la foi héréditaire faisait son œuvre de soumission pacifique, absolue ; chaque jour, depuis le berceau, le balancier frappait ces âmes à l'effigie ancienne de quelques vérités très simples, qui avaient pris des formes matérielles aussi indiscutables que les contours de l'autel, du calice, de l'hostie. Ils priaient pour tous les leurs, pour la longue rangée de grands-parents qui dormaient à l'ombre des châteaux, dans le petit cimetière du village, et dont les âmes étaient à cet instant, à midi, le 12 juillet, réparties en purgatoire, dans l'attente douloureuse, ou au ciel, dans la béatitude, selon les décrets de la justice et de la miséricorde divines.

Jacques songeait, pénétré d'une tendresse respectueuse et triste par la poésie, par la majesté des hymnes liturgiques. Il regardait avec pitié l'obtus Cornille-Lalouze, debout devant lui, Paulin-Renard, Boutevierge, tous ces nabots qui voulaient abattre de leurs mains débiles la grande tente où l'humanité venait depuis si longtemps

s'endormir. Il enviait ces hommes de la droite, solides dans leur foi comme dans un théorème de mathématiques. Il retrouvait ses plus lointaines ascendances dans la vieille plainte latine, la plainte accumulée de tant de générations, égale pour tous ces atomes qui s'écoulent dans le fleuve commun, ignorante de leurs différences, tour à tour menaçante et consolatrice sur les misérables créatures qu'elle confond dans le même néant, qu'elle relève dans la même espérance. Une fois de plus, elle retentissait sous ces voûtes, sur ces rebelles contraints de rendre hommage à son pouvoir ; elle enveloppait, roulait, entraînait comme des fétus tous les acteurs de cette représentation funéraire, et l'acteur principal, le cadavre qu'on apportait dans sa caisse de chêne, sur les bras des six hommes aux chapeaux luisants, la pauvre chose qui avait été le grand Duputel, président de la Chambre, ancien président du Conseil, président honoraire de la Société universelle des naphtes et pétroles, président effectif de l'Union générale des fonctionnaires républicains, membre de l'Institut, et le reste... dont il ne restait rien.

(*Les Morts qui parlent.*)

FRANCE ET AFRIQUE

— ... Vous redoutez une France africaine, dans un avenir hypothétique : la France où nous sommes a cessé de vous préoccuper. Qui vous garantit qu'un flot de vie énergique et formidable n'y reviendra pas avant peu, qu'il ne jaillira pas précisément de ce réservoir africain où l'élite française l'aura puisée?

Le visage du Voyant prit une expression de commisération dédaigneuse.

— Nous n'appréhendons plus rien en Europe de la nation qui se meurt ici. Abattue par une défaite dont elle ne s'est pas relevée, déchirée par ses divisions, enragée de querelles théologiques, elle a perdu le tranchant combatif. A cette heure où un grand tressaillement impérialiste soulève toutes les autres races, elle n'en ressent même pas le contre-coup. Que craindrait-on d'un peuple qui ne sait pas choisir entre l'autorité et la liberté? D'un peuple qui n'a plus d'a· titude pour le commerce maritime, qui laisse périr les derniers débris de sa marine marchande, de son pouvoir sur la mer? Comme l'a très bien dit cet Allemand, Friedrich List, une nation sans marins, c'est un oiseau sans ailes.

La longue main de l'Américain fit un geste de dénégation.

— J'ai regardé attentivement ce pays, cher monsieur. Peut-être est-il trop malade pour retrouver la santé au dedans de lui-même, sans une infusion de sang nouveau. Mais une terre étrangère et une tâche nouvelle redonnent parfois à l'homme la vigueur de sa jeunesse. Cette race a des ressources vitales que l'observateur superficiel ne soupçonne pas. Qu'elle se retrempe dans l'action, et vous serez surpris par l'élan qu'elle y reprendra.

M. Jarvis réfléchit un instant. Échauffé par l'idée que son interlocuteur lui suggérait, il repartit :

— Vous pourriez avoir raison. Le siècle dernier nous a montré les singuliers effets de ce choc en retour sur la vie française. Il semble qu'une prédestination ait fait de l'Afrique la terre où la France répare ses forces épuisées. Elle agonisait dans le désordre et l'anarchie. quand l'Afrique lui renvoya le génie de la résolution, sous la figure de Bonaparte ; et, avec lui, des vétérans invincibles, de jeunes chefs, le noyau de ces armées qui écrasèrent l'Europe. Nous savons ce qu'il nous en a coûté : quinze ans de luttes où la puissance anglaise faillit sombrer à jamais. Et vous croyez possible une régénération nouvelle par un nouveau baptême africain?

— Peu nombreux encore sont ceux qui le reçoivent ; mais ils deviendront des ferments actifs, les conducteurs de la masse inerte. J'ai pu observer de près l'un de ces hommes, exemplaire intéressant des vertus et des facultés que l'école afri-

caine développe. Il n'est pas le seul : qu'ils apprennent à se connaître, à se serrer les uns contre les autres, que la fortune serve l'un d'entre eux, et vous n'aurez pas trop de toute votre puissance pour défendre votre prodigieux empire contre les revanches d'un autre Napoléon.

— Si vous dites vrai, s'écria l'Anglais, raison de plus pour prévenir cette calamité, pour capter la source de vie où ils retremperaient leurs armes !

— Je n'ai aucun mauvais dessein contre la nation française, fit évasivement l'Américain. Je l'aime ; elle est une parure nécessaire de l'humanité, le foyer d'où rayonnent sur nos races plus rudes les arts, les élégances raffinées, les feux charmants de l'esprit.

— Sans doute, sans doute, appuya M. Jarvis, mais sa part est assez belle ainsi. Il faut la protéger elle-même, et les autres avec elle, contre son insupportable turbulence, l'empêcher de redevenir un épouvantail pour tous ses voisins. N'est-ce pas pour elle que le prophète Jérémie a dit : « Babylone est une coupe d'or qui a enivré toute la terre ; toutes les nations ont bu de son vin, et elles en ont été agitées. » Il faut la maintenir à la place où nous l'aimons, sous la suprématie mondiale qui appartient indubitablement à notre race. N'est-ce pas votre avis, cher monsieur?

— J'en conviens.

— Chargez-vous donc de la tâche que j'ai rêvée pour vous. Essayez de regagner l'avance que nous avons laissé prendre à nos rivaux. Disputez-leur un des joyaux de l'Afrique, une seconde Rhodesia, peut-être : le sol que vous savez assez riche pour vous payer de vos peines, la mer intérieure où ils

veulent installer le centre de leur domination. Savez-vous comment il s'appela d'abord, ce fameux lac Tchad?

— Non.

— Il s'appela le lac Waterloo. Il reçut ce nom de Denham, le compagnon de Clapperton, le premier Européen qui vit ces eaux. Nom prédestiné! Justifiez-le. M. Robinson sourit.

— Vous oubliez que je ne suis pas un conquérant. La folie de cette sorte d'hommes n'a pas prise sur moi. Je ne suis qu'un capitaine d'industrie, fort de la confiance de ses associés.

(*Le Maître de la mer.*)

MICROBIOLOGIE ET DÉMOCRATIE

Observez dans toutes ses applications le travail de l'esprit humain depuis un siècle ; on dirait d'une légion d'ouvriers, occupée à retourner, pour la replacer sur sa base, une énorme pyramide qui portait sur sa pointe. L'homme a repris à pied d'œuvre l'explication de l'univers ; il s'est aperçu que l'existence, les grandeurs et les maux de cet univers provenaient du labeur incessant des infiniment petits. Tandis que les institutions remettaient le gouvernement des États à la multitude, les sciences rapportaient le gouvernement du monde aux atomes. Partout, dans l'analyse des phénomènes physiques et moraux, on a décomposé et pour ainsi dire émietté les anciennes causes ; aux agents brusques et simples, procédant à grands coups de puissance, qui nous rendaient jadis raison des révolutions du globe, de l'histoire et de l'âme, on a substitué l'évolution constante d'êtres minimes et obscurs.

C'est comme une pente inévitable : dès qu'il bouge, l'esprit moderne la descend. Recherche-t-il les origines de la création? Ce n'est plus le chef-d'œuvre construit de toutes pièces en six jours, par l'opération soudaine d'un démiurge. Une vapeur qui se fixe, des gouttes d'eau, des molé-

cules lentement agglomérées durant des myriades de siècles, voilà l'humble commencement des planètes ; et celui de la vie, le léger soupir d'êtres sans nom, grouillant dans une flaque de boue. S'agit-il d'expliquer les transformations successives du globe ? Les volcans, les déluges, les grands cataclysmes n'y ont plus qu'une faible part ; c'est l'ouvrage des anonymes et des imperceptibles, le grain de sable roulé par la source durant des jours sans nombre, le rocher de corail qui devient continent par le travail des microzoaires, du petit peuple patient employé au fond de l'Océan. Si nous passons à notre propre machine, on a bien rabattu de sa gloire ; tout ce merveilleux assemblage de ressorts n'est qu'une chaîne de cellules, homme aujourd'hui, demain tige d'herbe ou anneaux du ver ; tout, jusqu'à cette pincée de substance grise où je puise en ce moment mes idées sur le monde. Consultée sur la dissolution de cette machine, la science médicale conclut comme les autres à l'explication universelle ; ce ne sont plus de grands mouvements de nos humeurs qui nous détruisent ; les petites bêtes nous rongent, les œuvres de la vie et de la mort sont confiées à une animalité invisible. La découverte est d'une telle importance, qu'on se prend à douter si l'avenir, au lieu de désigner notre siècle par le nom de quelque rare génie, ne l'appellera pas le siècle des microbes ; nul mot ne rendrait mieux notre physionomie et le sens de notre passage à travers les générations.

Les sciences morales suivent le branle communiqué par celles de la nature. L'histoire reçoit la déposition des peuples et repousse au second plan

les seuls témoins qu'elle écoutât jadis, rois, ministres, capitaines ; en parcourant ses nécropoles, elle s'arrête moins volontiers aux monuments pompeux, elle va dans la foule des tombes oubliées, s'efforçant de ressaisir leur murmure. Pour éclairer le cours des événements, quelques volontés dominantes ne lui suffisent plus ; l'esprit des races, les passions et les misères cachées, l'enchaînement de menus faits, tels sont les matériaux avec lesquels on reconstruit le passé. Même préoccupation chez le psychologue qui étudie les secrets de l'âme ; la personnalité humaine lui apparaît comme la résultante d'une longue série de sensations et d'actes accumulés, comme un instrument sensible et variable, toujours influencé par le milieu.

Est-il besoin d'insister sur l'application de ces tendances à la vie pratique? Nivellement des classes, division des fortunes, suffrage universel, libertés et servitudes égales devant le juge, devant le fisc, à la caserne et à l'école, toutes les conséquences du principe viennent se résumer dans ce mot de démocratie, qui est l'enseigne de notre temps. On disait déjà, il y a soixante ans, que la démocratie coulait à pleins bords ; aujourd'hui le fleuve est devenu mer, une mer qui prend son niveau sur toute la surface de l'Europe. Çà et là, des îlots semblent préservés, roches plus solides où l'on voit encore des trônes, des lambeaux de constitutions féodales, des restes de castes privilégiées ; mais, dans ces castes et sur ces trônes, les plus clairvoyants savent bien que la mer monte. Leur seul espoir, et rien ne l'interdit, c'est que l'organisation démocratique ne soit pas incompatible avec la forme monarchique ; nous trouverons

en Russie une démocratie patriarcale grandissant à l'ombre du pouvoir absolu.

Non content de renouveler la structure politique des États, l'esprit irrésistible transforme toutes les fonctions de leur organisme ; c'est lui qui substitue l'association à l'individu dans la plupart des entreprises ; lui qui change l'assiette de la fortune publique en multipliant les institutions de crédit, les émissions de rentes, en mettant ainsi dans toutes les bourses une délégation sur le trésor commun ; lui enfin qui modifie les conditions de l'industrie et les subordonne aux exigences du plus grand nombre. Je ne prétends pas épuiser la démonstration ; longtemps encore on pourrait poursuivre et vérifier la loi inflexible dans les entrailles de la terre, dans le corps de l'homme et dans les replis de son âme, dans le laboratoire du savant et dans le cabinet de l'administrateur ; partout elle renverse les anciens principes de connaissance et d'action, elle nous ramène à la constatation d'un même fait : la remise du monde aux infiniment petits.

(Avant-propos du *Roman russe.*)

VI

L'ORATEUR ACADÉMIQUE

LA CRITIQUE DE DÉSIRÉ NISARD

Dès qu'on pénètre dans l'esprit de M. Nisard, on croit entrer dans un de ces vieux hôtels Louis XIV, aujourd'hui bourgeoisement habités, comme disent les notaires, mais où tout date du temps ; les meubles y sont rares, de style irréprochable, mal commodes à nos habitudes relâchées ; la décoration, d'une harmonie sévère, n'a rien concédé aux caprices du goût moderne ; les grandes baies versent une belle clarté uniforme sur les trumeaux où pâlissent des grisailles élégantes. Le propriétaire de cette noble maison la défendit de son mieux contre les fantaisies variables de la politique ; quand il dut leur entr'ouvrir la porte, il les subordonna aux dogmes de sa religion philosophique et littéraire. Je crois bien que s'il eût été chargé de libeller une constitution, il aurait inscrit à l'article premier cette sentence où il s'est peint tout entier : « On n'est pas libre en France de ne pas lire Boileau ; ne serait-ce point comme faisant partie de l'autorité publique qu'il a le privilège d'être contesté? » Aussi j'ai hâte de vous montrer M. Nisard dans son vrai chez lui, dans ses livres, dans le ministère public où le procureur du grand roi requérait contre les déserteurs du grand siècle.

...L'objection que j'eusse voulu soumettre à cette noble intelligence, si j'avais eu l'honneur et le plaisir de m'instruire à ses leçons, aurait porté sur la définition de l'esprit français, telle qu'elle est posée au début de l'*Histoire de la littérature française*. C'est, nous dit M. Nisard, un esprit pratique par excellence, soumettant l'imagination et la sensibilité au joug de la raison individuelle et cette dernière à la raison commune. L'historien le spécifie en le distinguant de tous les autres, et il l'adjure de se garer contre les intrusions du dehors. Ah ! que ces catégories sont périlleuses ! Des critiques moins éclairés s'en emparent, et ils nous présentent comme l'image de l'esprit français ce grêle squelette, si fort en faveur sous le nom d'esprit gaulois, qu'on arrive à composer avec une moitié de Rabelais, une moitié de Molière, avec tout Voltaire, ce qui est beaucoup, avec tout Béranger, ce qui est moins. C'est une des veines de notre génie, sans doute ; mais que fait-on de l'autre veine, gonflée tour à tour d'âpreté, de fougue, de passion, de mélancolie, celle qui suscite dans chaque siècle un Calvin, un Pascal, un Saint-Simon, un Chateaubriand? Je ramasse au hasard, entre tant de noms qui gênent la théorie. De l'esprit français ainsi limité, combien des nôtres il faudrait proscrire, depuis la *Chanson de Roland* qui n'y entre pas encore, jusqu'à Lamartine qui n'y rentre plus du tout? Qu'il serait facile de choisir un contraste embarrassant, bien présent à vos mémoires, et de demander où était l'esprit français sur ces bancs quand M. Thiers et M. Guizot s'y rencontraient. Laissez-moi croire qu'il n'a pas de caractère distinctif, sinon de les comprendre

tous, d'être humain, universel, imprévu. Il n'est circonscrit que par les défauts individuels ; ses vertus sont illimitées, comme le champ du possible. On veut le définir, parce qu'on l'arrête à un moment du temps ; mais comme tout ce qui vit, il évolue sans cesse, il dépouille des formes, il en revêt de nouvelles ; chaque grand écrivain lui ajoute sa frappe personnelle. Si cet esprit devait jamais faiblir et manquer à sa mission, ce serait le jour où une idée naîtrait dans le monde sans qu'il la réclamât aussitôt comme son bien.

Je résiste un peu à notre guide, quand il me décrit d'avance la configuration générale de la chaîne que nous devons explorer ; mais avec quelle sécurité je m'abandonne à lui, dès que nous nous mettons en marche ! Suivant sa promesse, il ne s'arrête que sur les sommets de cette chaîne, il ne se pique pas de fouiller les gorges cachées et d'expliquer les formations souterraines. Protégé par sa raison impeccable, ce guide ne connaît pas le vertige ; et les glaciers ne l'effrayent pas. Libre à nous de buissonner derrière lui, d'admirer en dehors de son programme, à nos risques et périls ; mais quand nous admirons sur son conseil, ce n'est jamais à faux. M. Nisard ne s'attarde pas au moyen âge, on sent qu'il se plaît médiocrement dans ce labyrinthe mystérieux ; il est pressé de monter et d'y voir clair. A travers le seizième siècle, il se hâte encore ; ce n'est pas Ronsard qui l'y retiendra. Je sais bien le tort de Ronsard ; c'était déjà celui de Lucain. Le poète de la pléiade est jugé sur sa fâcheuse ressemblance ; il a fourni de criminels exemples et de mauvaises raisons à un plus grand coupable. Implorons un jugement

plus doux pour celui dont la mort faisait dire au Créateur, selon son contemporain Bertaut :

> Je ne soufflai jamais au vent de mon haleine
> Tant de divinité dedans une âme humaine.

Le critique n'est pleinement rassuré qu'en arrivant aux réputations vérifiées et poinçonnées par Boileau. Il va moins vite, et pourtant j'ai peine à suivre son pas. Je cherche des absents, d'Aubigné, Rotrou, ces mâles aïeux qui forgeaient à si grands coups l'idiome de Corneille. Mais quoi ! La montée est si longue ! Enfin, M. Nisard se repose avec délices dans l'Olympe, sur la crête centrale où rayonne le génie français, durant la période de perfection qu'il lui assigne, entre 1660 et 1700.

Qu'il fait bon s'y oublier avec lui ! Ici, nul ne le contredira. J'enchérirais plutôt sur son hommage à Bossuet. Les étrangers prennent avantage sur nous d'un Dante ou d'un Shakespeare ; il n'est point prouvé qu'avec d'autres applications des mêmes facultés, Bossuet n'ait pas mis plus d'invention verbale au service de plus d'imagination. Partout où nous mène M. Nisard, dans cette société immortelle, ses amis sont les nôtres. Si l'on diffère de sentiment avec lui, c'est par des nuances dans l'attrait. Chez Molière, il incline à prendre parti pour Philinte : j'en étais sûr ! Pourtant, Alceste peut se prévaloir d'un argument bien fort, dans le doute ancien où l'on est sur celui des personnages du *Misanthrope* qui représente l'auteur. Quoi qu'il dise ou qu'il fasse, l'homme aux rubans verts est aimé à première vue de toutes les femmes. Quand un poète, et un

poète comme Molière, donne ce privilège à l'un de ses héros, ne doutons plus : c'est bien à celui-là qu'il a secrètement communiqué sa vie. Chez Boileau, si nous ne ressentons pas la tendresse passionnée de son fidèle lieutenant, nous nous sauvons par plus de respect encore. Chez Racine, il n'y a pas deux façons de pleurer. Racine ! alors même qu'on ignorerait ses œuvres, son épitaphe nous dirait à elle seule la beauté morale de cette âme et de ce temps. Comme tout le monde, je vais quelquefois au Panthéon, quand on y enterre un grand homme. Je subis le prestige de ces pompes éclatantes, où tout se réunit pour subjuguer les sens ; et je pense : Voici le suprême de la grandeur. Après, je traverse la place où l'herbe pousse, j'entre à Saint-Étienne-du-Mont, je cherche les deux pierres obscures qui voisinent sur les piliers de la nef ; j'y relis le pieux latin où l'humilité du chrétien demande grâce pour le génie de l'homme et sollicite des prières plutôt que des éloges. De ces deux morts qui ont le néant si discret, l'un est Pascal, le roi des épouvantes de l'esprit ; l'autre, Racine, le roi des enchantements du cœur. Voilà le dernier mot de la vraie grandeur.

Il faut s'arracher à l'empyrée. M. Nisard ne se résout pas sans peine à descendre l'autre versant de la montagne. Les quarante années parfaites ne sont pas achevées qu'il sent déjà son inquiétude réveillée ; il dénonce la piqûre du ver chez les deux premiers décadents, La Bruyère et Fénelon. Tout le long du dix-huitième siècle, à mesure que la courbe s'infléchit, il tient un registre en partie double et y note ce qu'il appelle les gains et les pertes de l'esprit français. Le bon Rollin l'atten-

drit, Buffon et Montesquieu le rassurent, Voltaire le laisse perplexe, Diderot l'indigne, Rousseau le désole. L'abbé Prévost n'est pas nommé. Dans sa sévérité contre le genre romanesque, l'historien passe sous silence *Manon Lescaut*, comme il avait fait pour la *Princesse de Clèves*, à l'autre siècle. En abordant le nôtre, M. Nisard termine par un résumé succinct, où il classe les mérites de ses contemporains. A quelques réserves près, je crois qu'aujourd'hui encore, avec des vues dégagées par le temps, l'opinion presque unanime des lettrés ratifierait l'exacte justice de ce classement. Nulle part le critique n'a mieux montré la sûreté de son discernement. Et quand il heurterait quelques-unes de nos préférences, qu'il lui soit beaucoup pardonné, parce qu'il a vraiment aimé Musset.

(Discours de réception à l'Académie française, prononcé le 6 juin 1889.)

MAXIME DU CAMP

Combien elle vous eût plu, la figure originale et vivante de celui que nous appelions parfois « le pirate retraité ». Cette consécration flattait une de ses innocentes manies. C'était quelqu'un, l'homme de qui l'image et la parole se gravaient dans la mémoire, pour peu qu'on l'eût vu une fois dans son vrai cadre : cet immense atelier-bibliothèque de la rue de Rome, où sa vieillesse se rembuchait quand je le connus, il y a quelque quinze ans. La surdité n'était pas encore venue, mais déjà la sauvagerie que cette infirmité devait accroître. Ne fréquentant plus le monde, inabordable toute la semaine, il aimait réunir chaque dimanche un petit cercle de jeunes gens et d'anciens amis ; il tirait devant eux le feu d'artifice de ses souvenirs.

La vie du voyageur et du curieux était écrite dans cette haute galerie, garnie de la défroque des bazars d'Orient, encombrée d'armes et de livres bizarres, d'aquarelles et de reliques du romantisme. Vêtu de flanelles lâches, roulant de ce pas lourd et sûr que les marins contractent sur les planches, tordant d'une main sa cigarette, égrenant de l'autre le chapelet turc de grains d'ambre, le maître du logis déambulait devant la cheminée comme un vieux lion en cage. Et sa causerie se dévidait tout le jour, servie par la plus prodigieuse mémoire que j'aie ren-

contrée, marquant d'un trait vif les hommes et les choses d'autrefois, amusante, complaisante aux singularités, aux anecdotes très grasses. Elle allait des derniers cénacles romantiques aux papiers secrets de la Commune, les plus savoureux, ceux qu'il n'avait pas pu imprimer. Il se vieillissait volontiers, pour donner plus de recul à ses souvenirs et raconter plus du siècle. Il retrouvait sans une hésitation les noms de tous les convives qui s'étaient assis avec lui, tel jour de 1840, à la table de tel personnage célèbre, et les mots caractéristiques de chacun d'eux.

A le voir ainsi, on se disait que l'ancien volontaire de Garibaldi s'était trompé d'époque, et qu'il eût dû vivre au temps des aventuriers fameux; on l'imaginait écumant l'Archipel avec ce chevalier de Témericourt, crayonné par Chardin dans son *Voyage en Perse*, ou conquérant Madagascar avec ce Béniowsky, sur lequel Maxime Du Camp voulait écrire une étude dont il avait assemblé les matériaux. Comment ce corsaire était-il tombé dans l'encre? Vous l'avez montré, Monsieur, en examinant ses premières œuvres. Feu notre confrère Labiche — vous l'avez oublié quand vous parliez des psychologues mémorables — nous l'eût dit au besoin : les frémissements d'exotisme d'un Flaubert et d'un Du Camp, lorsqu'ils prononçaient les noms de Bagdad ou de Bénarès, ces exaltations apprises de Victor Hugo et des autres pères du romantisme, étaient d'un ordre plus luxueux sans doute, mais au fond exactement du même ordre que les enthousiasmes appris dans Joanne par M. Perrichon, lorsque cet homme paisible s'aventure à Chamonix. Quand Chateaubriand trouve le Missisipi, quand Bernardin

trouve l'Ile de France, quand un qui est ici trouve Tahiti et les mers du Sud, ce sont des émotions directes, saisissantes, nées de la vue neuve d'un objet. Les émotions exotiques des disciples du romantisme étaient littéraires, réfractées par l'imagination d'un maître, elles ne venaient pas directement de l'objet. Maxime Du Camp, l'écrivain consciencieux qui commençait un livre sur Gautier en appelant le pauvre Théo « un polygraphe », pourrait être défini en peu de mots : sous le pourpoint du mousquetaire, il y avait un grand bourgeois français, enivré d'abord par le romantisme, dégrisé et remis dans sa voie naturelle par le saint-simonisme.

L'influence du petit groupe saint-simonien sur notre siècle fut peut-être plus durable et plus puissante que celle du grand mouvement littéraire ; on la découvre à l'origine de toutes les transformations des hommes et des choses, de nos mœurs et de nos lois. Elle apparaît prépondérante dans la destiné de Maxime Du Camp. La doctrine qu'il reçut du Père Enfantin, en Égypte, avait été d'abord pour lui une occasion de marcher au bord du Nil nu-pieds et drapé dans une tunique bleue. Mais, sous la tunique bleue, comme plus tard sous la chemise rouge, le germe fermentait et levait. Le jour où l'écrivain d'imagination abdiqua sur le Pont-Neuf pour renaître statisticien, c'était le saint-simonien, fourvoyé jadis dans l'Ode à la locomotive, qui apercevait enfin dans les organes de Paris un filon d'exploitation utile et pratique.

(Réponse au Discours de réception de M. Paul Bourget, prononcé à l'Académie française dans la séance du jeudi 13 juin 1895.)

CHALLEMEL-LACOUR

Nul mieux que vous n'était qualifié pour peindre le portrait difficile d'un modèle qui se dérobait. Vous avez eu le très rare privilège de pénétrer dans l'intimité de cette âme retirée, ombrageuse, qui semblait toujours craindre qu'un coup d'État ne vînt la violenter. Grâce à vous, il revit et s'anime sous nos yeux, le visage fermé de ce dignitaire de la démocratie qui eût fait un grand chambellan si décoratif. Nous reconnaissons dans votre juste éloge l'orateur dont l'autorité s'imposait à ceux mêmes qu'elle ne persuadait pas. Vous touchez discrètement à la sensibilité profonde de l'homme ; elle ne se dissimulait pas si bien qu'on ne la devinât parfois, qu'on ne fût tenté de la plaindre dans l'épreuve cachée, et de s'acheminer par compassion humaine vers une plus chaude sympathie, s'il l'eût permis. En retraçant le rôle du politique, vous remettez au point les accusations passionnées qui nous prévinrent jadis contre lui.

... Je retoucherai à peine l'image que vous avez achevée. Vous aviez longuement pratiqué votre ami ; je n'ai fait que l'entrevoir. Nous vîmes passer ici notre confrère, retranché dans la dignité de ses charges, qu'il plaçait très haut, et de son intelli-

gence, qu'il mettait à bon droit plus haut encore. Son fauteuil était un peu distant, à ce foyer académique où nous apportons un cordial abandon. M. Challemel-Lacour y avait pourtant sa place marquée d'avance. Nous l'appelâmes avec le sentiment très vif qu'il était bien des nôtres. Qui d'entre nous pouvait oublier les travaux consciencieux, élégants, d'une érudition solide et d'une bonne langue, où la jeune génération de la fin de l'Empire apprenait cette Allemagne encore si mal connue? Notre gratitude pour leur auteur eut autant de part, dans le choix de l'Académie, que l'hommage rendu à l'un des maîtres de l'art oratoire ; plus de part, à coup sûr, que le souci de resserrer le lien traditionnel entre la compagnie et les détenteurs des grands offices publics.

J'aime à insister sur le mérite de notre regretté confrère en tant qu'écrivain. Les louanges qu'on lui donne de ce chef sont comme la réparation d'une inadvertance de nos aînés. Dans les états de service de ce lutteur, ses campagnes littéraires ne lui sont pas assez comptées. Qui dira le secret des engouements, des indifférences du public? Avant M. Challemel-Lacour, des explorateurs de l'Allemagne philosophique nous avaient rapporté les doctrines des grands métaphysiciens d'outre-Rhin ; Kant d'abord, puis Hegel. On s'y intéressa, on les salua avec déférence ; nul ne s'avisa de plaisanter ces dieux étrangers. Du temps que M. Cousin administrait la philosophie française, il dit à ses élèves que Hegel était savoureux, et ses élèves le crurent. Il y a cependant pour les fils de Voltaire des lectures plus récréatives que la *Phénoménologie de l'Esprit*. M. Challemel-Lacour, lui, nous

apportait le seul philosophe allemand qui soit vraiment divertissant, le seul dont la verve mordante fût appropriée à notre humeur. A parier d'avance pour l'acclimatation rapide d'un de ces génies difficiles, qui n'eût choisi Arthur Schopenhauer? Il a du trait, de l'imprévu, du cynisme ; il rhabille les vieilles sentences de l'Ecclésiaste avec une malice réjouissante ; il fustige les femmes assez fort pour se faire aimer d'elles. N'en est-il pas d'ailleurs de tout pessimisme outré comme du genre macabre, d'où une veine de comique jaillit infailliblement? L'Hindou peut s'épouvanter quand on lui montre la vie trop noire, le monde trop mauvais ; le Gaulois commence à rire, cet heureux enfant n'y croit point. Molière le savait bien, lorsqu'il écrivait la comédie du *Misanthrope.* Voyez pourtant comme on eût mal parié ! Il a suffi de quelques plaisanteries de vaudeville pour créer une légende d'ennui autour des livres qu'on n'avait pas lus. Le nom de Schopenhauer est devenu synonyme de cette lourdeur germanique si cruellement raillée par l'ironiste de Francfort. Et la renommée de M. Challemel-Lacour ne retira qu'un maigre bénéfice d'une importation froidement accueillie.

Le pionnier ne se rebuta pas. Il poursuivait tous les filons dans la mine étrangère, il devançait des curiosités qui ne s'éveillèrent que plus tard. Je sais de lui une étude sur un curieux épisode de l'histoire de Russie, les aventures de la princesse Tarakanoff ; j'ai pu contrôler son récit aux sources, et j'en ai conçu un grand respect pour la probité de ce laborieux chercheur. Le fonds était riche : il nous eût certainement donné une de ces œuvres

capitales qui préservent un nom de l'oubli, si l'Empire eût duré dix ans de plus. Il s'estima mieux servi par la destinée qui contentait ses convictions et ses ambitions, le jour où elle le fit préfet.

(Réponse au discours de réception de M. Gabriel Hanotaux, prononcé à l'Académie française, dans la séance du 24 mars 1898.)

BILAN INTELLECTUEL DU SECOND EMPIRE

Nul plus que Challemel-Lacour n'avait gardé un souvenir amer de l'opération de police, un peu rude, qui rassura un matin de décembre la société effarée. Nous avons peine à comprendre, aujourd'hui, la stupeur et le long ressentiment des hommes de 1848. Leur gouvernement — c'est un de vos écrits que je cite, Monsieur — fut le gouvernement de la désillusion. Sans préparation, sans éducation préalable, ils avaient octroyé à notre peuple le suffrage universel, l'instrument qui devait prêter une voix irrésistible aux instincts contrariés de ce peuple. Comment ne pas prévoir que cet instrument lui servirait d'abord à demander un chef? Quand une demande est aussi générale, aussi instante, celui qui doit la satisfaire se rencontre toujours. Selon la forte parole d'un penseur, l'attente crée son objet. Les candides novateurs de 1848 avaient brusquement ouvert les vannes d'un profond réservoir ignoré : et ils s'étonnaient que l'eau prît son cours naturel sur la pente ! Il devait y avoir dans leur irritation beaucoup de ce dépit que nous ressentons contre nous-mêmes,

que nous tournons contre les autres, lorsque nous avons fait un faux calcul.

Cette génération enflée de si beaux rêves crut de bonne foi que la pensée française allait sombrer dans le néant. Fut-elle d'aussi bonne foi, plus tard, lorsqu'elle soutint que le naufrage avait eu lieu? Où donc avaient-elles fléchi, l'éloquence, la poésie, la philosophie? Philosophie et histoire renouvelaient leurs aspects, leurs méthodes, dans les intelligences magnifiques d'un Renan, d'un Taine, d'un Fustel de Coulanges. La poésie chantait de toute part ; elle planait avec le génie mûri de Victor Hugo dans la *Légende des siècles;* elle songeait avec la vieillesse pensive du Vigny des dernières *Destinées;* elle enseignait des harmonies nouvelles à Gautier, à Baudelaire, à Louis Bouilhet, à Leconte de Lisle, à tout le jeune Parnasse. La foi religieuse continuait d'inspirer deux grands écrivains, Veuillot et Montalembert. Les voix éloquentes rivalisaient dans la chaire, au barreau, à la tribune relevée, avec Lacordaire, Berryer, Jules Favre, Chaix d'Est-Ange, Billault, Rouher, Thiers, Jules Simon. Notre théâtre imposait au monde les chefs-d'œuvre d'Augier et de Dumas. Le roman se frayait des voies neuves avec Flaubert et les Goncourt, rajeunissait les anciennes avec Octave Feuillet. Sainte-Beuve portait la critique à un degré de maîtrise qu'elle n'avait jamais atteint. Les sciences, toutes les sciences, prononçaient leur grand mouvement de conquête sur les secrets de la nature, de la vie et du passé historique ; elles établissaient leur souveraineté, qui est proprement la caractéristique de cette période. Pour en marquer les progrès, je devrais énumérer trop de noms

glorieux ; ils sont ici dans toutes les mémoires.

Quand on dresse l'inventaire de ces années fécondes, que trouve-t-on au chapitre des pertes problématiques? Quelques articles de journaux, peut-être, la prose rentrée des polémistes qui n'avaient par la dextérité d'un Weiss, d'un Prévost-Paradol, d'un Beulé, d'un Challemel-Lacour. En vérité, on s'accommoderait volontiers des banqueroutes intellectuelles qui laissent de pareils bilans. Je sais bien, je sais trop, qu'il y a un autre compte ; historien et patriote, M. Challemel-Lacour réchauffait son indignation sur la page funeste, la dernière, pour refuser son pardon aux pages brillantes. Mais sur cette page même qui justifiait toutes les sévérités de son jugement, ne fut-il jamais inquiété par un murmure de sa droite conscience? Ne dit-elle jamais à ce bon historien que dans toute grande catastrophe les responsabilités sont multiples, réparties entre ceux qui firent le mal, ceux qui le laissèrent faire, ceux dont la haine vigilante empêcha peut-être de faire mieux? A quoi bon l'étude de l'histoire et le sens du juste, si ce n'est pour être équitables envers les régimes que nous n'avons ni aimés ni servis? Il est temps de les briser, ces clichés du dénigrement qui flattent des passions vieillottes, qui faussent les perspectives déjà lointaines où la paix devrait lentement descendre dans l'ombre malheureuse des tombeaux.

(Réponse au discours de réception de
M. Gabriel Hanotaux.)

LA MARCHE PICARDE

Vous êtes sorti des environs de Saint-Quentin ; ou plutôt non, vous n'en êtes jamais sorti : vous tenez par toutes les fibres de votre être à cette marche picarde, si longtemps pays frontière, pays libre et batailleur, abrité naguère encore sous les vastes forêts qui couvraient les vallées de la Somme et de l'Oise. C'est la brèche de notre Gaule : démantelée au nord, la France n'a de ce côté ni barrière de montagnes ni ceintures de mers ou de grands fleuves. Elle a les Picards. Derrière le long boulevard de ses places fortes, cette race de terriens endurcis arrêtait le flot des invasions, l'Anglais, l'Espagnol, l'Allemand. Race patriote et démocratique, où les mœurs républicaines se ressentaient du voisinage des Flandres. Peu de grande noblesse ; des abbayes de Prémontrés, des communautés bourgeoises jalouses de leurs franchises ; la classe moyenne, gens de négoce et de judicature, tenait le haut du pavé saint-quentinois. Elle donnait à la France des hommes d'action, soldats ou politiques, de tempérament révolutionnaire pour la plupart : Calvin et Pierre Ramus, Condorcet et Camille Desmoulins, Babœuf, le général Foy. « Tous gens d'entreprise, avez-vous écrit en parlant d'eux, à l'esprit clair, à la main prompte, à la

décision énergique, à l'autorité parfois brutale. »

Vos biographes discerneront mal ce qu'il y a de fort et de permanent dans votre vocation, s'ils ne vont pas chercher vos racines au plus profond de cette terre « qui sue l'histoire », comme vous le dites dans le livre où vous racontez la vie de votre parent et compatriote Henri Martin. A la surface de cet ossuaire des anciennes guerres, les monnaies, les médailles, les armes affleurent sous la pioche du paysan. — « Moi-même, ajoutez-vous, suivant aux champs, derrière les laboureurs, le sillon de la charrue, j'ai plus d'une fois ramassé. déterré à la pointe du couteau, des os, des fragments d'armures. » Vos premiers jeux vous égarèrent dans les immenses souterrains qui relient le château de Beaurevoir aux places avoisinantes. Les petits bergers allumaient des bougies dans ces ténèbres : vous livriez avec eux vos combats d'enfants, au fond des galeries où leurs pères cherchaient un refuge contre les archers de Bedford, les arquebusiers de Farnèse, les uhlans de Blücher. La tour de Beaurevoir vous redisait la plainte de Jeanne d'Arc, captive dans ce donjon du sire de Luxembourg. C'est au pied de la prison de Jeanne que vous êtes né, le 19 novembre 1853, dans une étude de notaire. Votre famille appartenait à cette bourgeoisie rurale, de pur sang picard, âprement attachée au sol des ancêtres, fidèle gardienne de la dignité de leurs vieilles mœurs. On vous destinait à continuer l'office paternel. Vous n'avez pas trompé tout à fait l'attente de vos parents : vous libellez des contrats, Monsieur ; ils engagent de plus grands intérêts que ceux des laboureurs du Vermandois. Au collège des Bons-Enfants, où

vous fîtes vos classes, on augurait déjà mal de votre notariat. Vous aimiez trop Homère et l'Histoire, qui allait vous donner de vivantes, tragiques leçons.

(Réponse au discours de réception de
M. Gabriel Hanotaux.)

RICHELIEU ET SON ŒUVRE

Pourquoi donc l'aimez-vous, ce dur et pâle compagnon de toute votre vie? L'homme est de ceux qui forcent l'admiration et n'attachent pas la tendresse. « Le fond de son cœur était froid. Jamais un sentiment ne l'écarta de la ligne que ses calculs lui avaient tracée. Beaucoup l'aimèrent, il aima peu. Il n'eut jamais qu'une passion, celle du commandement. » *Les Instructions et Maximes que je me suis données pour me conduire à la cour*, ce bréviaire portatif du prêtre ambitieux, nous ouvre une âme toute de glace, de sécheresse et de ruse. Pourquoi donc l'aimez-vous? Je le sais : tout votre livre le crie. L'historien, le Picard gardien-né de la frontière, a reconnu chez ce Poitevin un sens fraternel de l'histoire nationale, une juste conception de la grandeur française et des moyens nécessaires pour l'affermir. Avec une émotion communicative, vous nous avez montré le jeune Armand du Plessis s'instruisant au spectacle des misères communes, dans ces campagnes ruinées par l'anarchie de la Ligue, menacées par l'Espagnol, disputées par la foi de Genève à la protection tutélaire du vieux clocher. En son âme, comme en un clair miroir, vous avez vu l'âme de ce temps, telle qu'elle se formait à la fin de la

Ligue chez les meilleurs Français, telle qu'elle parle dans les admirables *Lettres* du cardinal d'Ossat ; vous y avez surpris le « réveil vigoureux du sentiment national » qui caractérise pour vous les dernières années du seizième siècle. Vous signaliez déjà cette révolution d'idées, il y a vingt ans, dans un de vos premiers écrits sur ces matières, et vous la rapportiez à trois causes : « Une aspiration générale vers la tranquillité, un mouvement d'honnêteté, un courant de défense nationale. » Ces besoins primordiaux du peuple de France, Armand du Plessis les a sentis, il leur a donné une volonté active ; il s'est promis de continuer et de parfaire l'œuvre réparatrice du roi Henri IV. Il vous est apparu grand, il l'est vraiment, parce qu'il a dégagé la loi fondamentale de notre histoire et qu'il y a rangé sa conduite. La nature elle-même nous a fait cette loi ; elle a situé ce pays à l'extrémité de l'Europe, au point où il reçoit le choc de toutes les races acheminées vers l'ouest, en marche vers la grande mer ; elle l'a comblé de biens charmants et enviables, objets de perpétuelle convoitise pour les voisins qui guettent ses divisions. Il ne peut trouver que dans l'unité la sauvegarde de son indépendance. Richelieu a tout subordonné à la préservation de cette indépendance ; aux frontières, il a voulu l'assurer par la reprise des limites naturelles ; à l'intérieur, il en a cherché la plus sûre garantie dans l'intégrité de l'esprit français ; préférant le certain à l'incertain, la tradition aux nouveautés séduisantes, il a combattu dans la Rochelle et dans Privas les infiltrations d'un esprit étranger.

N'est-il pas allé à l'extrême dans son implacable

besoin d'unité? Quand vous exposerez la suite de ses nivellements, l'approuverez-vous d'avoir mis la hache au cœur de ces grands chênes incommodes, qui gênaient, qui soutenaient aussi le trône royal? Les émonder, c'était prudence ; mais les abattre tous? Cent cinquante ans vont passer, et faute de ces étais le trône s'écroulera, entre d'inutiles courtisans, petits-fils domestiqués des rudes seigneurs fauchés par les bourreaux du cardinal. Il eût sans doute frémi, le bûcheron qui faisait ces coupes sombres, s'il avait pu deviner le danger prochain du vide où il élevait son roi ; s'il avait pu voir la plus haute tête, restée trop seule, trop haute, tombant à son tour sur la place de la Révolution. Donnerez-vous tort au poète qui fait prophétiser le vieux Nangis devant l'aïeul de Louis XVI :

Sire ! en des jours mauvais comme ceux où nous sommes,
Croyez un vieux, gardez un peu de gentilshommes.
Vous en aurez besoin peut-être à votre tour.
Hélas ! Vous gémirez peut-être quelque jour
Que la place de Grève ait été si fêtée.

Et plus tard, quelle déception épouvantée pour le politique, s'il eût aperçu cette autre conséquence dernière de son plus cher dessein ! Sur les ruines de la vieille maison d'Autriche, rivale encombrante, mais alourdie, ralentie, empêchée par tant de frottements, un jeune empire surgit, plus alerte, plus mobile, ramassant toute l'Allemagne dans la main d'un autre Richelieu, portant à l'œuvre du nôtre un coup irréparé. Ne me prêtez pas, monsieur, des reproches ridicules ; votre cardinal a fait la besogne que lui marquaient les nécessités de

son temps, il a pourvu aux périls les plus urgents, frappé les factieux du dedans, les ennemis du dehors. Mais permettez-moi de rappeler l'infirmité de la vue et de l'action humaines, l'aboutissement effrayant et dérisoire des plans les mieux concertés dans cet inconnu où l'arme victorieuse se retourne contre celui qui a trop vaincu.

(Réponse au discours de réception de M. Gabriel Hanotaux.)

FERDINAND DE LESSEPS

MONSEIGNEUR (1),
MESDAMES, MESSIEURS,

Vous êtes venus, sur ces mers rassemblées, honorer l'homme qui leur commanda de servir son rêve, et qui fut obéi par les mers. J'ai charge de lui apporter le salut fraternel de la grande famille qui le réclame à un double titre : l'Institut de France. Au nom de l'Académie française, au nom de l'Académie des sciences, je viens commémorer notre illustre confrère devant la statue qui le figure, dans le lieu où Ferdinand de Lesseps est présent, tout entier, pour les siècles. Son corps périt ailleurs ; son âme vit ici, sur le chantier de travail que sa pensée ne quitta jamais, sur le canal où cette pensée obstinée s'est faite œuvre vivante.

Pourquoi donc était-il dans nos compagnies de savants et d'écrivains, ce confrère actif qui ne se piquait ni de science, — parce qu'il devinait ce que la science étudie, — ni de littérature, parce qu'il écrivait sur son grand livre, la planète? Ferdinand de Lesseps, *entrepreneur :* ainsi le qua-

(1) S. A. le Khédive.

lifient les actes commerciaux où son nom est mentionné. Réfléchissons, messieurs, au sens premier et à la beauté intérieure de ce mot : pris à une certaine hauteur, il définit la profession de tous les génies hors cadres qui ont conçu, osé, réalisé une entreprise extraordinaire ; il désigne à nos suffrages tous les poètes de la pensée ou de l'action, quel que soit leur outil, qui modelèrent le monde sur la forme de leur rêve. Lesseps était des nôtres au même titre qu'un autre confrère, un autre entrepreneur, qui le précéda sur cette terre d'Égypte où il donna à l'Institut de France des lettres de grande naturalisation ; celui-là s'appelait Napoléon Bonaparte. Lesseps a ramassé une des idées de Bonaparte ; et de la graine jetée au vent du désert par ce génie prodigue, il a fait germer et croître la forêt de mâts qui relie l'Orient à l'Occident.

Vous savez tous, — on vous le rappelait tout à l'heure, — comment le mirage des mers réunies a plané sur ce désert pendant des milliers d'années, depuis l'aube des temps historiques ; chimère toujours tentatrice, toujours irréalisable pour les grands esprits, pour les maîtres puissants qui la caressèrent un instant et ne surent pas la féconder. Il semble qu'avant de faire sur l'œuvre du Créateur cette retouche essentielle, l'esprit humain ait dû procéder comme la nature dans ses formations géologiques : une gestation séculaire, une lente accumulation de petits efforts prépare tous les changements durables dans la structure de notre globe. Laissez-moi croire, dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre cosmique, à cette force de la tradition, à ce lien d'aide mutuelle entre les géné-

rations, qui fait qu'un désir ancien de l'humanité, longtemps inefficace, aboutit enfin et se réalise après qu'il a mûri dans beaucoup de cœurs. Désirs des vieux Pharaons, des conquérants romains, des Khalifes arabes, du conquérant français et de ses savants confrères, désirs de Sésostris et d'Alexandre, de César et de Bonaparte, il n'a pas fallu moins que toutes ces velléités pour forger enfin la volonté que nous avons vue vivre et vaincre dans la personne de Ferdinand de Lesseps.

Une volonté ! C'était tout l'homme. On a tout dit de lui quand on a prononcé ce mot. Concentré sur une idée juste, ce vouloir exclusif et passionné l'a conçue, portée, nourrie, défendue et développée à toutes les périodes de la croissance, comme fait la mère pour le fruit de ses entrailles. Qu'était-ce que les travaux du fabuleux Hercule, en comparaison des difficultés dont Lesseps a triomphé? Elles étaient innombrables, elles paraissaient invincibles. M. Charles-Roux vient de les rappeler dans quelques pages émouvantes ; mais nul récit n'en peut donner idée à ceux qui n'ont pas suivi de près la genèse et la pénible enfance du canal. Résistances de la matière, résistances pires de l'ignorance et des préjugés, appuyés sur une science trompeuse ; panique des capitaux timides, ligues des intérêts contraires ; force d'inertie des uns, oppositions violentes des autres, rien ne fut épargné à Lesseps.

Il allait quand même, il écartait les mauvais desseins des hommes comme il déblayait les sables de ses tranchées. Les difficultés revenaient, le khamsin ramenait les sables ; il ne se troublait pas, il creusait plus avant, tel ce Néhémias qui rebâ-

tissait son temple la truelle dans une main. le bouclier sur l'autre.

Elle apparut vraiment grande, la volonté individuelle, isolée, quand elle sortit victorieuse du combat contre cette volonté faite peuple, l'Angleterre. On peut le proclamer aujourd'hui, car c'est rendre un équitable hommage à l'Angleterre : il semble que le caractère d'un homme ne reçoive la dernière trempe et la consécration suprême qu'après qu'il s'est mesuré avec les modernes héritiers de la volonté romaine. Lesseps a triomphé d'eux comme il faut toujours triompher, en ouvrant les yeux de ses adversaires sur leurs véritables intérêts. A force de courage et de raison, il a réduit et séduit cette énergie de la nature qui s'appelle dans l'histoire la nation anglaise. Si précieux que soient les services matériels dont la civilisation est redevable à notre glorieux ami, il mérite mieux encore la reconnaissance du penseur et du moraliste, messieurs, parce qu'il a donné l'exemple salutaire, nécessaire entre tous, l'exemple d'une volonté ferme toujours appliquée sur le même objet. Nul n'a mieux justifié la définition de Buffon : le génie, c'est la patience.

... Cette volonté infrangible n'était ni dure, ni brutale ; elle savait se faire souple, insinuante, pêcheuse d'hommes. Et les hommes la suivaient comme un aimant ; comme ils suivent toujours les optimistes, les grands marchands d'espoir. Vous vous rappelez la fine réponse de Gœthe à Eckermann, qui lui demandait par quel pouvoir secret Napoléon s'attachait tant de dévouements : « Il donnait, dit le poète, il donnait à tous les hommes la conviction qu'il les conduisait au but particu-

lier que chacun d'eux s'était assigné. » Ce fut aussi le secret des réussites de Lesseps dans son apostolat. Avec ses amis, ses proches, ses enfants, ce grand volontaire était bon jusqu'à la faiblesse. Parmi ses nombreux intimes, — les intimes de Lesseps, c'était le quart, peut-être le tiers des habitants du globe, — qui ne se souvient du modeste appartement de la rue Saint-Florentin, et de la cheminée légendaire où il nous montrait, après dîner, avec tant d'aimable bonhomie, la joyeuse rangée de petits souliers au-dessus des berceaux? Les petits souliers se sont élargis : ils foulent aujourd'hui les berges du canal. Les enfants qui dormaient dans les berceaux m'écoutent parler du père aimé, avec le regret de ne plus le trouver dans son chalet d'Ismaïliah, avec l'orgueil de voir son image dressée dans la gloire. Ils vous diront que ce rude briseur d'obstacles ne froissa jamais un de leurs petits cœurs. Je veux oublier le léger désagrément dont il fut responsable ; on m'a conté — ce doit être une calomnie — qu'un jour, à l'examen de géographie, une de ses enfants répondit fort mal ; on la reprenait, elle s'écria : « Comment voulez-vous que je sache ma géographie? Papa l'a toute changée ! »

... Il était adapté au lieu. L'Orient, terre des miracles et piédestal des immenses destins, l'Orient où les grandes choses semblent plus faciles et plus prestigieuses ; l'Égypte, qui enseigne à chaque pas les œuvres colossales faites pour l'éternité, c'était bien le théâtre prédestiné à l'imagination prophétique, à l'action intrépide et somptueuse d'un Lesseps. On peut dire qu'il avait l'Égypte dans le sang, puisque son père y avait vécu ; lui-même, il

y forma de bonne heure sa jeune pensée, il y mûrit un de ces desseins, dont l'esprit s'effraierait partout ailleurs qu'au pied des Pyramides. Bossuet a deviné l'ancienne Égypte dans une phrase exacte et forte du *Discours sur l'Histoire universelle :* « La température toujours uniforme du pays y faisait les esprits solides et constants. » Lesseps respira cette constance dans l'air de la vallée du Nil.

Par bien des côtés, c'était un homme de la Bible, un contemporain des patriarches. Cette parenté nous frappait, quand il nous expliquait les antiques traditions par des exemples empruntés à ses propres aventures. A l'entendre, tout devenait clair et facile dans les prodiges que rapporte l'Écriture : il avait recueilli la manne et fait jaillir l'eau du rocher ; le pouvoir de Joseph, il l'avait conquis chez un nouveau Pharaon ; les ruses de Samson, il s'en était servi: les Bédouins de la horde de David, il les domptait et les attachait à sa fortune comme le fils d'Isaïe.

Il avait de l'Oriental l'endurance physique, la sobriété de vie, l'audace tranquille, les vues simples et intuitives, le fatalisme et les superstitions, la foi aveugle dans l'assistance supérieure qui ne manque jamais aux vaillants. Il tenait aux pasteurs du désert par son humeur nomade, par le sens des grandes migrations, des courants qui les déterminent et des travaux qui les facilitent. Aux objections peureuses des statisticiens et des armateurs, il répondait sérieusement en dressant le bilan des échanges entre le roi Salomon, le sultan d'Ophir et la reine de Saba. Je crois bien que rien ne l'étonnait ni ne lui déplaisait dans la vie surabondante du roi Salomon !

Battu du vent contraire et près de sombrer en Europe, il retrouvait des forces neuves en touchant sa terre de prédilection. A chevaucher près de lui sur cette terre, on avait le sentiment qu'il ne pouvait être malheureux qu'ailleurs. Hélas ! que n'eut-il lui-même ce sentiment ! La prédestination s'accuse jusque dans cette gigantesque effigie ; la place en était marquée sur le sol égyptien, et là seulement. Un jour, dans le recul des siècles, quelque savant brouillera les époques et la confondra avec les statues des Hycsos ou des rois thébains ; il dira à ses élèves : « C'était un des souverains de cette race et de ce pays. » Jamais, peut-être, l'archéologue ne sera tombé si juste !

(Discours prononcé à l'inauguration du monument de Ferdinand de Lesseps, à Port-Saïd, le 17 novembre 1899, au nom de l'Académie française et de l'Académie des sciences.)

CYRANO DE BERGERAC

Au lendemain de Noël 1897, il naissait, le joyeux enfant ; et tous chantaient son avènement. Enthousiasme effarant : en quelques jours, vous passiez roi de la scène, empereur, Messie, poète national, et bientôt poète mondial. Pas une discordance, pas une réserve dans l'acclamation : tout Paris avait pour *Cyrano* les yeux que n'eut point l'aveugle Roxane. Comment ne s'est-il pas trouvé quelqu'un pour orchestrer la fanfare des Cadets de Gascogne? Elle eût incontinent remplacé *la Marseillaise* dans tous les cuivres militaires et civils. Les foules se ruaient à ce théâtre où une comédie qui s'achevait en drame déchaînait un rire mouillé de pleurs. La joie contagieuse gagnait les plus moroses, et jusqu'à ces confrères qui ne rient jamais devant un succès. Les foules se livraient bonnement à vous ; elles ne gâtent point leurs plaisirs par l'analyse. Les confrères, à demi consolés d'une réussite quand leur esprit de finesse en a montré les raisons, chaussaient leurs lunettes et disséquaient : Pourquoi ce bonheur insolent? Pourquoi cette unanimité dans l'éloge?

Pourquoi? Parce que vous aviez fait, au matin de votre vie, les rencontres prédestinées que Bornier fit au soir de la sienne : un sujet où pouvaient

briller toutes les facettes de votre fantaisie, tous les trésors de votre sensibilité ; une époque dans le passé, des circonstances dans le présent où tout servait et portait votre talent. Ce temps de Louis XIII, vous en êtes par toutes vos prédilections ; et vous y deviez préférer ce héros baroque, modèle échappé de l'atelier de Callot, délices de Tabarin et de l'hôtel de Rambouillet, digne de vaincre à Rocroy, calamiteusement noyé dans le fleuve du Tendre. Je serais étonné, monsieur, si vous n'aviez pas lu de bonne heure, puis adopté pour toujours le livre sans pareil, celui qui égaie les enfants, attriste les hommes, venge l'idéal qu'il semble bafouer : notre bien-aimé *Don Quichotte*. Votre capitan lunatique finit comme a vécu le bon chevalier, en pourfendant tous les vilains fantômes. « L'avis du médecin fut qu'une mélancolie secrète le tuait... Véritablement, Alonso Quixano est guéri de sa folie, et il se meurt. » De même Cyrano. Ce que faisait pour le Cid votre grand contemporain de 1636, vous le faisiez pour Don Quichotte ; vous donniez au sublime fou de Castille une âme française, nos couleurs, nos humeurs, l'accent particulier de notre rire ; vous lui laissiez ce qu'il a d'universel et d'éternellement humain, son rêve de justice, de beauté, son défi douloureux aux réalités moins belles que ce rêve. Castillan ou Français, vous saviez qu'il se ferait reconnaître en séduisant tous les cœurs. Pour interpréter le rôle, Thalie vous donne son fils chéri, comme on eût dit dans la chambre bleue d'Arthénice ; l'artiste au nom claironnant, au masque exhilarant, incarnation vivante du génie comique, avec tout ce qu'il peut exprimer d'étin-

celantes malices et de hautes ironies. Pour l'applaudir, voici que le vent changeant des réactions littéraires vous amène un public désorienté, fatigué des étrangetés et des exotismes dont on l'abreuva : il boit avec ivresse cette eau claire de la fontaine française que vous faites ruisseler à gros bouillons.

Il s'applaudit lui-même dans votre œuvre, ce public, il s'admire dans le miroir où il se voit ressemblant et embelli. Vous ne lui apportez pas une de ces nouveautés scandaleuses qui soulèvent les résistances des vieilles écoles et provoquent aux batailles ; vous lui rapportez tout ce qu'il a aimé chez les aïeux, chez les éducateurs de sa jeunesse. Fond et forme, votre *Cyrano* est l'extrait subtil où se condense le résidu de nos trois grands siècles littéraires. Nous y retrouvons nos jolies qualités, nos défauts mignons : ceux-ci nous sont parfois plus chers que celles-là. Fonds de bravoure un peu fanfaronne, de galanterie extravagante, de sensibilité avec un rien de mièvrerie ; fonds et tréfonds d'esprit endiablé, prime-sautier, avec son cliquetis d'antithèses, ses pointes, ses pirouettes, son plumet frisé par les précieuses, panaché de gongorisme espagnol et de concettis italiens. La forme ne nous plaît pas moins ; elle caresse notre mémoire, elle y réveille tous les styles dont nous sommes imprégnés, tous les rythmes qui nous ont bercés ; il semble qu'un écho nous les renvoie, adroitement fondus dans une seule résonance, classiques et romantiques pêle-mêle ; depuis Corneille, — le Corneille de l'*Illusion comique*, — depuis Molière en ses jours de bonne humeur débridée jusqu'au Victor Hugo de don César de Bazan.

Bergeries de Racan et bouffonneries de Scarron, odes funambulesques de Banville et fêtes galantes de Verlaine, tous vos devanciers sont vos tributaires. Si bien que des pessimistes, revenus de leur premier éblouissement, manifestèrent une étrange inquiétude. « Fasse le ciel, murmuraient-ils, que cet extraordinaire début ne soit pas une fin : la fin de la longue fête donnée au monde par la France. On dirait un adieu dans une apothéose rétrospective : le bouquet du feu d'artifice où reparaissent en une même et dernière gerbe toutes les fusées, tous les serpentins, tous les soleils. » Vous êtes le contraire d'un pessimiste, monsieur ; vous nous garantiriez au besoin qu'après nous, après vous, d'autres artificiers rallumeront d'autres soleils.

(Réponse au discours de réception de M. Edmond Rostand, prononcé à l'Académie française dans la séance du 4 juin 1903.)

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

Il nous était venu de loin, par des voies qui déconcertent tous nos pauvres efforts, lorsque nous voulons tracer des règles au génie, à sa formation, à ses divers emplois. Espagnol des îles Caraïbes, il est venu du Nouveau Monde pour maîtriser notre vieille langue. Le pouvoir qu'il prit sur elle lui fut donné par le hasard d'une entrée à l'École des Chartes. Là, il apprit à peser les mots, à connaître le titre, le coin et la fleur de ces médailles, à en aimer la vertu mystérieuse. Là, il étudia les sources obscures de l'histoire ; et quand lui vint ensuite l'éblouissement du visionnaire devant le drame universel des temps, il put le traduire en des miniatures véridiques et colorées comme celles des vieux livres d'heures. Il avait la science exacte avec le sentiment poétique de l'histoire. Lui aussi, il allait faire sa *Légende des siècles*. Si l'autre est pathétique et colossale, semblable aux frises des temples de Pergame où combattent des personnages surhumains, celle de Heredia n'est ni moins belle ni moins nombreuse dans le raccourci de ses figurines tanagréennes ; elle modèle avec autant de relief et plus de justesse la vraie physionomie des pays et des peuples. Admirable don de divination chez le poète ! Ses

yeux charnels n'avaient jamais vu la Grèce, ni l'Italie ; et pourtant, il fut Grec et Latin tour à tour, jusque dans les moelles. Nul n'a mieux dépeint les terres divines, nul ne les a senties comme lui avec l'âme ressuscitée de leurs anciens habitants. Dans les plaines de l'Attique ou du Latium, à Rome ou à Syracuse, quand le voyageur cherche l'expression définitive de son émotion, ce n'est pas une phrase des auteurs classiques, c'est un vers de Heredia qui vient d'abord sur ses lèvres : ce vers embrasse tout le paysage, reflète toute la clarté du ciel, épuise l'immensité de la mer.

La traduction de la *Véridique Histoire* de Bernal Diaz fut son début devant un public restreint. Tour de force incomparable : avec un tact judicieux dans la prodigalité des richesses verbales, il écrit une langue contemporaine à la fois de l'original castillan du seizième siècle et des lecteurs français du dix-neuvième. L'instrument est forgé pour les sonnets. Ils naissent lentement, à de longs intervalles, mûris par un travail chaque jour plus exigeant. Avant de se résoudre à les écrire, il les rugissait vingt fois dans nos réunions de jeunesse ; plus tard, il venait les réciter à nos foyers. Quelle joie, lorsqu'il en apportait un nouveau ! Nous les savions tous par cœur, nous lui arrachions la feuille où sa large écriture daignait enfin les buriner. Son indolence ne cherchait pas d'autres succès que les applaudissements enthousiastes d'un cercle d'amis. Mais le cercle s'étendait peu à peu. Comme ce Lamartine qu'il a magnifiquement loué, notre poète était célèbre avant d'être imprimé ; il fut fameux le lendemain du jour où

nous le contraignîmes à publier le volume des *Trophées*. Un an après, l'Académie l'appelait.

« Pour un petit livre ! » disaient ceux qui ne savent pas qu'on peut être très grand avec un seul petit livre. Et les envieux ajoutaient : « Il ne pourra point parler en prose, il ne va proférer que de vains mots ! » Le discours du récipiendaire reste mémorable : autant d'idées que de phrases, idées justes et profondes du clairvoyant historien qui doublait le poète imaginatif. On acclama le merveilleux prosateur. Il se rassit, il se tut. Depuis lors, à l'exception d'un autre discours, rien ou presque rien. Il y avait deux hommes en lui : le gai compagnon, prime-sautier, exubérant dans le commerce ordinaire de la vie, volcan toujours en éruption de pensées et d'images ; devant son papier, l'écrivain redevenait un fier seigneur espagnol, avare de ses sentiments et de ses mots, taciturne et stérile en apparence, tourmenté qu'il était par le souci d'une impossible perfection. On le sollicitait d'employer cette richesse improductive : tout au moins dans le grand champ de travail de notre temps, le journalisme. Les instances de l'amitié lui arrachèrent un jour la promesse d'une collaboration aux *Débats* : il donna trois articles remarquables ; puis il s'esquiva. Nous demandions à ce millionnaire du style la monnaie indispensable aux échanges quotidiens du journalisme : il n'avait sur lui que de l'or.

Comment il le ciselait, avec quelle habileté suprême il y sertissait les pierres précieuses, on l'a dit assez, on l'a presque trop dit, à mon sens : je crains parfois qu'en y insistant on ne veuille borner là son mérite. Ah ! ne laissons pas dire ici,

devant le mort, à l'heure où il passe cette porte de vérité derrière laquelle s'évanouissent les mensonges littéraires, ne laissons pas dire que la seule industrie des beaux mots lui conféra son ascendant sur nos cœurs. Si bien décorés qu'ils soient, les vases vides ne nous abreuvent pas : on les entend vite qui sonnent le creux. Tout au fond des coupes de beauté que ce poète nous offrait, une âme bouillonnait : l'âme de l'univers, l'âme des générations qui s'y sont succédé.

Il nous avait révélé sa conception de la poésie, dans son discours à l'Académie : une « idéalisation naturelle ou volontaire des sentiments généraux », une « pudeur profonde » des sentiments individuels chez le poète, qui est « d'autant plus vraiment et largement humain qu'il est plus impersonnel ». A part quelques amusettes, quelques jeux d'imagination, toute son œuvre baigne dans une mélancolie hautaine. Sur les paysages, sur les figures qu'il dessine, on retrouve parfois les larmes discrètes de son maître Virgile ; parfois, mais le plus souvent, sa voix répond comme un écho moderne à la voix stoïque de Lucrèce. Le thème habituel du tercet où s'achèvent ses petits poèmes, c'est l'écoulement incessant de toutes choses, la fuite du temps meurtrier à travers les ruines qu'il laisse sur la terre et dans les cœurs. Regardez de près son livre, d'une composition si méditée : l'inspiration générale en est précisée par le choix du sonnet liminaire et du sonnet final, le Temple en ruine, le marbre brisé. Dans la conque marine, il reconnaît sa propre âme, devenue une prison sonore où gémit le refrain de la mer. Avec Michel-Ange, il songe que tout meurt et que le rêve ment.

Dans ses épigrammes antiques, l'amour n'apparaît que frissonnant sous l'aile noire de la mort. Dès qu'il chante, cet homme, dont la causerie familière était si gaie, redevient sérieux, souvent funèbre ; comme son Espagne, il est sombre de cœur dans l'ardente lumière. Pour le pleurer aujourd'hui, il suffirait de dresser autour de ce cercueil quelques-uns de ses grands vers, longs et lugubres, comme de hauts cyprès. Mieux que toutes nos paroles, avec la rigide beauté des pleureurs de marbre rangés autour des tombeaux gothiques, ils mèneraient le deuil de leur père qui va labourer des champs d'ombre.

Mes yeux se sont fermés à la lumière heureuse,
Et maintenant j'habite, hélas ! et pour jamais,
L'inexorable Érèbe et la nuit ténébreuse.

Ces nénies des anciens l'obsédaient ; et tout à l'heure, quand notre maternelle Eglise jettera sur lui la vieille lamentation humaine de ses hymnes, nous croirons entendre encore, parmi les proses latines, d'autres grands vers tristes qui semblent faits, comme ces proses, pour se marier éternellement aux graves sanglots des orgues.

(Discours prononcé aux funérailles de José-Maria de Heredia, le vendredi 6 octobre 1905.)

LA SOCIÉTÉ PARISIENNE VERS 1880

Cet épicurien de Talleyrand disait des années antérieures à 1789 que l'on ne connaissait pas le bonheur de vivre si on ne les avait pas vécues. Soyons sincères, et nous en dirons autant de la jolie douzaine d'années qui nous furent douces quand il était bien porté d'être pessimiste, après 1880. Nous ne les proclamerons pas héroïques : oh ! que non ! seulement indulgentes à l'humaine faiblesse, et c'est quelque chose. On oubliait peu à peu le grand désastre et les résolutions viriles qu'il avait d'abord suscitées ; on ne redoutait presque plus le danger qui nous avait tenus en haleine pendant la première décade de notre convalescence. Les plaies se fermaient, la richesse publique était reconstituée. Les divertissements de l'esprit redevenaient la grande affaire dans une société qui n'était plus très sûre de ses passions politiques. Sans doute, les hommes dont c'est le métier de faire la république ou d'essayer de la défaire travaillaient de leur état. Me trompé-je en croyant me souvenir qu'ils étaient alors moins nombreux, moins acharnés? En tout cas, leur zèle n'enfiévrait guère cette société parisienne, encline à la tolérance. Les gens de toute opinion frayaient aisément autour de la même table, ils y plaisan-

taient avec liberté sur tout et sur tous. Les esprits étaient divisés, comme ils le seront toujours ; mais il n'y avait pas d'ulcération dans les cœurs ; leur seule blessure profonde était avouable, fraternelle, commune à tous les Français, et déjà elle se cicatrisait.

Dans notre république des lettres, bruyantes batailles d'idées, chaudes disputes d'écoles, curiosité universelle. On ensevelissait Hugo avec des honneurs divins : comme les maréchaux de Napoléon après les adieux de Fontainebleau, vieux et jeunes auteurs s'écriaient en revenant du Panthéon : Ouf ! Zola prolongeait à son insu les procédés du romantisme qu'il rebaptisait naturalisme ; il groupait autour de lui le bataillon sacré de Médan. Maupassant charmait et scandalisait des lectrices que l'on eût peut-être étonnées, si on leur eût dit que ce ferme écrivain continuait notre plus pure tradition classique. Dumas régnait sur nos premières scènes. Le bon philosophe Caro promenait dans les salons une métaphysique aimable. Heredia clamait dans les réunions intimes des sonnets que nous savions par cœur. Taine expliquait laborieusement les textes obscurs de Stéphane Mallarmé. Nous devinions sans trop d'angoisses de cruelles énigmes, nous faisions des efforts loyaux pour nous orienter à travers les doctrines changeantes des jeunes chefs d'écoles, symbolistes, décadents, déliquescents. Leurs fantaisies variées ne suffisaient pas à notre avidité littéraire. Nous allions chercher des frissons nouveaux aux confins de l'Europe, chez le Russe et le Scandinave ; nous retournions au passé pour exhumer Stendhal, Mme Desbordes-Valmore, et,

ce qui était plus urgent, Lamartine et Vigny. Dans les boudoirs où sévissaient la peluche et le bel esprit, l'égoïsme distingué de Julien Sorel faisait bon ménage avec la pitié tolstoïenne.

Il y eut un intermède plaisant. La France s'amouracha d'un militaire très blond. Les gens bien pourvus ressentirent ou feignirent des transes mortelles : les naïfs mal pourvus et quelques âmes généreuses conçurent de vives espérances. Pour le plus grand nombre, ce fut un épisode joyeux, rythmé par d'allègres chansons, des mazarinades, comme on disait au temps de la Fronde : j'imagine le Paris frondeur de 1648 peu différent de ce qu'était le nôtre en 1888. Servir des idoles dont on peut se moquer entre gens d'esprit, n'est-ce pas l'idéal pour des Français? Ainsi pensait votre Philippe, lorsqu'il allait conquérir la circonscription d'Arles, pour le compte d'un général dont Chincholle lui avait dit que M. Renan ne le prenait pas au sérieux.

Renan était alors l'arbitre souverain des élégances intellectuelles : notre roi Voltaire, ou peu s'en fallait. Nos mondains ne voyaient plus dans ce convive couronné de myrte le savant périlleux chargé des anciens anathèmes ; les ressentiments orthodoxes, vaincus par le plaisir d'entendre celui qui faisait sourire avant même qu'il n'eût parlé, consentaient la trêve du dîner avec le spirituel vieillard que les maîtresses de maison s'arrachaient. Ses propos de table, oracles énigmatiques, donnaient le mot à la mode sur les questions qu'il éclairait et ne résolvait jamais. Le dilettantisme coulait de ses lèvres sur toute la ligne des boulevards. Et je ne dis point que ce fût là le vin régé-

nérateur qu'on s'était promis de boire, au lendemain de 1870 ; mais qui tiendrait rigueur à l'atticisme charmant d'Isocrate, lorsqu'il distrait ses auditeurs de la pensée importune que Philippe de Macédoine est en marche?

(Réponse au discours de réception de M. Maurice Barrès, prononcé à l'Académie française, dans la séance du jeudi 17 janvier 1907.)

LE NATIONALISME LITTÉRAIRE DE M. MAURICE BARRÈS

Venise vous a toujours attiré ; l'Espagne vous appela, et enfin la Grèce. Vous aviez déjà goûté le miel de l'Hymette sur les lèvres d'un hellénisant révolutionnaire, Louis Ménard. Ce dévot de la beauté grecque rêvait d'une démagogie présidée par Périclès, et où le jeune Alcibiade serait adulé. Athènes ne vous séduit qu'à demi ; vous y regrettez la tour des Francs. Que diriez-vous si vous l'aviez connue, vénérable et dorée sous les caresses de tant de soleils qui l'avaient apparentée à ses voisines, les filles légitimes d'Athèné ? Je sais de vieux voyageurs qui ne voudraient pas revoir l'Acropole, mutilée par cet inepte retranchement d'un morceau d'histoire. Sparte a la place d'honneur dans votre itinéraire. Vous avez aimé la Morée où tout nous parle des exploits de notre race ; et cet éblouissant Taygète, qui fit tant de fois battre mon cœur, lorsque, au matin, sous le ciel clair de l'Adriatique, son front neigeux venait s'inscrire dans le hublot du navire et m'annonçait l'approche des terres divines. Comme l'Espagne et l'Italie, ces terres vous ont dicté des symphonies originales. Chaque pays vous livre le plus secret de sa physionomie ;

votre fantaisie imprévue y promène les compagnies qui embellissent votre rêve.

Mais l'ombre d'une chère absente est toujours portée sur les lieux célèbres ou charmants dont elle distrait votre âme. On vous croit à Daphné, à Mycènes ; vous nous en parliez ; et soudain vous ne les voyez plus, vous n'avez plus rien à nous en dire. Une association de pensées vous a retiré dans votre Lorraine. Rien ne vous touche au vif, de ce qui n'est pas elle. Votre plume s'y reporte sans cesse, pour y décrire un ressaut de la plaine, une silhouette de villageois. Ainsi faisait un autre amoureux de la Moselle, notre vieil Ausone qui lui a consacré un long poème ; on y retrouve quelque chose de vos sentiments, lorsque le poète s'en revient des régions sauvages qu'il a détestées, plus à l'Est, et remercie les dieux de le rendre à la vallée bénie où l'air est plus tiède sur les vignes.

Il semble qu'un scrupule d'amant fidèle vous retienne d'admirer ces beautés étrangères que vous sentez si bien : beaute des villes et des horizons, beauté des œuvres de l'esprit. Gœthe, l'idole de votre jeunesse, Gœthe vous est devenu suspect ; il appelle de l'autre côté du Rhin. Son *Iphigénie* vous poursuit en Grèce ; vous lui cédez un instant, repris par l'ancien charme ; et vous vous en repentez aussitôt, comme d'un égarement coupable. Dans vos livres, dans vos premières paroles d'aujourd'hui, perce l'appréhension constante d'un péril, celui que nous ferait courir un imprudent commerce avec les sirènes hostiles ; *hostis*, étranger !

Indices très significatifs : ils font mieux mesurer la cloison élevée chez nous entre deux mondes par cette fatidique année 1870. Des hommes qui

ne différaient par l'âge que d'un petit nombre de saisons furent datés, séparés comme par un déluge de sang. La génération du lendemain a grandi dans les ruines. Ces petits qui s'ouvraient à la vie n'entendaient parler que d'un écroulement total. On les prémunissait contre une menace toujours suspendue sur leurs têtes. Autour d'eux, tous portaient le deuil d'une grandeur et d'une force qu'ils ne connaissaient que par ouï-dire. Tout étranger prenait à leurs yeux figure d'ennemi. Ah ! comme l'on comprend, quand on se reporte à leurs origines, que leur piété patriotique soit jalouse, exclusive, ombrageuse dans son souci de l'intégrité du patrimoine, et semblable à l'amour inquiet d'enfants qui veillent une vieille mère infirme.

Tout autres sont les sentiments de leurs aînés, sortis du collège avant 1870. Ceux-ci ont vu l'arrogante splendeur de l'ancienne France : oui, si proche, et déjà ancienne. Nous y gémissions, c'était chose entendue, sous le plus affreux des gouvernements : à vingt ans, on a toujours un affreux gouvernement. Malgré cet inconvénient, notre seule qualité de Français nous conférait la prééminence sur tout le genre humain : pas un de nous qui n'en fût persuadé ; cet axiome ne se discutait pas. Nous ne vîmes d'abord dans le grand écroulement qu'un accident très fâcheux, mais réparable, comme tant d'autres qui l'avaient précédé ; la superbe confiance de ce roi de l'univers, un jeune Français, ne s'abattit pas pour si peu. Je constate, je ne défends pas notre préjugé ; nous l'avions sucé avec le lait, il était dans notre sang, dans l'air que nous respirions. Rien n'efface ces premières impressions.

Elles expliquent notre indifférence aux périls dont s'alarme, non sans raison peut-être, la prudence de nos cadets. Nous ne redoutons en littérature aucune influence étrangère, nous souvenant que notre plus grand siècle littéraire fut un grand emprunteur. Corneille était l'élève des Espagnols, beaucoup de ses contemporains avaient tout appris de l'Italie ; ils firent avec ces importations le royal esprit français, ils lui donnèrent la suprématie dont l'Europe allait subir l'ascendant incontesté. Nous pensons qu'il faut suivre l'exemple héréditaire dans un monde agrandi. Tous ses trésors nous tentent ; nous les recevons comme un tribut. Ne sommes-nous pas ceux, vous le disiez à l'instant, qui refrappent à leur effigie l'or des tributaires? Vaines controverses, au surplus, et qui se résolvent toujours en une question de physiologie. Rien n'est malsain pour l'organisme sain : il s'assimile tous les aliments qu'il transforme. Rien ne peut sauver un organisme trop débilité : le jeûne lui est aussi funeste que l'indigestion ; tandis que ce valétudinaire vit de régime, d'autres cueillent dans les vastes jardins de l'univers les beaux fruits qu'il leur abandonne, et ceux-là grandissent aux dépens du chétif.

Chez vous, Monsieur, l'orthodoxie nationale est d'autant plus stricte que vous êtes le gardien d'une marche frontière ; vous l'êtes par devoir de naissance, et par le droit d'un talent qui a pris l'ampleur d'un drapeau en se déployant sur les bastions de l'Est. Un de vos confrères avait remué nos cœurs avec la tragédie de ses *Oberlé;* vous avez repris le cas de conscience pour en donner une autre solution. Notre raison reste perplexe,

comme notre pitié, entre ces deux plaidoyers qui rivalisent de noblesse morale. On aime dans le vôtre la grave et ferme tristesse d'un espoir discipliné par la patience ; on y admire l'art consommé de l'écrivain. Mon embarras serait grand, s'il me fallait choisir la page qui gardera votre nom dans cette anthologie dont nous avons parlé ; peut-être me déciderais-je pour celle qui nous introduit aux bastions de l'Est. Paysage d'une sobriété classique : je crois entendre Fénelon le lisant à Claude Gelée qui lui demande un sujet de tableau. Mais pourquoi dater un style où la richesse toujours accrue se fait toujours plus simple et plus mesurée? Il n'est d'aucun temps, et il est de tous les temps français. Il se pose sur la terre qu'il décrit comme la palpitation légère de la lumière sur un sillon de septembre.

(Réponse au discours de réception de M. Maurice Barrès, prononcé à l'Académie française, dans la séance du jeudi 17 janvier 1907.)

VII

DERNIÈRES ANNÉES

LA MORT D'ALBERT SOREL

Ce fut une fin pathétique, sublime comme les plus grands vers du poète qui reçut son offrande. Cet homme si simple, qui avait toujours dédaigné de composer sa vie, a simplement et naturellement composé sa mort comme un pur chef-d'œuvre. Sorel voulait consacrer le reste de ses forces à une *Histoire des Normands*. Il chérissait son pays natal, il s'exaltait aux fastes héroïques de la race dont il était le plus typique représentant, au moral et au physique : haut de stature et de visage, avec le profil aquilin que Chaplain a si bien gravé sur la médaille ; un chef, un compagnon de Rollon, taillé en force pour naviguer dans les tempêtes ; si robuste d'apparence que nous ne voulions pas croire au mal mystérieux qui le minait depuis un an. Cependant les siens devinaient l'Intruse qui rôdait autour de lui. Ils insistaient pour qu'il s'épargnât ce voyage, ce discours, ces fatigues. Sorel tint bon : il *se devait* d'aller saluer le grand ancêtre, et il éprouvait une joie fière à revenir le saluer dans leur Normandie, dans la province d'où il était parti jeune garçon obscur, qui l'acclamait maintenant comme son prince spirituel.

Il parla plus d'une heure devant la table de

marbre où Corneille avait parlé. Apothéose magnifique du poète, de la race, du sol. Avec sa modestie coutumière, Sorel ne s'inquiéta pas de faire publier ce discours à Paris. C'est une des plus belles pages qui aient honoré depuis longtemps notre langue. Ceux qui me taxeraient d'exagération, je les supplie de lire cette page dans le *Journal de Rouen :* leur émotion me donnera certainement raison. Comment en eût-il été autrement ? L'orateur jetait dans ce cri suprême toute son âme, toute sa vie. Aux derniers mots, on le v t pâlir ; ses mains défaillantes se crispèrent sur le marbre auguste. « J'eus le pressentiment, me disait son digne fils, et presque la vision de l'Ancien qui rappelait mon père, qui le retirait à lui. » Une heure plus tard, à table, il eut une syncope : c'était la première attaque, déguisée. On le ramena à Paris : huit jours après, l'hémiplégie le terrassait.

Mais dans ce corps paralysé les parties hautes du cerveau restèrent intactes jusqu'au dernier jour. Comme l'ascensionniste qui n'aperçoit plus la terre, enveloppée dans les brumes crépusculaires, et qui contemple encore d'un clair regard les sommets lumineux de pur éther et les premières étoiles, le moribond ne percevait plus les choses communes de la vie quotidienne ; son intelligence continuait de travailler sur les objets habituels de ses pensées. Mieux que jamais, il parlait d'art et de poésie, de Flaubert, de Mozart, avec des remarques ingénieuses. Il fit encore quelques vers, très beaux. L'avant-veille de sa mort, il récita toutes les Stances de *Polyeucte,* sans se tromper d'un mot. C'était bien l'Ancien qui l'appelait, toujours plus haut. Père infiniment

tendre, il rassurait ses enfants, leur racontait des épisodes de sa vie passée ; cette anecdote, entre autres : « Quand j'avais votre âge, un de mes camarades m'avait surnommé plaisamment : l'Homme. Leconte de Lisle le sut, et il m'interpellait souvent ainsi : Venez, l'Homme... » Puis, réfléchissant un instant, il ajouta : « C'est un beau titre, il faut le mériter... » Sorel l'a mérité jusqu'à la fin, stoïque et doux dans la sérénité d'un passage où il dut songer plus d'une fois à l'un de ses maîtres préférés, à Gœthe. Il aura eu le même coucher de pensée dans la lumière, en harmonie parfaite avec sa belle vie de travailleur.

Je n'ai pas tout dit, et il faut tout dire. Pour pénétrer au fond d'un homme, il faut savoir comment il achève de s'expliquer par le dernier et le plus sérieux de ses actes. Dans cette plénitude de l'intelligence, il fit mander un prêtre de ses amis ; il voulut s'entretenir avec lui des grands problèmes qui relient le visible et l'invisible, les fils et les aïeux. Esprit libre et cœur traditionnel, quelle solution leur donnait-il au terme de ses longues méditations? Il y aurait autant de puérilité que d'inconvenance à vouloir scruter le dernier secret de ces nobles âmes. Mais nous tous qui l'avons connu, nous savons qu'il fut fidèle à lui-même en exprimant la volonté de partir comme tous ceux de sa lignée, en vieux Français de la vieille France, et d'aller à sa tombe derrière la croix, derrière l'autre drapeau.

(*Les Routes.*)

FERDINAND BRUNETIÈRE ORATEUR

Parler ! Son triomphe et sa passion maîtresse, celle dont il est mort. Il faut éclaircir un malentendu qui ne se serait jamais produit, si l'on y eût porté un peu d'attention. A-t-on assez plaisanté le style des écrits de Brunetière, les tours archaïques et compliqués, l'accumulation des incidentes, des *qui* et des *que*, la longueur de ces fameuses périodes que l'on citait comme des gageures ! Nombreux étaient les lecteurs, encore plus nombreuses les lectrices, qui goûtaient la saveur du fond et ne digéraient pas la singularité de la forme. S'est-elle jamais doutée, la caillette offensée par une phrase « trop mal écrite », qu'elle avait applaudi la veille ou qu'elle applaudirait le lendemain cette même phrase dans une salle de conférences? Pâmée au pied de la chaire sous le prestige de la voix, elle buvait l'assemblage de mots qui la rebutait sur le papier. La voix débrouillait avec un art infini les méandres des périodes, nuançait les incidentes, rendait sensible à l'oreille la construction logique et savante que l'œil n'avait pas su discerner. Nulle différence entre la langue de l'article et celle du discours ; mais les défauts blâmés chez l'écrivain devenaient qualités pour l'orateur : la foule y prenait un plaisir très semblable à celui qu'elle

demande à l'acrobate, d'autant plus applaudi qu'il avance plus longtemps, sur une corde plus longue et plus haute, donnant à chaque instant la sensation qu'il va choir, rattrapant son équilibre d'une pesée sur le balancier, prolongeant ainsi l'anxiété admirative de l'assistance.

Tout était oratoire chez Brunetière : disons-le en dépouillant ce terme des idées d'emphase et de convention qu'il emporte souvent. Nous avions eu des orateurs de la chaire, de la tribune, du barreau ; il fut l'exemplaire unique d'une espèce nouvelle, l'orateur de la littérature ; il gouverna ce royaume de la plume avec l'outil et les procédés d'un autre art. Il ne fit jamais en écrivant que sténographier un discours intérieur : son moindre article était un fragment de ce discours, débité devant un auditoire invisible ; sa plus courte lettre avait le tour et le mouvement d'une harangue. De même sa conversation. Tous en avaient le sentiment, dans le salon où il causait, dans ce cabinet de la *Revue* où s'est dépensée tant d'éloquence familière. Il y parlait pour un seul auditeur comme il eût fait pour une assemblée, avec même abondance, même chaleur, même choix et même précision des mots. Il aimait d'ailleurs essayer là, *in anima vili*, l'effet des prochaines conférences et des nombreux articles qui attendaient tout armés dans son cerveau. La sueur des grandes journées ne ruisselait plus sur son visage, cette sueur mortelle qui nous faisait trembler pour lui, quand il s'était donné pendant une heure, corps et âme, à une foule magnétisée par ce don total. Mais la grosse veine nouée sur le front se gonflait de même, les idées en dégorgeaient

avec le même débit bien réglé ; et c'était une jouissance toujours nouvelle de voir la pensée naître sous ce front, y trouver instantanément son expression oratoire, en sortir dans le déroulement d'une phrase qu'on sentait nécessaire, calquée exactement sur les circonvolutions cérébrales : médaille frappée sans une bavure, où chaque relief reproduisait les creux adéquats de la matrice.

Lisez, comparez : vous vous persuaderez vite que les pages de Brunetière les plus critiquées, du point de vue de la forme, ne sont que la sténographie de la parole qu'il vous faisait applaudir. J'y insiste, parce que c'est le nœud du procès. La routine des catégories le classera parmi les écrivains, et ce sera lui rendre un mauvais service : il faudrait le ranger parmi les grands orateurs. Nous ne ferons jamais comprendre à nos petits-enfants le pouvoir souverain qu'il exerça sur les auditoires, le mordant irrésistible de sa causerie ; pas plus que nous ne comprenions, quand nous lisions la froide transcription d'un discours de Berryer, l'enthousiasme de nos pères qui avaient entendu rugir le monstre : pas plus qu'un traité de Cousin ne nous expliquait l'enchantement des personnes qui avaient joui de sa conversation.

On s'est étonné que ce combatif, cet orateur, n'eût jamais songé à jeter le poids de son éloquence dans les batailles parlementaires. Il y songea. C'était vers 1893, à l'époque où tant d'espérances fleurissaient dans la fugitive embellie de « l'esprit nouveau ». Un moment, la tentation fut très forte sur son esprit. Il la repoussa par un de ces scrupules de délicate fierté avec lesquels il ne transigeait pas. « Je ne veux pas être l'élu d'une circons-

cription quelconque, me disait-il. Je suis par mes origines Breton et Toulonnais ; je ne voudrais accepter un mandat que dans l'une des deux régions où j'ai mes attaches naturelles ; et je n'y vois pas de siège que je puisse briguer. » Faut-il regretter que cette expérience n'ait pas été faite? Il eût repris au Parlement la place d'un Dufaure. Mais Brunetière y fût-il resté Brunetière, tout d'une pièce dans ses doctrines, puissant quand même dans son isolement, modéré avec des pointes subites vers les directions où on l'attendait le moins? Je l'ai connu un temps tout près de donner dans un socialisme théorique très accentué. Pourquoi pas? Alceste serait peut-être aujourd'hui socialiste. Comme sur la plupart des grands autoritaires, les suggestions adroites avaient d'autant plus de prise sur l'obstination de Brunetière qu'il ne se savait pas impressionnable et ne se croyait pas malléable ; les habiles l'influençaient sans trop de peine et sans qu'il en eût conscience. Se fût-il prêté aux compromissions, aux maquignonnages, aux abdications partielles de son opinion sous la discipline d'un parti, bref à toutes les usures de la personnalité, sinon de la dignité humaine, qui assurent seules une action efficace dans les Chambres? Eût-il résisté à cette lente désagrégation de la volonté individuelle par la collectivité parlementaire qui est le phénomène caractéristique des Assemblées? Vaines questions : sa bonne étoile lui a épargné l'épreuve où un redoublement de pessimisme eût fait payer trop cher à notre ami la rançon de ses triomphes oratoires.

(*Revue des Deux Mondes*, 1er janvier 1907.)

MORT DE FERDINAND BRUNETIÈRE

ET

ABOUTISSEMENT DE SA PENSÉE

Infiniment las, bien sûr de son droit au repos après la tâche virilement accomplie, il dit : « Je vais m'endormir longuement... » — ... Dernier effort du long labeur, ses mains défaillantes assemblaient les feuilles de la dernière livraison : avant qu'il pût la signer, les pauvres mains se raidirent, laissèrent tomber la plume, se refermèrent sur le crucifix que leur tâtonnement anxieux avait si longtemps cherché.

... La route intellectuelle frayée pour lui-même et pour les esprits qu'il guidait l'avait conduit par cent détours au refuge chrétien.

Comme Sainte-Beuve, ce devancier si différent de lui, « il avait fait le tour des choses de ce monde », lorsqu'il se découvrit la vocation et trouva l'occasion de « s'en expliquer ». C'était son mot de prédilection. Que ces choses dussent être réglées par un ordre rationnel, notre ami n'en douta jamais. Existence d'un ordre dans l'univers, aptitude de notre intelligence à en discerner les lois, puissance qu'a notre volonté d'en modifier

l'application aux sociétés humaines, ces principes étaient pour le jeune philosophe mieux que des axiomes : les suggestions impérieuses d'un tempérament. De bonne heure, il estima Bossuet, si solide sur ces bases fondamentales, et il l'aima de les avoir bien célébrées, dans une langue qui correspondait à ses propres besoins d'ampleur, d'enchaînement et de clarté.

Honnête homme dans tous les sens du mot, l'ancien et le moderne, il était jusqu'aux moelles du dix-septième siècle, du temps où l'homme sûr de son pouvoir ne regardait guère la nature, sinon pour l'assujettir à l'obéissance, pour y imprimer sa marque dans les lignes géométriques et la taille tyrannique des bosquets. A l'égal des gens d'alors, et de ceux du moyen âge qui leur avaient légué une tradition d'ascétisme, notre contemporain nourrissait contre cette nature envahissante et pécheresse les défiances d'un roi menacé dans sa domination. Les beaux paysages, les œuvres d'art qui s'inspirent du sentiment, la musique en particulier, ne lui donnaient le plus souvent que le plaisir subtil d'en bien raisonner. Il fut peut-être le seul grand lettré du dix-neuvième siècle pour qui Rousseau n'avait pas existé, ni le fils aîné de Rousseau, Chateaubriand, et qui n'eût pas dans le sang une seule goutte de leurs délicieux poisons. Il enveloppa dans une même réprobation tous les « naturistes », de Rabelais à Zola, tous les romantiques, esclaves du monde extérieur et de leurs passions, tous les « impressionnistes déréglés qui osaient substituer la fantaisie individuelle aux arrêts de la raison abstraite et générale ». — « Nos impressions ne doivent entrer pour rien dans la

règle de nos jugements », répétait-il avec force ; et il avait la candeur de croire que les siens n'étaient jamais déterminés par une impression personnelle. Dans la maturité de l'âge et de la raison, nous le vîmes revenir sur quelques-uns de ses ostracismes, parler de Rabelais avec une intelligente impartialité, rendre justice à Molière, recevoir le coup de la grâce balzacienne et rédiger pour l'Amérique ce petit chef-d'œuvre, son *Honoré de Balzac*.

Engagé dans l'histoire littéraire avec sa vaste ambition d'y comprendre et d'y rattacher toutes les idées, notre cartésien devait chercher une méthode, un système, comme l'on dit aujourd'hui, qui lui permît d'enfermer le monde de l'esprit dans une belle ordonnance architecturale. Il crut l'avoir trouvé dans le darwinisme ; et il lui plaisait de « réintégrer » une idée très moderne dans les méthodes philosophiques de l'âge classique. Brunetière conçut alors le dessein d'appliquer la doctrine évolutive aux phénomènes intellectuels. De là, l'*Evolution des genres*, et le plan d'une première histoire de la littérature, qui resta en chemin. Les grands faiseurs de systèmes sont à leur insu des imaginatifs, des poètes ; chez Brunetière, l'esprit de finesse et l'esprit de géométrie s'équilibraient exactement ; il était trop clairvoyant, trop probe vis-à-vis de lui-même, pour continuer de bâtir avec des matériaux peu sûrs. Il aperçut bientôt la faiblesse de son premier principe, l'impossibilité d'en faire un support pour l'énorme construction qu'il projetait. Il s'en détourna, chercha d'autres directions ; non sans revenir de loin en loin à ses premières amours, comme dans

cette étude récente et un peu paradoxale sur la *Moralité de la doctrine évolutive.*

Un temps, il crut qu'Auguste Comte lui donnerait ce qu'il n'avait pu tirer de Darwin. Séduction nouvelle, et qui montre bien comment ce contradicteur du genre humain subissait l'influence des idées ambiantes, avant de se les approprier despotiquement, de les consolider, de s'en servir pour discipliner les esprits qui les lui avaient offertes à l'état flottant. De cette incursion dans le comtisme sortirent l'*Utilisation du positivisme* et les études similaires. C'était la voie oblique qui l'amenait au but.

De plus en plus blessé dans son amour de l'ordre par l'anarchie croissante dans les idées et dans les faits, il se rapprocha de l'édifice catholique. On le vit d'abord rôder, si je puis dire, autour de la cathédrale, examiner et louer en connaisseur la belle architecture du vaisseau, les commodités qu'il offrait aux foules sans abri. C'était le temps où nous rêvions tous de réconciliation sociale, à la lueur du phare allumé devant nous par le pape Léon XIII. Relisez *Une visite au Vatican :* Brunetière trouva là un grand esprit de sa famille, qui le comprit et l'aima. N'était-il pas l'un des rares laïques contemporains qui eussent lu la *Somme* de saint Thomas, le seul capable de récrire cette *Somme* pour notre âge? Il sortit du Vatican à demi conquis. Peu après, il se risqua dans la cathédrale ; d'un pas lent et loyal, tâtant le terrain, se donnant sur un point, se reprenant sur un autre, il avança jusqu'à l'autel. Au soir d'une journée triomphale pour l'orateur et décisive pour l'homme intérieur, comme il parlait au banquet qui suivit

la conférence de Besançon sur *le Besoin de croire,* il dit : « Je me laisse faire par la vérité... » Belle parole qui fut la devise de toute sa vie et devrait être l'épitaphe gravée sur son tombeau. Depuis lors, dans ces « discours de combat » prononcés à Besançon, à Lille, un peu partout, le dialecticien s'acheva en apôtre. Sa fougue généreuse faisait songer à un autre argumentateur apostolique, à saint Paul courant de Damas en Asie Mineure, en Grèce, multipliant les controverses et les épîtres, amenant les Gentils du dieu inconnu à son Dieu connu.

Était-ce seulement, comme on l'a prétendu, un système éprouvé de doctrine logique et un incomparable outil de gouvernement que l'intellectuel autoritaire venait demander à l'Église catholique? Nous pouvons bien soulever le voile qui cachait le mystère de cette âme : c'est honorer notre ami que de montrer dans la sienne le souci commun aux plus nobles penseurs de tous les temps, l'angoisse devant le problème de la destinée. Angoisse tragique chez ce véritable contemporain des hommes de Port-Royal. Ses préférences apparentes étaient pour Bossuet : son culte profond allait à Pascal, conseiller naturel de tous ceux que torture le dilemme du terrible pari. « Brunetière ! avait dit jadis quelqu'un : on le trouvera un jour pendu devant un crucifix ! » De son propre aveu, il se tuait de travail pour ne pas sombrer dans l'abîme du désespoir métaphysique. Comme l'esprit, le cœur avait ses plaies, ses exigences, sa part dans la recherche douloureuse du grand remède. Serait-ce encore Pascal qui le mit sur la voie, avec son mot révélateur, vérifié une fois de

plus par le dénouement de ce drame intime? — « Console-toi : tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais pas trouvé. »

Liber scriptus proferetur
In quo totum continetur...

Tandis que la belle prose funéraire enveloppait de sa plainte l'ami qui s'en allait au repos, nous songions que ce lecteur insatiable l'avait enfin découvert, le livre vainement cherché parmi tous les livres, celui qu'il avait rêvé d'écrire aux jours ardents des jeunes ambitions, le livre où tout est contenu ! Ne l'ayant rencontré dans aucune bibliothèque, il s'était rabattu sur l'Évangile ; il y avait trouvé la quantité de lumière et la quantité d'ombre dont l'équilibre contente une raison revenue de ses folles prétentions. Il savait que toute explication de l'univers trop complète et trop claire, fût-elle parée d'une étiquette scientifique, est décevante par sa puérilité. Résigné à faire la part de l'inconnaissable dans une synthèse qui éclairait et apaisait tous les troubles moraux de la conscience, il disait, et très sincèrement, que son intelligence trouvait enfin satisfaction dans les solutions chrétiennes où elle s'était arrêtée.

(*Revue des Deux Mondes*, 1er janvier 1907.)

SÉGUR ET SES « MÉMOIRES »

Le matin du 18 brumaire an VII, — 9 novembre 1799, — un jeune homme de dix-neuf ans se tenait appuyé contre la grille du jardin des Tuileries, à l'endroit où le Pont-tournant faisait communiquer l'ancien jardin royal à la place de la Révolution, aujourd'hui de la Concorde. L'adolescent regardait avec une curiosité hostile les mouvements des troupes qui se massaient sous les arbres, les allées et venues des officiers généraux qui se hâtaient vers la rue Chantereine ou en arrivaient, précédant ou suivant le général Bonaparte. — L'élu du Destin parut, harangua les soldats dans le jardin, dirigea son cheval sur le palais des Tuileries où il allait dicter ses volontés au Conseil des Anciens. — Dans le cœur de l'enfant qui regardait passer l'avenir, il n'y avait qu'orages et détresse, furieux conflits de sentiments. Son âme vide et tourmentée de l'être reflétait le trouble de la ville où s'élaborait une révolution, de la foule qui affluait sur la place ; âme lasse de ses propres agitations comme cette foule, et comme elle prête à se donner à un maître, celui qui donnerait en retour une raison de vivre, une direction aux activités inutiles.

Pauvre, inoccupé, malheureux, tout bouillant

des grands rêves où sa nature ardente s'enflammait tour à tour pour les succès mondains et pour ceux de la politique, pour la gloire des lettres et pour celle des armes, ce jeune homme portait, comme un fardeau qui ne servait qu'à le meurtrir, un des beaux noms de l'ancienne société détruite.

La Révolution grondait à ses oreilles comme une bête monstrueuse, incompréhensible ; douée d'ailleurs d'un tel pouvoir de destruction qu'il en subissait l'influence en la haïssant, et qu'il sentait son monde intérieur s'écrouler comme celui du dehors, se vider de toutes les certitudes du passé, de tous les points d'appui de la conscience et de la raison.

Ce dégoût de la vie, qui n'était qu'une soif d'action inapaisée, grandissait dans l'âme de Philippe aux derniers jours du Directoire. En vain il avait essayé de s'étourdir avec une gloriole littéraire flattée par quelques essais applaudis, avec les passions réactionnaires des muscadins dont il outrait la violence ; les crises de découragement revenaient toujours plus accablantes. Il était en proie à l'un de ces accès, le matin de brumaire où il vint s'échouer devant le jardin des Tuileries. Soudain, la grille du Pont-tournant s'ouvrit, un régiment sortit au galop, les dragons de Murat, qui allaient occuper Saint-Cloud. Cette vision eut sur le jeune homme l'effet foudroyant de celle qui terrassa Paul sur le chemin de Damas. Il se sentait soulevé, emporté par une force irrésistible derrière ces soldats révolutionnaires qu'il détestait quelques heures plus tôt. Le magnétisme du héros agissait à travers eux sur ce cœur qui s'élançait vers lui, et toutes les voix de sa race criaient à Philippe

que la rédemption était là, dans ce régiment où elles l'appelaient : « A cet aspect martial, le sang guerrier que j'avais reçu de mes pères bouillonna dans toutes mes veines. Ma vocation venait de se décider : dès ce moment, je fus soldat ; je ne rêvai que combats et je méprisai toute autre carrière. »

Peu de jours après, malgré l'opposition de ses proches et les rebuffades de ses amis scandalisés, il s'engageait dans le corps nouvellement créé des hussards de Bonaparte.

(*Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1910.)

RETRAITE

ET

MORT DU GÉNÉRAL DE GALLIFFET

Depuis trois ou quatre ans, il menait la vie d'un moine en cellule dans les deux chambres de ce rez-de-chaussée d'où il ne sortait jamais, sauf pour ses deux débauches mensuelles, le dîner Bixio et le dîner des *Débats*. Au Grand Seize du Café Anglais, il retrouvait sa verve avec les visions préhistoriques de sa folle jeunesse ; il racontait pour la centième fois, à l'usage des nouveaux venus, toute la chronique du second Empire ; récits toujours renouvelés par la couleur, l'imprévu du tour, la magie évocatrice. Aux *Débats*, où Léon Say l'avait amené, il s'était pris d'une affection jalouse, exclusive, pour la vieille maison. Il en avait la superstition. C'était, de notoriété publique, son journal. Je ne dis point qu'il en adoptât la politique ; il la blaguait, comme il blaguait toutes choses ; mais un respect croissant des choses de l'esprit — le seul respect qui lui fût venu sur le tard — l'attachait à la continuité des traditions littéraires. Et il aimait à enseigner

à nos jeunes collaborateurs l'histoire, telle qu'il la refaisait.

Dans son ermitage, tant qu'il fut debout, les visiteurs amis étaient reçus avec le même empressement, la même bonne humeur dans la brusquerie gouailleuse. On l'y trouvait à toute heure, lisant quelque livre, un ouvrage militaire ou des mémoires historiques. Curieux, en éveil sur tout, il perfectionnait sans relâche une culture de l'esprit à laquelle il n'avait guère songé dans ses jeunes années. Surtout, il écrivait d'innombrables billets ; il gardait le besoin de se communiquer ainsi, sans cesse. Épistolier inlassable et merveilleux, ses lettres, si l'on en publie quelque jour, rappelleront celles d'un prince de Ligne ; par la grâce aisée, l'impertinence spirituelle, le bonheur des trouvailles, elles sont d'un autre siècle, d'un de ces contemporains de Fontenoy, qui aurait pourtant frayé avec les gamins de Montmartre. Et ce sera un trésor d'informations sur notre temps ; soit qu'il commente les bruits de Paris, soit qu'il trace à Marienbad, durant ses cures, d'alertes croquis de la société européenne. Je me disais parfois, en sortant de chez lui : Maintenant je connais bien les deux Mirabeau, le père et le fils, ses compatriotes et ses pareils ; avec leurs parties de génie, avec ce qu'ils avaient d'effréné, d'excessif et d'insociable.

Belle retraite, en somme, dans sa dignité modeste et farouche ; épilogue stoïque de cette tragédie de trente années ; un homme supérieur et difficile à qui son temps refuse l'emploi des facultés où il excelle ; un attardé d'une autre histoire, aristocrate et soldat jusqu'au fond des moelles, som-

brant dans une démocratie pacifiste. Il se cognait rageusement aux murs de la chambre trop basse, il demandait à tous un cheval de guerre. On ne fait plus de chevaux de guerre. Faute d'une monture à sa taille, il enfourcha des bidets politiques, qui le désarçonnèrent. Alors, *la Mort du Loup*, d'Alfred de Vigny, dans toute la sombre beauté de son courage.

Il y a quelques semaines, quand un mal implacable commença de démolir ce jeune et robuste vieillard, Galliffet ne voulut pas qu'on vît sa déchéance physique. Sa porte ne s'ouvrit plus qu'à ses proches et à un ami intime, le plus fidèle. L'avant-veille de sa mort, comme cet ami lui disait : « X... revient de voyage mardi, tu seras content? — Mardi? Je serai mort. » Ceux qui connaissaient le général entendront suffisamment l'accent de sarcasme et de décision qu'il mettait dans ces mots.

Nous l'avons revu après la suprême reddition, avec sa petite médaille de soldat épinglée seule sur le dernier uniforme. Ce qu'il y eut toujours de goguenard et de provocant dans le jeu de la physionomie avait disparu. Une sévérité du masque comme je n'en ai vu sur aucun visage aux yeux irrévocablement clos. L'air de commandement du chef qui va ordonner une dernière charge, décisive ; la dure volonté de tenir encore le coup. Il semblait que ces lèvres allaient encore s'ouvrir, dans la nuit, pour la parole historique : « Tant que vous voudrez, mon général. » — Ah ! le beau soldat, couché, pas abattu.

Tandis que j'achève d'écrire ces lignes, des tambours battent, un clairon sonne, vers la caserne

de Babylone, dans le pur matin. Pourquoi sonne-t-il encore, puisque celui-là dort ? Est-ce le rappel du soldat disparu ? Non ; la diane ; l'appel à une aube nouvelle. Il va rentrer dans la compagnie de ses pairs, plus heureux en ce monde, un Lassalle et un Friant, un Ney et un Murat. L'historien qui prendra la peine de bien étudier Galliffet dira sûrement : Ce vaincu fut aussi bien doué que ces vainqueurs, pour les mêmes tâches : elles lui manquèrent. L'historien ajoutera, je le crains : Faute d'un metteur en œuvre, la France a encore gâché cette grande force, une de plus.

Journal des Débats du 11 juillet 1909.)

FIN

TABLE DES MATIÈRES

I

L'ENFANT ET L'ADOLESCENT

II

LE VOYAGEUR ET LE DIPLOMATE

III

LE PHILOSOPHE ET L'HISTORIEN

IV

LE CRITIQUE

V

LE ROMANCIER ET LE SOCIOLOGUE

VI

L'ORATEUR ACADÉMIQUE

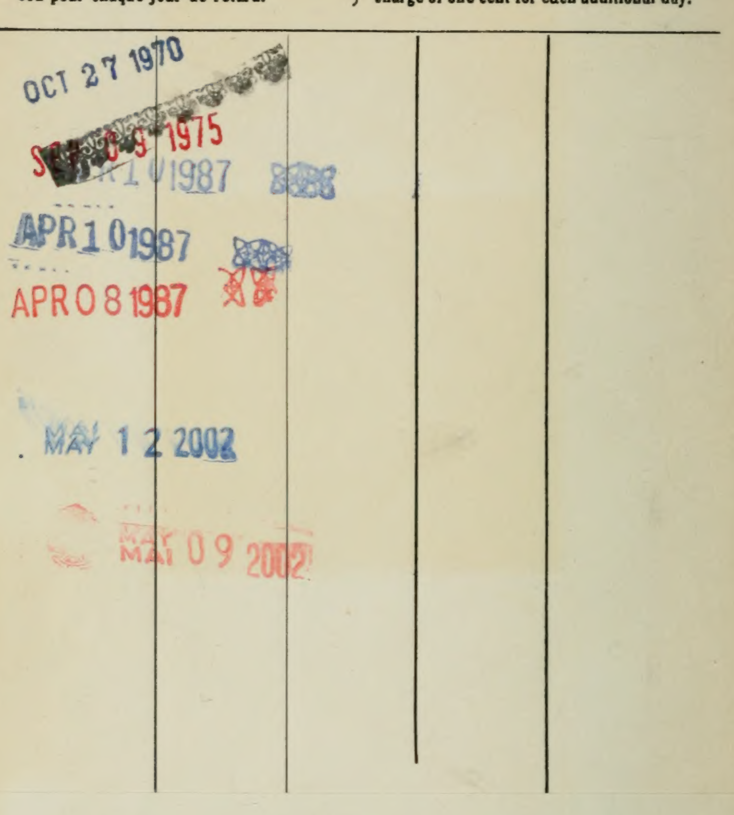
VII

DERNIERES ANNÉES



PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 16506.




OCT 27 1970
1975
APR 10 1987
APR 10 1987
APR 08 1987
MAY 12 2002
MAI 09 2002